

Hitchcock Présente

- 25 - Histoires à

Frémir Debout

Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Hitchcock

PRÉSENTE

HISTOIRES
À FREMIR
DEBOUT



[image]

HISTOIRES À FRÉMIR DEBOUT

RECUEILS D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET

:

**HISTOIRES TERRIFIANTES
HISTOIRES ÉPOUVANTABLES
HISTOIRES ABOMINABLES
HISTOIRES À LIRE TOUTES
PORTES CLOSES
HISTOIRES À LIRE TOUTES
LUMIÈRES ALLUMÉES
HISTOIRES À NE PAS FERMER
L'ŒIL DE LA NUIT
HISTOIRES À DÉCONSEILLER
AUX GRANDS NERVEUX
HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU
MAÎTRE ÈS CRIMES
HISTOIRES QUI FONT
MOUCHE
HISTOIRES SIDÉRANTES
HISTOIRES À CLAQUER DES
DENTS
HISTOIRES QUI RIMENT AVEC
CRIME
HISTOIRES À DONNER LE
FRISSON
HISTOIRES À LIRE AVEC
PRÉCAUTION**

**HISTOIRES DRÔLEMENT
INQUIÉTANTES
HISTOIRES PERCUTANTES
HISTOIRES À FAIRE FROID
DANS LE DOS
HISTOIRES À DONNER DES
SUEURS FROIDES
HISTOIRES À VOUS GLACER
LE SANG
HISTOIRES À SUSPENSE**

**ALFRED
HITCHCOCK**

présente :

**HISTOIRES À
FRÉMIR DEBOUT**

L'ARGENT APPELLE L'ARGENT

(The Rich Get Richer)

par DOUGLAS FARR

Arthur Strand était un de ces individus qui semblent se trouver là tout exprès pour renforcer la théorie selon laquelle il n'y a pas d'assassins-nés, mais seulement des assassins que créent, fabriquent en quelque sorte, des circonstances déterminées ; par exemple - dans le cas d'Arthur Strand - le surgissement soudain d'une tentation absolument irrésistible d'accomplir un acte d'une extrême simplicité, mais meurtrier, susceptible de transformer un pauvre hère en authentique millionnaire.

Pauvre hère, il l'était incontestablement au départ. Un beau jour, au printemps, il parvint à New York, en qualité de voyageur clandestin, à bord d'un train qui n'était pas destiné au transport des humains mais à celui du bétail. Il sauta de son wagon à une appréciable distance du terminus, ne tenant pas à rencontrer le moindre membre du personnel des chemins de fer, et effectua le reste du trajet à pied. En pénétrant dans la ville, fourbu, poussiéreux, hirsute et chevelu, il avait à peine assez d'argent pour se payer un repas, une nuit dans un hôtel minable, et le coiffeur le matin suivant. Ce matin-là, il s'en fut voir Sidney.

Sidney et Arthur Strand étaient cousins, fils de frères. Ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans, peu après la guerre. Ils étaient alors assez liés, très copains, mais ils se séparèrent en raison d'ambitions divergentes. Sidney préférait rester à l'est

et miser sur les ressources de son cerveau pour y faire carrière, tandis qu'Arthur envisageait une vie plus prometteuse à l'ouest, dans les vastes espaces. Or lesdits vastes espaces ne lui avaient guère été favorables, si bien qu'à présent, au bout d'une décennie, Arthur se trouvait de retour, en pleine infortune, et fort désireux de savoir si le cousin Sydney avait connu un sort meilleur.

Certes, oui, bien meilleur. Sidney habitait, tout en haut d'un élégant building, un appartement de luxe installé sur le toit. En bas, à l'entrée, un portier en uniforme, à la vue de la mise peu reluisante d'Arthur, lui refusa le passage. Toutefois, après palabres, un coup de fil dans les hauteurs permit de confirmer l'identité d'Arthur. Il fut conduit à un ascenseur. L'engin fila vers le sommet, freina et s'arrêta en douceur ; la porte s'ouvrit, et Sidney apparut.

Au premier regard échangé, les deux cousins surent chacun à quoi s'en tenir. Par tous les aspects de sa maigre carcasse de crève-la-faim, de la tête aux pieds, depuis son Stetson défraîchi jusqu'à ses bottes usées, Arthur était la vivante image de l'échec. Sidney, lui, avait un visage aux joues roses et rebondies, ainsi qu'un double menton ; et la large ceinture de soie, qui encerclait sa veste d'intérieur en velours, recouvrait une confortable petite brioche. Pour serrer la main brune, rêche et calleuse d'Arthur, il tendit une main blanche, douce et délicatement manucurée.

- Arthur, quelle agréable surprise !

- Comment va, Sidney ?

Le bras de son cousin autour des épaules, Arthur avança dans une splendeur qu'il n'avait jamais connue, ni même imaginée. Ses bottes s'enfoncèrent jusqu'à la cheville dans de somptueux tapis de haute laine.

Ses yeux furent éblouis par un chatolement de riches couleurs orientales. Au contact du sofa, vers lequel Sidney l'avait gentiment guidé, il eut l'impression de s'installer sur un nuage impalpable, enveloppant et douillet.

- Eh bien ! Eh bien ! Ça fait un bon bout de temps, mon vieil Arthur.

- Un peu plus de dix ans.

- Alors, comment ça s'est passé ?

- Pas très bien, Sidney. Mais, à toi, j'imagine qu'il est inutile de poser la question. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que tu as fait ta pelote. Quel est le secret ?

- De mon succès ? Tout est là-dedans, Arthur. (Sidney se tapota le front d'un doigt boudiné.) Je possède deux choses essentielles, mon vieux. De la jugeote et de l'instinct. J'ai joué au plus grand jeu de hasard de tous les temps, et j'ai eu toute une série de combinaisons gagnantes. Le marché, mon vieil Arthur, le marché, c'est ça le secret.

Sur le moment, Arthur Strand fut un peu déconcerté. Venant des grands espaces, il ne connaissait guère que les marchés à bestiaux. Mais il se doutait bien que ce n'était pas ce genre de marché qui intéressait Sidney.

- Le marché financier, la Bourse, ça ne te dit rien, Arthur ? Tu n'y connais rien ?

Arthur secoua la tête.

- C'est des bouts de papier, mon vieux. Mieux que de l'argent. Des traites sur l'Amérique. L'Amérique est en marche ; elle fonce tout droit vers un avenir en or. J'ai des traites sur l'avenir, mon vieux. Seulement, faut savoir lesquelles et quand les acheter, et lesquelles vendre, et quand. Et moi, je sais. J'ai ma petite boule de cristal à moi, là, ici. (De nouveau le doigt au front.) Quand je vends, ça baisse. Quand j'achète, ça monte. T'as compris ?

Arthur hocha la tête, bien qu'en fait il ne comprît pas grand-chose. En ces débuts de retrouvailles, il ne comprenait vraiment qu'une seule chose : il était pauvre et Sidney était riche. Et l'ayant constaté, sa première réaction fut de penser qu'il y avait là, quelque part, une terrible injustice.

Arthur ne vint pas s'installer dans le superbe appartement de son cousin. Leur degré d'intimité n'allait pas jusque-là et cette cohabitation n'eût convenu ni à l'un ni à l'autre. Non, Arthur s'installa en ville dans l'hôtel le moins cher qu'il put trouver, mais il vécut entièrement aux crochets de Sidney.

Il est vrai que, en même temps, Arthur remplissait un office qui justifiait dans une certaine mesure son entretien. Une ou deux fois par semaine, il grimpait au luxueux perchoir, et s'y morfondait plus ou moins jusqu'au moment approprié. Ce moment approprié survenait immanquablement lorsque Sidney disposait d'un auditoire, d'un public : un de ses conseillers juridiques ou de ses courtiers ou de ses associés en affaires, ou tout au moins, faute de mieux, son garçon de courses.

Car Sidney entendait que son œuvre de charité ne fût pas uniquement appréciée et remarquée par son seul bénéficiaire. Il prenait plaisir à extirper une épaisse liasse qu'il avait toujours en poche et à l'agiter ostensiblement avant d'en extraire un billet de cinq, dix ou vingt dollars ; cela dépendait de la circonstance et de la fréquence des visites d'Arthur. « Tu m'as l'air bien maigre, mon petit cousin », disait-il alors. « Offre-toi donc un bon steak avec ça. » Ou bien : « Achète-toi donc une nouvelle veste, mon vieil Arthur, la tienne commence à s'user aux coudes. » Ou encore : « Tiens, cow-boy, paie-toi le

coiffeur, tu en as besoin, ou amuse- toi avec, tu en as besoin aussi. »

Arthur s'empressait de participer à l'hilarité générale dans la mesure où cela semblait s'imposer. Et toujours, toujours, par l'attitude et la parole, il témoignait d'une humble gratitude. Après quoi, ayant ainsi fourni à l'auditoire une vivante illustration de la générosité de Sidney, il se retirait promptement pour rejoindre son monde à lui.

Subsistant grâce à l'argent de Sidney, peut-être aurait-il dû éprouver une authentique reconnaissance. Il ne connaissait aucun métier et n'avait aucune aptitude particulière susceptible de le qualifier pour un emploi dans cette grande ville. En fait, il n'avait rien ni personne, à part Sidney. Mais la manière dont ce dernier s'y prenait pour lui venir en aide ulcérait Arthur, offensait douloureusement son amour-propre. La fierté d'Arthur était aussi grande que sa pauvreté. La charité, il n'en voulait pas. Il aurait voulu que les choses se passent comme on traite une affaire.

Un jour que Sidney se trouvait seul, sans public pour assister à l'exhibition de la liasse et à l'extraction du billet, il prit le risque d'aborder le sujet.

- Sidney, déclara-t-il, si je n'ai jamais réussi, là-bas à l'ouest, c'est parce que je n'ai jamais eu de capital. Mais j'ai du savoir-faire, Sidney. Dans l'élevage du bétail, je m'y connais, tout comme toi tu t'y connais dans ton rayon. Toutefois, ce n'est pas un prêt, une avance de fonds, que je voudrais te demander. Non, ce que j'envisage, c'est une association avec participation aux bénéfices. Pour un ranch, vois-tu. Toi, tu mets l'argent, moi j'apporte mon savoir-faire et je fais le boulot. Ça pourrait très bien coller.

Sidney fit rouler un gros cigare noir sur sa

langue, puis l'alluma. Mais il ne dit rien, demeurant sur la réserve.

- Pas un grand machin, tu sais, poursuivit Arthur. Non, quelque chose de raisonnable. Ça n'irait pas chercher très loin.

- Combien ? demanda Sidney, laconique et circonspect.

- Eh bien ! Pour avoir une surface suffisante, un cheptel de départ et un équipement minimum, disons dans les vingt mille.

- Vingt mille ! s'exclama Sidney. C'est une sacrée somme, ça.

- Non, pour toi non, Sidney.

- Écoute voir, mon vieil Arthur, assieds-toi et laisse-moi t'expliquer. (Ils s'assirent sur le nuage du sofa.) Je vais te dire comment je pratique. Je n'opère pas strictement au comptant. J'achète en marge, c'est-à-dire en partie avec mon argent et en partie avec de l'argent que j'emprunte. De cette façon, je peux travailler en grand et faire de gros coups. Mais n'importe comment, faut tout de même que j'aie beaucoup d'argent à moi, à ma disposition, tu comprends ? Voyons, supposons que je mette vingt mille dans ton ranch. Combien ça peut me rapporter ?

Arthur tenta de se faire alléchant.

- Oh, je suis sûr que je pourrais t'assurer trois à quatre mille par an, Sidney.

- Trois à quatre mille ? C'est de la roupie de sansonnet, ça. Je sais manipuler l'argent, moi, mon vieil Arthur, et dans les affaires que je brasse ces vingt mille pourraient bien me rapporter cent mille en un mois. Tu vois le topo, mon gars, tu piges ? Plus j'en ai, de l'argent, plus je peux en faire. Je ne peux pas me permettre d'immobiliser mon capital dans un ranch. C'est trop lent, ce genre de truc ; ça bouge pas, aucun rendement.

Arthur « pigeait ». Il n'allait pas obtenir

l'argent.

- Mais je m'en vais te dire ce que je vais faire. Je vais t'offrir quelque chose, une belle perspective. On n'a pas d'autres parents, toi et moi. Alors je vais te coucher sur mon testament et faire de toi mon héritier. Quand je mourrai, tu pourras palper tout mon argent et t'acheter l'État du Montana. Le Texas, peut-être bien.

C'était le type même de manifestation tape-à-l'œil à laquelle Sidney aimait à se livrer : en mettre plein la vue à peu de frais. Notaire et avoué furent convoqués dès le lendemain. Tout fut rédigé en bonne et due forme, légalisé. Aucun détail n'était omis ; le document comportait plusieurs grandes pages.

- Eh bien ! Voilà, mon vieil Arthur ! En ce moment même, je dois valoir plus d'un demi-million. Et ça ne fait que commencer.

Arthur le quitta en emportant ce chiffre dans sa tête, ainsi que vingt dollars en espèces dans sa poche. Et ce chiffre le fit rêver longtemps ; il le hantait. La terre qu'il désirait, il aurait pu l'obtenir pour dix à douze dollars l'acre [1]. Autrement dit, il pourrait s'offrir un ranch de quarante à cinquante mille acres !

Arthur laissait courir son imagination. Il se voyait sur un beau cheval au centre de ses terres et s'abritant les yeux de la main, sous le chaud soleil de l'Ouest, pour contempler son domaine, qui se déployait dans toutes les directions aussi loin que pouvait porter le regard.

Mais Sidney n'avait que quarante ans et il était en parfaite santé.

Cependant, l'idée d'assassiner son cousin ne pénétra pas dans l'esprit d'Arthur Strand avant que le moyen d'accomplir ce meurtre ne se présente à lui.

Un jour qu'il était monté au perchoir pour y faire acte de présence, il y constata

l'absence de Sidney et décida d'attendre. Il sortit sur la terrasse et s'appuya sur la balustrade en fer pour jouir à la fois du soleil estival et de la vue de la ville qui s'étalait sous ses yeux.

C'est à ce moment précis qu'il éprouva l'une des plus grandes frayeurs de son existence. La balustrade céda sous son poids. Oh, pas de beaucoup, d'à peine plus de deux centimètres. Mais ce fut assez pour le désemperer et presque assez pour lui faire perdre l'équilibre. Et lorsqu'il se fut rendu compte que, dans son subconscient, il s'était imaginé qu'il allait tomber, il sentit la sueur perler à son front - une sueur froide en dépit du chaud soleil. À vrai dire, il n'avait guère risqué de tomber. Il eut d'ailleurs vite fait de le constater. En se penchant pour examiner la balustrade, il s'aperçut qu'une sorte de boulon, rongé par la rouille, avait lâché, mais que la portion de balustrade qu'il servait à maintenir demeurait à peu près intacte. Il n'y avait qu'à remettre les choses en place. Avec un léger rafistolage, cela devrait tenir, même si une douzaine de personnes venaient s'accouder.

Mais était-ce bien sûr ?

Cela peut être si simple, parfois, un meurtre. L'intellect d'Arthur Strand n'était pas d'une grande ampleur. Il n'aurait jamais pu concevoir un plan compliqué pour commettre un meurtre, même en se concentrant au maximum. Mais il entrevit immédiatement les possibilités offertes par la balustrade.

Sidney était gras et il avait les muscles mous ; résultat de la bonne chère et d'une existence dorée. Physiquement, il se trouvait en net état d'infériorité vis-à-vis d'Arthur. D'une poussée, celui-ci pourrait l'envoyer défoncer la balustrade ou le faire basculer par-dessus ; après quoi, il suffirait de déglisser un peu la balustrade, de

courber ou de dégager le boulon rouillé, et la chute semblerait due à un accident.

Toutefois, en sa qualité d'héritier de Sidney, Arthur pourrait attirer les soupçons. Mais si, par exemple, il venait un mardi - n'importe quel mardi, car c'était le jour de congé du garçon de courses - Sidney serait seul. Et si Arthur, au lieu de prendre l'ascenseur, montait à l'appartement en empruntant l'escalier de service... Eh bien mais, n'est-ce pas, il pourrait pousser Sidney par-dessus bord sans que personne ne sût qu'il avait rendu visite à son cousin. Par conséquent, tout ce qu'il avait à faire, c'était attendre le bon mardi.

En fait, il pourrait même tenter sa chance dès le lendemain.

Il demeura un moment assis par terre, en contemplation devant la balustrade. Le soleil était chaud, et ici, dans les hauteurs, en plein ciel, au sommet de quinze étages, l'air était pur et frais. Presque comme là-bas, à l'ouest, dans les grands espaces...

Son esprit se mit à vagabonder, se laissant aller à une agréable rêverie. Il était en selle et, sous lui, le cheval avançait à un rythme soutenu, égal et berceur. Il aspirait le bon air à pleins poumons. Et tout autour de lui s'étendait son domaine, une mer de vertes prairies allant déferler, à des kilomètres, dans le lointain, au pied de coteaux violets. Quarante à cinquante mille acres !

- Hé, cow-boy !

Il se retourna en sursautant, brusquement arraché à son rêve, et vit Sidney debout, qui le regardait. Sidney, souriant et riche, gras et sans défense. Il se frottait les mains, avec jouissance, semblait-il, comme un avare couvrant son or.

- Mon vieil Arthur, la chance me sourit.

- Comment ça, cousin ?

- À l'heure qu'il est, j'ai mis le grappin sur

le Cuivre Consolidé, ouais, la « Consolidated Copper Company ». Et je m'apprête à envoyer la sauce et presser le citron ; tout est déjà en branle. Tu vois ce que je veux dire ?

Arthur secoua la tête.

- J'ai réussi à m'assurer le contrôle de pratiquement toutes les actions de cette compagnie. Les prix du minerai de cuivre sont en train de grimper, et le Cuivre Consolidé vient juste de découvrir un nouveau gisement. Maintenant, bien sûr, quelques-uns des grossiums à qui j'ai acheté veulent s'y remettre et récupérer. Alors je manœuvre pour que le cours monte. Un peu plus chaque jour, aussi longtemps que l'intérêt se maintient. Quand je sentirai que ça y est, que le sommet est atteint, halte-là, je décharge, je me débarrasse et je récolte ; et si tout s'effondre alors, moi je m'en balance.

- Tu veux dire que tu fais de l'argent, Sidney ?

- Tu l'as dit, et pas qu'un peu, mon gars. Mais c'est coton, ce truc-là : faut avoir le coup de main, comme moi. Et faut avoir l'œil dessus sans arrêt.

- Ça requiert toute ton attention, hein, Sidney ?

- Tu parles. Je m'attaque à une bande de coupeurs de gorges, des vrais assassins. Mais si tout se passe bien, mon gars, d'ici une quinzaine je m'en vais doubler le magot.

- Tu veux dire qu'alors tu vaudras un million tout rond, Sidney ?

- Et comment, ça fait pas un pli, mon vieil Arthur !

Quatre-vingts à cent mille acres !

Arthur Strand aimait les grands espaces, et plus ils seraient grands, mieux cela serait ; il les aimerait encore plus. Aussi renonça-t-il à la tentative de pousser Sidney par-dessus la balustrade ce mardi-là. Il pouvait

fort bien attendre. N'importe quel mardi ferait l'affaire. C'était décidé.

* * *

À mesure que l'été s'écoulait, Sidney continuait de connaître une chance insolente. Sa fortune grandissait, et par la même occasion, parallèlement, le ranch de son cousin Arthur s'élargissait.

L'affaire du Cuivre Consolidé se déroula exactement comme prévu. En empochant ses bénéfices, Sidney se retrouva largement millionnaire. Mais, avant même qu'un autre mardi ne se fût présenté, il avait jeté son dévolu sur le Zinc Zénith.

Là, il mit carrément le paquet, comme il l'expliqua à Arthur, avec son argent, certes, et surtout une vraie montagne d'argent emprunté. Il avait eu un tuyau et il s'était lancé, se fiant à son flair. En trois semaines, il avait de nouveau doublé son patrimoine.

Deux millions ! Deux cent mille acres !

Les rêves d'Arthur étaient aussi vastes que ceux de Sidney à présent. Deux cent mille acres, il n'avait qu'une idée confuse de ce que cela représentait. Quand il essaya de traduire cela en kilomètres carrés, il s'empêtra dans les chiffres ; l'arithmétique n'était pas son fort. Mais c'était bigrement grand ; ça, il le savait. Il savait qu'il pourrait enfourcher un cheval le matin, à un bout de son domaine, et chevaucher toute la journée sans sortir de ses terres.

Un certain mardi de juillet, il alla rendre visite à Sidney et trouva son cousin seul. Sidney était à son bureau, en train de gribouiller des chiffres sur de grandes feuilles de papier.

- Tu fais de l'argent aujourd'hui, Sidney ? demanda- t-il.

- Je fais de l'argent tous les jours, répondit

Sidney.

- Tu ne t'en lasses jamais de faire de l'argent, Sidney ? Après tout, tu as deux millions de dollars à présent. Ce n'est pas assez ?

- On n'en a jamais assez. Tu aimerais avoir un ranch, à ce que tu m'as dit, mon vieil Arthur. Grand comment ?

- Fichtre, je ne sais pas. Plus c'est grand, mieux c'est.

- Bravo, mon vieil Arthur ; vingt sur vingt ; premier de la classe. Plus c'est grand, mieux c'est, voilà ce que je dis toujours. Pourquoi devrais-je abandonner quand je gagne ? Le jour où la chance tournera, si jamais ça m'arrive, ce jour-là j'abandonne. Arthur trouva l'argument sans réplique. Aussi longtemps que Sidney faisait de l'argent, pourquoi l'arrêter ? Pourquoi ne pas attendre jusqu'à ce qu'il ait amassé le maximum ? Pourquoi ne pas attendre que la poule aux œufs d'or n'ait plus d'œufs à pondre ?

Arthur temporisa donc, repoussant la décision de semaine en semaine. Il était l'héritier d'une fortune qu'il aurait pour ainsi dire pu revendiquer à peu près n'importe quel mardi. Mais il continuait, maigre et minable, à demeurer dans son hôtel minable, à porter des vêtements minables, et à manger de maigres repas, tandis que l'argent s'entassait et que les acres se multipliaient.

La « M and M Railroad »... la « Matchless Steel Corporation »... Août... combines... mainmises... fusions... partages... bénéfices... dividendes exceptionnels... la « Anchor Line »... la « Western Telephone »... la « Trans-Texas Oil »... Septembre... courtiers... marges...

Mais, en ce mardi de la fin octobre, les événements se précipitèrent ; tout conspira pour amener l'issue fatale. D'abord, Arthur Strand alla voir un de ces films que l'on

passé en milieu de matinée, et ce film était un western. En voyant galoper les chevaux, et tous ces hommes avec leurs chapeaux à large bord, ainsi que les grands troupeaux, les armoises et les cactus, Arthur fut pris par le mal du pays, étreint par la nostalgie.

Déjà à moitié décidé, il se rendit au building où Sidney trônait sur le toit, gravit à vive allure, sans être vu, l'escalier de service, puis trouva comme de juste son cousin chez lui... et seul.

Mais changé. Oui, Changé. Un changement peut-être pas très prononcé, en apparence, mais profond ; cela se sentait. Et loin de se traduire par l'épanouissement et l'euphorie.

- Tu veux que je te tende encore un billet, je suppose, jappa Sidney au moment où son parent pauvre faisait son apparition. Qu'est-ce que tu t'imagines que je suis, une machine à sous ?

Sidney avait envoyé promener sa veste d'intérieur en velours, mais cela, la forte chaleur de l'après-midi pouvait l'expliquer. Cependant, elle n'expliquait pas son expression morose et certaines lueurs inquiètes dans le regard, ni le tremblement de la main, ou la bouteille de whisky à moitié vide et le cendrier plein à ras bord sur la table.

- Qu'est-ce qui se passe, Sidney ? demanda Arthur avec une douceur prévenante et même une sincère sollicitude.

- J'en sais rien. J'en sais rien. (Sidney se mit à marcher de long en large avec une vivacité remarquable pour un homme aussi replet.) J'en sais strictement rien. Peut-être que ma chance a tourné.

- Tu perds de l'argent ? (Arthur eut une horrible vision, celle de plusieurs milliers d'acres s'évanouissant en fumée, lui échappant à tout jamais.)

- Non, pas exactement, répliqua Sidney.

C'est simplement que... bah, tu ne comprendrais pas, Arthur.

Sidney interrompit son fébrile va-et-vient et passa un mouchoir déjà humide sur son visage en sueur.

Arthur en profita pour avancer tranquillement sa suggestion, avec le plus grand naturel et d'un ton parfaitement innocent.

- Si nous sortions dehors sur la terrasse ? Ça ne te ferait pas de mal, un peu d'air frais.

Machinalement, Sidney se laissa entraîner et même pousser délicatement, il est vrai - par Arthur. Ils allèrent tous deux jusqu'à la balustrade et, de là, contemplèrent la ville.

- C'est haut, ici, remarqua Arthur.

- Ouais. Et moi aussi, je suis haut, très haut. À l'heure qu'il est je dois valoir dix millions, ouais, dix briques.

Un million d'acres !

- Mais j'ai comme l'impression que, plus riche que ça, je ne le serai jamais.

Mais un million d'acres, ça suffisait.

- C'est une drôle de sensation, Arthur. Comme si ma vie se terminait.

Au fond, je vais lui rendre service, lui faire une fleur, en somme, se dit Arthur. S'il devait continuer à vivre, il serait malheureux. Cette considération charitable apaisait Arthur ; il y puisa le courage de faire ce qu'il avait à faire.

Sidney ne lui prêtait aucune attention. Il regardait ailleurs, plongé dans ses pénibles pensées. Arthur recula d'un pas ou deux et prit son temps pour calculer la bonne distance par rapport à l'objectif. Puis il fonça, bras tendus et paumes ouvertes.

Sidney reçut le choc au niveau des épaules. La balustrade le heurta à hauteur de la taille et il sembla presque, durant une seconde, qu'elle allait le retenir. Mais le métal ploya comme un ressort de sommier. Sidney bascula la tête la

première et disparut.

Et puis ce fut le silence ; Arthur n'entendit rien, pas même le cri qu'il estimait inévitable. C'était déroutant et il tendit l'oreille pour capter au moins, à défaut, le bruit sourd de l'impact au point de chute. Il eut l'impression d'attendre fort longtemps, mais en vain ; rien ne venait. Cette absence totale de son le rendit nerveux. Le corps devait quand même bien avoir atteint le trottoir à présent, mais il n'osait se pencher pour risquer un coup d'œil. Il y avait sûrement un attroupement et des gens qui levaient la tête pour voir d'où le corps était tombé. Il se contenta donc d'examiner la balustrade. Elle lui sembla légèrement incurvée et tordue. Cela devrait suffire, pensa-t-il. Pas besoin de l'endommager davantage. Cela pourrait paraître suspect. Soudain, il eut hâte de quitter le building.

Mais, tandis qu'il traversait le living-room, le téléphone sonna. Devant cet autre développement inattendu, Arthur se sentit encore une fois désorienté ; en matière de meurtre, il n'était pas doué pour l'improvisation. Devait-il répondre ou pas ? Il finit par décrocher le combiné, mais il ne dit rien, se souvenant juste à temps que sa voix ne pouvait guère passer pour celle de Sidney.

- Allô... allô... c'est vous, Sidney ?

Arthur émit quelques sons confus, une sorte de gargouillis, et, paralysé de peur, écouta, persuadé d'avoir commis une faute.

- Sidney, la « Trans-Texas » est de nouveau en train de chuter. Et à fond, cette fois. C'est une véritable avalanche, Sidney. L'« American Alloy » dégringole avec. Tout le marché menace de s'écrouler, Sidney. Qu'est-ce que je dois faire ? Pouvez-vous mettre une rallonge ? Il faut me dire ce qu'il faut faire, Sidney. Peut-être pourrez-

vous trouver un moyen de sortir de ce pétrin. On a besoin de vous, Sidney, mon vieux, on a besoin de vous...

Pris de panique, Arthur lâcha le récepteur, qui se mit à se balancer au bout de son fil. Des paroles lointaines lui parvenaient encore : « Sidney, mon vieux, vous devez faire quelque chose. Vous... »

Arthur se sauva, affolé. Mais sans oublier toutefois une chose essentielle. Il ne fallait pas qu'on le vît dans le building. Il dévala quatre à quatre l'escalier de service et sortit par la porte de derrière. Personne ne le vit, car tout le monde s'était précipité sur le devant de l'immeuble pour aller regarder le corps.

Au sens strict du terme, techniquement parlant pourrait-on dire, Arthur Strand ne fut pas puni pour son crime. Néanmoins, contrairement à ce qu'il escomptait, on ne considéra pas que la mort de Sidney était due à un accident ; on estima qu'il s'agissait d'un suicide. Arthur apprit tout le lendemain matin par le journal, mais il lui fallut des années, le recul du temps, pour apprécier pleinement l'événement dans sa perspective historique.

« Saut Suicidaire d'un Financier », tel était le plus petit des gros titres ; il concernait la mort de Sidney Strand.

« Marché Financier : Effondrement Total », tel était le titre principal, en énormes lettres noires. La date, bien évidemment, était celle du Mercredi, 30 Octobre, 1929 [2].

Le mardi 29 n'avait pas été un bon jour pour assassiner un spéculateur qui jouait sa fortune et celle des autres à la hausse. Inutile d'ajouter qu'Arthur, bien qu'il n'ait jamais été puni pour son crime, n'en a jamais profité non plus.

PRÉMONITION

(Premonition)

par CHARLES MERGENDAHL

Martha Ricker serait la prochaine victime de l'assassin. À part Martha elle-même, nul n'était au courant. Ni son mari, ni la police. Et, peut-être, même pas le meurtrier. Mais Martha, elle, le savait, car elle avait pressenti sa propre fin. Fréquemment, elle éprouvait ainsi ce qu'elle appelait « d'étranges impressions ». Pour le cyclone de 1955, par exemple. Une semaine à l'avance elle avait perçu l'arrivée du phénomène météorologique qui avait balayé le collège et abattu un chêne gigantesque en travers de la route d'accès. Et, la fois où le jeune professeur de culture physique avait enlevé la secrétaire particulière du président, elle avait également pressenti l'événement - bien sûr les autres n'avaient fait qu'en rire sans attacher la moindre importance à ses paroles.

Et maintenant, s'ils connaissaient la dernière en date de ses prémonitions, ils en feraient des gorges chaudes ! « La prochaine victime du meurtrier ? Encore une de vos bizarres impressions ! » diraient-ils. Et de rire sous cape. On savait à quoi visaient ces fameuses prémonitions : simplement à se distinguer des autres épouses de professeurs de la Faculté. Aussi, pour éviter les sarcasmes, Martha n'avait-elle rien dit à personne de sa mort imminente. Même pas à Paul, son propre mari. À personne !

Mais le tueur *allait* venir. Cette nuit. Demain. Le surlendemain. Mais il viendrait. Et elle serait seule pour

l'attendre, comme elle attendait en ce moment, en regardant à travers la fenêtre les feuilles brunes et humides, la longue route qui serpentait autour du « campus » - la route que l'homme emprunterait pour venir, en posant ses pieds lentement l'un devant l'autre, serrant et desserrant les poings, les yeux fixés droit devant lui, des yeux pâles, incolores, des yeux de paranoïaque, tels qu'on en voyait dans les affreux ouvrages de psychologie de Paul.

Mais la route était déserte. À regret, Martha détourna les yeux et se dirigea vers la cuisine, où elle fit un pot de café fort dont elle renversa une partie, car elle avait les doigts gourds et maladroits. Chose étrange, en ce moment elle ne ressentait aucune peur. Lorsque la première femme avait été étranglée, puis la seconde, et même après la troisième, elle n'avait jamais eu réellement peur, non, du moins pas cette peur panique, horrible, cette peur qui est une véritable agonie.

- Je suis résignée à mon destin, s'était-elle dit. Je devrais être épouvantée, puisque la police elle-même est impuissante à me protéger. Je ne saurais leur en vouloir. Après tout, ils ne peuvent poster un agent dans toutes les maisons où quelqu'un a senti que l'assassin choisirait sa prochaine victime. Je serai donc la quatrième victime de ce fou... Je n'y puis rien.

Le café noir fut suivi d'une cigarette. Ensuite Martha retourna au cabinet de travail de Paul et reprit son interminable surveillance de la route. En un certain sens, elle était contente que Paul fût occupé à ses cours, par ces longues soirées d'automne. Comme tous les autres, il se riait de ses prémonitions. À bien y penser il riait maintenant de tout ce qui la concernait, de son allure, de ses bavardages, de son tempérament, de ses

idées... en un mot il ne l'aimait plus. Ils proféraient un certain nombre de paroles, exécutaient un certain nombre de gestes qui n'avaient plus aucune signification. Il ne l'aimait plus.

Elle éprouvait une sensation presque agréable à s'asseoir près de cette fenêtre, à être seule, tranquille. Elle pouvait, avec un étrange sentiment d'anticipation, attendre la venue de la pesante silhouette du fou ; elle pressentait la vague de peur, lente, inexorable qui envelopperait finalement son corps comme un linceul humide et suffocant. Face à la souffrance, face à la mort, elle saurait que, malgré tout, elle avait eu raison. Lorsqu'on trouverait son corps inanimé,, l'une des cravates de Paul étroitement serrée autour du cou, alors son mari se sentirait triste. Un peu soulagé peut-être par sa mort, mais néanmoins impressionné et tout de même attristé lorsqu'il trouverait le billet qu'elle avait préparé dans son tiroir.

- Elle savait ce qui allait arriver, dirait Paul humblement à la police. Elle le savait depuis longtemps, mais elle savait aussi que je ne l'aurais pas crue. Personne ne voulait jamais la croire. Mais elle savait.

Et peut-être, à l'heure de la vérité, aurait-il une pensée plus sérieuse pour sa femme morte, pour sa pauvre femme assassinée.

Maintenant l'obscurité était venue, lentement, rampant sur le « campus » comme un chat noir et silencieux. Les feuilles humides luisaient d'un éclat blanc et jaune à la lumière des lampes qui éclairaient la route. La cigarette de Martha rougeoya et s'évanouit puis se déplaça en cercles rapides et saccadés au bout de sa main tremblante, dans le mouvement qu'elle fit pour la secouer dans le cendrier placé sur l'appui de la fenêtre. Son haleine obscurcit la vitre au moment où son visage vint se plaquer contre le carreau.

La cigarette se consuma entre ses doigts, en roussit la peau, mais ses yeux ne bougèrent pas. Ils fixaient sans ciller l'obscurité grandissante. Son corps tout entier attendait et, enfin, la silhouette apparut, lente et lourde, les jambes se déplaçant en pas courts et décidés, la tête penchée en avant, grossissant à mesure qu'elle avançait, inexorablement, sur la route.

Bizarre, cette façon que Martha avait d'observer la silhouette : elle éprouvait du détachement en même temps qu'une certaine curiosité. Un jour, dans son enfance, elle avait descendu en luge une longue pente enneigée. Cette luge, elle était incapable de la conduire.

Un arbre s'était dressé sur son chemin et elle l'avait vu grandir devant elle sans la moindre frayeur, dans un calme stupéfiant, jusqu'à la collision finale. Alors elle avait poussé un cri avant de plonger dans la nuit. Il en était de même aujourd'hui. Exactement de même. Elle se disait, en voyant l'homme approcher, que le cri viendrait plus tard - lorsque la cravate serait brandie et que les yeux pâles approcheraient des siens, transperçant ses pupilles de leur lueur de folie.

Martha demeurait immobile. Elle termina sa cigarette et l'écrasa dans le cendrier. Elle remarqua que l'homme marchait avec une claudication légère, presque imperceptible. Il portait un feutre sombre et ses mains étaient enfoncées dans ses poches. Par moments, il levait les yeux vers la fenêtre derrière laquelle elle attendait, et à d'autres il jetait des regards furtifs autour de lui. Mais il continua de se rapprocher jusqu'au moment où ses pieds lourds rabotèrent le ciment et retentirent enfin sur le perron de bois. Le heurtoir se leva avec un grincement et retomba - deux fois. Puis un long silence suivit.

Martha se leva lentement. Le téléphone se trouvait à proximité, sur la table du vestibule.

Les coups continuaient à la porte. Prise d'une soudaine panique Martha saisit le récepteur. Tout à coup la porte s'ouvrit derrière elle et l'homme parut sur le seuil. Ses yeux fixaient la main de Martha. La panique fit place à la résignation et elle raccrocha le récepteur.

C'était un homme rude, d'un certain âge. Il avait les yeux pâles qu'elle s'attendait à lui voir, un nez épaté, une bouche mince et serrée qu'il remuait à peine pour parler.

- Votre mari est à la maison ?

- Non.

- Vous venez de l'appeler ?

- Non.

- Non ?

Il y eut sur son visage une ombre de sourire.

- Je voudrais vous parler, dit-il, une minute seulement.

Il referma la porte et regarda son visage une seconde dans le miroir doré suspendu au-dessus du téléphone.

- Je m'appelle MacCready.

Ensuite, il se dirigea vers la salle de séjour. Martha le suivit. MacCready demeura debout, attendant qu'elle se fût assise. Elle se laissa tomber sur une chaise près de la cheminée. La tiédeur des braises mourantes lui procurait une agréable sensation de chaleur dans le dos. L'homme tira un paquet de cigarettes de sa poche. Ses mouvements étaient lents et méticuleux. Ses mains étaient puissantes, couvertes de veines saillantes qui remontaient sous ses manches de chemise.

- Vous fumez ?

- Non... je... je viens de terminer ma cigarette.

- Vous vous demandez sans doute ce que je viens faire ici ?

- Non... non, pas exactement.

- Qu'entendez-vous, par « pas exactement » ?

Il se pencha subitement en avant, laissa tomber sa cigarette, la ramassa et la glissa entre ses lèvres minces.

- Que voulez-vous dire ?

- Je... eh bien... Je sais pourquoi vous êtes venu.

L'homme demeura immobile pendant quelques instants. Il explosa soudain d'un rire aigu, inattendu.

- Eh bien... voilà qui facilite les choses, n'est-ce pas ?

Ses yeux pâles se portèrent vers le visage de la femme.

- Pourtant, vous n'avez pas l'air... euh... effrayée. Vous devriez l'être.

- Oui, je...

Et elle attendit, elle attendit la vague de terreur qui n'allait pas manquer de l'envahir. Elle la sentit poindre au bas des reins : un tout petit point froid.

- Je savais, continua-t-elle doucement. Depuis longtemps, je savais que vous viendriez, qu'il n'y avait aucun moyen de l'éviter.

Elle eut un rire un peu fou.

- Cela doit vous sembler bizarre... Mais je le savais depuis longtemps.

Pendant un long moment, ni l'un ni l'autre ne dirent mot. MacCready fumait en inspectant ses ongles et, chaque fois qu'une voiture passait sur la route, il jetait un rapide coup d'œil vers la porte. Martha l'observait. Elle regardait ses yeux pâles ; elle examinait son dur visage et, en même temps, elle s'analysait. Elle sentit le petit point froid monter lentement le long de son dos ; son front devenait humide, ses mains tremblaient imperceptiblement. L'effet de l'attente, pensa-t-elle. C'était certainement cela : l'attente. Elle commençait seulement à se rendre compte

que la chose était arrivée. L'homme était réellement venu.

Cependant MacCready ne bougeait toujours pas. Un tison roula dans la cheminée, puis le téléphone sonna.

MacCready leva la tête.

- Je préfère que vous ne répondiez pas.

Un avertissement. Des mots soigneusement prononcés.

Martha demeurait immobile. Elle passa la langue sur ses lèvres, les trouva sèches, les humecta de nouveau. Elle tenta d'allumer une cigarette, mais ne le put, reposa le paquet froissé, et agrippa les côtés de sa chaise avec des doigts douloureux.

- N'ayez pas peur, voyons, il ne faut pas avoir peur.

La voix était lointaine maintenant, douce et basse, presque caressante. Elle sentit monter en elle la crise de nerfs, d'abord à l'estomac, puis à la poitrine. Ses yeux s'écarquillèrent. Ce fut comme une révélation... Elle, Martha Ricker, allait mourir.

Lorsque Martha cria, l'homme se dressa rapidement. Après avoir marqué une pause, il se dirigea lentement vers elle, observant son visage convulsé, cendreau. Un sourire figé distendait ses lèvres. Mais Martha n'attendit pas le contact de sa main tendue. Elle pivota désespérément sur ses talons, et, poussant toujours des cris hystériques, grimpa follement les marches de l'escalier pour se précipiter dans la chambre. Elle claqua la porte et s'y adossa en haletant péniblement.

Elle demeura longtemps ainsi. Elle le savait parfaitement : il n'y avait aucun moyen de verrouiller la porte.

Elle attendait, guettant les pas de l'homme sur les marches de l'escalier. Elle l'entendit rentrer une fois de plus dans la salle de séjour. Son cœur battait à coups précipités et douloureux dans sa poitrine.

Finie le grand calme ! Finie la résignation. Elle n'avait plus qu'une seule idée, qu'un seul désir - s'échapper, avant tout s'échapper !

Elle se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit puis étouffa ses propres cris d'une main tremblante. Les cris l'attireraient immédiatement. Non, surtout, ne pas crier. Elle ne pouvait pas davantage se hisser sur la fenêtre. Ses mains ne trouvaient aucune prise. Mais il y avait autre chose : les cravates. Les cravates de Paul. L'assassin se servait toujours de cravates - des cravates du mari. Ce n'était pas bête, vraiment pas bête du tout d'y penser en ce moment. Martha riait intérieurement en traversant la pièce. Elle ouvrit la porte du placard, en tira les cravates de Paul et les dissimula sous ses chemises, dans le tiroir de la commode.

Puis elle tituba dans l'obscurité jusqu'à la chaise longue. Elle serra les poings, sentant son corps agité d'un tremblement incoercible. Elle tendit l'oreille et n'entendit plus rien. Que faisait donc l'assassin ? Elle fit une prière pour qu'il s'en allât, une autre pour hâter le retour de Paul. C'était comique ! Elle éclata d'un rire de folle. Jamais encore elle n'avait prié pour hâter le retour de Paul. Comique aussi, qu'elle n'eût jamais encore imaginé que Paul pût se battre pour elle, risquer sa vie pour elle, peut-être mourir pour elle...

L'espace d'un éclair, tremblant violemment sur sa chaise, Martha Ricker revit des épisodes de sa vie conjugale. Qu'avaient-ils été l'un pour l'autre ? Fallait-il qu'elle eût peu de confiance en lui pour ne désirer sa présence qu'au tout dernier moment ! Elle ne lui avait même pas parlé de ses prémonitions. Elle ne lui avait pas fourni l'occasion de la reconforter, d'appeler la police, ou même de se moquer de ses alarmes. Elle n'avait

pas été loyale envers lui et, maintenant, elle allait payer de sa vie sa déloyauté !

Ses pensées volaient, s'éparpillaient, sombraient dans un trou noir, luttaien désespérément pour se concentrer. Ses oreilles étaient aux aguets du moindre bruit rassurant. En bas c'était seulement le silence. Elle savait pourtant que MacCready se trouvait toujours dans la maison, assis devant la cheminée, examinant ses mains noueuses, attendant patiemment qu'elle descendît d'elle-même, se demandant peut-être s'il avait poussé le jeu assez loin, si le moment n'était pas venu de se lever, de passer dans le vestibule, de gravir l'escalier, de pénétrer dans sa chambre et d'en finir avec elle une bonne fois pour toutes.

Les cravates de Paul étaient cachées. Consolation dérisoire ! Mais c'était toujours quelque chose. Un accès de rire la reprit, s'amplifia, s'exaspéra en hoquets hystériques. Elle étreignait les bras de la chaise longue, le corps secoué par ce rire inextinguible, ce rire de folle. Puis, avec une soudaineté qui la surprit elle-même, Martha, sa crise terminée, demeura silencieuse dans l'ombre, l'oreille tendue, écoutant le bruit le plus agréable qu'elle eût jamais entendu de sa vie : Paul arrivait dans l'avenue. Elle le reconnaissait au bruit de ses pas dans les feuilles, à celui de ses lourdes chaussures sur les marches du perron. La porte d'entrée s'ouvrit avec le lent déclic qu'elle avait entendu si souvent, et la voix de Paul lui parvint assourdie.

- Martha... Martha ! Es-tu là-haut, Martha ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre mais retint le cri de soulagement qu'elle allait proférer et attendit, faisant des vœux pour qu'il ne pénétrât pas dans la salle de séjour, fermant les yeux et essayant de lui

parler par la pensée, de le prévenir, de l'attirer sain et sauf au haut de l'escalier. Il lui sembla que des heures s'écoulaient. Enfin, elle entendit le bruit de son pas. Pourtant elle demeura immobile. Elle s'abandonna à sa lassitude et se renversa dans sa chaise longue. L'immense soulagement la plongeait dans une faiblesse extrême. Soudain la porte s'ouvrit enfin, la silhouette haute et plutôt voûtée de Paul apparut sur le seuil. Martha ne trouva même pas la force de prononcer un mot.

Paul demeurait immobile, scrutant l'obscurité.

- Es-tu là ? dit-il enfin. Es-tu là, Martha ?

- Oui, oui, je suis là !

- Dans l'obscurité ? Je vais allumer...

- Non, Paul !

L'inquiétude qui transparaissait dans sa voix arrêta la main de l'homme sur le commutateur mural.

- Ferme la porte, Paul !

Il se retourna vers elle, fronça les sourcils, haussa les épaules, puis se mit à retirer sa veste et sa cravate. Martha l'observait, absorbant le réconfort de sa présence. Elle voulait lui exposer la situation avec calme, lui révéler la présence de MacCready en termes nets et clairs, de façon qu'il pût prendre les décisions nécessaires pour faire face à la situation, sans courir de dangers inutiles.

- Je regrette de devoir te dire que je ne dînerai pas ici ce soir.

Il lui tournait le dos. Il avait changé de chemise et la boutonnait lentement par le bas.

- Je rentrerai très tard. Inutile de m'attendre.

- Tu ne restes pas dîner, Paul ?

- Non, j'ai une réunion.

- Quelle réunion ? Il n'y a pas de réunion ce soir ! - Et soudain elle se dressa sur ses

pieds, oubliant l'homme qui se trouvait en bas. Un instant elle avait aperçu le visage de son mari, tendu, différent et elle sut :

- Tu mens, Paul. C'est une femme, n'est-ce pas ?

Mais Paul ne s'occupait pas d'elle. Il ouvrit la porte du placard, chercha les cravates à tâtons et, ne les trouvant pas, se retourna lentement pour lui faire face.

- Qu'as-tu fait de mes cravates ?

- Paul, je... Elles sont dans le tiroir, le deuxième.

De nouveau, elle se mit à rire, déambulant dans la pièce en proférant une suite de mots dépourvus de sens.

- Vois-tu, il a fallu que je les cache, Paul. Pas bête de ma part, hein ? Qu'en penses-tu ? Il n'aurait jamais pu les trouver...

Elle s'arrêta et le regarda se diriger vers le tiroir où elle avait caché les cravates. À ce moment MacCready lui revint à l'esprit et elle sut que le moment était venu de mettre à l'épreuve le courage de Paul et son amour. Si Paul se battait pour la sauver - instinctivement, parce qu'elle se trouvait en danger et parce qu'il l'aimait - alors tout le reste, cette autre femme, tous ces affreux mois, tout serait oublié, balayé par cet acte unique de dévouement et de bravoure. Elle vit son mari plonger le bras dans le tiroir, le dos courbé, la chemise très blanche dans l'obscurité. Pour la première fois depuis le début, elle parla avec calme.

- Paul...

- Oui ?

- En bas, Paul, dans la salle de séjour. Cet homme, il est dans la salle de séjour.

- Cet homme ?

Paul se retourna lentement.

- Quel homme ?

- Ce fou, cet assassin. Il est venu voici une heure. Je savais qu'il viendrait. Tu n'ignores pas que j'ai des prémonitions,

Paul. Eh bien je le savais depuis longtemps, et même je t'ai écrit un billet à ce propos. Et il est venu, exactement comme je l'avais prévu, et maintenant il attend en bas, Paul, il attend.

- Tu es folle, Martha !

- Non, Paul, il est là !

- Qu'a-t-il dit ? demanda Paul pour lui complaire mais sans la croire.

- Il a demandé si tu étais là. Je lui ai répondu non et il est entré. Il s'est assis et il a joué avec moi comme le chat avec la souris. Mais tu me sauveras, Paul, tu me sauveras, n'est-ce pas ?

Elle répéta les mêmes mots de plus en plus vite dans la chambre obscure et tranquille. Elle plaidait, implorait, suppliait, demandait protection, elle faisait appel à son courage, à son amour. Elle marcha vers son mari, criant son nom, prononçant des mots sans suite. Elle fut toute proche de lui, levant les yeux vers son visage... Alors la porte s'ouvrit lentement derrière lui et elle vit MacCready sur le seuil.

La lumière provenant du palier dessinait un triangle parfait sur le sol. Cette clarté frappa le visage et les yeux de Paul au moment où il se retourna pour faire face au danger. Il poussa un cri, MacCready s'avança et tous deux s'empoignèrent.

Il y eut des coups retentissants, des grognements de douleur, des jurons proférés à mi-voix, mais ce fut terminé en un rien de temps. Un bras solide et rassurant entoura les épaules de Martha et, de nouveau, elle entendit sa propre voix.

- Vous voyez, je le savais ! Mes prémonitions étaient justes. Je savais qu'il viendrait pour me tuer. J'en étais sûre, j'en étais sûre !

Puis sa voix s'éteignit et elle demeura silencieuse, sentant contre sa poitrine la plaque de police de MacCready.

Paul gisait inanimé sur le sol, étreignant toujours la cravate entre ses doigts. Ses yeux se rouvrirent lentement en même temps qu'il reprenait ses sens. Ils paraissaient très lointains, comme les yeux des paranoïaques que l'on voyait dans ses ouvrages de psychologie, pensa Martha, un peu pâles, avec les pupilles entièrement blanches...

LA POIRE EN DEUX

(The World's Oldest Motive)

par LAWRENCE M. JANIFER

Assis dans la petite chambre calme de l'appartement de Flora, dans l'East Side, Philip Devize poussa un léger soupir et réalisa, avec un peu de surprise, qu'il était parfaitement heureux. Un homme de quarante-trois ans, estima-t-il judicieusement, avait autre chose à faire que se sentir libre comme l'air et jeune comme Pat Boone. Pourtant c'était le cas ; il se sentait merveilleusement bien. À quoi bon le nier ?

Évidemment, Flora y était pour quelque chose... Merveilleuse Flora, jeune, belle et enthousiaste ! Qui aurait pensé qu'elle puisse être si violemment attirée par un homme d'âge mur ?

Philip ne se considérait guère comme un homme âgé, chauve ou bedonnant, mais il se faisait peu d'illusions sur son apparence. À quarante-trois ans, après tout, la beauté fringante n'était plus de mise. Et pourtant, Flora avait vu quelque chose en lui, une personnalité qui l'avait séduite et retenue.

Mais Flora n'était pas la cause de son euphorie. Il avait déjà passé des soirées entières avec elle, alors que sa femme croyait qu'il travaillait tard, ou qu'il était en voyage, et jamais il ne s'était senti aussi libre, ni aussi heureux.

Il se sourit à lui-même. La raison de sa satisfaction était parfaitement évidente, après tout. C'était le meurtre, bien sûr.

Flora se pelotonna contre lui sur le grand canapé rouge.

- À quoi penses-tu ? demanda-t-elle.

Philip battit des paupières.

- Oh, à rien, répondit-il. À rien du tout. Je pensais simplement à quel point je suis heureux. Avec toi, et tout le reste.

- Je suis comblée, dit Flora d'une voix rauque. Réponds-moi, chéri. Est-ce que je te rends très heureux ?

- Bien sûr que oui ! répondit Philip d'une façon plutôt théâtrale, et il la serra dans ses bras.

Quelques instants s'écoulèrent.

- C'est tout ce que je désire, soupira-t-elle. Ton bonheur.

Philip l'embrassa de nouveau.

- Rien d'autre ?

- Mais, chéri, reprit-elle. Je t'aime. Que pourrais-je souhaiter d'autre ?

Philip pensa à sa femme et fit la grimace.

- Des attentions, dit-il, tout le temps des attentions, à chaque minute qui passe. Des robes. Des fourrures. Des bijoux... Flora, pourquoi n'aspirez-tu qu'à mon bonheur ?

- Parce que je t'aime, répondit-elle d'une voix rauque.

- Et moi je - je t'aime aussi, lui assura Philip.

Il l'étreignit, pleinement satisfait, en pensant, dans un tout petit recoin de son cerveau, au meurtre.

Philip avait lu trop de romans policiers pour croire qu'il pourrait s'en sortir s'il tuait sa femme. En pareille occurrence, il en était tout à fait conscient, c'est le mari qui est le premier et, généralement, l'unique suspect. Compte tenu de ce soupçon fondamental, une police moderne et bien équipée, ainsi qu'elle était décrite, dans les livres, trouverait immédiatement des preuves pour étayer sa culpabilité. Malgré son vif désir de se débarrasser de sa femme, ainsi qu'on le fait d'une peau devenue trop grande, vieille et déplaisante, il n'avait pas la moindre envie de se retrouver en prison ou sur la chaise

électrique pour un tel forfait.

Et c'est alors - coïncidence merveilleuse quand il y repensait - qu'il avait rencontré presque en même temps Flora et Schustak. Il avait d'abord connu Flora. Cela s'était passé dans un bar, à proximité de chez lui, dans la 70e Rue Est. Elle était entrée, l'avait vu, et soudain ils s'étaient mis à bavarder. Tout cela avait paru si naturel... Et puis, il y avait eu d'autres rendez-vous, il était finalement allé chez Flora, et c'est là que tout avait commencé.

Il s'était seulement demandé jusqu'où il se serait permis d'aller avec Flora, s'il n'avait pas rencontré Schustak au même moment. Il aurait sans doute agi pareillement, se dit-il. Après tout, Flora savait tout de lui au moment où il avait rencontré Schustak, depuis son enfance jusqu'à son mariage, dont il aurait donné n'importe quoi pour se libérer.

Naturellement, elle lui avait parlé d'un éventuel divorce. Mais divorcer était hors de question, il le savait ; il le lui avait dit. Sa femme n'accepterait jamais une chose pareille ; toute son éducation s'y opposait, et d'ailleurs - il l'avait dit à Flora, en grimaçant un sourire - elle n'allait pas laisser filer une mine d'or.

Il était riche ; sa famille vivait dans l'aisance depuis plusieurs générations, et le père de Philip avait fait fructifier leurs biens jusqu'à ce que « richesse » devienne le seul vrai mot applicable. Sans doute sa femme l'avait-elle, à l'origine, épousé pour son argent. Elle en était bien capable, avait-il ajouté. En tout cas, divorcer était impossible.

Il n'avait jamais parlé de meurtre, bien sûr. Pas à Flora. Discuter de romans policiers était ce qu'il avait fait de plus compromettant jusqu'alors. Flora et le mot meurtre n'allaient pas ensemble. Ce n'était pas qu'elle fût exactement innocente, mais

Philip ne voulait pas aborder quoi que ce soit de désagréable avec elle. Il désirait que les choses soient parfaites en ce qui concernait Flora.

Et elles l'étaient, ou du moins Flora l'affirmait. Elle avait gardé son propre appartement et refusait ses cadeaux, menant sa propre vie. « Mais c'est ta vie maintenant, chéri, avait-elle dit. Elle t'appartient - puisque je t'appartiens. »

Le lendemain matin, Schustak s'était présenté à son bureau.

- Il dit que c'est au sujet d'une certaine Miss Flora Arnold, annonça la secrétaire de Philip.

Philip blêmit, mais réussit à se contrôler.

- Faites-le entrer.

Quand Schustak entra, mince, tiré à quatre épingles, et parfaitement à l'aise dans ses petits gestes précis, Philip dit simplement : « Fermez la porte. »

Schustak répondit, « Bien sûr », et referma la porte. Il s'assit en face de Philip.

Philip prit une profonde inspiration.

- Vous avez mentionné Flora Arnold à ma secrétaire ? dit-il.

Schustak acquiesça, baissant très légèrement la tête.

- En effet, oui, répondit-il, en exhibant un étui à cigarettes en or. Il y prit une cigarette, l'alluma, rangea l'étui, et continua.

- Je suis désolé de vous perturber. Mais c'était le seul moyen d'être admis dans votre bureau personnel sans révéler ma véritable raison.

- Je ne veux pas que le nom de Flora - le nom de Miss Arnold - soit utilisé pour...

Philip n'alla pas plus loin, et s'arrêta.

- Votre véritable raison ? répéta-t-il d'une voix entièrement différente. Le chantage, je suppose.

Il secoua négativement la tête.

- Vous n'avez pas de chance, monsieur

Schuman, ou monsieur Machin, je ne sais plus. Je ne paierai pas un centime.

- Schustak, rectifia l'autre. Et je n'ai pas la moindre intention de vous faire chanter. Au contraire. Je suis ici pour vous rendre un service.

Philip hocha la tête.

- J'en suis persuadé, dit-il amèrement. Vous êtes au courant pour Flora, alors vous vous figurez que je ne veux pas que cela se sache. Eh bien...

- Allez-vous chasser Miss Arnold de votre esprit ? reprit Schustak calmement. Je n'ai utilisé son nom que dans le seul but de vous rencontrer. Je ne connais pas cette femme ; je ne l'ai jamais rencontrée, et je ne le souhaite pas. Ma visite n'a que très peu de rapport, si rapport il y a, avec elle. Je suis là pour vous servir.

Philip ferma un instant les yeux. Quand il les rouvrit, il se sentit un peu étourdi.

- Vous ne la connaissez pas, dit-il. Alors comment savez-vous son nom ?

- Parce que, répondit Schustak avec circonspection, je vous connais.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier, et reprit :

- Pas personnellement, bien sûr. Mais je suis au courant de vos ennuis avec votre - euh - épouse. Je sais que vous souhaitez trouver une solution.

Il eut un petit sourire :

- Je suis là pour vous proposer cette solution.

- Ma femme, répondit fermement Philip, ne regarde que moi. Il en est de même pour Fl... Miss Arnold. Et je ne vois pas de quel droit vous venez vous immiscer ici et...

- De quel droit ? Mais c'est vous-même qui m'avez fait entrer.

Il leva la main, avançant Philip d'un instant.

- Et je dois vous convaincre d'une manière

ou d'une autre, monsieur Devize ; la seule chose qui m'intéresse est de vous aider. J'ai une solution pour votre - euh - problème.

Philip grimâça. Malgré lui, il commençait à croire ce que disait l'homme.

- Il n'y a aucune solution, dit-il.

- Il y en a une, contredit Schustak avec circonspection.

Philip battit des paupières. Le silence parut durer une éternité.

- Monsieur Devize, reprit enfin Schustak, vous lisez des romans policiers.

- Comment le savez-vous ? questionna Philip.

Schustak haussa les épaules.

- Je sais aussi pour Miss Arnold, fit-il remarquer, et pour votre femme. Notre organisation est particulièrement fière de son département Recherches.

- Organisation ?

Schustak acquiesça. Il écrasa soigneusement sa cigarette.

- Laissez-moi continuer, dit-il avec douceur. Vous lisez des romans policiers. Sans doute y avez-vous souvent vu faire référence à des associations qui, moyennant des honoraires - euh -, supprimeraient une personne désignée.

- *Murder, Inc.*, dit Philip.

Schustak fronça les sourcils.

- Rien d'aussi brutal. Disons simplement que nous avons une méthode - tout à fait insoupçonnable - d'élimination. Celle-ci est à votre disposition... moyennant finances.

- C'est ridicule.

- Vraiment ? rétorqua Schustak. Alors que vous en avez si souvent entendu parler ? En fait, c'est une très vieille idée. Cela vous étonne-t-il qu'elle soit devenue réalité ?

-- Mais...

- Je comprends. Vous hésitez. Permettez-

moi de vous laisser ma carte ; bien sûr, vous pouvez m'appeler n'importe quel jour ouvrable. Nos bureaux sont ouverts de neuf heures trente à dix-sept heures.

Il sortit un portefeuille de sa poche intérieure, en tira une petite carte de visite et la posa sur le bureau de Philip. Puis, se levant, il se dirigea vers la porte.

- Une minute ! dit soudain Philip.

Schustak se retourna lentement.

- Oui ?

- Vous voulez dire... (Philip cligna des yeux.) Vous voulez dire que, en échange d'honoraires, vous vous chargeriez d'assassiner ma femme à ma place ?

- Moi ? fit Schustak. Non, monsieur Devize. Bien sûr que non. Je ne suis qu'un vendeur. À notre époque de spécialisation, monsieur Devize, nous avons trouvé sage de faire appel à des... spécialistes.

- Mais je serai soupçonné ! Ils trouveront... ils feront une enquête et découvriront que je vous ai engagé, et alors...

- Absolument pas. Ils ne se rendront jamais compte que votre femme a été - euh - assassinée. Nos techniques sont tout à fait satisfaisantes.

- Mais...

- Appelez-moi quand vous serez prêt à discuter affaire plus sérieusement, dit Schustak d'un ton doux.

La porte s'ouvrit, puis se referma.

Philip regarda fixement autour de lui dans la pièce vide.

* * *

- Canular, se dit-il...

Mais, bien entendu, il n'y croyait pas. La proposition de Schustak lui paraissait de plus en plus horrible à mesure que les heures et les jours passaient... Pas question, bien sûr, d'y prêter attention !

Il avait de l'espoir. Il en avait parlé à Flora, avec ménagement, sans jamais faire allusion à la situation réelle, et il lui avait tout raconté, comme s'il s'était agi d'un « Ami ». Il s'était senti fier de lui quand il avait eu fini ; de toute évidence, elle ne soupçonnait pas qu'il lui parlait d'une situation réelle, le concernant directement. Ses conseils furent exactement ceux qu'il espérait.

- Après tout, ton ami n'a rien à perdre en téléphonant et en posant davantage de questions, n'est-ce pas ? Je veux dire, quel mal y a-t-il à cela ? Il pourra toujours arrêter les choses...

C'était précisément ce que lui-même pensait. Le lendemain matin - après quelque hésitation préalable - il composa le numéro inscrit sur la carte de visite de Schustak, et prit rendez-vous.

L'immeuble commercial était ancien et un peu décrépit. Philip prit l'ascenseur jusqu'au dixième étage, ainsi que Schustak le lui avait indiqué, et trouva rapidement le bureau 1012. Il n'y avait pas d'autre inscription sur la porte vitrée, et quand il l'ouvrit, il ne vit dans la pièce, pour tout mobilier, qu'une table à écrire derrière laquelle M. Schustak était assis.

- Nos locaux sont, par nécessité, modestes, dit M. Schustak en souriant. Nous avons des installations plus luxueuses - euh - à l'extérieur de la ville. Vous ne vous asseyez pas ?

Il y avait une chaise près du bureau. Sans un mot, Philip s'assit.

- Bien évidemment, nous ne désirons guère attirer l'attention sur nous.

- Certes, répondit distraitement Philip.

Il avait suffisamment lu pour le savoir. Pour qui cet homme le prenait-il ?

- Je voulais parler de cette... de votre méthode.

- Ah, fit Schustak, en fermant les yeux. J'ai

bien peur de ne pouvoir vous en dire que très peu sur la véritable méthode ; elle doit rester notre secret. Vous comprenez ?

- Mais...

- La sécurité est garantie, reprit-il. Après tout, si vous étiez inquiet en quelque façon, nous serions exposés également. Vous voudrez bien prendre conscience qu'il est de notre intérêt, comme du vôtre, de faire en sorte que tout se passe pour le mieux.

- Bien sûr. Mais il me semble tout de même que...

- Que vous devriez en savoir davantage ? C'est tout à fait votre droit.

Schustak ne prononça qu'un seul nom.

- Vous voulez dire que vous...

Schustak acquiesça et, cette fois, hocha franchement la tête.

- Mais c'était... une mort naturelle. Une crise cardiaque ?

Schustak acquiesça.

- C'est ce que disait le rapport du médecin légiste. Vous voyez, notre méthode est vraiment originale, et tout à fait insoupçonnable.

Philip respira bien à fond et eut l'impression de mettre un certain temps pour dire :

- Vous aviez parlé d'honoraires...

Schustak parut contrarié l'espace d'un instant. Il leva finalement les yeux.

- Disons, dix mille dollars ?

- Dix... *Dix mille*... Ridicule ! s'exclama Philip. Je n'ai pas...

- Monsieur Devize...

La voix était subitement devenue glaciale.

- Doutez-vous de l'efficacité de notre département Recherches ? Nous savons - nous savons combien d'argent vous avez, et combien de disponible. Dix mille dollars est une somme plutôt modeste.

Philip secoua la tête.

- Je ne déboursrai pas dix mille dollars à

l'avance...

- Bien sûr que non. Mais cinq mille maintenant, et cinq mille autres... à l'issue d'un résultat satisfaisant...

- C'est trop, rétorqua Philip avec emphase. Schustak détourna son regard.

- Je regrette... dit-il. S'il vous plaît, ne claquez pas la porte en sortant.

- Mais...

- Nous ne marchandons pas, dit froidement Schustak.

Cette phrase resta en suspens pendant plus d'une minute. Puis Philip dit :

- Vous voulez un chèque ?

Schustak eut presque un sourire.

- Des espèces. Apportez-les ici, cet après-midi.

Sa voix était redevenue amicale.

* * *

Et maintenant il ne restait plus qu'à attendre. Allongé sur le canapé rouge avec Flora dans ses bras, Philip avait un léger sourire. Lorsqu'il rentrerait chez lui, sa femme serait éliminée. Il serait libre.

Il repensa au mariage et à Flora. Une onde de contrariété traversa son visage. Cela ne serait pas convenable de se remarier - si vite après le décès. En outre, Flora n'était pas la seule femme qui serait heureuse d'être vue en sa compagnie, surtout maintenant qu'il était libre, et riche...

Elle remua dans ses bras.

- Chéri, dit-elle d'une voix enrouée, tu ne crois pas que tu devrais rentrer ?

Philip hésita, puis approuva.

- Je suppose que oui. Mais je reviendrai demain. Et peut-être ne serai-je plus obligé de te quitter. Plus jamais !

* * *

Durant tout le retour, il conduisit sans faire attention à la route. Il fallait qu'il se montre accablé de douleur, il le savait. Cela ne semblait pas devoir être trop dur ; la seule chose importante était de simuler la surprise et le choc... Et ça, ce serait facile.

Et puis ensuite... Il sourit et se laissa aller à rêver. La liberté, la liberté totale, absolue. Plus jamais de disputes, plus de « Pourquoi ne m'embrasses-tu pas ? », plus de... Bref, plus de Mme Philip Devize.

Quand il arriva chez lui, il était bien décidé à ne plus se remarier. Il ouvrit la porte en sifflotant. Où allait-elle être ? se demanda-t-il. Dans le salon, dans la cuisine, ou dans la chambre ? Il laissa la porte claquer derrière lui, et s'avança dans l'appartement. Il étendit le bras pour allumer la lumière.

- Philip !

C'était sa voix.

Elle était vivante.

Et - il le découvrit rapidement - il n'y avait pas eu le moindre attentat à ses jours. Elle était exactement la même.

* * *

Schustak soupira.

« Maintenant, dit-il à la femme qui se trouvait avec lui, c'est fini. Il a regagné son domicile, et il sait. C'est terminé.

- Mais est-ce qu'il ne pourrait pas... eh bien, aller à la police ? demanda-t-elle.

Schustak secoua la tête.

- Et dire quoi ? Qu'il a engagé quelqu'un pour tuer sa femme et que ça n'a rien donné ? Non, nous sommes peignards. Évidemment, si elle avait glissé dans la baignoire ou quelque chose comme ça, nous aurions pu prétendre que c'était notre œuvre et toucher les cinq mille

dollars restant, mais cela ne rime à rien d'être trop cupide. Et le bureau est fermé ; ces frais généraux étaient inévitables, bien sûr, mais cela m'a fait mal de payer ce mois de loyer. À présent, nous sommes partis, et il ne nous retrouvera jamais.

- Je te trouve merveilleux ! dit-elle.

- Merveilleux ? fit Schustak. Pour ça ? Tout a été facile. Obtenir des renseignements sur lui, le baratiner, le faire marcher, toucher l'argent. Et fiché le camp. Mais l'idée n'est pas nouvelle - ce n'est que l'adaptation d'une très vieille idée, au bénéfice d'un homme qui lit des romans policiers. Une très vieille idée.

- Eh bien, je persiste à penser que tu es merveilleux ! répéta-t-elle en se pelotonnant contre lui.

- Oh ! Flora ! fit Schustak, sans être vraiment surpris, et il l'embrassa.

LA MEURTRIÈRE

(The Murderess)

par MAX VAN DERVEER

Elle avait suffisamment souffert. Don Juan devait mourir.

Mona Rope acheta un chapeau bon marché dans une petite boutique, un tube de rouge à lèvres dans un drugstore et une bêche à l'hypermarché. Puis, sous le soleil implacable, elle se dirigea d'un pas rapide, avec une assurance digne d'une dissimulatrice expérimentée, vers la conduite intérieure qu'elle avait louée en début d'après-midi. Sous son apparence calme, elle avait le trac. Elle abordait maintenant la première phase critique de son plan et ne pouvait se permettre d'être reconnue par un passant ou d'être impliquée dans un accident de la circulation.

Les mains moites, elle quitta le quartier des affaires en conduisant prudemment et bifurqua sur le boulevard Riverview. À sa gauche s'élevaient les pavillons témoins séparés par de vastes pelouses vertes. À sa droite, le terrain plongeait en pente raide vers la rivière, mais quelques brefs aperçus sur la couleur vive d'un toit à travers les frondaisons des grands arbres laissaient supposer qu'il y avait en contrebas d'autres pavillons témoins un peu en retrait des berges.

Elle quitta le boulevard, s'engagea dans l'allée privée des Barnhilt et descendit au ralenti la rampe abrupte avant d'immobiliser le véhicule devant les portes closes d'un garage à deux places accolé à une superbe maison de pierre. Elle sortit la clef de son sac, ouvrit la porte du garage

et rentra la voiture. Tandis qu'elle remontait sur le boulevard, une soudaine pointe d'envie l'incita à s'arrêter pour contempler la demeure. Quelle chance avait eu Sally Lougherty - son amie d'enfance - en épousant Hugh Barnhilt ! Les Barnhilt étaient en Europe cet été pour un voyage d'affaires et d'agrément, et, avant de partir, Sally avait insisté pour que les Rope gardent une clef de la maison.

- Venez-y les week-ends, quand vous voulez, avait ait Sally. Ce n'est pas la Riviera, mais ça vous changera au quotidien. Vous pourrez vous baigner, prendre le soleil, inviter des amis.

Mona regagna le boulevard, réussit à intercepter un taxi et, vingt minutes plus tard, elle se retrouva au centre-ville. Elle parcourut d'un pas vif les deux pâtés de maisons qui la séparaient de l'endroit où elle avait garé sa petite voiture. Jusqu'à maintenant tout allait bien. Elle s'épongea le front, fronça les sourcils en constatant que ses mains étaient toujours humides, et se les sécha avec le maillot de bain posé à côté d'elle sur le siège avant ; puis elle démarra et se dirigea vers la maison qu'elle partageait avec Harry Rope depuis seize ans maintenant.

Ils n'allaient plus la partager longtemps. Le scénario était prêt et, tandis qu'elle s'engageait dans l'allée qui menait au garage attendant à la maison, Mona goûta pour la première fois la grisante jubilation que procure un projet méticuleusement préparé. Les Fairchild habitaient la maison voisine, à l'est, et, cet après-midi, Bette Fairchild - une jeune femme de vingt-cinq ans, pimpante et bronzée, vêtue d'un short et d'un débardeur jaunes -, armée de grandes cisailles, taillait paresseusement la haie qui délimitait leurs deux jardinets.

Bette interrompit sa besogne lorsque Mona

s'arrêta sur la bande de terre séparant l'allée de la maison. « Bonjour », lança-t-elle gaiement quand Mona sortit de la voiture.

Mona réprima un rictus méprisant, et s'efforça de lui adresser un sourire aimable.

- Bonjour.

- Quelle chaleur ! Vous êtes allée vous baigner ?

Mona agita son maillot de bain en prenant soin de ne pas laisser paraître le plaisir triomphal qui la submergeait. Qu'ils étaient doux les fruits de la préméditation ! Il était maintenant pratiquement établi que Mona Rope avait passé ce chaud après-midi du mercredi à la piscine.

« En tout cas, Commissaire, Mona tenait un maillot de bain à la main lorsqu'elle est rentrée chez elle, vers cinq heures. Je l'ai vu quand elle m'a fait signe. »

Mona s'avança vers le garage en veillant à ce que sa démarche reste naturelle et entra dans la maison par la buanderie ; mais, dès que Bette fut hors de vue, elle se précipita vers l'évier, trempa son maillot de bain et courut dans la buanderie pour le suspendre au fil à linge. Elle risqua un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine. Bette Fairchild avait repris son occupation. Mona poussa un soupir de soulagement. Elle avait pensé qu'avec son irréprensible manie de fouiner partout, la petite peste n'allait pas tarder à montrer son nez ; et elle voulait que le maillot accroché au fil soit mouillé, pour accréditer l'hypothèse de son après-midi à la piscine.

Elle se versa un grand verre de bourbon coupé d'eau et alluma une cigarette. Son regard se posa sur la pendule : cinq heures et quart. Encore quarante-cinq minutes environ avant de voir apparaître la décapotable d'Harry à l'entrée du garage. Elle porta son verre sur la table de la

cuisine et s'assit en croisant les jambes. Son pied se balançait nerveusement. Elle le força à rester tranquille. Surprise par le dé clic du thermostat de leur climatiseur, elle sursauta. Le pied avait repris son balancement saccadé. Elle ne s'en préoccupa plus, but une gorgée de bourbon et jeta un coup d'œil à la pendule. Cinq heures seize. Encore quarante-quatre minutes. Des gouttes de sueur perlaient par tous les pores de sa peau. Elle s'approcha de l'évier, s'aspergea le front et se rafraîchit les poignets sous le filet d'eau. Seigneur, pourquoi transpirait-elle autant ? La maison était fraîche. L'attente faisait-elle transpirer tous les meurtriers ?

Elle se versa un second bourbon en diminuant largement la proportion d'eau. Le mobile ; c'était la première chose que la police chercherait après la disparition d'Harry. Pourquoi Harry Rope - marié depuis seize ans à la même femme, et depuis dix-huit ans comptable chez Piper, l'industriel de la chaussure - avait-il disparu de la circulation ? Harry Rope n'avait aucun créancier qui pût guetter le seuil de sa demeure avec rapacité. Les finances des Rope étaient saines. Ils avaient un peu d'argent en banque dans un coffre de dépôt, un compte joint raisonnablement approvisionné ; la maison, son mobilier et les deux voitures étaient exempts de toute hypothèque. Harry Rope n'était pas joueur, il buvait sans excès et ne dépensait pas de façon outrancière. En apparence, il menait la vie normale d'un homme qui travaille, et vit dans un quartier respectable ; il avait une femme fidèle qui, malgré ses quarante ans et son léger embonpoint, demeurait une blonde sculpturale, plutôt sensuelle et attirante, et certainement facile à vivre. Eh bien, voyons maintenant du côté de sa

femme... Y avait-il une raison pour que Mona Rope *éloignât* Harry Rope de son foyer ? Avait-elle même une raison de *tuer* son mari et de se débarrasser du cadavre en faisant croire qu'il avait disparu ? En héritant des réserves du coffre de dépôt et de la provision du compte joint, Mona Rope n'était pas pour autant une veuve particulièrement riche. Une assurance-vie ? Harry Rope n'avait pas contracté d'assurance-vie. Il semblait donc que, sur le plan financier du moins, Mona Rope ne gagnât rien à la disparition ou à la mort de son époux.

Mona regarda par la fenêtre en faisant la grimace. Bette Fairchild avait fini de tailler sa haie, mais elle était restée dans le jardin. Elle traînassait ; nul besoin d'être devin pour comprendre son manège : il suffisait d'être la femme du voisin. Harry devait rentrer à la maison d'ici cinq minutes.

Sa voiture, décapotée, s'engagea lentement sur l'allée et pénétra dans le garage. Puis Mona vit Harry et Bette Fairchild près de la haie. Harry prononça quelques mots. Bette Fairchild éclata de rire et se pencha en laissant bâiller son débardeur jaune. Harry leva la main d'un geste amical et se dirigea vers le garage.

Mona s'était déjà versé un autre verre quand il entra dans la cuisine. Cravate desserrée, col de chemise ouvert, d'un doigt il tenait négligemment sa veste par-dessus l'épaule ; petit et mince, les cheveux en brosse, il paraissait beaucoup plus jeune et frais que ses quarante ans.

- Bonjour, chérie, dit-il en lui adressant un large sourire. Dis, tu me sers quelque chose ?

Elle se leva pour obtempérer.

- Tu es allée à la piscine cet après-midi ?

- Oui.

Il était déjà sorti de la cuisine.

- Apporte-moi mon verre dans la salle de bains, s'il te plaît. Je transpire comme un bœuf aujourd'hui.

L'habitude : cinq minutes après son arrivée, été comme hiver, Harry était dans la baignoire.

Mona serra les poings et s'efforça de rester calme. Elle attendit en prêtant l'oreille. Tout était silencieux. Les sourcils froncés, elle avança sans bruit jusqu'au salon. En face, la porte de la chambre était ouverte. Que fabriquait donc Harry ? Pourquoi ne faisait-il pas couler son bain ? Elle entendit brusquement le grondement de l'eau qui se déversait en cataracte, et se détendit quelque peu. Elle ne bougea pas et attendit que le bruit cesse. Harry était maintenant dans la baignoire.

Mona regagna la cuisine, prit le marteau dans un tiroir, quitta ses mules et se dirigea vers la chambre à pas de loup. La porte de la salle de bains était entrouverte. Elle entendit son mari remuer dans l'eau. Il aurait le dos tourné et se trouverait sur sa gauche, un peu à l'écart de la porte quand elle entrerait.

Elle s'approcha et, avec toute la haine dont elle était capable, lui assena un coup de marteau sur le sommet du crâne. Il piqua du nez, le torse plié en avant et le visage barbotant dans l'eau. Elle le frappa plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle eût la certitude qu'il était mort.

C'est alors qu'elle entendit une voix grave résonner dans la maison.

- Eh, il y a quelqu'un ?

Elle blêmit, le regard vide.

- Eh, Harry ? C'est Royce !

Royce Fairchild !

Mona avait quitté la salle de bains sans s'en rendre compte ; elle s'aperçut soudain qu'elle était dans la chambre et tenait encore le marteau à la main. Elle se figea. Ce marteau pouvait la tuer elle aussi !

- Harry ?

Se tournant vers le lit, Mona fourra le marteau sous l'oreiller. La voix de Royce Fairchild semblait venir de la buanderie. Elle rassembla ses forces.

- J'arrive, Royce, dit-elle en avançant péniblement.

C'était un jeune homme d'une taille impressionnante, avec une tignasse brune aux mèches rebelles, et en sa présence Mona se sentait toujours un peu écrasée par sa taille et son agressivité. Il se trouvait dans la buanderie, planté dans l'embrasure de la porte, le sourire aux lèvres ; elle eut l'impression d'être une naine.

- Bonjour, lança-t-il d'un air affable.

- Je faisais couler un bain.

Elle s'efforça de sourire. Il lui semblait nécessaire d'expliquer pourquoi elle n'avait pas répondu tout de suite à son appel.

- Avez-vous quelque chose de prévu pour ce soir avec Harry ?

- Non, parvint-elle à répondre. C'est-à-dire, je n'ai pas prévu de sortir avec Harry, mais je dois faire des courses en ville - les magasins sont ouverts en soirée le mercredi, vous savez - et puis j'irai au cinéma avec une amie, à la dernière séance.

Elle eut l'impression de s'être répandue en un flot d'explications inutiles, mais le sourire de Royce s'élargit.

- J'ai pensé qu'Harry viendrait peut-être avec moi au club de tir faire quelques cartons.

- Eh bien, je...

Royce Fairchild parut surpris de son hésitation.

- Il est là, non ? reprit-il en détournant brièvement la tête vers la décapotable. Bette m'a dit qu'il venait de rentrer et j'ai décidé de venir le voir pour lui

demander...

- Il est parti à pied au drugstore du centre commercial, s'empessa-t-elle de mentir.

- Ah bon ?

Royce marqua un temps de réflexion.

- C'est drôle, je ne l'ai pas vu passer devant la maison. Eh bien, dites-lui de m'appeler quand il rentrera.

- D'accord.

Elle maudit le ton de sa voix qui sonnait faux. Royce, qui s'apprêtait à partir, s'arrêta dans son élan.

- Il y a quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il, le front plissé et le regard inquisiteur.

Elle secoua faiblement la tête en s'évertuant à trouver les mots cohérents.

- Je ne suis pas... je ne me sens pas tout à fait dans mon assiette. Je crois que j'ai dû attraper une insolation à la piscine. Royce, s'il vous plaît... voulez-vous fermer la porte du garage ?

- Oui, bien sûr.

- C'est seulement que... Harry est parti et je suis seule dans la maison ; je me sens plus en sécurité quand la porte est...

- Naturellement, dit Royce Fairchild en sortant par le garage. Dites à Harry de m'appeler.

- Oui.

Lorsqu'il eut fermé le garage, Mona s'adossa contre la porte de la buanderie. Son cœur battait la chamade, elle avait les jambes en coton. Son prétexte pour fermer la porte du garage n'était pas brillant, mais elle avait besoin de cette sécurité.

Il fallait enlever le corps sans plus tarder. Royce allait revenir. Pourquoi, mais pourquoi avait-il choisi ce jour- là précisément pour inviter Harry à aller au club de tir avec lui ?

Mona frissonna ; elle agrippa un coin de la vieille carpeete étalée dans la buanderie et courut jusqu'à la salle de bains. Elle avait

pensé que, vu sa petite taille.

Harry ne serait pas un lourd fardeau, mais elle eut toutes les peines du monde à le sortir de la baignoire. Il pesait beaucoup plus qu'elle ne l'avait imaginé. Elle le laissa retomber sur le sol et prit deux serviettes pour le sécher ; puis elle le fit rouler sur la carpeite et y jeta pêle-mêle les vêtements qu'il avait quittés. Elle sortit son portefeuille de sa poche, y prit tous les billets - vingt-trois dollars - et le remit en place.

Elle transpirait de nouveau, mais se sentait plus forte. Peu à peu, elle reprenait le contrôle de la situation. La carpeite faisant office de traîneau, elle traversa la maison en tirant Harry derrière elle et se retrouva dans le garage ; elle ouvrit le coffre de la décapotable avec son propre jeu de clefs. Comment allait-elle le mettre là-dedans ? Elle comprenait maintenant qu'il était beaucoup trop lourd pour qu'elle pût supporter tout son poids.

Elle souleva les jambes et posa les talons sur le pare- chocs. C'était le plus facile. Elle le prit entre ses jambes, noua les bras en bas de sa colonne vertébrale et réussit à le soulever jusqu'à ce que les hanches reposent sur le rebord du coffre. Il avait la tête en bas, le corps en biais dans une position bizarre. En le tirant par le cou et poussant elle parvint à l'asseoir sur le rebord. Puis elle le fit basculer et il retomba lourdement dans une posture pliée.

Mona était aussi essoufflée que si elle venait de courir un mille mètres ; elle déposa les vêtements sur le cadavre, referma le coffre et étendit sur le sol de la buanderie la carpeite qui était mouillée mais sécherait rapidement. Il ne lui restait plus maintenant qu'à tuer le temps.

Ce fut un véritable calvaire. L'attente la laissait libre de penser et d'évoquer toutes

sortes de situations dans lesquelles elle pourrait se trouver piégée. Elle chassa de son esprit ces idées sombres. Elle se tourmentait sans raison. Jusqu'à maintenant il ne s'était produit qu'une seule petite faille : la visite de Royce Fairchild, mais ce n'était pas désastreux.

Royce téléphona peu avant sept heures. Avait-elle oublié de prévenir Harry ?

- Non, Royce. Il n'est pas encore rentré du drugstore. Il a dû s'arrêter au bar, chez Gino.

- Je crois que je vais appeler là-bas, Mona. En raccrochant le combiné, elle savait déjà qu'il lui faudrait avancer son emploi du temps d'une demi- heure. Elle n'avait pas prévu de quitter la maison avant sept heures et demie, mais si elle ne partait pas dès maintenant, Royce Fairchild pourrait très bien revenir à la charge, et elle ne se sentait pas le courage de l'affronter une deuxième fois.

Tandis qu'elle sortait la décapotable en marche arrière, Mona s'aperçut que Royce l'observait par la fenêtre et son cœur s'affola. Elle eut la tentation de pousser le moteur à fond, de filer sur l'autoroute et de rouler jusqu'à ce qu'elle eût traversé au moins deux États et que la ville fût loin derrière elle.

Elle grinça des dents. Elle ne devait pas, elle ne pouvait pas se permettre de céder à la panique, car la panique la perdrait et l'enverrait à la chaise électrique. Elle s'efforça de rouler à vitesse normale jusqu'à la maison des Barnhilt et se rangea à côté de la voiture de location dans le vaste garage ; elle porta le corps d'Harry et ses vêtements dans le coffre de la conduite intérieure, y déposa la bêche, et transféra dans la décapotable les emplettes qu'elle avait faites durant l'après-midi.

De retour au centre-ville, Mona passa une heure à regarder les vitrines en proie à

une attente angoissée avant de se décider à entrer dans un drugstore. Elle avait encore une demi-heure à perdre avant de passer prendre son amie, Pat Dodson ; mais peut-être Pat était-elle déjà prête. Elle téléphona d'une cabine et les excuses de Pat déclenchèrent chez Mona une nouvelle vague de panique.

- Mona, est-ce qu'on ne pourrait pas remettre ça à une autre fois ? J'ai essayé de t'appeler. J'ai une horrible migraine.

Mona sentit ses jambes flageoler. Pat Dodson devait lui fournir un alibi vérifiable au cas où ce serait nécessaire.

- Tu ne peux pas prendre quelque chose ? suggéra-t-elle en cherchant désespérément ses mots. Peut-être qu'une sortie en ville... l'air frais, te ferait du bien.

- Il faut que je dorme, Mona, c'est de sommeil que j'ai besoin. Un autre jour, peut-être. Demain, si tu veux.

- Non.

Mona hésita et tenta de radoucir la brusquerie de sa réponse.

- J'y vais ce soir, Pat. J'ai envie de voir ce film.

- Bon, d'accord. Mais ne compte pas sur moi.

Mona se sentit malade en sortant du drugstore. Dans une grande confusion d'idées, elle arpenta sans but la distance de deux pâtés de maisons. Il fallait qu'elle se ressaisisse, qu'elle réfléchisse, qu'elle improvise.

Elle se força à ralentir le pas, à marcher dans une direction précise. Elle tourna au coin de la rue et se dirigea vers le cinéma. Soudain elle entrevit une planche de salut. Elle s'arrêta un instant pour considérer l'idée, puis se hâta de regagner l'endroit où elle avait garé la décapotable. Elle prit les deux sacs contenant les emplettes de l'après-midi et repartit vers le cinéma. Après avoir payé son billet au guichet, elle

s'éloigna en laissant sur le comptoir la pochette contenant le tube de rouge à lèvres. L'employée du guichet ouvrit une porte à l'arrière de sa cabine et appela :

- Madame !

Mona se retourna, et vit la jeune femme qui lui tendait le petit sac. Elle lui sourit, la remercia en le prenant et pénétra dans l'obscurité de la salle de cinéma. Elle se sentait beaucoup mieux. Maintenant la caissière se souviendrait d'elle.

Le film était une comédie gaie. En temps normal, Mona se serait beaucoup amusée, mais elle s'aperçut en sortant du cinéma que tout ce qui avait défilé sur l'écran pendant ces deux heures n'avait pas traversé son champ de conscience. Et il fallait encore attendre. Jusqu'à ce soir-là elle n'avait jamais soupçonné que tuer le temps fût une entreprise aussi éprouvante pour les nerfs.

Elle tourna fébrilement le bouton de l'autoradio et écouta un flash d'information. La ville était en état d'alerte, car de sérieuses intempéries étaient à craindre dans les six heures à venir. Elle fronça les sourcils. La tempête allait-elle l'aider, ou au contraire perturber la réalisation de son plan ?

Lorsque Mona arriva chez elle, elle vit un visage dans l'encadrement d'une fenêtre éclairée de la maison voisine, et esquissa un sourire tendu. Elle voulait précisément que Bette Fairchild sache à quelle heure elle était rentrée du cinéma. Elle laissa la voiture dans le garage et pénétra dans la maison avec ses paquets. Une demi-heure plus tard, elle éteignit toutes les lumières et se posta près d'une fenêtre d'où elle pourrait observer la maison des Fairchild. Elle remarqua plusieurs fois la silhouette de Bette, mais ne vit pas Royce. Il était plus d'une heure du matin, maintenant. Pourquoi Bette ne dormait-elle pas ? Mona

se rappela soudain que Bette Fairchild avait une peur innée des orages et ne se couchait jamais s'il y avait un risque de violentes perturbations météorologiques.

Mona réfléchit sur ce nouveau coup du sort. Il ne fallait pas que Bette la voie quitter la maison. Et si le temps se détériorait, les Fairchild s'attendraient-ils à voir de la lumière dans la maison des Rope pendant la tempête ?

Mona entrebâilla la porte donnant sur le jardin et se faufila dans l'obscurité de l'autre côté de la maison, à l'abri des yeux inquisiteurs qui auraient pu épier par la fenêtre des Fairchild. Puis elle traversa le jardin et se retrouva sur le trottoir. Marchant d'un pas rapide, elle scruta le ciel avec inquiétude. On voyait des étoiles. Il n'y aurait peut-être pas d'orage.

À la station du centre commercial - ouvert la nuit - elle trouva un taxi dont le chauffeur était endormi ; elle s'installa sur la banquette arrière et s'efforça de dissimuler son visage dans l'ombre en espérant ardemment que cette attitude ne paraîtrait pas trop suspecte. Mona commençait à reprendre courage. Le chauffeur était encore somnolent et il ne lui jeta qu'un bref coup d'œil par-dessus l'épaule quand elle lui donna l'adresse du boulevard Riverview. Arrivée à destination, elle régla le montant de la course en lui laissant un pourboire de cinquante *cents* et, tandis qu'il manœuvrait pour repartir, elle s'engagea d'un air assuré sur une allée menant à une demeure non éclairée. Lorsqu'elle fut certaine qu'il était hors de vue, elle revint sur le boulevard, le traversa et gravit le chemin des Barnhilt.

Elle avait choisi un emplacement pour enterrer le corps plusieurs semaines auparavant, un dimanche après-midi, au cours d'une randonnée automobile

d'exploration dans la campagne... une fantaisie d'Harry. Cette excursion les avait amenés à quitter la route principale et descendre un chemin étroit qui s'enfonçait dans les bois jusqu'à un ravin peu profond où le chemin s'arrêtait brusquement.

Les phares de la voiture de location trouaient l'épaisseur de la nuit ; Mona ralentit et s'arrêta au bout du chemin. Elle éteignit les phares, resta assise quelques instants en respirant profondément et attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité. Puis elle creusa un trou peu profond, y roula le corps de son mari et y jeta les vêtements. Dans le lointain, en direction de la ville, un éclair zébra le ciel et elle perçut un faible grondement de tonnerre. La jeune femme se mit à pelleter avec ardeur en songeant aux conséquences possibles. Si le sol était mouillé, les pneus laisseraient des traces. Il fallait regagner la grand-route avant qu'il ne commence à pleuvoir.

La voiture émit un grincement et une pétarade de protestation quand Mona démarra en trombe pour reprendre le chemin en sens inverse. « Du calme », se dit-elle, « calme-toi. Ce n'est pas le moment de tomber en panne, pas ici, pas dans ce trou perdu ».

Mona respira bien à fond et attendit d'être sur la grand-route pour appuyer sur l'accélérateur. L'orage se rapprochait. Des lambeaux de lumière éclatante déchiraient le ciel d'encre. Elle arrivait en vue du pont. Il n'y avait pas de phares derrière elle, ni de voiture en face ; ragaillardie, elle s'engagea sur le pont et arrêta la conduite intérieure. Elle sortit hâtivement et balança la bêche par-dessus le parapet. Le halo que projetaient les lumières de la ville sur le ciel d'orage n'était plus qu'à trois kilomètres. Satisfaite, elle repartit dans cette direction, quand, soudain, son

cœur ne fit qu'un bond.

Il y avait d'autres lumières, là où il n'aurait pas dû y en avoir. Elles semblaient former un barrage sur la route et un étrange phare rouge tourbillonnait dans la nuit.

La police ! D'une façon ou d'une autre on avait découvert le crime et la police devait attendre son retour en ville !

Elle freina lentement. Son regard fouilla l'obscurité à la recherche d'un chemin de traverse.

Mais comment la police aurait-elle pu la démasquer si rapidement ? Elle essaya de réfléchir de façon rationnelle. C'était impossible ! Il devait y avoir un accident un peu plus loin. C'était certainement ça, quelqu'un avait eu un accident.

Elle continua de rouler à faible allure. Un homme en uniforme apparut dans la lumière des phares. Il se tenait sur l'accotement et, une lampe rouge à la main, lui faisait signe d'avancer. Elle voyait maintenant qu'un seul côté de la route était bloqué - la circulation venant de la ville était arrêtée. Une autre lampe rouge lui fit signe de continuer à rouler. Elle traversa le barrage et entra dans la ville. Les éclairs illuminaient le ciel dans un grondement de tonnerre. Mona eut envie de s'arrêter pour reprendre son souffle et calmer les battements de son cœur, mais elle poursuivit son chemin et, en arrivant au centre-ville, elle se dirigea comme prévu vers le parking du cinéma. L'agence de location de voitures se trouvait à quelques pas de là et il y avait une station de taxis au coin de la rue. Mona laissa la voiture au parking et prit un taxi qui l'emmena jusqu'au centre commercial. Tandis qu'elle payait sa course, une bourrasque balaya les détritiques qui traînaient dans la rue et les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur le trottoir.

La jeune femme parcourut d'un pas vif les deux ou trois cents mètres qui lui restaient à faire et se hâta de rentrer chez elle. La pluie se mit à tomber à verse au moment où elle se faufilait dans la maison par la porte du jardin. Elle s'effondra dans un fauteuil. Elle se sentait soudain vide, épuisée, avec l'impression qu'elle pourrait dormir une semaine entière.

Mais le sommeil ne viendrait pas. Elle était prise dans l'engrenage. Elle avait trop de choses derrière elle et d'autres épreuves l'attendaient encore. Elle traversa la cuisine plongée dans l'obscurité et, s'approchant de la fenêtre, constata que la maison des Fairchild était éclairée. Bette Fairchild affrontait la tempête. Mona devait-elle aussi donner à penser que l'orage l'avait réveillée ? Elle tendit la main vers l'interrupteur, et tressaillit en comprenant l'erreur qu'elle avait failli commettre. Si jamais Bette Fairchild regardait par la fenêtre et l'apercevait, habillée de pied en cap...

Mona se changea, enfila pyjama et robe de chambre ; elle se souvint alors que le marteau était resté sous l'oreiller. En s'efforçant de garder son sang-froid, elle l'emporta dans la cuisine et le fourra dans un tiroir. Puis elle éclaira la pièce et alluma une cigarette. Bette Fairchild pouvait bien regarder maintenant. Elle ne verrait qu'une femme dérangée par l'orage, rien de plus.

Mona se fit du café, puis passa les dernières heures de la nuit à fumer de la marijuana en buvant ce café et en écoutant la tempête se déchaîner dehors. Celle-ci finit par se calmer vers sept heures du matin ; une petite pluie fine continuait à tomber. Peu avant huit heures, Mona entendit la voiture de Royce Fairchild qui partait travailler. Elle se força à attendre vingt minutes de plus avant de s'habiller

et de monter dans la décapotable. Bette Fairchild l'épiait derrière la fenêtre. Mona se rendit au parking du cinéma et prit le volant de la conduite intérieure. Tout paraissait si fastidieusement minutieux ; mais c'étaient précisément ces détails de chaque instant qui devaient empêcher qu'on découvrit le crime. Si elle avait ramené la voiture à l'agence de location à trois heures et demie du matin, on l'aurait remarquée ; à neuf heures vingt, elle serait une cliente comme les autres.

L'employé était un homme de forte carrure et d'aspect négligé ; il ne devait pas se doucher tous les jours.

- Alors ma p'tite dame, vous avez pu faire tout ce que vous vouliez avec cette voiture ?

Mona s'employait à paraître calme. « Oui. » Elle paya et sortit du bureau.

Soudain l'homme l'interpella.

- Hé ! La dame ! Attendez une seconde ! Vous avez une idée de l'endroit où vous avez pu perdre cet enjoliveur ?

Mona se força à s'arrêter et se retourner. L'homme était accroupi près de la roue avant, sur laquelle il n'y avait plus d'enjoliveur.

Mona ne répondait pas. Sa langue semblait collée au palais. Où avait-elle perdu l'enjoliveur ? Là où elle avait enterré Harry ? Quelque part sur le chemin cahoteux ? Sur le parking du cinéma ?

- Vous... vous voulez... que je le paye ? demanda-t-elle.

L'homme l'observait de loin. Il parut peser le pour et le contre, puis secoua la tête en faisant la moue.

- C'est pas la peine de payer. On a une assurance.

Mona quitta l'agence d'une démarche digne et retourna vers la décapotable ; elle roula jusqu'au supermarché du centre commercial où elle s'arrêta pour faire

quelques courses sans s'accorder le temps de réfléchir. Puis elle rentra chez elle et porta le grand sac de provisions dans la cuisine. Elle avait envie de hurler. Il lui fallait absolument se maîtriser. Elle se versa une tasse de café d'une main tremblante et en avala quelques gorgées. Jusque-là, tout s'était bien passé malgré l'enjoliveur perdu, mais elle avait encore un détail à régler avant d'alerter la police. La pendule marquait dix heures et demie ; il était grand temps de téléphoner chez Piper.

Elle décela dans la voix de son correspondant une pointe de curiosité. Non, M. Rope n'était pas venu au bureau ce matin et son absence était inhabituelle.

M. Rope ne manquait jamais sans leur téléphoner d'abord. Y avait-il quelque chose qu'on pût faire à ce sujet ?

Non, il n'y avait rien à faire.

Mona appela le commissariat de police et demanda le Bureau des Disparus. À l'autre bout du fil, quelqu'un lui répondit d'une voix morne que son mari allait peut-être rentrer à la maison d'une minute à l'autre. Elle avait sans doute été perturbée par l'orage et...

- Mais ça ne ressemble pas du tout à Harry, vous savez !

- Bon... Je pense qu'on pourrait envoyer quelqu'un chez vous si vous croyez vraiment que...

- Oui, je vous en prie, si c'est possible.

Ils dépêchèrent un sergent nommé Banks. Mona fut étonnée : il était jeune, environ trente ans, mais il sembla comprendre sa situation. Il lui posa des questions et elle le trouva sympathique. Il prit en notes le signalement détaillé de Harry et lui dit de ne pas se tourmenter. Son mari allait probablement réapparaître.

Vingt minutes après le départ du sergent Banks, Bette Fairchild était dans la cuisine

avec Mona. Son visage hagard laissait paraître une curiosité fiévreuse.

- La voiture qui était devant chez vous, il y a quelques minutes... C'était la police, non ? Il vous est arrivé quelque chose ?

Mona lui expliqua.

Bette parut horrifiée.

- Harry n'est pas rentré de la nuit ?

- Il a quitté la maison à son retour du bureau en me disant qu'il allait au drugstore. Je ne l'ai pas revu depuis.

- Mais où pourrait-il bien être ?

- Je ne sais pas, Bette.

- Vous avez téléphoné à son bureau ?

Mona éprouva un chatouillement de satisfaction.

- Oui, ce matin, juste en revenant du marché. Je ne tenais pas à appeler trop tôt. Je ne voulais pas risquer de les alarmer inutilement.

- Bon sang, s'exclama Bette, tout arrive en même temps ! Une tempête, le cambriolage de la banque, et maintenant Harry.

- Le cambriolage ?

- Vous n'avez pas écouté la radio ? Une banque du centre-ville a été dévalisée pendant la nuit. Ils ont placé des barrages sur toutes les routes et...

Bette Fairchild continua de parler sans que Mona prête attention au reste de son discours. Une envie lui venait d'éclater de rire quand elle repensait à la panique qui l'avait saisie à l'approche du barrage.

- Mona, pourquoi Harry disparaîtrait-il comme ça ? s'exclama Bette.

Le sergent Banks revint le lendemain et lui posa la même question. N'obtenant pas de réponse, il ajouta, impassible :

- Naturellement, madame Rope, vous devez savoir que votre mari voyait d'autres femmes.

Mona prit l'expression offusquée qui convenait à cette révélation.

- Des jeunes femmes, précisa le sergent Banks. Dont la plupart, semble-t-il, travaillaient ou avaient travaillé chez Piper.

Mona parut indignée.

- C'est l'une des premières pistes que nous suivons en pareil cas, reprit le sergent. Problèmes financiers, harmonie conjugale.

- Notre situation financière est en ordre, répliqua Mona avec colère.

- C'est vrai.

- Et Harry n'aurait jamais...

- Je suis désolé, madame Rope, interrompit le sergent qui semblait homme à devancer les réponses. Notre enquête démontre que votre mari a entretenu des liaisons avec un certain nombre de jeunes femmes pendant des périodes de plusieurs mois.

Mona se mit à pleurer doucement et se replia dans cette attitude de femme bafouée jusqu'au départ du sergent ; puis elle retourna à la cuisine, se versa une tasse de café additionnée d'un filet de bourbon et porta silencieusement un toast à son époux défunt : « À la tienne, Don Juan ! »

Le samedi, le sergent Banks déterra une bombe. Une première vérification des livres d'Harry chez Piper - simple routine quand il s'agissait de la disparition d'un comptable - avait révélé ce qui avait tout l'air d'un détournement de fonds.

- Combien... combien manque-t-il ? demanda Mona.

- Environ dix mille dollars:

- Et vous pensez qu'Harry se serait enfui avec...

- Aucune de ses dernières conquêtes n'a disparu, mais l'argent n'est plus là.

- Je vois, dit Mona.

Elle voyait aussi comment Harry avait pu se permettre d'entretenir ses femmes pendant tout ce temps. Elle regarda le

sergent droit dans les yeux.

- C'est un coup terrible, vous comprenez...

Il garda le silence.

- Je me demande...

Elle marqua un temps d'hésitation. Le sergent attendit.

- Je me demande si vous verriez un inconvénient à ce que je quitte la ville pendant quelque temps ? Disons, une semaine ? J'imagine qu'il va y avoir de la publicité autour de cette affaire dans les journaux. Il y en a toujours quand un homme disparaît en laissant un trou dans la caisse, et je crois... j'aimerais me retrouver seule quelque part.

- Vous pensez à un endroit en particulier, madame Rope ? Il se peut que nous ayons besoin de vous contacter.

- Connaissez-vous le lac Charles ?

- Oui.

- Il y a un petit hôtel là-bas. Autrefois, Harry et moi... Oh ! C'est sans importance... Cet hôtel s'appelle Shady Oaks.

- Très bien, madame Rope.

- Je peux y aller ?

- Oui.

Mona quitta la ville dans l'après-midi ; elle avait à peine parcouru une trentaine de kilomètres sur l'autoroute quand ses soupçons se confirmèrent. À Shady Oaks, elle eut l'occasion de vérifier que le jeune policier qui l'avait prise en filature partageait également les mêmes loisirs qu'elle, sur la plage ou au balcon de l'hôtel. Et le lundi après-midi, rompant son incognito, il s'avança vers elle sans la moindre gêne pour lui annoncer qu'ils allaient devoir retourner en ville.

- Parce que Harry n'est pas venu me rejoindre avec ses dix mille dollars ? demanda-t-elle d'un ton caustique.

- On a retrouvé votre mari, madame Rope. J'ai bien peur qu'il n'ait été victime d'un

meurtre.

Au commissariat, elle fut interrogée par deux policiers. Le sergent Banks lui présenta son collègue, le lieutenant Poling, un homme méthodique, aux manières douces, qui la pria poliment de lui rappeler son emploi du temps, le soir où son mari avait quitté la maison. Ce qu'elle fit avec une certaine satisfaction. Elle savait que son récit serait soigneusement contrôlé. Bette Fairchild témoignerait qu'elle était rentrée de la piscine municipale vers cinq heures ; Royce leur dirait à quelle heure elle avait pris la voiture et quitté la maison. Pat Dodson leur raconterait qu'elles devaient se retrouver pour aller au cinéma, et qu'elle s'était excusée de lui faire faux bond ; la caissière du cinéma, si on la pressait un tant soit peu de faire un effort de mémoire, se rappellerait sans doute la femme qui avait oublié un paquet sur le comptoir en prenant son billet. Bette pourrait préciser l'heure à laquelle Mona était rentrée du cinéma ; elle leur dirait avoir vu de la lumière dans la maison des Rope quand l'orage avait éclaté sur la ville.

Mona se sentait parfaitement détendue.

- Vous comprenez, madame Rope, dit calmement le lieutenant Poling, que nous sommes obligés de vous poser ces questions.

- Certainement. Une importante somme d'argent a disparu. Après tout, j'aurais pu savoir qu'Harry l'avait volée.

- C'est pourquoi nous vous avons autorisée à vous rendre au lac Charles, intervint le sergent Banks.

- Vous pensiez que j'avais peut-être rendez-vous avec Harry quelque part ? Mais j'ignorais tout de cet argent, sergent. Cette nouvelle a été un choc pour moi.

- Nous pensons savoir en grande partie

comment il l'a dépensé, reprit le lieutenant Poling.

- Oh, vous voulez dire... ces filles ? hasarda Mona.

Il approuva d'un signe de tête.

- Nous travaillons sur l'hypothèse que l'une d'elles l'a mortellement frappé - probablement avec un marteau.

Mona ne bougea plus.

- Êtes-vous prête à entendre un récit un peu brutal, madame Rope ?

Elle n'eut pas conscience d'acquiescer, cependant le lieutenant poursuivit :

- Notre version des faits, concernant ce mercredi soir, est que votre mari a quitté la maison sous le prétexte d'aller au drugstore. Soit par hasard, soit qu'il eût arrangé un rendez-vous, il a rencontré une femme. Ils ont passé la soirée ensemble. Au cours de la soirée, cette femme l'a tué à l'aide d'un instrument contondant, vraisemblablement un marteau. Nous ne saurons pas pourquoi avant de l'avoir retrouvée. Puis elle a emporté le cadavre et est allée l'enterrer en dehors de la ville. Il était nu lorsque nous l'avons exhumé, mais ses vêtements se trouvaient dans la tombe. Ainsi que son portefeuille, qui était vide.

- L-lieutenant, balbutia Mona. Vous ne m'avez pas dit comment... comment vous avez retrouvé Harry ?

- Grâce à la curiosité d'un gamin, dit-il d'un ton lugubre, et à un enjoliveur. Un jeune garçon fouineur vagabondait dans la campagne ; il a vu l'enjoliveur briller dans les broussailles d'un ravin. Il a découvert un endroit où la terre semblait avoir été fraîchement retournée et a creusé avec les mains. Il a déterré un pied. Et, naturellement, il a pris peur.

- Un... enjoliveur ? murmura-t-elle.

- Nous aimerions trouver la voiture à laquelle il appartient, dit le lieutenant

d'une voix neutre.

- C'est... c'est possible ?

- Ça, madame Rope, c'est malheureusement aussi délicat que de retrouver une saucisse de Francfort dans une montagne de hot-dogs.

- Mais... si vous la retrouvez ?

- Dans ce cas, on pourrait certainement mettre la main sur cette femme.

Les jours s'écoulèrent avec une lenteur angoissante. Mona revivait les heures qui avaient suivi le crime ; il y eu : dans la presse des articles à sensation sur la découverte du corps dans le ravin, l'enquête de la police concernant une voiture qui avait perdu un enjoliveur, l'argent qui semblait avoir été détourné par Harry, et la photo de Mona parut dans les journaux. Il y eut Bette et Royce Fairchild, la surexcitation effrénée de Bette et la sollicitude sincère de Royce. Chaque jour qui passait lui procurait un sentiment croissant de sécurité. Les recherches de la police n'aboutissaient à rien. Mona commençait presque à éprouver une certaine autosatisfaction, lorsqu'une nouvelle menace surgit brusquement.

Il apparut un soir sur le seuil de la porte, dans la lumière du crépuscule. Les épaules larges, les vêtements négligés, la bouche en cœur mâchonnant un cigare tout neuf ; le regard effronté se livra à un inventaire rapide. Une voiture était garée dans l'allée.

Mona feignit de ne pas reconnaître l'homme et la voiture.

- Oui ? fit-elle.

- Laisse tomber, poupée. Je m'appelle Fred Taylor. Tu te souviens de moi et de la voiture qui est là ?

Elle pâlit à la brutalité de ses propos.

- Écoute, j'aurais pu prévenir les flics. J'aurais pu leur raconter l'histoire de la

dame qui était venue rapporter cette bagnole à l'agence - avec un enjoliveur en moins.

- Monsieur Taylor, je...

- Ta photo était dans les journaux, ma poupée. Y'avait un tas d'autres choses intéressantes, comme le coup de l'enjoliveur - et ton type, le p'tit malin qu'a fauché les dix mille dollars.

Fred Taylor pénétra dans la maison et, avisant un profond fauteuil, s'installa confortablement.

- Du calme, mon petit cœur, dit-il. Assieds-toi. On a à causer tous les deux.

- De quoi ? lâcha Mona d'un ton sec.

- Du magot ; voilà de quoi on va causer, mon chou. Avec cinq mille, j'pourrais fermer mon clapet. Ça fait juste la moitié. Et je suis généreux.

Il tira sur le cigare.

- Écoute, dit-il en feignant la patience. Je sais comment ça se passe, ces trucs-là. La p'tite femme s'arrange pour que son mec pique du fric dans la boîte où il travaille. On se fait un joli p'tit bas de laine, et puis un jour la p'tite femme se décide : « Dis, chéri, pourquoi on ne partirait pas en Amérique du Sud ? » Seulement le p'tit mari, il passe jamais la porte. La mignonne lui balance un grand coup sur la caboche et elle s'en va toute seule.

- C'est invraisemblable !

- Tu trouves ? »

Fred Taylor éclata d'un rire dénué de jovialité. Soudain son visage se rembrunit.

- J'ai pas le temps de batifoler, ma jolie. Je veux mes cinq mille ou alors je vais trouver les flics !

- Monsieur Taylor, je vous en prie...

Mona cherchait désespérément une solution, des mots appropriés.

- Monsieur Taylor, s'entendit-elle répéter. Voulez-vous... voulez-vous prendre un verre ? J'ai besoin de... mettre de l'ordre

dans mes idées.

Il eut l'air surpris et parut considérer sa proposition. Il la considéra des pieds à la tête et se dérida.

- On en vient à de meilleurs sentiments ?
On veut faire ami-ami ? D'accord !

Mona se dirigea vers la cuisine. Il la suivit. Elle avait peur mais il lui fallait le temps de réfléchir. Elle devait à tout prix se débarrasser de cette menace. Elle sortit la bouteille de bourbon.

- De la bonne camelote, apprécia-t-il.

Mona prit deux verres dans le placard et ouvrit le compartiment à glace du réfrigérateur. Le bac à glaçons était collé. Elle s'efforça de le dégager et Fred Taylor s'approcha ; en sentant la pression de son corps contre son dos, Mona eut envie de hurler.

- Laisse-moi m'occuper des glaçons, ma poupée... Hé, dis, t'es pas mal roulée !

Elle tenta d'esquiver son contact, mais il la retint par les épaules et se pencha pour l'embrasser. Elle tourna la tête ; la bouche glissa sur sa joue ; l'haleine de l'homme était fétide. Instinctivement, elle étendit les bras pour le repousser. Il grogna et, à sa grande surprise, la relâcha. Il la fixa d'un air menaçant, le souffle rauque.

- OK, poupée. Je peux me passer de tes faveurs. Mais je veux le fric ! Va le chercher !

Elle dodelina de la tête, membres paralysés.

Il la saisit par les épaules et la secoua rageusement.

- Tu l'as planqué quelque part ici !

- Dans... dans la voiture, murmura-t-elle.

Il se calma ; ses yeux étaient rivés sur elle. Mona le contourna, traversa la buanderie d'une démarche mécanique et entra dans le garage. Elle agissait comme une automate, sans savoir pourquoi elle était venue là, probablement dans un effort

désespéré pour s'emparer d'une arme. Il fallait trouver quelque chose pour faire disparaître cet homme, se débarrasser de lui. Y avait-il dans cette pièce un objet qui pût lui servir d'arme ?

Ses yeux cherchaient sans voir ; il s'approcha d'elle.

- Bon, dans la voiture, alors ? insista-t-il d'une voix sèche.

- Le... le coffre...

Elle fouilla dans sa poche, sortit les clefs et fit jouer la serrure. Dans l'ouverture béante du coffre, on ne voyait que le cric et la manivelle posés sur le plancher.

- Alors, poupée...

Il laissa sa phrase en suspens quand il la vit ramper à l'intérieur du coffre et agripper le capitonnage de la banquette arrière. Elle tira avec force. Le capitonnage ne voulait pas céder. L'homme allait peut-être venir à son aide. Son impatience le pousserait sans doute à intervenir. Il fallait s'arranger pour qu'il s'allonge dans le coffre ; elle pourrait le coincer en claquant violemment la porte.

Il la prit par les hanches, la sortit du coffre et la poussa contre la porte du garage.

- Le fric est là-dedans, hein ? dit-il d'une voix dure. Derrière la banquette ?

Elle acquiesça, le visage fermé.

Il jeta un coup d'œil dans le coffre, rampa à l'intérieur et se mit à déchirer le capitonnage. Le regard de Mona e posa sur le cric. Elle fit un pas en avant, s'empara de l'outil d'un geste vif et frappa violemment le dos de Fred Taylor. Il poussa un grognement, son corps tressauta, la tête heurta la porte du coffre. Elle souleva le cric en un mouvement de torsion et lui assena un coup derrière les cuisses. Il cria et piqua du nez en jurant ; quand il tenta de se relever, elle lui balança le cric en plein visage. La panique dictait ses gestes. Elle continua à lui

marteler la tête jusqu'à ce qu'elle fût certaine qu'il était mort.

Elle jeta le cric sur le cadavre, claqua la porte et adossa contre le coffre. Sa respiration était saccadée, et elle avait l'impression d'être vidée de ses forces ; mais c'était terminé. L'homme qu'elle avait laissé dans le coffre ne pourrait plus la faire condamner.

Mona se traîna jusqu'au salon en essayant de reprenne ses esprits. Il fallait se débarrasser du corps de Fred Taylor. La rivière lui parut la meilleure solution. Y avait-il quelque part un endroit désert le long des berges ?

Le bruit de la sonnette à la porte d'entrée lui arracha un gémissement de terreur ; elle resta pétrifiée, la main crispée sur la joue. Elle s'efforça de retrouver son sang-froid. Pouvait-elle se permettre de ne pas répondre ? Un deuxième coup de sonnette se fit entendre. Non, c'était impossible. Mona inspira profondément, serra es dents et se dirigea vers la porte. Lorsqu'elle ouvrit, elle réprima un cri en crispant les mâchoires.

Le sergent Banks fronça les sourcils.

- Bonsoir, madame Rope. Quelque chose ne va pas ?

Elle recomposa son visage.

- Non, dit-elle, la voix brisée. Simplement, je...

Elle s'interrompit.

- J'ai été surprise, c'est tout. Je pensais que c'était quelqu'un d'autre.

- Ah bon ?

Il attendit en silence.

Elle désigna d'un geste la voiture garée dans l'allée.

- Il y avait un homme ici, tout à l'heure. Un représentant. Plutôt désagréable. Je l'ai renvoyé, et quand vous avez sonné, j'ai cru... j'ai cru qu'il revenait à la charge. Je m'apprêtais à lui dire ses quatre vérités.

- Il doit être encore dans le voisinage, remarqua le sergent. Drôle d'endroit pour se garer. Je trouve qu'il en prend à son aise. Il aurait pu laisser sa voiture au bord du trottoir.

- Il ne va certainement pas tarder à s'en aller, dit Mona. Vous... vous désirez quelque chose ?

- Je prendrais bien un verre d'eau, s'il vous plaît, madame Rope.

- Mais... bien sûr, entrez.

Elle le précéda à la cuisine en réfléchissant à cette étrange et soudaine visite. Elle lui remplit un verre d'eau ; il but et la remercia avant de regagner la porte. Il jeta un coup d'œil sur la voiture stationnée dans l'allée.

- Voulez-vous que je retrouve ce représentant et que je lui demande de s'en aller de là ?

- Non, répondit Mona qui se sentait à bout de nerfs. Non... ça... ça ne me dérange pas.

- Eh bien, bonsoir, madame Rope. Je vous tiendrai au courant.

- Bonsoir, sergent.

Elle le suivit des yeux ; il s'approcha de la voiture, ouvrit une portière, la referma, contourna le véhicule et vérifia la plaque d'immatriculation. Puis il gagna la rue, et il regarda à droite et à gauche. Enfin, il monta dans une conduite intérieure noire et s'éloigna.

Il n'y avait qu'une seule solution. Prendre sa voiture et s'en aller de la maison. Si le sergent s'était posté quelque part pour guetter le départ de cet homme, il ne la suivrait pas. Il attendrait, en surveillant le véhicule garé dans l'allée. Il pourrait bien attendre toute la nuit. La voiture de location ne bougerait pas, et, le lendemain, Mona maintiendrait ses dires. Un représentant de commerce avait garé sa voiture dans l'allée ; il s'était présenté à la porte et elle l'avait éconduit. En

supposant qu'il était allé faire d'autres visites dans le voisinage et ignorait pour quelle raison il n'avait pas repris son véhicule.

Mona sortit du garage en marche arrière et manœuvra autour de la voiture en reculant sur la pelouse ; elle s'apprêtait à déboucher sur la rue, quand la conduite intérieure noire vint s'arrêter devant l'entrée de l'allée, l'obligeant à freiner.

Le sergent Banks s'approcha de la décapotable dont la vitre avant était ouverte.

- Où est votre petit ami, madame Rope ? demanda-t-il, le visage impénétrable.

Elle se cramponna au volant.

- Sergent, vous... vous m'embrouillez...

- Il n'y a pas de représentant dans les parages, madame Rope. Et cette voiture est une voiture de location. Je pense que vous cachez un homme dans votre maison. L'infidélité n'est pas l'apanage exclusif des hommes, vous savez. Il est possible que vous ayez un amant depuis longtemps. Il est possible que vous ayez projeté le meurtre de votre mari avec la complicité de cet amant ; et que celui-ci ait mis le projet à exécution. Ces questions ne cessent de me harceler, madame Rope.

- Sergent, dit-elle, le souffle coupé. Je suis absolument scandalisée ! Je pourrais en appeler à votre supérieur ! Et...

- Mais faites-le donc, madame Rope. Téléphonez donc au lieutenant Poling et racontez-lui...

- Oh, sergent, tout cela est absurde ! dit Mona en descendant de voiture.

- Vos clefs, s'il vous plaît.

- *Comment ?* s'écria Mona, saisie.

Le sergent Banks examina minutieusement la décapotable ; le cœur de Mona battait à tout rompre. Du sang avait-il suinté du coffre ? Elle ne se rappelait pas avoir vu du sang quand Fred Taylor était mort...

- Les clefs, madame Rope ?

Le sergent Banks tendit la main et attendit.
Mona secoua la tête.

- Je... je ne comprends pas.

- Il est possible que vous tentiez de sortir votre petit ami incognito, dit le policier. Il pourrait très bien être caché dans le coffre et revenir chercher sa voiture un peu plus tard.

Mona poussa un cri et fit volte-face dans un élan pour s'enfuir, mais le sergent Banks fut plus rapide qu'elle. Il la saisit par le poignet et la plaqua d'un geste brusque contre la décapotable, en pesant sur elle. Il tendit la main par la vitre ouverte, retira la clef de contact et emmena alors Mona à l'arrière de la voiture. Il chercha la clef du coffre, l'introduisit dans la serrure.

Quand la porte du coffre s'ouvrit, il lâcha un juron et Mona s'évanouit sur la chaussée.

SEPT MILLIONS DE SUSPECTS

(Seven Million Suspects)

par FRANKLIN M. DAVIS JR.

Assassinat. Quel mot prestigieux ! Seule une élite est en mesure d'en apprécier toute la signification ! Les autres - en grande majorité - doivent se contenter d'être de simples meurtriers ou de banales victimes anonymes.

Là-haut, dans leur chambre d'hôtel où le vacarme de l'avenue se réduisait à un vague murmure, les deux hommes étaient assis face à face, genoux contre genoux, sur des lits miteux. Vêtus de costumes sombres mal ajustés, ils étaient si maigres qu'ils marquaient à peine le misérable couvre-pieds de coton. L'un d'eux versa vivement de l'eau-de-vie de prune dans des verres à eau. Les yeux brillants, il proposa un toast, de son parler natal, rude et mal articulé :

- À ta santé, Miljos ! Tu vas devenir un héros.

Deux taches de couleur s'allumèrent sur les hautes pommettes de Miljos qui saisit son compagnon par le poignet. Les dents serrées, il siffla :

- Non, Stefan ! Pas un héros, c'est compris ? Je ne suis qu'un instrument, tu entends ? Un instrument.

Il secoua rudement Stefan par le bras, puis leva la main, les traits tirés par l'émotion, les yeux mi-clos.

- Je le jure, par la Couronne et la Main et aussi... oui, au nom de Porgof et de Coreau, je jure de ne pas échouer.

Puis il leva son verre.

- Je n'échouerais pas. Buvons au succès.

L'air revêche, MacCurdy observait l'agent spécial Encore l'un de ces membres de l'Ivy League [3], pensait-il. Que se passait-il ? Il n'en font donc plus des durs à cuire, là-bas ? Regardez-le, assis à ma place, on dirait une sainte nitouche, ha, ha !

En examinant les hommes de MacCurdy qui entraient dans l'étroite salle de réunion, l'agent spécial se détendit sensiblement et arrêta de tripoter ses lunettes. On aurait dit un cours à l'École de Police, et pas du tout un événement spécial. Pour dissimuler sa contrariété, MacCurdy vérifia le matériel disposé sur l'estrade. Il savait que tout y serait : un agrandissement du plan de la ville ; le diagramme sur une feuille superposée ; un marqueur pour les modifications ; des craies ; une baguette. Tout l'équipement d'une salle de classe, ainsi que l'exposé, s'y trouvait bien. Comme il se sentait mal à l'aise en présence de cet élégant jeune homme, MacCurdy tira brutalement sur sa montre, coincée par un léger embonpoint, et, pour la sortir de sa poche, donna une bonne secousse à la mince chaîne qui la retenait. La montre se libéra d'un seul coup et faillit frapper le tableau.

- Attention à ton oignon, Mac ! Il y a trente jours d'attente, pour en avoir un autre.

Cette plaisanterie venait de Scanlon, au premier rang.

MacCurdy se retourna pour écraser de tout son mépris le jeune et ardent Scanlon, tout fier de ses nouveaux galons.

* * *

- Je parie que tu comptes les jours, répliqua-t-il, cinglant. Dans trente jours, je serai à la retraite. Aujourd'hui, je n'y suis

pas encore. Alors ferme-la et fais attention. Nous avons déjà trois minutes de retard. Sous son regard perçant surmonté d'épais sourcils, un silence de mort remplaça bruits et murmures. Après avoir fait rapidement l'appel, il se tourna vers l'agent spécial.

- Nous sommes à vous, monsieur Kennicutt, nous sommes à vous.

Lorsque l'agent se dirigea vers le tableau, MacCurdy récupéra sa chaise, y installa confortablement sa masse, croisa sur son ventre ses mains aux articulations carrées et pencha la tête pour observer et écouter l'Ivy League.

Ce dernier avait un ton alerte, agréable, et une bonne élocution. Il avait dû suivre des cours de diction. MacCurdy eut un reniflement de mépris, mais resta attentif.

- Merci, lieutenant MacCurdy.

L'agent s'efforça de sourire et se tourna vers la trentaine d'hommes rassemblés dans la salle de réunion.

- Vous connaissez la raison de ma présence : assurer la coordination. Mais, avant de commencer, laissez-moi vous poser une question : y a-t-il quelqu'un parmi vous qui, pour des raisons personnelles, croyances politiques ou autres, pense ne pas pouvoir accorder pleine et entière attention de son esprit, de son corps et de son âme à cette mission vitale consistant à assurer la sécurité de... de notre distingué visiteur ?

Dans l'attente d'une réponse, Kennicutt fit des yeux le tour de la salle, imité en cela par MacCurdy.

« Si on laissait parler, ne serait-ce qu'un peu, l'un de ces types !... Cet Ivy League croyait-il travailler avec des recrues ? » MacCurdy fronça les sourcils en regardant Kennicutt qui poursuivait aimablement :

- Je ne fais pas de mélodrame. Vous connaissez tous le sérieux de cette affaire.

Imaginez notre position si quelqu'un - un obsédé, un cinglé, n'importe qui - trompait notre surveillance et que notre visiteur soit blessé. Rien qu'une tentative ratée causerait à notre pays un tort considérable. Considérable.

Il s'interrompt pour bien laisser pénétrer ses mots, puis désigna du doigt le plan de la ville sur le tableau.

- Regardez la superficie de cette ville. Regardez les divers chemins que suit l'itinéraire.

De nouveau il se tourna vers la salle :

- Vous avez déjà rencontré ce genre de situations.

Il leur fait tout de même un peu confiance, pensa MacCurdy. Mais les paroles qui suivirent corrigèrent les premières.

- Néanmoins, on n'a jamais vu personne de cette... cette importance, être en butte à une telle malveillance universelle. Cela multiplie donc le problème, voyez- vous, et le rend plus difficile.

MacCurdy ne voyait pas. Ce type avait droit au déploiement maximal de sécurité, exactement comme pour le président. Alors, où était la multiplication ?

Kennicutt développa son argument.

- Vous aurez du mal à imaginer la tension que va provoquer cette visite dans certains quartiers. Je vous le dis, pour que vous ne vous berciez pas d'illusions : les mesures et dispositions prises dans le passé ne suffiront pas. Il faut considérer cette visite comme un problème nouveau et spécial. C'est ainsi que nous l'envisageons ; c'est ainsi que tous les autres bureaux gouvernementaux concernés par le côté sécurité personnelle l'envisagent. Suis-je bien clair là-dessus ?

« Comme une cloche. Comme le tintement d'une cloche. Allez, termine, Ivy League !
»

Kennicutt avait dû deviner les pensées de

MacCurdy, car il demanda :

- Lieutenant, voulez-vous passer la situation en revue ? Jusqu'au point de coordination du tracé de l'itinéraire, c'est-à-dire jusqu'à l'heure A. L'heure d'Arrivée, précisa-t-il avec un sourire.

Les yeux mi-clos, MacCurdy vit défiler un flot de souvenirs. Trente ans de carrière moins un mois. Deux jours après le départ de Nibs, il serait un homme fini, terminé, à la retraite. Cette opération serait donc parfaitement exécutée. Depuis des semaines, il l'avait préparée - exactement, depuis qu'on savait que le parcours de Nibs passerait par là. Rigoureusement, il avait combiné et arrêté des plans. Maintenant, il allait débiter son laïus.

- Notre plan se présente en quatre parties, grommela-t-il.

Sa voix résonnait durement à ses oreilles ; il n'avait jamais suivi de cours de diction comme l'Ivy League, mais avait passé beaucoup de temps à hurler. Oui, beaucoup de temps.

- Ce que nous avons à faire pour l'instant, c'est un travail préliminaire. C'est-à-dire mettre à l'ombre tous les voyous que l'on connaît ; s'assurer de tous ceux qui ont le cerveau fêlé ; examiner le parcours initial ; alerter les services spécialisés en explosifs ; nous examinons tous les lieux sous cet angle. Il faut contrôler les endroits où un type peut se cacher, disons avec un gros calibre. En même temps, nous allons faire venir les hommes des réserves spéciales et les entraîner.

MacCurdy débitait cela d'un ton monotone. Comme tous ici, il savait qu'il s'agissait de points de détails ; mais, quand on est chargé de la sécurité personnelle de l'homme le plus craint et probablement le plus haï du monde, il faut en passer par là. C'était en grande partie un simple travail de routine. Et après avoir discuté et

rediscuté de l'action préliminaire, de l'heure À moins trois semaines, de l'heure À moins deux semaines, du jour À lui-même, et aussi de la canalisation des foules.

Les deux hommes restèrent seuls debout près du tableau ; la fumée des cigares s'attardait en volutes, les chaises étaient en désordre dans la pièce, le quartier général résonnait encore du vacarme occasionné par les grosses chaussures des policiers dans l'escalier.

- Ce qui me tracasse, c'est l'imagination, dit Kennicutt en caressant son menton juvénile, avec un coup d'œil perçant vers MacCurdy : Nous devons faire fonctionner notre imagination.

Avec un grognement, MacCurdy fourra ses gros poings dans les larges poches de sa veste.

- Ce n'est pas l'imagination qui est rentable, mais le bon et solide travail de la police. Nous avons déjà fait tout cela, vous savez.

Tout en se tripotant la mâchoire, le jeune homme regarda fixement la belle lithographie du plan de la ville.

- Jamais pour cet homme-là. Jamais pour quelqu'un comme lui.

MacCurdy ne chercha pas à dissimuler son irritation.

- Je vais vous dire quelque chose, mon vieux. Voilà bientôt trente ans que je suis flic, et j'en ai vécu de sévères. Je sais que cette opération est très importante ; et ce sera ma dernière. Je veux partir la tête haute ; j'y mets un point d'honneur, vous savez. J'éprouve donc le même intérêt que vous. Peut-être même plus, parce que c'est ma dernière opération. Un homme souhaite finir tout en haut de l'échelle, comprenez-vous ? Mais laissez- moi vous dire ceci : vous aurez beau imaginer tout ce que vous voudrez, ce sera l'organisation

de la police et sa vigilance qui la mèneront à bonne fin. La protection, c'est notre affaire. Aussi préparons-nous des plans solides, que nous mettons à exécution.

« Et nous faisons aussi une petite prière », ajouta-t-il en lui-même.

Kennicutt donna un léger coup sur la carte.

- Je ne m'inquiète pas pour la réception elle-même, ni pour les déjeuners, les dîners, les visites d'usines, les discours et le reste. Pas vraiment, parce que, à chaque endroit, nous pouvons placer deux hommes par visiteur et par invité. Ce qui m'inquiète, c'est le trajet à découvert. Combien d'habitants y a-t-il ? Six millions environ ?

MacCurdy renifla.

- Plus de sept millions. Mais ils ne seront pas tous dans la rue en même temps, et ils ne viendront certainement pas tous dans mon secteur. Votre imagination vous emporte, cher ami.

Avec un froncement de sourcils, Kennicutt se frotta à nouveau le menton.

- Bien sûr, je sais que tous ces gens ne concernent pas effectivement notre secteur. Cependant je pense que cet homme va attirer une foule record, partout où il ira. Et nous ne pouvons pas couvrir ces masses à cent pour cent. Quelle que soit la façon dont nous nous y prenions. C'est là notre faiblesse, voyez-vous, lieutenant ? Si quelqu'un a projeté de l'assassiner, cela se passera sur le trajet. Parce que ce sera là le plus facile.

Par esprit de contradiction, MacCurdy prit le contre-pied.

- Je ne sais pas. Nous aurons nos hommes dans les rues, et vous aussi. Ils ne vont pas rester là, le chapeau sur les yeux.

Kennicutt secoua la tête.

- Je sais, je sais. Mais tous les immeubles donnent sur la rue, par exemple. Celui qui

veut lâcher une bombe peut le faire ; il se moque des spectateurs innocents. Surtout avec une telle cible !

- Vous oubliez les hélicoptères. Le ministère n'en manque pas. Les assassins non plus, je parie.

Sans répondre, l'agent spécial lança à MacCurdy un regard pénétrant.

« Mais oui, je te fais marcher mon garçon », pensa ce dernier, et tout haut, il reprit :

- Regardez, l'un de mes fils est bombardier, à la base aéronautique d'Offutt. Avez-vous une idée de la difficulté à toucher une cible mouvante, avec une bombe jetée d'une fenêtre ?

Kennicutt haussa les épaules.

- Je me soucie de ce qui est possible. Je pense...

- Avez-vous vraiment réfléchi au genre de surveillance qui sera exercée sur le trajet de Nibs ? L'avez-vous vraiment imaginé ?

MacCurdy se mit à rire.

- Écoutez, Kennicutt, personne ne pourra faire un faux mouvement sans qu'un policier, en uniforme ou en civil, le voie. Peu importe quoi. Il a aussi des gens, le OKMNX, ou je ne sais quoi. Non, vous pouvez parier...

- D'accord, d'accord. Je sais, je sais, mais je ne peux m'empêcher de m'inquiéter.

- Cela vous fera mourir avant l'heure.

Puis, vertueusement, MacCurdy ajouta :

- Je ne m'en fais pas pour ce secteur. Mais je ne peux rien dire pour tous les autres.

- Moi non plus, lieutenant. Toutefois j'aimerais avoir le sentiment que rien, absolument rien, n'a été négligé. Depuis le fou qui veut se sacrifier avec d'innombrables spectateurs pour accomplir sa sale besogne, jusqu'au brillant comploteur qui veut agir inaperçu. Après un instant de silence, il reprit doucement :

- L'idée vous est-elle venue que certaines

personnes, de son propre régime, trouveraient un avantage à le supprimer lors de son séjour ici ?

Frappé par cette perspective, MacCurdy cligna des paupières. Mais il répliqua vigoureusement :

- Je ne vois pas l'intérêt d'essayer d'inventer la stratégie qu'on utilisera contre Nibs. Nous devons nous occuper des possibilités. Et de ce que mon fils appelle les occasions d'agir. Nous couvrons tout ce qu'ils sont en mesure de faire.

Il n'était pas certain que ce fût clair pour Kennicutt, mais il ne pouvait faire mieux.

Or Kennicutt se montra ravi.

- Les occasions d'agir, dit-il. Oui, exactement !

De ses doigts minces, il tapota la carte.

- Maintenant, suivons le trajet. Quels endroits considérez-vous comme critiques, à cet égard ?

- Je vous les montre. Déjà, cette intersection... Pourquoi ? Parce que ce triangle va être surpeuplé. On n'y peut rien. Le public a le droit de voir Nibs. C'est comme cet hôtel. Vous voyez cette façade ? Pensez aux fenêtres...

* * *

Penché à la fenêtre, Miljos fit place à Stefan. Pendant un moment, il emplit ses poumons de l'air frais de la nuit puis remarqua tranquillement :

- Regarde en bas, mon ami, regarde bien. Alors, as-tu des doutes ?

Il cracha doucement dans la rue et baissa la tête pour suivre la descente du crachat. À côté de lui, Stefan parlait d'une manière pressante, tandis que Miljos secouait la tête négativement.

Après son entretien avec Kennicutt, MacCurdy descendit lourdement l'escalier du quartier général.

« Ça ne rime à rien de rester fâché après lui » pensait-il. « Autant l'inviter à prendre du repos avec moi. Nous allons nous voir assez souvent, avant que Nibs n'ait secoué de ses semelles la poussière de cette ville. Je me demande s'il joue à la belote. À moins que ce ne soit pas un passe-temps digne de l'Ivy League ? Imagination ? Mon œil ! »

En bas, il fit signe à une voiture de la brigade.

- Salut, Ryan, dit-il à la recrue qui servait de chauffeur. Tu veux bien m'emmener ?

À l'hôtel bon marché où MacCurdy avait coutume de descendre, maintenant que le peu de famille qui lui restait était dispersé aux quatre vents, il entama sa joute verbale quotidienne avec le réceptionniste.

- J'ai du courrier ?

L'employé fit semblant de contrôler, mais répondit avant d'avoir tourné la tête :

- Désolé, lieutenant, rien du tout.

- Il y a trois distributions par jour, ici. Rien à aucune d'elles ?

Ce n'était pas que les enfants MacCurdy n'écrivaient pas à leur vieux père ; cela venait de la poste américaine. Elle augmentait les tarifs et ralentissait le courrier. Ça marchait à tous les coups.

- Les trois distributions ont été faites, annonça joyeusement l'employé. À dix heures, quatorze heures et seize heures.

Il eut un petit sourire.

- Rien pour vous.

MacCurdy se dirigea vers l'ascenseur. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour comprendre ce qui arrivait réellement à son courrier. Pourquoi ne timbraient-ils

pas au tarif rapide, pour aider un peu cette poste en difficulté ?

Là-haut, dans le confort strict de son étroite chambre, il ôta sa veste et ses chaussures, déposa son artillerie avec l'étui en cuir dans le tiroir de la table de nuit, retira sa cravate et s'étendit sur le lit. Pendant un moment, il songea à ses enfants. Peut-être prendrait-il le grand tournant, après sa retraite ; il irait voir ses petits-enfants. Bon sang, ce serait dur de décrocher ! Nibs, lui, était grand-père, il l'avait lu quelque part. Et il avait dépassé l'âge de la retraite - selon la réglementation en vigueur dans la police, en tout cas. Ah, c'était peut-être cela, la réponse. Tous les vieux types retraités - ceux qui l'étaient officiellement et ceux qui étaient en âge de l'être - devraient se réunir pour échanger des histoires au sujet de leurs petits-enfants et décider en même temps de la marche du monde. Qu'avait-il dit à Kennicutt ? Le travail assidu de la police, voilà la réponse. C'était la réponse à beaucoup de choses, le travail assidu. Il tira sur la chaîne de sa montre pour regarder l'heure. Ce sacré Scanlon ! Le ministère ne lui offrirait peut-être même pas une montre. Il serait temps de s'en inquiéter, le moment venu. Ah ! C'est le temps qui avait raison. Le temps de toucher au but !

Rapidement, MacCurdy fit ses préparatifs pour la nuit ; puis, dans sa chemise de nuit qui lui arrivait aux chevilles, il se mit au lit. Avant d'éteindre, comme il en avait l'habitude, il prit la Bible sur la table de nuit, pour en lire quelques lignes.

* * *

*De nouveau, Miljos cracha dans la rue.
Maintenant, il était d'accord avec Stefan.*

- *Tu es ingénieux, Stefan. Très ingénieux. Mais peux-tu te procurer de telles choses ?*
Stefan hochait rapidement la tête.
- *Bien sûr, Miljos. Ici, avec de l'argent, tu peux acheter n'importe quoi.*
En riant, Miljos regarda la rue.
- *Tu sais, Stefan, quand je pense à ce qui va se passer j'ai envie de rire et je me sens heureux. Je ne me soucie absolument pas de ce qui m'arrivera après.*

* * *

Malgré la répétition sans faute, Kennicutt n'était pas content.

- Que se passe-t-il ? demanda sèchement MacCurdy. Tout s'est parfaitement déroulé et maintenant, vous renaudez. Tout a bien fonctionné, comme on s'y attendait. Alors, que voulez-vous de plus ? Qu'on vous l'enveloppe dans un papier cadeau ?

- Non, lieutenant, rien d'aussi simple. C'est juste une impression que j'ai. Je l'ai déjà eue auparavant, d'ailleurs. Vous voulez savoir quand ?

L'air solennel, derrière ses lunettes, Kennicutt le regardait.

- Pouvez-vous deviner ?

MacCurdy cligna des paupières. Il n'était pas homme à tourner en ridicule les prémonitions des autres. Mais que voulait-il, après tout ? La répétition avait été parfaite ; les voitures qui formaient la fausse délégation, les véhicules d'escorte et le reste avaient fait le parcours selon l'horaire prévu. La circulation, les barrières sur les trottoirs, la surveillance, les communications radio, les hélicoptères, l'inspection des toits et des fenêtres ; tout le monde avait bien joué son rôle.

- Je donne ma langue au chat. Quand ?

- À Cermak. Quand ils ont essayé de descendre Roosevelt. J'y étais.

- Vous y étiez ? fit MacCurdy incrédule. Il y a de cela, voyons, au moins vingt-cinq ou vingt-six ans... Vous n'étiez qu'un gosse ?

- C'est vrai, mais je ne l'ai jamais oublié. C'est vraiment ce qui m'a poussé à faire ce métier.

Il jeta un coup d'œil à son interlocuteur.

- Mon père m'y avait emmené, et je lui ai dit que j'avais le sentiment bizarre qu'il allait se passer quelque chose. J'éprouve la même sensation en ce moment.

L'ébauche d'un sourire le fit paraître encore plus gamin que jamais.

- C'est stupide, hein ? Je le sais. Comme vous dites, c'est sur le travail assidu de la police qu'il faut compter.

- Oui, acquiesça vivement MacCurdy.

Il comprenait la vocation de cet homme ; c'était une chose à admirer et envier. À respecter aussi. C'est pourquoi il fallait l'épauler.

- Oui, répéta-t-il avec plus de cœur. Le travail consciencieux de la police y parviendra.

- Vous voulez vous occuper du compte rendu, pour les chefs de service, ou je le fais ?

Peut-être Kennicutt n'était-il pas plus chaleureux qu'avant, mais on aurait pu le croire, vu sa réponse :

- Allez-y, lieutenant. Je viendrai juste à la fin. C'est l'affaire de la police.

MacCurdy commença par avertir le groupe :

- N'allez pas croire que la foule d'aujourd'hui était comparable à celle que vous aurez pour Nibs. Aujourd'hui, c'était ordinaire ; ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui se passait, et ils s'en moquaient. Mais ce sera différent, la prochaine fois, avec Nibs.

D'un œil menaçant, il fit le tour de la salle. D'après les expressions sérieuses et

pensives des visages, il démarrait bien...

* * *

Dans leur chambre d'hôtel, Miljos regardait Stefan déballer les paquets.

- J'ai acheté chaque chose dans un endroit différent de la ville, Miljos. Vois.

Devant les divers articles que Stefan disposait sur le lit, Miljos eut un petit rire.

- Une véritable couverture pour se rendre invisible, Stefan. Je suis fier de toi.

* * *

MacCurdy avait bien du mal à dissimuler sa tension. Il n'était pas le seul, d'ailleurs ! Mais un lieutenant ne pouvait pas le montrer ; pas trop en tout cas. À mesure que le jour de Nibs - comme ils disaient maintenant - se rapprochait, les nerfs de la police tremblaient et vibraient, de façon individuelle tout autant que collective.

Cela venait en partie de Kennicutt. Il faisait trop le malin : il pensait à toutes sortes de choses inquiétantes, et se tracassait tout haut.

- Rien ? demandait-il. Pas de tuyaux ? Pas un foutu mot à propos de quoi que ce soit ?

Le « foutu » attestait son irritation ; tout comme les poches sous les yeux, derrière ses lunettes.

- Rien ?

Il haussait la voix.

- Je ne peux pas le croire.

- Écoutez, dit MacCurdy d'un ton las, je ne peux pas parler pour toute la ville. Bien sûr, je sais qu'un cinglé quelconque d'un autre secteur pourrait venir par ici et faire du dégât. Et ce n'est pas à moi de vérifier

les lettres des détraqués. C'est l'affaire de ce stupide service des postes, se renfrognait-il. Vos copains du gouvernement. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous avons vérifié les ventes d'armes, d'objets dangereux, et même - je jure que c'est vrai - celles d'insecticides et de mort au rat, et nous avons pompé tous les indics de notre connaissance. Et il n'y a rien.

Se frappant la paume de son poing, il s'interrompit.

- Pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui vous rend si sûr d'un pépin ? Vous faites comme si quelque chose s'était déjà passé et que nous n'en trouvions pas l'auteur.

Passant la main dans ses cheveux courts, Kennicutt émit un rire lugubre :

- Je sais, je suis inquiet de nature. Je suis né comme ça.

- Alors, cessez de vous tracasser. Vous allez attraper des ulcères et vous êtes trop jeune pour cela. Laissez cela à de vieux bonshommes comme nous.

* * *

- *L'arme, Stefan. L'arme !*

Les yeux de Miljos étincelaient.

- *Il faut que je l'essaye !*

Rapidement, Stefan sortit le pistolet luisant de sa cachette, dans le cabinet de toilette.

- *Regarde, Miljos, s'exclama-t-il fièrement, c'est de leur fabrication. Ce n'est que justice, n'est-ce pas ?*

Sans un mot, Miljos caressa le pistolet et le posa dans le creux de sa main. Puis il se mit à rire, silencieusement, sans un bruit, jusqu'à ce que des larmes roulent sur ses joues.

* * *

Enfin, le jour de Nibs arriva. Même MacCurdy, avec sa longue expérience, fut

étonné de la force et de l'ampleur de l'esprit de vacances qui avait envahi la ville.

- Ce n'est pas normal, vous savez, grommela-t-il à intention de Kennicutt, alors qu'ils descendaient, dans une voiture de service, l'avenue dégagée ; la foule formait autour d'eux une masse bruyante et houleuse. Ces gens ne devraient pas tant s'intéresser à Nibs.

C'est presque morbide ! Et vous savez quoi ? Je crois bien que c'est la foule la plus dense que j'aie jamais vue Mince, alors, je parie qu'elle dépasse celle du jour de la Victoire en Europe !

La voix de Kennicutt manquait quelque peu de son assurance habituelle :

- Oui, c'est presque obscène. Réserver un accueil courtois est une chose, mais là... là...

Il eut un geste muet vers les trottoirs bondés, vers les policiers, le long des barrières, les fenêtres embouteillées, les banderoles, les affiches, toute la panoplie des jours de fête.

- On a l'impression que personne ne se rend compte du côté double face de Nibs. C'est positivement effrayant.

Lorsque la voiture de brigade fut garée à l'endroit spécialement réservé près de l'intersection clé, Kennicutt demanda pour la centième fois - selon MacCurdy :

- Vous êtes certain que c'est la meilleure place, pour nous ?

Avec une patience qui aurait eu tous les droits d'être émoussée - ce type pensait-il que les nerfs des anciens n'étaient pas à vif, eux aussi ? -, MacCurdy répondit d'un ton las :

- C'est la meilleure place. Si quelqu'un veut s'approcher de Nibs dans ce secteur, c'est ici que cela se passera.

Au sein de l'énorme foule, Miljos se trouvait contre la corde destinée à contenir le flot humain.

« La couverture qui rend invisible », pensait-il. « Combien me regardent, et ne me voient pas ? »

Il savait qu'il ne devait pas rire, mais la tentation était forte. Un semblant de gaieté dut traverser son visage, car un policier tout proche, les bras fermés sur la corde, le long du trottoir, lui adressa un clin d'œil.

- Pas de boulot pour vous autres, aujourd'hui, hein ? On aurait dû vous appeler à la rescousse.

Miljos, méfiant à l'égard de ces Américains, sourit simplement et arrangea le sac sur son épaule. Doucement, il en tâta le fond, cherchant, contre la souplesse du cuir, le poids du pistolet. Il éprouva un profond et vif plaisir...

Au bord du trottoir, la main sur la carrosserie fraîche de la voiture, MacCurdy songeait que la foule, le long de la corde, allait probablement être déçue. D'après la radio, d'après les rapports et les ordres de coordination, on pouvait dire que c'était vraiment une perte de temps que de se trouver sur l'avenue ; tout ce temps perdu à rester là, loin de son travail et de ses fonctions, pour un simple coup d'œil sur Nibs dans sa grosse voiture qui remonterait la rue à toute vitesse au milieu de son escorte. Comme pour les matches de foot ou de rugby, on en aurait un meilleur aperçu à la télévision. Mais les gens étaient bizarres. Il fallait donc garder l'œil sur eux. Fiévreusement, le policier

vérfiait toute la partie du terrain qu'il pouvait voir, l'oreille continuellement aux aguets vers la radio. De l'autre côté de la voiture, Kennicutt surveillait aussi l'avenue.

MacCurdy sourit. Le « gosse » transpirait vraiment. Bonne chose. Il deviendrait un meilleur flic, à force. Il se rapprocha de lui.

- Des détachements contrôlent tout, murmura-t-il. Regardez là-haut. Sur les toits, les issues de secours, les fenêtres. On a des gens partout. Ce qu'il faut surveiller, c'est la foule. Je vais vous donner un tuyau, Kennicutt : j'observe les mouvements soudains. Les mouvements de foule sont lents, délibérés, prennent du temps. Ce sont les remous brusques qu'il faut guetter.

« Oh oh », s'exclama-t-on soudain à la radio. « Le voilà, voilà Nibs ! »

Un murmure partit de la foule, s'enfla, et, tout en haut de l'avenue, on aperçut un défilé rapide de voitures. MacCurdy observa la foule.

« Là, quelque chose ! » se dit-il. « Regarde, tout paraît normal, mais c'est faux. Pourquoi est-ce que je n'aime pas ce que je vois ? »

Et soudain il comprit. Et bougea, sans un mot pour Kennicutt. Se fauflant sous la corde, il attrapa un homme, juste comme les voitures passaient, juste comme l'homme essayait de faire feu sur Nibs. MacCurdy le cloua sur place, ses grandes mains sur les bras décharnés de l'homme - et cela si vite que seuls les spectateurs les plus proches purent avoir une idée de ce qui se produisait. MacCurdy passa les menottes à... un facteur. *Un facteur !*

- Kennicutt, vite ! Partons.

MacCurdy jeta l'homme à l'arrière de la voiture de police, sa sacoche de facteur par-dessus, et commanda au chauffeur de

démarrer alors que Kennicutt n'était pas encore installé dans le véhicule. Nibs et le cortège étaient passés depuis longtemps.

* * *

Après cela, quand tout fut fini, commencèrent enregistrements, déclarations et tout le toutim. MacCurdy était entouré d'une cour bien méritée, dans la salle de réunion.

- Allez, racontez, demanda un chœur dirigé par Scanlon, tandis que Kennicutt, le sourire aux lèvres, écoutait.

- Comment avez-vous compris que c'était ce cinglé qui ferait le coup ?

- Facile !

MacCurdy passa les mains sur sa nuque, méchamment tenté de jouer les cabotins en frottant ses ongles sur le revers de sa veste.

- À quelle heure Nibs est-il passé ?

Sans attendre de réponse, il poursuivit :

- Dans tout le secteur, il n'y avait pas un seul facteur sans son chargement de courrier. Et ce clown portait une sacoche vide !

Le silence du groupe abasourdi, impressionné, était une récompense suffisante. MacCurdy savait qu'il pouvait partir à la retraite, il les supplantait tous, il était au sommet de tout. C'était un sentiment agréable. Même s'il ne devait pas se voir offrir de montre. Avec un sourire, il se tourna vers Kennicutt et tapa sur l'épaule de ce vieil Ivy League.

- Vous savez quoi ? Je n'ai même pas aperçu Nibs. Pas un aperçu de ce sale type !

Mais Scanlon eut le mot de la fin, plus fort que le sourire appréciateur de Kennicutt.

- Hé, Mac, lança-t-il sournoisement. Pense au cadeau que tu aurais fait au monde si

tu avais laissé ce voyou en finir avec Nibs.
Y as-tu pensé ?

Il y avait beaucoup à répondre à cela, mais
MacCurdy l'envoya se rhabiller en douceur
:

- Lis la Bible de temps en temps, Scanlon.
« Ne juge pas si tu ne veux pas être jugé. »
Cela répond à ta question ?

LE PASTEUR ET LA BREBIS

(Beware The Righteous Man)

par DICK ELLIS

L'agent de police Rath jeta un coup d'œil sur les boîtes aux lettres dans le hall de l'immeuble. D'un pas lourd, il monta au deuxième étage et se rendit à l'appartement n° 16. Il y avait une sonnette à côté de la porte et une carte de visite sur laquelle on pouvait lire : Miss J. Campbell.

Rath appuya sur le bouton et attendit. Il enleva sa casquette et la glissa sous son bras puis il rajusta le nœud de sa cravate bleu foncé. La porte s'ouvrit à peine et un regard inquiet le dévisagea.

- Miss Campbell ? Agent de police Rath. J'ai reçu l'ordre de vous interroger au sujet d'une plainte que vous...

- Ah ! Oui, dit la femme. Une seconde. Le temps de retirer la chaîne.

Un cliquetis de métal puis la porte s'ouvrit toute grande.

- ... Entrez. Je suis Jeanne Campbell. Mais... je vous connais ! N'êtes-vous pas l'agent qui fait sa ronde sur l'avenue ? Si, évidemment.

Rath entra d'un pas pesant. Il lança un regard circulaire sur le petit living-room en désordre puis se tourna vers la femme.

- Si j'ai bien compris, dit-il, vous avez reçu des appels téléphoniques désagréables.

- Désagréables ! C'est le moins qu'on puisse dire.

D'un geste, Jeanne Campbell désigna une chaise au policier, puis elle alla éteindre la radio. C'était une petite femme aux cheveux frisés, qui ne paraissait guère qu'une enfant en dépit des courbes assez

accentuées de son corps visibles sous un peignoir serré.

Rath attendit qu'elle fût assise sur le divan, puis prit place en face d'elle sur l'extrême bord d'une chaise. Il sortit son carnet et son crayon.

- Ils ont commencé voici environ trois semaines, dit Jeanne Campbell. Je veux parler des coups de téléphone. Je n'habitais ici que depuis quelques jours. En fait, je n'arrive pas à comprendre comment ce... cet individu a obtenu mon numéro. Bien entendu, je ne figure pas encore dans l'annuaire.

Rath se frotta le menton avec la gomme de son crayon.

- Eh bien, il y a plusieurs moyens. Peut-être cet homme vous a-t-il suivie jusqu'ici, a relevé votre nom sur la boîte aux lettres, puis a téléphoné aux renseignements qui lui ont communiqué votre numéro.

- Ah ! Je comprends.

Jeanne frissonna. Elle prit une cigarette et l'alluma de ses mains qui tremblaient.

- C'est un peu... effrayant de penser que cet homme puisse me suivre jusque chez moi.

- Je ne m'inquiéterais pas pour cela, Miss. Ce genre d'individu est généralement inoffensif.

- Vous ne l'avez pas entendu... le son de sa voix au téléphone et les propos qu'il tient.

- Vraiment ?

- La première fois, il a commencé par dire qu'il était pasteur puis il m'a questionnée... Ce n'est pas un pasteur, croyez-moi !

Le regard de Rath s'était avivé.

- Continuez, s'il vous plaît.

- Pour être aussi poli que possible, il... il était très intéressé par ma vie sexuelle. Et, tout en me posant ces questions très intimes, il m'a fait un sermon sur le salaire du péché. Un vrai dingue. Je lui ai dit qu'il

pouvait aller se faire voir et lui ai raccroché au nez.

Le policier écrivit quelques mots dans son carnet puis leva les yeux sur Jeanne.

- Quelques jours plus tard, poursuivit-elle, il m'a rappelée. Même voix perçante et même ton onctueux. Il a repris la conversation exactement au point où nous l'avions laissée. C'est épouvantable.

- Le pasteur, dit Rath doucement.

- Comment ?

- Je vous expliquerai dans quelques instants. Poursuivez, s'il vous plaît.

- Eh bien, depuis le premier appel, c'est toujours la même chose. Il me téléphone deux ou trois fois par semaine pour délirer, tempêter... La dernière communication a eu lieu ce soir vers huit heures, il y a moins d'une heure. J'ai raccroché et j'ai appelé la police. Il ne faut pas exagérer, quand même !

D'un geste nerveux, elle écrasa sa cigarette dans un cendrier.

Rath étudiait le visage de la jeune femme, qui s'était empourpré.

- Miss Campbell, dit-il enfin, depuis environ six ou sept mois beaucoup de jeunes femmes célibataires du quartier ont reçu ce genre de coups de fil. Il est à peu près certain qu'ils ont été donnés par le même homme. Au commissariat, nous l'avons même surnommé « le pasteur ».

Jeanne dévisagea son interlocuteur.

- Comment ?... mais pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ? Un saligaud de ce genre ne devrait pas être laissé en liberté.

- C'est très difficile d'arrêter une telle personne. Nous avons essayé, vous pouvez me croire. Quelques femmes qui avaient été importunées par lui ont accepté de nous aider. Elles lui ont fixé un rendez-vous. Mais il ne s'est jamais montré. Il fait attention à ne pas donner d'indications sur son identité et la façon dont il gagne sa

vie.

- Mais c'est épouvantable ! interrompit la jeune femme en colère.

Rath acquiesça de la tête et se leva.

- Je vais faire mon rapport, dit-il. Les inspecteurs de l'équipe de l'arrondissement vous verront demain.

- Les inspecteurs ! s'écria Jeanne. - Son visage se crispa. - Que feront-ils ? Ils me tiendront la main ? Ils devraient déjà être en train d'essayer d'attraper ce saligaud avant qu'il n'étrangle quelqu'un.

Rath, qui avait pris la direction de la porte de son pas pesant, s'arrêta net.

- Pourquoi dites-vous cela ? demanda-t-il en se tournant vers la jeune femme.

- Nom d'un chien ! N'est-ce pas évident ? Un fou pareil, il est capable de n'importe quoi.

Pour la première fois, une expression de doute passa sur le visage gras et flasque du policier.

- Je ne voulais pas vous faire peur, Miss Campbell, dit-il enfin, mais peut-être le devrais-je. Il y a environ un mois, une jeune femme a été assassinée dans le quartier. Nous avons appris par une de ses amies qu'elle recevait ces appels téléphoniques. Elle ne s'en était pas plainte à la police. Il y a de fortes chances pour qu'ils n'aient pas de rapports avec son assassinat, mais...

- Mince, alors ! souffla Jeanne Campbell.

Elle se leva en tremblant et se rendit à la fenêtre qui donnait sur la rue. Elle regarda, dehors, la nuit noire, puis brusquement baissa le store.

- ... Comment a-t-elle été tuée ?

Rath avança d'un pas, traînant ses grands pieds, embarrassé.

- Elle a été battue à mort, Miss Campbell.

La jeune femme se détourna, le visage pâle.

- Comme je vous le disais, ajouta l'agent, il

y a beaucoup de chances que les coups de téléphone n'aient rien à voir avec le meurtre.

- Mais... un lien est possible.

L'agent ne répondit pas. Il se tourna vers la porte et l'ouvrit. Jeanne Campbell le suivit, se tordant nerveusement les mains.

- Serez-vous chez vous demain ? demanda Rath.

- Comment ? Oh ! Oui. C'est demain samedi. Je ne travaille pas. Je suis secrétaire, dans un bureau en ville.

- Très bien. Les inspecteurs viendront certainement dans la matinée. Jusque-là essayez de ne pas trop vous inquiéter. Gardez fermées vos portes et vos fenêtre ; et...

- Il n'y a que cette porte et aucun moyen d'atteindre les fenêtres, dit Jeanne d'un ton évasif. Merci mille fois pour votre aide.

- Bien.

Rath remit sa casquette, salua de la tête et se tourna vers l'escalier.

- Au moins, je me sentirai plus en sécurité, dit la jeune femme, sachant que vous faites votre ronde sur l'avenue et que je peux vous appeler à l'aide.

Rath eut un signe affirmatif de la tête. Il commença à descendre l'escalier. Entendant Jeanne fermer la porte derrière lui, il s'arrêta et attendit que le tintement signalant que la chaîne avait été remise en place eût retenti, puis reprit sa descente et sortit de l'immeuble.

Dans la rue, il regarda à droite et à gauche, avant de prendre la direction de la plus proche borne d'appel. Il marchait de son pas habituel, lent et régulier. Il était juste neuf heures du soir. Un grand nombre de magasins et de boutiques étaient encore ouverts. Rath surveillait automatiquement chacun d'entre eux en le dépassant.

Il ouvrit la borne avec sa clé et appela le commissariat.

- Brigadier Graham, grommela une voix.

- C'est Rath. J'ai interrogé cette Miss Campbell. À peu près la même histoire que les autres plaintes.

Le brigadier émit un juron.

- Encore le « pasteur » ?

- Ça en a l'air.

- On en est à combien ? Il appelle environ une demi-douzaine de femmes.

Graham s'interrompt puis marmonna :

- J'espère que nous ne terminerons pas avec deux ou trois cadavres supplémentaires avant de mettre la main sur ce salaud.

- Oui. Rien de nouveau au sujet de la fille qui a été tuée la semaine dernière ?

- Absolument rien.

- Bon, je rappellerai à dix heures.

- Entendu. Ouvre l'œil, ce soir, Rath.

Rath replaça le combiné, referma la borne à clé et poursuivit sa ronde. Il s'arrêta à neuf heures trente pour prendre un café dans un self. Peu après dix heures, il surprit un garçon et une fille dans le hall d'un immeuble plongé dans l'obscurité. Il les sermonna sévèrement puis les renvoya chez eux.

Lentement, méthodiquement, il faisait le tour des seize pâtés de maisons qui correspondaient à sa ronde. Chaque fois qu'il dépassait l'immeuble où habitait Jeanne Campbell, il levait les yeux vers ses fenêtres bien closes. Une fois, il vit son ombre bouger à travers les interstices des stores.

Minuit vint enfin, ainsi que le terme de sa ronde. Il conversa quelques instants avec l'agent qui lui succédait. Il lui raconta avec vivacité qu'il avait découvert un jeune couple en train de s'embrasser dans le hall d'un immeuble.

- Tu es jaloux, dit en riant son collègue. Ce

dont tu as besoin, c'est de te remarier. Ce n'est pas parce que ça n'a pas marché la première fois que... Hé ! Qu'as-tu ?

Rath avait tourné les talons et s'éloignait rapidement.

- Zut, alors ! cria l'homme. Je n'ai pas voulu te fâcher !

Rath ne s'arrêta ni ne regarda en arrière. Il était encore furieux quand il parvint au commissariat où il retira son uniforme et endossa ses vêtements civils. Puis il alla chercher sa voiture au parking et roula le long des rues maintenant presque désertes. Il y avait un an qu'il avait divorcé d'avec sa femme, mais les gens en parlaient encore et en riaient, insistant sur la façon dont il s'était laissé bernier par une petite crapule sans envergure et la manière dont sa femme l'avait planté après avoir vidé son compte en banque.

Il aurait aimé la retrouver. Il lui aurait donné la correction qu'elle méritait. Mais il y avait plusieurs mois qu'elle avait disparu et il ignorait où elle était.

Il y avait beaucoup de filles comme elle dans le quartier. Il les voyait tous les soirs en faisant sa ronde : faciles, trop fardées, avec leurs sourires enjôleurs et leurs regards qui en disent long.

Cinq minutes plus tard, il sonna à la porte de Jeanne Campbell. Il avait laissé sa voiture dans une rue adjacente et avait fait la fin du chemin à pied. Personne ne l'avait vu et personne ne le verrait.

Il entendit une voix étranglée par la peur derrière la porte.

- Qui est-ce ?

- Agent Rath. Je suis déjà venu vous voir dans la soirée.

Timidement, Jeanne ouvrit la porte.

- Il s'est passé quelque chose ?

L'homme poussa la porte, la ferma derrière lui et y appuya ses larges épaules.

- Tu n'es qu'une saleté, dit-il d'une voix

altérée, les traits du visage convulsés. Tu ne mérites pas de vivre.

La jeune femme recula d'un pas.

- Vous ! dit-elle d'une voix étouffée. Mais vous êtes policier.

Il fit oui de la tête et avança sur elle.

- C'est vrai. Mon travail consiste en partie à débarrasser la ville des salopes comme toi. J'ai cru vous faire peur - vous, les coureuses dans ton genre - avec mes coups de téléphone et vous chasser du quartier. Mais ça n'a pas marché, alors...

Il s'approcha, le poing levé.

- C'est vous qui avez tué cette fille la semaine dernière ! s'écria la jeune femme. Le regard de l'agent étincelait. Sa respiration était haletante.

- Elle méritait ce qu'elle a eu et toi tu mérites ce que tu vas recevoir.

Il avança brusquement et lança son poing en avant mais la jeune femme esqua le coup puis, saisissant son adversaire par le bras, elle le fit pivoter et, en plein élan, l'envoya la tête la première s'écraser contre le mur.

Lorsque Rath revint à lui, il était étendu face contre terre, les mains derrière le dos, des menottes aux poignets. Il reconnut une voix familière.

- ... oui, nous surveillons Rath depuis un certain temps, disait le brigadier Graham. Il a toujours été un peu trop vertueux à mon goût et, depuis que sa femme l'avait quitté, il était devenu une sorte de fanatique. Vous saisissez ?

- Je m'en suis aperçue, répondit sèchement Jeanne Campbell. Ma mère me disait de ne pas m'inquiéter des mauvais garçons mais de me méfier des hommes vertueux. Ils peuvent avoir des réactions inattendues.

Rath grogna. Il tourna la tête vers le brigadier et la jeune femme, debout près du téléphone.

- Du calme, Rath, dit brusquement Graham. Le car sera là dans quelques minutes.

- Quoi ? Comment ?

- Oh ! À propos, permets-moi de te présenter au brigadier Jeanne Campbell. La direction de la police l'a envoyée dans notre quartier pour essayer de débusquer le « pasteur ». Elle a fait un bon travail, n'est-ce pas ?

Rath ne répondit pas. Il reposa son visage sur la moquette poussiéreuse. Les larmes lui montaient aux yeux. Il lui semblait avoir été trahi. De nos jours, on ne peut plus faire confiance à personne.

LE DÎNER SERA FROID

(Dinner Will Be Cold)

par FLETCHER FLORA

East Elder, la banlieue où je vis, est un endroit don: vous avez sans doute entendu parler. Peut-être même sous un autre nom, est-ce l'endroit où vous vivez vous aussi. Rien n'y est dessiné géométriquement. Tout donne au contraire l'impression d'être naturel, même si ce naturel est fabriqué. Au lieu d'être rectilignes, les rues sont sinueuses. Les barrières sont rustiques et les boîtes aux lettres sont celles que l'on trouve à la campagne. Il y a des fosses septiques et non des égouts Et ça coûte très cher d'y vivre. Même si vous gagnez beaucoup, cela vous prend la totalité de vos gains.

De mon bureau, situé dans le centre des affaires, il me fallait cinquante minutes environ pour rentrer à la maison, si je ne tombais pas sur les feux rouges. Ce lundi-là, je quittai mon bureau à cinq heures et quart et arrivai chez moi quelques minutes après six heures J'entrai par la porte de derrière, traversai la cuisine et pénétrai dans le living-room. Et là, un verre à la main, se trouvait ma femme Ivy. Je m'aperçus immédiatement qu'elle était soucieuse ; je me dis donc que rien n'avait changé depuis huit heures du matin quand je l'avais vue pour la dernière fois, sauf que, cette fois-ci, c'était encore pire que ç'avait été alors.

- Pas de nouvelles de Carla ? m'enquis-je.

- Non. Pas un mot.

- Bon, fis-je, en essayant de prendre un air insouciant, c'est maintenant une grande et belle fille sachant ce qu'elle fait.

Attendons. Elle est sans doute partie en week-end avec quelqu'un, voilà tout.

- Je sais. Tu n'as cessé de me répéter ça. Tu m'as dit qu'elle reviendrait au plus tard lundi, mais maintenant midi est presque passé, elle n'est pas revenue, et je suis malade d'inquiétude.

Il y avait du cognac sur la table ; je m'en servis un verre et m'assis dans un fauteuil.

- Il est normal de se faire du souci à propos de sa sœur, dis-je. Mais je suis sûr qu'elle va bien et qu'elle reviendra bientôt en pleine forme.

- Si elle est simplement partie quelques jours avec un homme, pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit ?

- Oh allons, Ivy ! Les femmes sont toujours très sensibilisées à ce genre de chose. Elle peut très bien te le dire après, mais pas avant.

- Elle n'a pas pris le moindre sac. Pas de vêtements, d'objets de toilette ou quoi que ce soit. Aucune de ses affaires ne manque.

- En es-tu sûre ?

- Évidemment que j'en suis sûre. Je te l'ai dit et redit.

- Elle a pu acheter un sac et différentes choses en ville avant son départ. Peut-être n'a-t-elle pas voulu éveiller ta curiosité, tout simplement.

- Je ne peux croire que Carla m'ait ainsi donné le change. Quand elle est sortie vendredi matin, elle m'a dit formellement qu'elle déjeunerait en ville, qu'elle irait à deux rendez-vous dans l'après-midi, puis rentrerait à la maison. Elle m'a prévenue qu'elle serait peut-être en retard, mais reviendrait au plus tard dans la soirée.

J'avais déjà entendu tout ça. Ivy me l'avait dit à plusieurs reprises durant toute la journée du samedi, puis du dimanche, et maintenant elle me le répétait en ce lundi soir. Les rendez-vous en question étaient le médecin et un coiffeur. Ivy avait trouvé

leurs noms sur le carnet qui était dans la chambre de Carla, mais nous ne les avons pas encore contactés. Cela surtout parce que je m'y étais opposé. Carla était une jeune fille séduisante qui savait admirablement tirer parti de son charme et il était raisonnable, je crois, d'envisager qu'elle ait pu partir en week-end avec quelqu'un. Bien que Carla n'eût jamais, à notre connaissance, agi de la sorte, l'idée d'un tel week-end n'avait rien d'in vraisemblable, même pour Ivy.

- Eh bien, que comptes-tu faire ?

- Je ne sais pas, Ned. Je n'arrive pas à envisager clairement la chose. Je ne sais pas, tout simplement.

- Ne crois-tu pas que nous devrions attendre jusqu'à demain ? Si elle ne revient pas dans la matinée, donne-moi un coup de fil au bureau et j'essayerai de m'en occuper.

- Crois-tu que nous devions attendre si longtemps ?

- Jusqu'à demain. Je ne veux pas avoir l'air de me mêler de la vie privée de Carla, c'est tout.

- Soit, je vais tâcher de ne plus m'en faire jusqu'à demain. Je me sens déjà mieux, maintenant que nous avons pris une décision.

J'avais fini mon cognac et j'avais envie d'en reprendre un autre mais jugeai plus sage de m'abstenir. Je me levai en posant mon verre vide sur la table, à côté de la bouteille.

- Je n'ai vu aucun signe de préparatifs pour le dîner, dis-je. Sortons-nous ce soir ?

- Ça t'ennuierait-il beaucoup ? Je me suis tellement fait de souci que je n'ai pas eu le courage de préparer quoi que ce soit.

- Eh bien, nous irons au restaurant du centre commercial. Vers huit heures, ça te va ? J'aimerais sortir et scier un peu de bois avant de partir.

- Huit heures, ce sera parfait. Je suis désolée de t'avoir tourmenté ainsi. Je vais essayer de me détendre moi aussi.

Je montai me changer et redescendis. Je sortis en emportant une scie pour gagner le fond du jardin, là où il descendait doucement vers le lit d'un petit ruisseau que l'été torride avait asséché. Au-delà de son lit, le terrain remontait en pente abrupte, se couvrant de broussailles et d'arbres rabougris. Je possédais quatre-vingts ares de ce terrain et tôt dans l'été, ou plutôt à la fin du printemps, j'avais coupé quelques-uns de ces arbres qui étaient morts ou en train de mourir. Depuis, quand j'avais le temps, je les sciais pour en faire des bûches que nous brûlerions l'hiver dans la cheminée. J'avais déjà deux gros tas de bois au-delà du torrent, en bas de la pente. Un des deux tas était formé de petits morceaux prêts à être brûlés et l'autre comportait les gros morceaux qu'il fallait fendre. J'avais presque fini de scier et projetais de fendre le bois. C'était un rude travail, mais que j'aimais et je me sentais bien quand je rentrais à la maison, las et en sueur. Les paumes de mes mains étaient devenues dures, mes bras musclés.

Je travaillai d'arrache-pied pendant plus d'une heure ; quand je retournai à la maison, il était presque huit heures et la nuit tombait. Ivy m'attendait dans la chambre, prête à partir ; je me douchai et m'habillai rapidement. Nous nous rendîmes ensuite au restaurant du centre commercial, où nous dînâmes après avoir pris deux apéritifs. Il était environ dix heures quand nous rentrâmes. Ivy monta se coucher tout de suite tandis que je buvais un verre en fumant une cigarette, assis dehors sur une chaise de jardin, tout en écoutant une chouette et les quelques grenouilles qui se trouvaient dans une

petite mare que traversait le ruisseau.
Quand je remontai dans notre chambre, Ivy était calmement allongée sur un des lits jumeaux et je m'aperçus à la régularité de son souffle qu'elle faisait semblant de dormir. Je me déshabillai dans la salle de bains et gagnai mon lit sans allumer. Ivy n'avait pas parlé de Carla durant toute la soirée et n'en parlerait certainement pas maintenant, mais je savais qu'elle ne dormait pas, contrôlant sa respiration et scrutant les ténèbres de ses yeux agrandis par l'angoisse.

Le lendemain matin, après une mauvaise nuit, je m'éveillai avant que sonne le réveil, me rasai et m'habillai aussi silencieusement que je le pus. Ivy me tournant le dos, je ne savais si elle dormait ou non. Habillé et prêt à partir, je me plantai près de son lit ; alors, pour la première fois, elle se mit sur le dos et ouvrit les yeux.

- Je m'en vais, lui annonçai-je. Comment te sens-tu ?

- Fatiguée. Je n'ai pas beaucoup dormi.

- Tu dormiras cette nuit, quand Carla sera rentrée.

- Tu crois qu'elle rentrera aujourd'hui ?

- Oui, j'en ai l'intuition.

- J'espère que tu ne te trompes pas. Je ne peux supporter cette incertitude plus longtemps.

- Ne te fais pas de souci. Si elle n'est pas rentrée à midi, appelle-moi.

- Je suis désolée, mais je n'ai pas le courage d'aller préparer ton petit déjeuner. Peux-tu le faire toi-même ?

- Je ne veux rien qu'un peu de café. Je vais m'en occuper.

- Alors, au revoir. Passe une bonne journée.

- Toi aussi. Appelle-moi si Carla rentre et pas seulement si elle ne rentre pas. Je serai heureux de savoir que tu ne te

tourmentes plus.

Je me penchai et l'embrassai sur le front puis je descendis à la cuisine. Je fis un peu de café, en bus deux tasses et me rendis à mon bureau en ville. Expert-comptable, j'avais assez bien réussi pour pouvoir engager deux jeunes comptables et une secrétaire. Je n'étais pas riche, mais à l'aise. Je n'étais pas débordé de travail, mais suffisamment occupé. J'eus pas mal à faire ce mardi-là et je travaillai sans répit jusqu'à midi, heure à laquelle je sortis pour déjeuner. J'étais de retour à une heure, et à une heure dix le téléphone sonna ; c'était Ivy, la voix sèche et tendue.

- Carla n'est pas rentrée, m'annonça-t-elle.

- La journée n'est pas terminée.

- Ce matin, Ned, tu avais dit que tu agirais si elle n'était pas rentrée dans la matinée.

- Très bien. Je vais voir si je peux découvrir quelque chose. As-tu les noms et adresses du coiffeur et du médecin ?

- Je les connais par cœur. Je les ai en tête depuis trois jours.

- Dis-les-moi.

Je les inscrivis sur un bloc puis promis de l'appeler pour lui dire ce que j'aurais appris.

- Promets-moi une chose, me dit Ivy.

- Quoi donc ?

- Si tu n'apprends rien, tu iras à la police.

- Es-tu bien sûre que je doive le faire ?

- Oui, certaine !

À la réflexion, cela peut devenir embarrassant. Carla risque de ne pas aimer ça.

- Ça m'est égal. Je ne peux pas attendre indéfiniment sans rien faire.

- Comme tu veux. Après tout, c'est ta sœur et non la mienne.

- Tu me promets d'y aller ?

- Je te le promets.

Je raccrochai et essayai durant une demi-heure de terminer le travail que j'avais

entrepris, mais je n'y parvins pas. Au bout de quelques minutes j'abandonnai et sortis dans la rue. Le nom commercial du coiffeur était Monsieur Paul, et son salon était tout près. Je m'y rendis donc à pied, entrai et une fille peinturlurée, vêtue d'une blouse de nylon blanc, me demanda ce qu'elle pouvait faire pour moi. Je demandai à voir Monsieur Paul pour affaire personnelle et elle me dit qu'elle allait voir si c'était possible. Demeuré seul, j'inspectai la petite pièce de réception entièrement tendue de velours et me dis que la prospérité de Monsieur Paul était évidente, à moins qu'il ne fût profondément endetté. J'ai entendu dire que les femmes préfèrent les coiffeurs hommes, appelés pour la circonstance stylistes, et il semblait que Monsieur Paul fût apprécié pour quelque chose de plus.

Il était jeune et costaud. Ses cheveux bruns lisses étaient parfaitement coiffés. Son sourire était candide, du moins en apparence, et sa voix agréable. Je le soupçonnai de s'appeler tout simplement Smith, Brown ou Jones. Il avait l'air d'un garçon capable d'apprécier une bière bien fraîche, une partie de poker, et qui aurait peut-être aimé lui aussi scier du bois.

- Que puis-je faire pour vous ? s'enquit-il.

- J'aimerais que vous me parliez d'une de vos clientes.

- Oh ? (Il leva les sourcils.) Puis-je vous demander le nom de cette cliente ?

- Bridges. Miss Carla Bridges.

- Oh oui, bien sûr ! Elle était encore ici vendredi dernier.

- C'est ce que je voulais savoir. Je suis son beau- frère. Je m'appelle Edward Maxwell. Ma femme, sa sœur, aimerait reconstituer son emploi du temps. Pouvez-vous me dire à quelle heure elle est venue chez vous vendredi ? Je suppose que c'est inscrit sur votre livre de rendez-vous ?

- Certainement, mais il se trouve que je m'en souviens. C'était aussitôt après le déjeuner. À une heure. On lui a fait simplement un shampoing et une mise en plis. Elle n'est restée que peu de temps.

- Comment était-elle ?

- Je vous demande pardon ?

- Je veux dire : paraissait-elle énervée, ennuyée ou pressée ? Quelque chose comme ça ?

- Je ne me rappelle rien de pareil. À moins que je ne m'en sois pas aperçu, naturellement.

Monsieur Paul eut un sourire en coin.

- J'ai bien peur qu'on ait exagéré, d'une façon un peu romantique, les rapports entre les « artistes capillaires » et leurs clientes.

- Je vois.

J'étais persuadé que, dans le cas de Monsieur Paul, c'était parfaitement exact.

- Eh bien, je vous remercie de votre aide. Vous avez été très aimable.

- J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux ?

- Non. Je ne le pense pas.

Je le remerciai encore et sortis, puis je m'arrêtai sur le trottoir pour consulter mon carnet. Le nom du médecin était Gerald Blaker. Son cabinet se trouvait dans le quartier Plaza, trop éloigné pour que je m'y rende à pied, aussi hélai-je un taxi plutôt que de retourner chercher ma voiture.

La salle d'attente du Dr Blaker était archicomble et je dus me faire une place en sandwich entre deux clients. Ce ne fut qu'au bout d'une heure qu'on me fit traverser un hall pour m'introduire dans la salle de consultation, où attendait le médecin. Il avait à peu près mon âge, ce qui le plaçait, à mes yeux, dans la catégorie des relativement jeunes. Il était aussi de la même taille que moi, c'est-à-

dire un peu au-dessus de la moyenne, et portait les cheveux très courts comme moi-même. À part ces ressemblances, il y avait des différences sensibles. Il était plus beau que moi, plus soigné, sans doute plus riche et possédait une qualité subtile dont j'avais conscience et que je pouvais presque flairer : le fait d'avoir conclu un pacte avec les femmes en général. Bref, le Dr Blaker possédait cet attrait indéfinissable auquel cèdent les femmes de tous âges, presque instinctivement. Je me rendais maintenant compte que le salon d'attente que je venais de quitter contenait une forte majorité de patients du sexe féminin.

Cependant le Dr Blaker portait sa séduction avec beaucoup de bonne grâce. Il était aimable et sérieux, bien qu'un peu brusque. Il me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi et je le lui dis.

- Carla Bridges ?

Son front se plissa.

- Je n'ai aucune cliente de ce nom. Si j'en ai eu une, ce doit être il y a longtemps, car je l'ai oubliée.

- C'est récent, au contraire. Elle avait rendez-vous ici vendredi dernier.

- Vous faites erreur. Je ne me souviens d'aucune Carla Bridges ici vendredi dernier, ni aucun autre vendredi.

- En êtes-vous bien sûr ? Cela peut avoir beaucoup d'importance.

- Oui, sûr et certain. Je suis désolé de voir qu'on vous a mal renseigné.

- Ne m'en veuillez pas d'insister, docteur, mais il me faut absolument savoir. J'ai une photo d'identité de Carla dans mon portefeuille. Auriez-vous l'obligeance de l'examiner ?

- Bien sûr. Mais je suis très occupé et j'aimerais que notre entrevue soit aussi brève que possible.

Je pris la photo dans mon portefeuille et la

lui tendis. Il la regarda puis me jeta un rapide coup d'œil tout en me le rendant. Il y avait maintenant dans son expression, en plus, de son amabilité et d'une légère impatience, une nuance de circonspection. J'eus l'impression qu'il était en train de supputer quelle devait être son attitude professionnelle à propos de renseignements confidentiels.

- Vous m'avez dit que cette jeune personne était la sœur de votre femme ?

- Oui ?

- Puis-je vous demander pourquoi vous êtes venu me poser des questions à son sujet ?

- Elle a disparu. Elle vit avec nous, et n'est pas rentrée à la maison depuis vendredi. Vous imaginez notre inquiétude. Nous avons trouvé la trace de son rendez-vous ici, vendredi après-midi, et j'ai pensé que vous seriez en mesure de nous dire quelque chose susceptible de nous aider.

- Je ne sais pas... C'est exact elle était ici vendredi après-midi. Depuis un mois, je la voyais une fois par semaine, mais pas sous le nom de Carla Bridges. Elle se faisait appeler Carla Adams.

- Pourquoi a-t-elle pris ce nom d'emprunt ? Cela ne lui ressemble pas.

- Je l'ignore. Cela m'ennuie un peu de vous le dire : je la soignais pour son état nerveux et ses fréquentes crises de dépression. Je ne suis pas un psychiatre mais elle avait l'impression que je l'aidais, aussi continuais-je à la voir.

- Comment était-elle vendredi ?

- En bonne forme. Je lui avais donné un léger tranquilisant. Écoutez : je ne veux pas trahir sa confiance mais, vu les circonstances, je crois pouvoir vous révéler qu'elle avait - ou avait eu - une liaison avec un homme. Une histoire malheureuse, d'après ce que j'ai cru comprendre.

- Vous a-t-elle dit qui était cet homme ?
- Non.
- Avait-elle pris un autre rendez-vous ?
- Oui. Pour vendredi prochain.
- Vous a-t-elle dit où elle irait après vous avoir quitté ?
- Non, elle ne l'a pas dit.

Je me levai, tout en remettant mon portefeuille dans ma poche. Il se leva aussi, me tendant une main que je serrai.

- Merci de m'avoir consacré un peu de votre temps, docteur. Je sais combien vous êtes occupé.

- Ça ne fait rien. Étant donné ce que vous m'avez dit, je suis heureux que vous soyez venu. Si vous pensez que je puis vous être encore utile, n'hésitez pas.

- Je me demande s'il ne s'agit pas d'amnésie. Qu'en pensez-vous ?

- C'est possible, mais bien improbable. Les vrais cas d'amnésie sont extrêmement rares. Je crois plutôt que vous trouverez quelque cause plus banale à sa disparition. Un choc émotionnel, par exemple. Dans son cas, il existe des facteurs qui y prédisposent, vous savez. Des personnes différentes réagissent différemment à des circonstances à peu près identiques.

- Oui, c'est vrai. Merci encore, docteur.

Dehors, j'hésitai : que penser de ce que je venais d'apprendre ? Puis je décidai finalement que si tout cela était vaguement contrariant, ce n'était tout de même pas alarmant. Il y avait eu apparemment une complication d'ordre sentimental avec un homme, une crise quelconque suivie d'une disparition subite. On pouvait faire de nombreuses suppositions à partir de là, mais ce ne serait pas d'un grand profit. Je répugnais à m'adresser à la police, mais j'avais promis à Ivy de le faire et je le ferais. Je me rendis au commissariat central et, après avoir expliqué le but de ma visite, je fus

conduit par un sergent jusqu'à une petite pièce sombre occupée par un petit homme sombre.

Cet homme était lieutenant de police et s'appelait Ferguson. Il avait un visage impassible et net, ses expressions n'étant que de simples jeux d'ombre et de lumière. Ses yeux sans éclat m'épiaient inlassablement dans leurs orbites profondes tandis que je parlais de Carla et du peu que j'avais appris à son sujet auprès de Paul et du Dr Blaker:

- Il y a sans cesse des filles qui disparaissent, dit-il quand j'eus terminé. D'ordinaire, elles ont de bonnes raisons pour cela, même si ce ne sont pas de bonnes raisons pour les autres. Et elles réapparaissent quand ça leur convient.

- Ça doit être dur pour leurs familles.

- Oui. C'est dur pour les familles et les familles sont dures pour la police. La vérité est que nous ne pouvons rien faire pour elles, même si nous les retrouvons, du moment qu'elles sont majeures. Je pense que c'est le cas de votre belle-sœur ?

- Bien sûr. Elle a vingt-six ans.

- Vous voyez le problème ? Une fille de vingt-six ans est libre d'aller où elle veut, quand elle veut. Il n'existe aucune loi contre ça.

- Vous pensez que c'est seulement ça ? Vous croyez que Carla a tout simplement décidé soudain de s'en aller ?

- Non. Pas encore. De toute façon, quoi qu'il ait pu arriver et pour quelque raison que ce soit, il n'y a nullement lieu de penser que c'est arrivé tout d'un coup. Les choses se passent rarement ainsi. Peut-être cela mûrissait-il en elle depuis longtemps. Vous dites que le Dr Blaker a parlé d'un homme ?

- Il m'a dit qu'elle était en relation avec un homme, mais non que l'homme avait quelque chose à voir dans sa disparition.

- Admettons... Il ne s'agit que d'une simple supposition. Peut-être cet homme la rendait-il si malheureuse qu'elle est partie pour lui échapper. Les femmes agissent souvent ainsi. Ou peut-être, après avoir eu une dispute, se sont-ils réconciliés et sont-ils partis ensemble ? Ça arrive quelquefois aussi.

- J'ai déjà envisagé ces possibilités. J'espérais que vous, en tant que policier, pourriez faire quelque chose de plus.

- Oh, je ferai quelque chose de plus. Mais probablement pas beaucoup et pas assez. On ne fait jamais assez pour quelqu'un qui recherche une personne ne désirant pas être retrouvée.

- Qu'allez-vous faire ?

- Pour commencer, avoir un entretien avec ce coiffeur et ce médecin.

- À quoi cela servira-t-il ? Je vous ai déjà dit tout ce qu'ils savaient.

- Peut-être leur arracherai-je quelque chose que vous n'avez pas réussi à tirer d'eux. C'est mon boulot de tirer des informations des gens et peut-être en saisis-je un peu plus long que vous à ce sujet.

- Bien entendu. Je suis désolé si je vous donne l'impression d'insister, mais je suis fort inquiet.

- Évidemment. J'ai bien peur de ne pas vous paraître très compatissant, mais je ne peux pas prendre tout à cœur.

- Je vous comprends parfaitement. Si vous apprenez quelque chose, pouvez-vous me le faire savoir ?

- Je vous tiendrai au courant, que je réussisse ou non. Rentrez chez vous et efforcez-vous d'être patient. Je vais voir si je peux retrouver la trace de votre belle-sœur. Probablement pas, mais j'essaierai. Si elle réapparaît, faites-le-moi savoir. Je ne veux pas perdre mon temps à rechercher quelqu'un qui n'a pas disparu. Pouvez-vous me prêter une photo de votre

belle-sœur ?

Je lui tendis la photo d'identité ; il la prit, la regarda et la posa soigneusement sur son bureau.

- C'est une jolie femme, apprécia-t-il. Et avec une jolie femme, il y a généralement un homme.

- J'espère que vous trouverez vite quelque chose, dis-je. Ma femme devient intenable.

- Je sais ce que c'est. Je vous convoquerai. Sur quoi, je le quittai et sortis du commissariat. Revenu devant l'immeuble où se trouvait mon bureau, je décidai de ne pas y remonter. Un de mes assistants se chargerait de le fermer à la fin de la journée ; j'avais envie de rentrer à la maison et de reprendre ma scie. Scier du bois était devenu pour moi une excellente thérapie. Il m'est difficile d'expliquer quelle détente cela m'apportait.

Il y avait peu de circulation et j'eus tous les feux verts. Je ne mis qu'un peu plus de quarante-cinq minutes pour arriver à la maison. Ivy reposait dans la chambre ; je montai et m'assis au bord du lit pour lui raconter ce que j'avais fait, ce que j'avais appris.

- On dirait qu'il y a un homme dans tout ça, conclus-je.

- Elle ne m'a jamais parlé d'un homme, dit Ivy.

- Elle avait peut-être une raison de se taire. Sans doute était-il marié.

Ivy demeurait étendue, les yeux agrandis et secs. Au lieu de paraître rassurée, maintenant que la police s'en occupait, elle était, pour cette raison même, convaincue que quelque chose de terrible et d'irréparable était arrivé. J'essayai de lui prendre la main mais elle la retira et détourna son visage. Au bout d'un moment, je me levai.

- Je crois que je vais aller scier un peu de bois, dis-je.

Elle ne répondit pas et, après avoir changé de vêtements, je sortis. Je finis de scier l'arbre que j'avais commencé, ce qui me prit un peu plus de deux heures et, quand je revins à la maison, le téléphone sonnait avec insistance dans le hall ; Ivy était en train de descendre l'escalier, mais je décrochai et répondis pendant que, immobile sur les marches, elle m'observait en écoutant.

- Monsieur Maxwell ?

C'était la voix de Ferguson.

- Oui, dis-je.

- Ici le lieutenant Ferguson. Je crois que j'ai quelque chose pour vous.

- Vous avez fait vite, lieutenant. De quoi s'agit-il ?

- Il vaut mieux que vous veniez au commissariat.

- Est-ce vraiment nécessaire ? Il y a une heure de trajet.

- Il vaut mieux que vous veniez. Si vous voulez, je peux envoyer une voiture vous chercher.

- Non. Non merci. J'arrive.

- Bon. Je vous attends ici.

Il raccrocha et je fis de même. Ivy n'avait pas changé de place, les yeux brillants de fièvre.

- C'était le lieutenant Ferguson, dis-je. Il a une information à me communiquer. Il veut que je passe au commissariat.

- Il est arrivé quelque chose. Il est arrivé quelque chose de terrible !

- Probablement pas. Ne laisse pas divaguer ton imagination.

- Pourquoi ne t'a-t-il rien dit au téléphone ? Pourquoi dois-tu aller en ville ? Pourquoi me faut-il encore attendre et attendre ?

- Écoute : je serai de retour aussi vite que possible. Pourquoi ne t'occupes-tu pas en attendant ? Le temps passera plus vite et plus facilement si tu fais quelque chose.

- Ne puis-je aller avec toi ?

- Non. Je pense qu'il ne vaut mieux pas. Je vais me dépêcher. Je serai bientôt de retour.

Elle continuait à me regarder de ses yeux fiévreux, debout sur les marches, et j'avais l'impression qu'elle était sur le point de hurler. Mais elle ne fit aucun bruit, aucun geste non plus et je partis sans même prendre le temps de changer de vêtements. Je conduisis sans me soucier de vitesse limite, comptant sur Ferguson pour m'enlever la contravention que je pourrais éventuellement récolter, mais tout se passa bien et j'arrivai au commissariat en un temps record. Ferguson m'attendait à l'endroit où nous nous étions parlé auparavant : petit homme sombre dans une petite pièce sombre.

- Vous avez fait vite, remarqua-t-il.

- Vous aussi, lui fis-je observer.

- Ouais... C'est drôle, n'est-ce pas ? On dirait presque que votre venue ici, cet après-midi, a agi comme un catalyseur. Toujours est-il que des choses commencent à se produire.

- Savez-vous où est Carla ?

- Oui.

Il contempla sa main droite fermée.

- Elle est en bas. À la morgue.

Il prononça ces mots d'une façon délibérément abrupte qui était peut-être chez lui une forme de bonté, mais qui me fit l'impression d'un coup de massue. Une seconde tout tourna autour de moi : la pièce et Ferguson lui-même, avant de reprendre un aspect normal.

- Morte ?

Il acquiesça :

- Je suis désolé.

- Je crois que je m'y attendais. Du moins que j'y étais préparé.

- Très bien. Cela complique les choses si on ne les prend pas comme elles viennent.

- Vous êtes sûr qu'il s'agit de Carla ?
Aucune erreur possible ?

- Peut-être, mais je ne le crois pas. Je suis aussi sûr qu'on peut l'être avec une simple photo pour en juger. Naturellement vous devrez l'identifier, et alors nous saurons. Pensez-vous pouvoir le faire maintenant ou préférez-vous attendre un peu ?

- Maintenant. Je ne pourrais supporter l'attente.

- Très bien. Descendons.

Nous descendîmes, je regardai : c'était bien Carla. Elle avait été étranglée, sans doute depuis un certain temps. Elle n'était plus du tout jolie et ne le serait jamais plus, mais c'était bien Carla. Je demeurai quelques secondes à la considérer, l'estomac contracté par une soudaine douleur, puis je me détournai et sortis, suivi de Ferguson. Dans le vestibule, je m'arrêtai et respirai avec peine, m'appuyant un moment contre le mur.

- Vous sentez-vous bien ? questionna Ferguson.

- Très bien maintenant, mais ce n'était pas un joli spectacle.

- Vous êtes courageux. C'est un grand soulagement pour moi de vous voir prendre si bien les choses. Il vaut mieux que nous remontions et bavardions quelques minutes, si ça ne vous ennuie pas trop.

- J'aimerais rentrer à la maison le plus vite possible. Ma femme doit être folle d'anxiété.

- Bien sûr. Je vous comprends parfaitement. Mais nous ne parlerons que quelques minutes puis vous pourrez rentrer chez vous.

- Je ne sais vraiment pas comment je vais lui annoncer la chose.

- Je ne voudrais pas être à votre place. Je détesterais avoir la même chose à faire avec ma femme.

Nous montâmes dans la petite pièce sombre. Elle me parut plus sombre que jamais et nue sous la lumière fluorescente. Ferguson s'assit derrière son bureau et je m'assis en face de lui.

- J'aime mieux vous dire tout de suite où et comment nous l'avons trouvée. Elle était fourrée dans un caniveau des faubourgs de la ville. Ce caniveau longe un étroit cul-de-sac, à côté d'une des rues principales. C'est tout à fait par hasard qu'elle a été découverte si vite, parce qu'il n'y a aucune maison dans ce cul-de-sac pratiquement désert. Il se trouve qu'un type est justement passé par là cet après-midi et l'a vue. Nous n'avons donc eu aucun mérite. Il a téléphoné au commissariat central et j'y suis allé avec un autre flic.

- Vous croyez qu'on l'a transportée là après l'avoir tuée ?

- Qui sait ? Peut-être. Mais je pense plutôt qu'elle a été amenée là vivante par l'homme qui l'a tuée.

- Je suppose que vous n'avez aucune idée de l'identité de cet homme ?

- Pas encore. Mais nous allons en avoir une.

Dans cette pièce nue, sous la lumière crue, sa physionomie sombre faisait froid dans le dos.

- Je me demande si vous ne pourriez pas m'en dire davantage sur ce coiffeur et ce médecin qu'elle a été voir.

- Non. Je les ai rencontrés tous deux aujourd'hui pour la première fois.

- C'est dommage. Cela nous aiderait d'en savoir un peu plus.

- Pourquoi ? Avez-vous des raisons de suspecter l'un ou l'autre ?

- Aucune. En fait je n'ai aucune raison de m'intéresser particulièrement à eux, excepté qu'il me faut bien commencer par quelque chose et que, pour autant que

nous le sachions, ils ont été les derniers à la voir avant sa disparition. En outre, nul n'ignore que les femmes se confient volontiers à leur coiffeur ou à leur médecin. C'est bien connu. Elle a pu leur dire quelque chose qu'ils n'ont pas voulu vous répéter, à vous. Je suis ravi de ne pas leur avoir déjà parlé comme j'en avais l'intention. Tout ce que je savais alors c'est que cette femme avait disparu. Maintenant je sais qu'on l'a tuée. C'est très différent. Vous seriez surpris de voir à quel point les gens deviennent volontiers coopératifs quand il s'agit d'un meurtre.

- J'ai peine à croire que Carla ait été tuée.

- Il le faut pourtant. Elle n'a pas pu s'étrangler toute seule et ramper dans le caniveau après sa mort.

- Évidemment. Mais je ne comprends pas pourquoi. Pourquoi aurait-on tué Carla ?

- Eh bien, d'après ce que vous a dit le docteur et que vous m'avez dit vous-même, il est à peu près certain qu'il y avait un homme dans tout ça. Ce genre de liaison devient parfois dangereuse. Peut-être constituait-elle une menace, à moins qu'ayant eu des ennuis elle n'ait trop exigé. C'est à ce sujet que je veux parler à son docteur.

- Je ne sais pas... Ma femme et moi n'avons aucune notion de ce qui a pu se passer. C'est même difficile à croire.

- C'est souvent le cas. Parfois il m'est difficile d'admettre certaines choses. J'aimerais que vous me disiez quand vous avez vu votre belle-sœur pour la dernière fois, quel air elle avait alors, en considérant ce que nous savons maintenant. Et aussi à quelle heure, d'après votre femme, elle a quitté la maison vendredi. Après ça, vous pourrez rentrer chez vous.

Je lui répétais ce que je savais, c'est-à-dire pas grand-chose, puis il me dit que je

pouvais partir, ce que je fis. Quand j'arrivai, la maison n'était pas éclairée et Ivy était couchée en haut, dans l'obscurité. Je pensai qu'elle s'était endormie d'épuisement mais, au moment où j'ouvris la porte de la chambre, je l'entendis remuer et s'asseoir sur le lit. Je compris alors qu'elle était restée couchée à attendre inlassablement dans l'obscurité avec la peur de me voir rentrer. Sa voix me parvint à travers cette double angoisse :

- Allume, dit-elle.

J'atteignis et pressai le bouton fluorescent sur le mur. Le brillant éclairage du plafond jaillit silencieusement ; Ivy et moi nous regardâmes. Elle se tenait très droite et je crus voir s'éteindre lentement l'éclat scrutateur de son regard. Puis elle dit avec une résignation morne et terrible :

- Elle est morte. Je lis dans tes yeux qu'elle est morte.

Elle se laissa délibérément tomber en arrière comme s'il lui fallait faire un grand effort pour se contenir et se coucha de côté, le visage tourné vers le mur.

J'aurais voulu qu'elle puisse crier. J'aurais voulu qu'elle puisse crier, ou pleurer, ou blasphémer... Mais elle ne cria ni ne pleura ni ne blasphéma une seule fois dans les jours qui suivirent. Elle resta couchée pendant deux jours puis se leva, s'habilla et reprit sa besogne habituelle dans la maison. Elle allait et venait tranquillement, parlant peu, avec un visage de pierre. Quant à moi, je passai pas mal de temps à ma thérapeutique habituelle : scier du bois. Je finis de débiter les arbres et commençai à fendre les gros rondins avec une hache.

Je parlai une fois encore à Ferguson, quand je vins chercher le corps après l'autopsie. Oui, il y avait eu une liaison avec un homme et Carla avait eu des

ennuis. Pendant deux mois environ. Cela avait été une triste journée pour elle quand, il y a six mois, elle était venue vivre avec Ivy et moi.

- Je le savais avant l'autopsie, dit Ferguson. Quand ce Dr Blaker apprit que sa patiente avait été assassinée, il parla beaucoup plus. Je ne sais pourquoi votre belle-sœur est allée le trouver plutôt qu'un autre mais ce qu'elle voulait d'abord, me dit-il, c'était un avortement. Il refusa tout en continuant à la voir parce qu'il la trouvait en mauvais état psychique. C'est ce qu'il m'a dit et c'est sans doute la vérité. Mais il peut être également vrai qu'il l'ait vue longtemps avant pour d'autres raisons. De toute évidence il est porté sur les femmes et votre belle-sœur était une jolie femme. Peut-être en dira-t-il encore davantage plus tard, nous verrons.

- Si le Dr Blaker est l'homme que vous recherchez, pourquoi ne s'est-il pas occupé d'elle tout simplement ? Je veux dire pour l'avortement. Cela aurait simplifié le problème.

- Je me suis posé la même question et j'y ai trouvé une réponse qui pourrait être la bonne ; mais ce n'est pas sûr. Peut-être ne voulait-elle pas d'un avortement. Peut-être est-ce lui qui le dit. Peut-être voulait-elle simplement le Dr Blaker et pensait-elle l'amener ainsi où elle souhaitait. Il est marié, vous savez. Il a une femme riche et une belle maison. Je veux dire que tout ça aurait été bien compliqué : une sale affaire.

- Avez-vous parlé à M. Paul ?

- Je lui ai parlé. Il n'avait pas grand-chose à dire, mais m'a promis d'essayer de se souvenir d'autres détails, si c'était possible.

- Qu'allez-vous faire maintenant ?

- Maintenant j'en arrive au plus difficile. Être un flic ne consiste pas seulement à

rester assis à réfléchir ou bavarder avec des coiffeurs et des médecins. Maintenant il faut que je trouve l'endroit où votre belle-sœur rencontrait cet homme. Sans doute un appartement ou un hôtel ; ou peut-être même un motel. Quoi qu'il en soit, il me faut le trouver. En fait, j'ai déjà envoyé des hommes mais je vais m'en occuper moi-même. Si cet endroit existe, nous le découvrirons ; il y aura sûrement là quelqu'un qui aura vu votre belle-sœur avec l'homme. Nous pourrions alors en obtenir une identification ou tout au moins une description. C'est ainsi que ça se passe.

- Il y a beaucoup d'endroits, dis-je. Ça me paraît impossible.

- Comme je vous l'ai dit, me répondit-il, c'est la partie la plus difficile.

Je n'allai pas au bureau durant une semaine, à cause des obsèques et pour rester auprès d'Ivy. L'enterrement se déroula dans l'intimité, avec seulement quelques parents et amis, de ceux qui sont suffisamment proches pour compatir. Après la cérémonie, Ivy s'occupa de la maison, de la cuisine et se referma sur elle-même. Je ne pouvais l'atteindre ni la consoler. Je fendis un tas de bois pour le chauffage. Il en faudrait beaucoup, pensais-je, pour réchauffer de nouveau la maison.

Vers la fin de la semaine, Ferguson vint me voir dans la soirée, et j'étais encore occupé à fendre du bois quand il arriva. Il traversa le terrain derrière la maison, le lit desséché de la rivière, et s'assit sur la souche d'un arbre que j'avais abattu.

- C'est un rude travail, me dit-il.

- J'en tire pas mal de joie.

- On tire souvent du plaisir d'un dur travail. Au début, ça paraît difficile, puis après on est en général content. Ainsi celui que j'ai fait... Je l'ai entrepris, terminé, et

maintenant je me sens plutôt satisfait.

- Avez-vous trouvé l'endroit ?

- Oui. C'était une chambre dans un hôtel bon marché. Je ne sais pourquoi les gens qui ont des liaisons clandestines choisissent souvent des hôtels miteux. Sans doute parce qu'ils se sentent eux-mêmes miteux. À moins qu'ils ne trouvent ça plus audacieux et plus excitant. Mais je crois plutôt que c'est parce que les hôtels de basse catégorie ne font pas d'histoires pour ce genre de complications. Quoi qu'il en soit, j'ai découvert l'endroit et aussi quelque chose de bizarre.

- Quoi donc ?

- Eh bien, cet homme a loué la chambre une fois par semaine durant les quatre derniers mois. Il payait un jour d'avance et arrivait toujours vers le milieu de l'après-midi. Il s'inscrivait sous le nom de Jerome Moore, de Chicago, mais c'était probablement un faux nom. Le bizarre est qu'il ne restait jamais toute la nuit. Il était toujours parti le lendemain matin, et personne de l'hôtel ne se souvient de l'avoir jamais vu dans la soirée ou la nuit. Cela vous suggère-t-il quelque chose ?

- Je ne sais pas... Quoi donc ?

- Sûr que vous trouveriez si seulement vous vouliez bien y réfléchir. Cela veut dire que ce type n'était pas de Chicago ou d'ailleurs mais d'ici. Il fallait qu'il rentre pour la nuit et elle aussi. Il leur fallait rentrer tous deux à la maison pour la nuit.

- On a vu Carla venir dans cet endroit ?

- Oui. Deux personnes l'ont identifiée d'après sa photo. Et il y avait aussi une photo dans le journal, vous savez. Elle arrivait l'après-midi peu après que le gars se soit inscrit. On l'a vue entrer dans la chambre et en sortir.

- Avez-vous un signalement de cet homme ?

- Oui. Une description générale. Un peu

plus grand que la moyenne, cheveux roux foncé, épaisses lunettes d'écaille. Pas tout à fait l'aspect d'un amant, n'est-ce pas ?

- Pensez-vous pouvoir l'identifier ?

- Je peux essayer. J'ai déjà essayé. En fait, M. Paul m'a été d'un grand secours. Vous ai-je dit qu'il m'avait promis de réfléchir à la chose ? Eh bien, il a fait une découverte. Il se trouve qu'il vend des perruques et, après avoir réfléchi, il s'est souvenu que votre belle-sœur en avait acheté une quatre mois auparavant.

- Qu'y a-t-il de surprenant à cela ? Les perruques sont très à la mode pour les femmes.

- Ce qui est surprenant, c'est qu'il ne s'agissait pas d'une perruque de femme, mais d'homme. Roux foncé.

- Vous voulez dire que Carla a acheté une perruque pour que son amant se déguise ?

- Ça m'en a tout l'air.

- C'est peut-être Paul qui est l'homme en question et il essaye de vous égarer.

- Je ne le pense pas. D'abord pourquoi m'aurait-il fourni de lui-même cette information ? En second lieu personne n'aurait eu besoin de la lui arracher. Il aurait pu simplement s'équiper lui-même. En fin de compte, je lui ai fait mettre une perruque rousse et des lunettes d'écaille avant de l'emmener à l'hôtel. D'après les témoins, ce n'est pas l'homme en question. J'en ai été heureux, à vrai dire, car j'aime bien ce type. Je n'aurais jamais cru avoir un jour de la sympathie pour un coiffeur comme lui, mais c'est pourtant le cas. D'autre part je n'aime pas beaucoup ce Dr Blaker, même si on est censé aimer les médecins. Peut-être est-ce à cause de ses cheveux coupés très court. J'ai tout de suite pensé que, pour porter la perruque, l'homme avait dû les couper comme ça. Il est très difficile d'avoir l'air naturel avec une perruque posée sur des cheveux longs

et épais.

- J'espère que vous ne suspectez pas tous ceux qui ont les cheveux courts. Les miens le sont.

- Je l'ai remarqué. Depuis combien de temps avez-vous les cheveux si courts, monsieur Maxwell ?

- Ça fait un bout de temps.

- Non, quatre mois. J'ai vu votre coiffeur, au centre commercial, et il me l'a dit. À peu près à l'époque où votre belle-sœur commençait à rejoindre son amant à l'hôtel. Environ deux mois après son installation chez vous.

Je levai ma hache et la laissai s'enfoncer avec fracas dans une souche, mais pas celle sur laquelle était assis Ferguson.

- Vous avez eu beaucoup de mal pour découvrir quelque chose que je vous ai dit moi-même. Que voulez-vous maintenant ? Voulez-vous que je mette une perruque rousse, des lunettes en écaille et que j'aille à l'hôtel avec vous ?

- J'avoue que j'allais vous le demander. J'y ai conduit le Dr Blaker après Paul. Il s'est démené comme un beau diable, mais je l'ai convaincu que c'était le moyen le plus sûr de se disculper. De toute façon c'était un essai pour rien et il me faut d'autres suspects. Voulez-vous accepter ? J'ai la perruque et les lunettes dans ma voiture.

- Cela ferait-il une différence si je refusais ?

- Je crois que oui, maintenant que je vous le demande. Après tout, je suis un flic et je dois parfois agir comme un flic.

- Dans ce cas, autant y aller.

Nous traversâmes le lit desséché de la rivière, remontâmes la pente et, contournant la maison, nous nous dirigeâmes vers la voiture. Je me retournai et aperçus au loin la hache enfoncée dans la souche. Le manche de noyer luisait dans la lumière du soir. Comme je le regardais,

un lambeau de poésie me revint à l'esprit, des années après l'avoir lu, du temps où je lisais encore de la poésie. Il me revint non pas mot après mot mais tout d'un coup, comme s'il s'était clairement gravé dans ma mémoire :

*Longtemps le repas m'attendra
Longtemps m'attendra la nappe
Longtemps aussi l'assiette vide,
Et le dîner sera froid.*

- Vous pouvez changer de vêtements si vous voulez, me dit Ferguson.
 - Autant garder ceux-ci, dis-je.
 - Ne voulez-vous pas dire au revoir à votre femme ?
 - Non. Je crois l'avoir déjà fait.
- Je montai sur le siège avant et il s'assit à côté de moi. Apparemment il n'avait pas l'air de se soucier de ce que je ferais et c'était mieux ainsi. Nous descendîmes l'allée et tournâmes sur la route qui nous conduirait en ville.
- Nous pourrions gagner du temps en n'essayant pas ce truc avec la perruque et les lunettes, suggéra Ferguson.
 - Non, rétorquai-je. Il faut toujours tenter sa chance.

UNE INTUITION QUE J'AI EUE...

(I Had A Hunch, And...)

par TALMAGE POWELL

Après un intervalle où le temps avait étrangement cessé d'exister, Janet se rendit compte qu'elle était morte.

Elle en éprouva une émotion légère, mais aucune crainte. Peut-être à cause de la façon insouciante dont elle s'était conduite durant sa vie.

Elle ne s'était jamais sentie aussi libre. Une pensée la fit se propulser et flotter à travers la grande maison, puis dehors, vers le ciel clair et illimité. Au-dessus de la ville, les étoiles étaient belles et brillantes. En bas, les lumières de la banlieue où elle était née, et où elle avait grandi, vécu, étincelaient comme pour répondre aux étoiles.

Toute cette aventure ravissait Janet et confirmait certaines de ses croyances, or il est toujours agréable de voir qu'on a eu raison. Elle excitait la curiosité toujours en éveil qui avait été l'un des principaux traits de son caractère. Et à présent il y avait tant de choses nouvelles à découvrir. Elle revint dans le hall de sa maison et contempla son corps gisant, inanimé, au pied du large escalier en spirale.

Bon sang, j'étais vraiment une jolie femme !
se dit-elle. *Oui vraiment.*

Le corps étendu au pied de l'escalier était mince et vêtu d'une robe de soirée noire, très simple ; l'épaisse chevelure brune s'était éparpillée en éventail sur le tapis. Le beau visage tendre était calme... comme dans un sommeil innocent et sans rêves.

Seul l'angle bizarre du cou svelte révélait la véritable nature de ce sommeil.

Un sentiment de nostalgie s'empara d'elle. *Il me faut accepter cet état de choses. Tout, oui tout ceci est vraiment admirable, mais je regrette de n'avoir... - qu'elle n'ait pas eu droit à un peu plus de temps...*

La grande maison était silencieuse. Des lumières brillaient sur la mort, dans la solitude.

Janet se rappela qu'elle était rentrée à l'improviste pour changer de chaussures. En sortant de la voiture, devant le country-club, elle avait coincé le talon de son soulier qui s'était brisé.

- Je ne serai pas longue, promit-elle à Cricket, Tom et Blake.

- Nous vous attendrons pour dîner, avait dit Blake, lorsqu'elle avait refusé son offre de la reconduire chez elle.

Une fois dans la maison, elle avait atteint le haut de l'escalier, lorsqu'elle avait entendu du bruit dans sa chambre à coucher.

Ayant toujours eu les nerfs solides, elle avait traversé sans bruit le palier. Murgy était passé par là. Murgy. Ce bon vieux Murgy qu'elle connaissait depuis sa naissance. Il était sans âge. Il travaillait pour la famille depuis toujours... Murgatroyd faisait autant partie de l'existence de Janet que la maison, les chênes, la pelouse, la voiture dans le garage au-dessus duquel Murgy habitait un petit appartement.

Au début, elle n'y avait rien compris. Accroupie dans le vestibule, regardant par l'entrebâillement de la porte, elle avait aperçu un Murgy complètement étranger. Celui-là avait un visage glacé, mais des yeux brûlants d'avidité. Et il se déplaçait avec beaucoup plus de rapidité et de décision que le Murgy qu'elle connaissait depuis toujours.

Il était en train de voler les bijoux de Janet. Il les prenait dans un petit coffre-fort mural et les remplaçait par des faux. Des faux excellents qui avaient dû lui coûter très cher. Mais, quoi qu'il eût dépensé, ce n'était rien comparé à la fortune qu'il glissait sous son veston. Janet le vit comparer un bracelet en faux diamants avec le vrai. La copie était si parfaite que Janet aurait pu vivre des années sans s'apercevoir qu'une grande partie de son héritage s'était volatilisée.

Au moment où elle vit le vrai bracelet de diamants disparaître dans la poche de Murgy, elle murmura son nom.

Il réagit comme un homme qui vient de recevoir une décharge électrique. Effrayée, Janet tourna les talons et s'enfuit. Il la rattrapa en haut de l'escalier.

Elle voulut lui dire qu'elle tiendrait compte de ses années de service, qu'elle lui donnerait une chance de s'expliquer, de se défendre.

Mais lui ne laissa pas à la jeune femme le temps de parler. Il la poussa brutalement de ses deux bras étendus. Elle tomba, en poussant un cri, s'efforçant de se rattraper à quelque chose pour enrayer sa chute.

Le choc fut terrible. Elle aperçut une lueur aveuglante, éprouva une brève douleur...

Murgy descendit l'escalier. Il regarda un moment sa victime, en s'essuyant les mains sur un mouchoir. Il avait écouté et n'avait entendu aucun bruit : Janet était donc revenue seule. Tout s'était bien passé. Le talon de sa chaussure gauche s'était même détaché au cours de la chute. La décision de Murgy se lisait sur son visage. Il allait remonter à son domicile. On découvrirait sans lui le cadavre de Janet et on conclurait à un accident.

Janet cessa d'examiner ce qui avait été naguère son propre corps.

Murgy, vous n'auriez jamais dû faire cela. Il

existe un équilibre dans l'ordre des choses et vous y avez porté atteinte. Il n'y a qu'une seule façon de le rétablir, Murgy, c'est d'expié votre faute. D'ailleurs, ma liberté complète est à cette condition.

Janet eut brusquement conscience d'une présence dans le hall.

Cricket était entrée. Cricket, Tom et Blake, se demandant pourquoi Janet n'était pas revenue, avaient commencé à s'inquiéter et avaient voulu savoir la cause de ce retard.

Cricket était une fille blonde et svelte, pas très intelligente, mais bonne et serviable ; elle aperçut le cadavre, au pied de l'escalier, porta les mains à ses tempes et ouvrit une bouche immense.

Janet se précipita vers elle. Dans son nouvel univers de silence, elle ne pouvait entendre les cris de Cricket, mais elle savait que son amie s'était mise à hurler. Les yeux bleus rieurs de Cricket avaient perdu toute leur gaieté. Ils étaient affreusement exorbités.

Pauvre Cricket. Je ne souffre pas, Cricket.

Elle s'efforça de lui faire sentir sa compassion.

Mais elle comprit aussitôt que son amie n'était pas consciente de cette tentative. Jamais Cricket, ou qui que ce fût, ne se rendrait compte de sa présence.

Blake et Tom avaient rejoint la jeune fille. Tom la conduisait vers un divan. Blake s'avança, hésitant, vers le corps gisant au pied de l'escalier.

Puis il s'agenouilla près du cadavre. Il étendit les doigts comme pour la toucher, mais ses mains retombèrent le long de son corps. Il se releva, son beau visage brun crispé par le chagrin.

Il se retourna, rejoignit Tom et Cricket en chancelant. La jeune fille était secouée de sanglots convulsifs. Tom lui passa un bras autour des épaules. L'émotion et l'effroi

faisaient ressortir les taches de rousseur sur le visage maigre et pâle de la jeune fille.

Ils discutaient de leur découverte ; Janet pouvait sentir leur épouvante et leur chagrin. Ils lui étaient presque palpables. Elle avait l'impression de pouvoir presque atteindre les limites de leur essence, de leur personnalité, avec sa propre essence, sa propre personnalité.

Blake avait décroché le téléphone pour appeler un médecin.

Avant l'arrivée de ce dernier, Murgy entra. Janet s'approcha de lui puis recula comme devant un reptile visqueux.

Il s'était mis à parler. *Il disait, sans doute, qu'il avait entendu un cri.*

Puis Blake passa devant lui et Murgy jeta un regard vers l'escalier.

Des vibrations cosmiques passèrent à travers Janet tandis qu'elle glissait, avec Murgy, vers le cadavre.

Elle sentait qu'il tentait de dominer ses nerfs, que la chose fangeuse et sombre qui était en lui stimulait sa chair, maîtrisait son cerveau et contrôlait ses émotions afin de survivre à tout prix.

La tempête affective qui faisait rage en Murgy était si forte que Janet s'écarta à nouveau de lui.

Murgy s'agenouilla près du corps et se mit à pleurer. Et Blake l'aidait à s'asseoir sur un fauteuil ! L'équilibre du cosmos était rompu.

Janet essaya de transmettre un message à Blake. Elle s'y efforça intensément. Le seul résultat fut que Blake jeta à Murgy un regard étrange, comme si la douleur de Murgy lui paraissait un peu suspecte.

Puis il alla lui chercher un verre d'eau. Janet tourna son attention vers Cricket et Tom. Tom avait un esprit plein de vigueur et de ténacité. Janet s'acharna sur lui, mais il était trop absorbé par ses pensées.

Par des souvenirs que Janet devinait vaguement. Il songeait à elle et aux bons moments passés ensemble avec leurs autres amis.

Cricket, elle, ne pensait à rien. Le choc l'avait abasourdie au point que son esprit était vide de tout sentiment.

Janet se percha en haut de la porte d'entrée et contempla la scène :

Écoutez, mes enfants. C'est lui qui m'a tuée. Murgy est un assassin. Ne laissez pas son crime impuni.

Le Dr Roberts arriva. Il dit quelques mots aux vivants et se tourna vers la morte. Il demeura un moment immobile et son chagrin se répandit autour de lui comme une aura noire, qui envahit toute la pièce. Il avait mis Janet au monde, avait soigné ses rhumes, remis en place le bras qu'elle s'était cassé lors d'une chute de cheval, pendant des vacances d'été. Il avait passé toute une nuit à ses côtés quand il avait dû lui apprendre la mort de ses parents, tués dans un accident d'avion, et lui avait annoncé qu'elle devait désormais vivre seule dans la grande maison, avec pour toute compagnie Murgy et son intendante. Janet vola jusqu'au médecin, se rappelant que ce visage large et carré, cette barbe blanche, avaient toujours symbolisé pour elle la force et l'intelligence.

Il faut que vous compreniez, docteur. C'est Murgy le coupable. Il a une veine incroyable. Le hasard a merveilleusement servi ses projets diaboliques : mon arrivée ici, toute seule, avec mon talon brisé.

Puis elle retomba en arrière, épouvantée. C'était comme si elle s'était violemment heurtée à un mur noir, le mur d'une crypte où le Dr Roberts aurait enfermé une partie de lui-même. *Elle ne l'atteindrait jamais, parce qu'il n'avait pas la foi. Pour lui, un homme mourait comme meurt un chien ou un singe. C'était ce qu'affirmait le médecin.*

Janet s'approcha d'une table où se trouvaient des plantes vertes, et observa ce qui se passait autour d'elle.

Elle vit le Dr Roberts terminer son examen. Il s'entretint avec Blake. Il regarda le talon brisé et hocha la tête.

Il jeta ensuite sur Cricket un coup d'œil professionnel. Il ouvrit sa trousse, sortit une seringue et fit une piqûre à la jeune fille. Puis il s'adressa à Tom et ce dernier emmena Cricket hors de la pièce.

Le médecin expliquait quelque chose à Blake. Finalement Blake inclina la tête.

Janet reprit brusquement espoir.

Bien entendu, ils vont téléphoner à la police. C'est une formalité obligatoire, lorsqu'il arrive un accident de ce genre.

Elle sentit la chose noire et visqueuse se renforcer en Murgy, sentit son assurance perverse et sa confiance en soi.

Janet savait que c'était là sa dernière chance. Il fallait que l'équilibre fût rétabli. Sinon, elle resterait liée à la terre jusqu'à ce que Murgy mourût à son tour et qu'une justice suprême restaurât enfin l'équilibre cosmique.

Mais s'ils envoient quelqu'un comme le Dr Roberts ?

Le policier arriva enfin.

C'était un homme vigoureux, avec des cheveux clairs et de gros yeux, dont le menton semblait avoir été taillé dans du vieux chêne. Son nez avait été cassé, à un moment quelconque de son existence, et s'étalait de guingois sur son visage.

Janet flotta au-dessus de lui.

Regardez Murgy !

Bon sang, à la seconde même où vous êtes entré, la vérité, toute nue, se voyait dans ses yeux !

Absorbé par sa tâche, le policier s'avança vers la forme inerte, au bas de l'escalier. Il regarda la chaussure gauche, puis les marches.

Au bout d'un moment, il les gravit, examina le tapis, la rampe ; il mesura des yeux la longueur de l'escalier.

Puis il redescendit lentement.

Il s'arrêta et contempla le beau corps juvénile.

Sa compassion envahit la pièce. Janet avait l'impression qu'elle pouvait s'y accrocher comme à une bouée.

Janet fit un nouvel effort où elle mit toute sa volonté.

C'était Murgy ! Regardez-le ! C'est lui l'assassin !

Le policier jeta un coup d'œil sur Murgy, mais aussi sur les autres.

Il se mit à parler avec le Dr Roberts.

Janet restait tout près du policier.

Elle savait que si elle avait eu l'occasion de le rencontrer dans la vie, il y aurait eu, entre eux, une compréhension tacite.

J'ai connu beaucoup de gens comme ça. Chacun de nous a rencontré des êtres qui lui sont sympathiques ou antipathiques à première vue.

En ce moment, vous les examinez, vous vous faites une opinion sur eux, en les regardant dans les yeux, en leur parlant, vos antennes affectives effleurent les leurs.

Je sens votre respect pour le docteur.

Je sens votre aversion tandis que vous parlez avec Murgy. La chose sombre est profondément cachée en lui, mais vous devinez tout de même sa présence.

Il ne suffit pas de la deviner. Il faut que vous passiez de l'intuition à l'action !

C'est Murgy qui m'a tuée.

Il faut que l'équilibre soit rétabli.

Le policier interrompit son entretien avec Murgy. D'autres officiels venaient d'entrer. Ils prirent des photos, deux d'entre eux, vêtus de blanc, emportèrent le corps sur une civière.

Puis tout le monde sortit, à l'exception du policier.

Blake partit, le médecin partit. Murgy se tenait là, les larmes aux yeux. Le policier lui toucha l'épaule et lui parla.

Janet barrait le seuil de la porte, mais Murgy ne le savait pas. Il sortit, traversa la pelouse et gagna son appartement, au-dessus du garage.

Le policier demeura seul. Le chapeau à la main, il regarda, avec des yeux lourds de tristesse, un point précis à la base de l'escalier.

Il était nettement plus jeune que son visage rude et son nez cassé ne le laissaient paraître, jeune et triste parce qu'il avait vu la beauté morte. Jeune, triste et sensible.

Janet se pressa contre lui.

Pour moi, tout va bien. Vous comprenez ? Je ne souffre pas. Tout serait beau, ici, sans la rupture d'équilibre causée par l'acte de Murgy.

Ça n'a pas été un accident. Ne croyez pas ça. Murgy est coupable. Il ne vous a pas été sympathique. Vous avez senti en lui quelque chose de louche.

Pensez à lui ! Ne pensez qu'à lui !

Ne partez pas encore. Demandez-vous si vous n'abandonnez pas la partie trop rapidement. Ne devriez-vous pas approfondir votre enquête ?

Il passa une main dans ses cheveux. Il semblait se poser une question. Il mesurait de nouveau l'escalier du regard.

Elle pouvait sentir la ferme et tranquille discipline que cet homme avait acquise par des années d'entraînement et de pratique. Il ne cessait jamais d'interroger, de rechercher mentalement l'improbable, le détail insolite.

Oui, oui ! Vous sentez que quelque chose sonne faux.

La chaussure. Si une jeune fille était rentrée chez elle pour la changer, serait-elle montée au premier étage, puis redescendue avec ce

même soulier abîmé ?

Oh, la question est claire et elle vous obsède.

C'est une question très intéressante.

Ne la lâchez pas. Suivez-la. Pensez-y.

Il restait là, à se gratter la mâchoire. Il monta l'escalier, longea le palier. Entra dans plusieurs chambres et trouva celle de Janet.

Là, il ouvrit un placard ; regarda les chaussures.

Il parut décontenancé. Puis il revint vers l'escalier, et, de nouveau, évalua mentalement sa longueur.

Finalement, il secoua la tête et sortit de la maison.

Revenez ! Il faut que vous reveniez.

Elle ne pouvait pas l'atteindre. Elle savait qu'il ne reviendrait pas. Elle se percha donc sur le toit de sa voiture au moment où celle-ci prenait un tournant, à cent mètres de la maison.

Il prit la direction du centre de la ville. Il arrêta la voiture dans le parking du commissariat central. Il entra dans le bâtiment et gagna son bureau.

Un autre homme s'y trouvait, un homme plus âgé. Ils parlèrent ensemble un moment, puis l'inconnu s'en alla.

Le policier s'assit à son bureau. Il prit une plume et attira vers lui un formulaire.

Janet se pencha sur le bureau.

Non. Ne remplissez pas ce formulaire. Ne considérez pas ma mort comme accidentelle.

C'est Murgy qui m'a tuée.

Le policier se mit à écrire.

C'était un meurtre.

Il écrivit quelques lignes et s'arrêta.

Allez trouver Murgy. Il était seul dans la maison lorsque c'est arrivé. Vous ne comprenez donc pas que lui seul peut être coupable ?

Il mâchonna l'extrémité de sa plume.

Songez à la chaussure. Je suis montée au premier, mais je n'ai pas changé de souliers.

Il passa un doigt sur son nez écrasé et se remit à écrire.

Bien, mon garçon, si vous y tenez, allez-y. Terminez le rapport. Appelez ça un accident. Mais je n'abandonne pas la partie. Je m'accrocherai. Je vous jetterai le nom de Murgy en pâture si souvent que vous croirez faire de la dépression nerveuse parce qu'il y a trop longtemps que vous êtes flic.

Prêt ? On y va, mon ami, cela ne cessera jamais : Murgy, Murgy, Murgy murgy murgy murgy.

Il rentra chez lui. Il prit une douche, il se coucha. Il éteignit la lumière.

Au bout d'un certain temps, il se retourna sur l'oreiller et lui donna un coup de poing. Finalement, il rejeta les couvertures d'un geste irrité, alluma la lumière, s'assit sur le bord de son lit et fuma une cigarette.

Il y avait un téléphone près du lit et un bloc-notes près de l'appareil.

Tout en fumant, le policier s'amusa à tracer, d'abord un talon pointu, puis les contours d'une maison. Il n'était pas très doué pour le dessin. Il regarda celui de la maison et écrivit dessous : « Aucune porte n'a été forcée. Il n'y avait que ce domestique dans les parages... »

Il dessina une paire d'yeux de hibou et les entoura de noir. Puis il ajouta quelques lignes pour former un visage.

Il arracha la feuille, la froissa et la jeta dans la corbeille à papiers. Il écrasa sa cigarette, éteignit la lumière pour la seconde fois, boxa son oreiller d'un geste décisif et jeta sa tête dessus.

Il atteignit le mur du sommeil. Commença à le franchir. Les cellules se décontractèrent, les barrières commencèrent à vaciller, à se diluer.

Janet s'approcha de lui.

Murgy, murgy, murgy, M U R G Y !

Il se retourna et tira confortablement les

couvertures sur ses épaules. Puis il les rejeta, se leva du lit et donna la lumière. Il était encore énervé au moment où il sortit de la pièce.

Il demeura assis pendant de longues minutes dans la voiture obscure avant de la mettre en marche. Il conduisit sans but pendant cinq cents mètres environ et son esprit était composé d'un million de meules grinçant les unes contre les autres. Il s'arrêta devant un bar et y entra.

Il s'assit, tout seul, au bout du comptoir. Il but un, deux, trois verres. Son visage reflétait toujours sa perplexité intérieure.

Deux autres verres.. Ils ne l'aidèrent en rien. Le front du policier se creusa encore davantage.

Janet se balançait au goulot d'une bouteille de cognac : *Vous feriez mieux de penser davantage à Murgy. Pourquoi ne pas le suivre, ne pas le guetter ? Il n'est pas dans son assiette. Il va vouloir se débarrasser au plus vite de ces bijoux chez un receleur et il se tiendra prêt à filer si les faux bijoux sont découverts.*

Le policier leva les yeux et regarda le poste de télévision, au-dessus du bar. Il s'arrêta de penser au long escalier, au talon cassé, à Murgy et à diverses hypothèses. Son esprit s'accrocha à ce qu'il voyait sur le petit écran.

Un speaker local, au visage mélancolique, parlait de Janet et de sa mort. Il n'était qu'une image à deux dimensions et Janet ne pouvait rien sentir à son sujet. Il prenait tout son temps et elle pouvait simplement deviner qu'il parlait de ses antécédents, de sa famille à elle. L'écran montra certaines vieilles photos de presse, dont l'une avait été prise lorsque Janet avait fait la quête pour l'hôpital des enfants paralysés. Janet n'avait pas recherché la publicité et elle eût préféré que l'émission ne donnât pas ces détails.

Il y eut tout à coup un bruit au comptoir. Un gros homme chauve, au teint empourpré par l'alcool, acclamait l'image sur l'écran.

Janet en sentit un vif déplaisir. *Je vous assure que je n'ai jamais été la play-girl riche et dégénérée pour laquelle vous semblez me prendre, monsieur.*

La force de l'explosion mentale survenue au comptoir força Janet à s'élever jusqu'au plafond. Elle vit que l'attitude du gros homme avait également agacé le jeune policier. Il sortit du bar en claquant la porte derrière lui. Et il était tellement furieux qu'il traversa la rue sans regarder.

Janet poussa un hurlement silencieux.

Le jeune homme leva les yeux au moment précis où le taxi tournait dans la rue. Il voulut reculer. Mais il avait bu un verre de trop. Instantanément, il devint une coquille vide de chair et de sang, qui se transformerait bientôt en poussière, et qui gisait désarticulée au milieu de la rue. Un chauffeur, terrifié, mais innocent, émergeait de son taxi et un petit groupe de gens sortaient du bar pour contempler le spectacle.

Janet comprit qu'elle était battue. Jamais la défaite de la chair n'avait été si douloureuse. Janet aurait pu posséder les étoiles. Maintenant, il lui faudrait attendre très, très longtemps. Jusqu'à la mort de Murgy. Ce n'était pas l'attente qui serait le plus pénible. Ce serait l'emprisonnement dans cet état incomplet. C'était une torture, une souffrance indicible, que d'être mêlée implacablement à une injustice cosmique.

Janet se réfugia dans l'ombre la plus épaisse qu'elle put trouver et y demeura jusqu'à ce que le spectacle, dans la rue, fût terminé, que la police fût venue et repartie.

Propulsée par une onde mentale, pleine

d'amertume, Janet retourna à sa maison. Elle traversa le toit et s'installa dans le vestibule.

Tant qu'elle avait gardé de l'espoir, elle n'avait pas éprouvé toute la puissance torturante dont ce vestibule était doté. À présent, elle la ressentait.

- Bonjour, beauté !

D'où cette pensée lui était-elle venue ? Elle tourbillonna sur elle-même comme une nébuleuse en miniature.

- Ne vous inquiétez pas, je suis là.

Il s'approcha en tournoyant. *Son policier !*

- Vous !

- Pour sûr ! J'ai été tellement surpris de voir où je me trouvais que je n'ai pas pu vous rejoindre pendant que vous vous cachiez près du lieu de l'accident. Vous savez, on vous *sent* encore plus belle qu'on ne vous voit.

- Eh bien, merci pour ce compliment. Et votre laideur, mon ami, n'était que charnelle. Mais ne vous occupez pas de moi.

- Pourquoi pas ?

- Je suis coincée ici. Vous n'avez pas arrêté Murgy...

- J'avais une intuition au sujet de ce type...

- Une intuition ? C'était moi qui essayais de vous faire comprendre que le vieux était coupable.

- Vraiment ? Eh bien, j'avais l'intention de le tenir à l'œil.

- J'essayais également de vous y inciter. Vous comprenez, je l'ai surpris en train de voler mes bijoux.

- Et moi qui ai tout gâché !

- Vous n'aviez pas voulu vous faire tuer par cette voiture ?

- Malgré tout, je passerai l'éternité à battre ma coulpe. Vous êtes sûre que vous ne pouvez pas m'accompagner ?

- Non. Allez-vous-en vite.

Il partit à contrecœur et elle le sentit. Ce

fut l'ultime épreuve.

- Écoutez, mon nom est Joe.

Il était revenu.

- J'ai une idée. Cela vaut le coup d'essayer.

Ça faisait tellement de bien de le revoir.

- Mon supérieur, le lieutenant Hal Dineen. C'est le flic le plus intelligent et le plus tenace qui ait jamais existé. Pour commencer, mon rapport va lui mettre la puce à l'oreille. C'est à lui de découvrir les mêmes faits que vous vous efforciez de me révéler. Je n'ai fait qu'un saut d'ici au bureau et je suis revenu. Un seul regard sur Dineen m'a fait comprendre que ma rencontre avec ce taxi avait pulvérisé ses barrières mentales. Il était à son bureau en train de lire mon dernier rapport. Si vous seule avez pu faire ce que vous avez fait, rendez-vous compte du résultat que nous obtiendrons, en nous y mettant à deux de toutes nos forces, si nous atteignons Dineen, dans l'état d'esprit où il se trouve en ce moment.

Janet bondit jusqu'au plafond. Joe l'y rejoignit.

- Janet, Dineen est très porté sur les intuitions. Il y croit dur comme fer. Vous êtes prête à lui assener une bonne dose d'intuition, dont il parlera jusqu'à sa mort ?

- Allons-y.

Allons-y, mon chéri.

* * *

Le lieutenant Hal Dineen parlait à un de ses collègues.

- Je ne sais pas. Ça s'est passé comme ça. C'est parce que je suis un flic, je suppose, dont le subconscient reconnaît et classe des informations qui échappent aux yeux, aux mains et aux oreilles. C'est une intuition que j'ai eue au sujet de ce vieux

serviteur de famille. On a tous de ces intuitions. Moi en particulier. J'en ai souvent. Celle-là, impossible de m'en débarrasser, et je me suis dit...

UNE PROMOTION DE POIDS

(A Weighty Promotion)

par BRUCE HUNSBERGER

Charlie ne pouvait s'empêcher de secouer la tête, en émettant de petits clappements. Enfin quoi, il était intelligent, instruit, excellent homme d'affaires ! Il vivait aux États-Unis et au XXe siècle ! Or voilà qu'il roulait à travers la Pennsylvanie à la recherche d'un médecin plus ou moins sorcier.

Il y avait quelque chose de paradoxal à se rendre chez un adepte de sciences occultes par un après-midi aussi ensoleillé. Tout en roulant, Charlie se rappelait comme tout avait commencé un autre après-midi, plusieurs semaines auparavant, lorsque Phil Burns et lui s'étaient arrêtés au Yardley Lounge pour y boire un verre. Cet après-midi-là, le bruit courait que Stew Goetz avait été choisi pour occuper le poste directorial qui venait de se trouver vacant et que Charlie ambitionnait d'avoir.

- Je ne comprends vraiment pas, Phil... Je suis pourtant beaucoup plus capable que Stew Goetz !

- Certes, confirma Phil en prenant une olive. Ça, tout le monde le sait.

- Alors pourquoi est-ce lui qui est promu ?

- Prends un autre verre et n'y pense plus.

- Mais je veux y penser, au contraire ! Je veux savoir pourquoi je n'ai pas eu cette place qui me revenait en toute justice.

Phil fit signe pour qu'on renouvelât les consommations, puis dit :

- Tu veux vraiment le savoir ? Je ne suis pas certain que tu puisses encaisser la vérité.

- Phil, je me suis toujours efforcé de

pratiquer l'autocritique. Dis-moi en quoi j'ai manqué, et j'y remédierai.

- Ce n'est pas toi, Charlie.

- Non ? Alors, de quoi s'agit-il ?

- Pas de *quoi*, Charlie, mais de *qui*. De ta femme.

- Ma femme ? bredouilla Charlie. Qu'est-ce qu'Alice vient faire là-dedans ?

- Elle est grosse, Charlie.

- *Grosse* ?

- Oui, grosse, répéta Phil, gêné de voir que l'exclamation de son ami avait attiré sur eux quelques regards. Je suis désolé, Charlie...

- Je n'ai jamais rien entendu de plus ridicule ! Je ne vois pas en quoi cela pourrait influencer sur ma promotion !

- Charlie, tu le sais aussi bien que moi, ce sont les femmes qui poussent leurs maris à nommer X ou Y à tel poste. Être l'homme le plus compétent pour occuper ce poste ne suffit pas pour que tu décroches la timbale. Si ta femme détonne dans les réceptions de ces dames, tu continueras à faire du surplace.

- Ce n'est pas juste, voyons ! se plaignit Charlie.

- Juste ou pas, c'est comme ça, déclara Phil en s'octroyant une autre olive. Nous savons tous que tu mérites d'être nommé à ce poste, mais Alice te handicape.

- Pourquoi donc ? Elle est intelligente, spirituelle, c'est une épouse et une mère idéale, une excellente femme d'intérieur...

- Charlie, je te l'ai dit : elle est grosse. Écoute : jusqu'à présent, tu as gravi pas mal d'échelons et c'est normal ; quand un garçon est doué, on lui donne de l'avancement. Tu es arrivé par tes seuls mérites au niveau où tu es, mais tu as été tellement accaparé par ton travail que tu n'as pas pris le temps de te détendre en regardant un peu autour de toi, pour analyser les raisons de la réussite.

Atteindre le sommet, Charlie, c'est un travail d'équipe. L'équipe que tu formes avec ta femme. Pour parvenir tout en haut, un homme a besoin d'une femme qui plaise aux autres femmes, parce que c'est par les femmes qu'on arrive. Un homme n'est nommé à un poste que si sa femme est jugée digne par les autres épouses des cadres supérieurs d'accéder à leurs réceptions. Si ça n'est pas le cas...

Phil vida son verre et enchaîna :

- Regarde ta femme objectivement... Tu dis qu'elle est intelligente. Cela signifie qu'elle lit beaucoup, alors que les autres femmes regardent la télévision. Tu dis qu'elle est spirituelle : les autres sont rosses. Alice, selon toi, est une excellente femme d'intérieur, et c'est donc qu'elle se plaît davantage dans son intérieur que chez les autres. Quant à être une épouse et une mère idéales... Nous sommes au XXe siècle, Charlie, et cela ne compte plus. Il te faut réviser ton sens des valeurs.

- Mais, Phil...

- Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas ces qualités que ta femme est censée posséder, qui l'empêchent de s'intégrer. Crois-moi : au bout de quelques mois passés avec ces dames, elle serait exactement comme elles. Tu aurais une bonne, une nurse, un... Mais à quoi bon continuer ? Tu as sûrement compris.

-- Je n'aurais jamais imaginé...

- Eh bien, fais-moi confiance, je parle par expérience. Ma femme est une peste, une teigne, une harpie. Mais - et c'est ça qui fait toute la différence - c'est une peste, une teigne, une harpie *mince*. Je pense d'ailleurs que c'est pour cette raison qu'elle a un tel caractère. Toujours à demi morte de faim, elle en veut au monde entier. Il en va de même pour tous ceux qui sont dans son cas. Regarde autour de toi !

- Mais pourquoi ne mange-t-elle pas ? s'étonna Charlie. C'est si simple...
- Pour devenir grosse et heureuse...
- Comme Alice, comme ma femme, qui a toujours le sourire et passe son temps à nous chouchouter, les enfants et moi.
- Charlie, je croyais te l'avoir fait comprendre : ce n'est pas bien vu d'être gros.
- Tu es dingue !
- Mais non, je suis simplement réaliste. Regarde les journaux de mode, les magazines féminins, les publicités à la télé. Les filles qu'on y voit ont toutes l'air de réfugiées d'un pays où régnait la famine. Mets-toi-le dans la tête ; la minceur est *in*.
- Qui édicté ces règles esthétiques ?
- Peu importe. Ce qui compte, c'est que toutes les femmes partagent ce sentiment, et si la tienne ne fait pas comme les autres, tu n'auras pas d'avancement.
- C'est révoltant !
- Pense à toutes ces autres femmes qui ont dû se priver de boire et de manger, tandis que la tienne se gobergeait à plaisir. Elles sont jalouses et furieuses. Sachant que ta femme s'en moque, c'est à toi qu'elles font supporter le poids de leurs frustrations. Charlie, aussi longtemps que ta femme sera grosse et heureuse, tu n'accéderas pas au sommet.
- Tu en parles avec assurance...
- Oui, parce que, ma femme s'intégrant parfaitement, mon étoile est en pleine ascension. Et pour cette raison, la semaine prochaine, il ne me sera plus possible de venir ici après le bureau pour prendre un verre avec toi.
- Phil ! s'exclama Charlie, sidéré.
- Oui, Charlie : contrairement au bruit qui court, ça n'est pas Steve Goetz qui est nommé à la direction, mais moi. Midge a arrangé ça avec Arlene, la femme de M.

Ferris. Étant désormais un échelon au-dessus de toi, je ne pourrai plus me montrer en ta compagnie : fréquenter des subalternes me ferait mal noter en période probatoire. Il faut toujours regarder au-dessus de soi, pas en dessous. Bref, je pense que tu m'as compris : qu'une femme ait de l'intelligence, de la culture, du goût, de l'esprit... on peut le lui pardonner à condition qu'elle soit mince. Mais si elle a une apparence rebondie en sus de tout cela, alors c'est trop.

- Qu'est-ce que je peux faire, Phil ?

- Convaincre ta femme de suivre un régime amaigrissant.

- Mais, Phil, c'est que je l'aime comme elle est ! Ses rondeurs me plaisent, à moi !

- Oui, mais toi, tu ne comptes pas. C'est l'opinion des autres femmes qui régit l'avancement. Dès ce soir, pousse ta femme à réduire le nombre de calories qu'elle absorbe. Sur ce, conclut Phil en regardant sa montre, il faut que je me sauve. J'ai eu beaucoup de plaisir à te connaître, Charlie.

Au cours du dîner ce soir-là, pensant à la chance de Phil, Charlie considéra sa femme d'un œil noir ; mais elle était si occupée à les servir de lasagnes, lui et leurs quatre enfants, qu'elle n'en eut même pas conscience. Il était agacé de la voir rire et plaisanter, et puis la façon dont elle savourait chaque bouchée riche en calories l'irritait au point qu'il finit par émettre un grognement rageur.

- Qu'y a-t-il, mon chéri ? Tu veux un peu plus de lasagnes ? Tu sais, tu devrais te garder une petite place pour le dessert : j'ai fait une charlotte à la framboise avec beaucoup de crème fouettée.

- Écoute, Alice, il va falloir mettre un terme à de telles ripailles !

- Pourquoi ? Nous sommes en Amérique, terre d'abondance. Mange ce qui te fait

envie, y en a d'autres chez le marchand !
rétorqua-t-elle en riant.

- Je ne plaisante pas, Alice. Il faut te mettre au régime. Tu es vraiment trop grosse : on dirait que tu vas éclater !

- Moi ! fit-elle en riant de plus belle. Parle pour toi, Charlie. Regarde un peu cette bouée de sauvetage que tu as autour de la taille !

- Je le sais, reconnut-il, mais je ne compte pas.

- Je ne compte pas non plus... J'entends : les calories. Alors, cette charlotte, la veux-tu maintenant ou plus tard ? Désires-tu prendre le temps de digérer un peu avant le dessert ?

- Non, soupira Charlie, sers-la maintenant. Il en avait déjà l'eau à la bouche.

- Nous allons en garder un morceau pour après la télé, dit Alice par-dessus son épaule avant de plonger vers les profondeurs du réfrigérateur.

Il ne pouvait vraiment pas lui demander d'entreprendre un régime, et il éprouvait un sentiment de culpabilité rien que d'avoir envisagé de le faire. Il se dit que peu lui importait ce que pensaient « ces dames », et même son avancement. Il avait une femme heureuse et absolument merveilleuse, c'était là l'essentiel.

En dépit de quoi, son caractère changea : au bureau, au moindre prétexte, il se montrait hargneux, et à la maison sans même de prétexte. Sa carrière était bloquée, parce qu'il avait épousé une grosse femme heureuse.

Tous ces types qui avaient des femmes osseuses et agressives ne connaissaient pas leur bonheur !

Le vendredi où la nomination de Phil fut officiellement annoncée, Charlie se sentit particulièrement déprimé. Tout le service arrêta le travail un peu plus tôt pour aller fêter la chose au Yardley Lounge.

Charlie avait l'intention de s'y rendre également, mais parce que le temps était absolument splendide il roula hors de la ville, à travers la campagne.

À quelques kilomètres sur la route, il avisa une auberge rustique, où il décida de s'arrêter boire une bière. Le bar était désert, la bière exquisite, et, lorsqu'il en eut bu plusieurs verres, Charlie sentit les muscles de son visage s'affaïsser, comme las de sourire perpétuellement. Témoin de cette transformation, le barman comprit qu'il était bon pour une confession et se rapprocha. D'une voix un peu rauque, Charlie lui raconta sa triste histoire.

- Et tout ça parce que votre femme est grosse ? compatit le barman.

- Parce qu'elle aime manger, rectifia Charlie. Si elle pouvait manger sans grossir, tout irait bien ; mais pour cela, il faudrait un magicien.

- Ah ? fit le barman en haussant les sourcils. Alors, je suis peut-être en mesure de vous aider.

- Vous ? s'esclaffa Charlie. Je sais que les barmen ont la réputation d'être psychologues... Ne me dites pas que, de surcroît, vous êtes médecin ?

- Non, mais mon frère l'est. À vrai dire, c'est aussi ce qu'on appelle un guérisseur, et c'est pourquoi j'ai pensé à lui quand vous avez parlé d'un magicien.

- Je ne crois pas à ces trucs-là.

- Ce n'est pas nécessaire. Qu'on y croie ou non, ça agit.

Charlie demeura à considérer son verre d'un air pensif. Un homme instruit comme lui, prêtant l'oreille à de telles sornettes... C'était stupide, ridicule ! D'un autre côté, si cela avait de l'effet...

- Vous me dites qu'il s'agit de votre frère ? Parlez-moi un peu de lui.

- Il est médecin de campagne à la Nouvelle-Hollande. Pour les gens éduqués,

il pratique simplement la médecine générale. Mais avec les gens de la campagne, il se montre moins orthodoxe, et ça doit marcher, car ils sont toujours plus nombreux à venir le consulter. L'an passé, moi-même je me sentais patraque sans qu'aucun médecin arrive à diagnostiquer ce que j'avais. Mais mon frère m'a tout de suite dit que je souffrais d'une hypertrophie du foie et il m'a guéri ça. Tout comme il m'avait débarrassé de verrues que j'avais, par des applications de pommes de terre crues.

- Il est chez lui aujourd'hui ?

Charlie ne voyait aucun mal à s'entretenir avec ce médecin...

- Vous voulez le voir ? Je vais lui téléphoner et lui annoncer votre visite.

- D'accord, indiquez-moi le chemin.

Et voilà comment Charlie se trouvait rouler à travers la belle campagne du comté de Lancaster, aux fermes bien entretenues, à la recherche d'un magicien... comme si l'Amérique était encore à l'époque des Peaux-Rouges et non au XXe siècle. Complètement dingue !

Ayant fini par trouver le village et la maison du docteur, Charlie gara sa voiture dans l'allée d'accès. Le médecin, un petit homme aux cheveux blancs avec des lunettes à monture de fer, vint lui ouvrir la porte.

L'intérieur de la maison était typiquement celui d'un médecin de campagne : ça sentait un peu le moisi et beaucoup les liniments.

- Mon frère m'a raconté votre histoire au téléphone, dit d'emblée l'homme de l'art. Ce que je vous conseille, c'est de mettre votre femme au régime.

- Mais c'est justement ce que je ne veux pas faire.

- Je conviens que ce n'est pas facile, mais c'est le moyen le plus sûr.

- Vous n'avez pas dit le *seul* moyen.
- Non, uniquement le plus sûr. Car il en existe d'autres.
- Relevant de la sorcellerie ? fit Charlie en riant.

Le docteur répondit posément :

- En venant ici, avez-vous remarqué des signes peints sur les fermes ?

- Certes ! Ils sont très colorés, très décoratifs.

- Oui, mais ils ne sont pas là seulement pour « faire joli », comme diraient les gens d'ici. Ils ont une fonction beaucoup plus importante. Ils sont peints là pour tenir à l'écart les mauvais esprits, qui nuiraient au bétail ou aux récoltes. Avant de traiter cela de pure superstition, considérez un peu les faits. Ces fermiers ont des siècles de retard dans bien des domaines : ils n'utilisent pas de véhicules à moteur, n'ont pas l'électricité ni aucune des commodités que l'on trouve dans les fermes modernes. En dépit de quoi, outre qu'ils connaissent une grande sérénité à se trouver en plus étroite communion avec la nature, leurs cultures ont le plus gros rendement par acre de tous les États-Unis. Donc, de toute évidence, ils ont quelque chose qui manque apparemment aux fermiers vivant avec leur temps. Et c'est peut-être la faculté de chasser les mauvais esprits.

- Excusez-moi, dit Charlie, mais, à notre époque, on ne croit pas aux esprits ni à la magie. Alors, je ne suis pas habitué à ce que quelqu'un m'en parle sérieusement.

- Cela fait plusieurs milliers d'années que les gens ont trouvé dans la sorcellerie des réponses à leurs problèmes. Certaines d'entre elles sont plus vieilles même que la médecine ou l'agronomie.

- Alors peut-être aurait-elle aussi réponse à mes problèmes ?

- C'est possible. Vous souhaitez beaucoup obtenir cette promotion ?

- Plus que tout au monde.

Le médecin se frotta le menton d'un air songeur.

- D'ordinaire, je ne recours à ces pratiques que lorsque les autres techniques ont échoué. Il vous faut bien comprendre que c'est une mesure extrême, dont il convient de n'user qu'en désespoir de cause. Mais vous me paraissez tellement désemparé que, passant sur les préliminaires, je vais vous expliquer ce que je peux faire. Tout d'abord, pénétrez-vous bien du fait que, en la circonstance, nous allons recourir à des propriétés relevant de la physique. Les esprits ne joueront aucun rôle dans ce traitement. Perdre du poids signifie perdre de la graisse. Or, vous le savez, dans la nature « rien ne se perd, rien ne se crée ». En conséquence de quoi, la graisse est *transformée* en énergie lorsqu'on suit un régime ordinaire. Et même en sorcellerie, cette loi naturelle continue de se vérifier. Votre femme ne saurait simplement perdre du poids. Puisque sa graisse ne peut être transformée en énergie, il va falloir qu'elle soit *transférée* à quelqu'un d'autre ! Le poids qu'elle perdra, une autre personne en héritera.

- Mais transférée à qui ?

- À qui vous voudrez.

- Mais comment ?

- Ça, ce n'est pas votre affaire. Je vous dirai toutefois ceci : il me faut une photographie des deux personnes en cause et j'ai besoin de connaître leurs noms.

- Vous confectionnez des poupées de cire ?
questionna Charlie.

- Je vous répète que vous n'avez pas à vous occuper de ce que je ferai.

Le sourire qui s'épanouissait lentement sur le visage de Charlie était le reflet de l'idée diabolique qui lui venait à l'esprit. Il émit un ricanement et plongea la main dans sa poche de veston. Il en sortit son

portefeuille, d'où il extirpa une photographie prise lors du dernier réveillon de Noël, où il figurait flanqué d'Alice et de Midge, la femme de Phil Burns. Phil n'apparaissait pas sur la photo, car c'était lui qui l'avait prise.

Charlie tendit le cliché au médecin :

- Ma femme, Alice, est à droite. Celle, si maigre, que vous voyez à gauche, c'est Midge Burns. Elle aurait besoin de se remplumer, non ? Pourriez-vous lui transférer ce que ma femme a en trop ?

- Sans difficulté aucune, assura le médecin avec un sourire. Quand commençons-nous ?

- Vous pouvez faire ça ?

- Oui, mais ça demande du temps... Un kilo par semaine, c'est ce qu'on peut normalement perdre en suivant un régime. Ça vous va ?

- Splendide !

- Je dois vous avertir qu'il peut se produire des complications, tout comme dans n'importe quel traitement médical. Et de graves complications.

Charlie était trop surexcité pour que cela lui soucie.

- Docteur, allez-y ! C'est le plus beau jour de ma vie !

Le médecin hocha la tête :

- J'espère que tout se passera comme vous le souhaitez. Je vais vous donner mon numéro de téléphone pour que vous puissiez me tenir informé.

Charlie sortit de nouveau son portefeuille :

- Combien je vous dois, docteur ?

- Oh ! Je ne sais pas... fit l'autre en rougissant. Je n'ai pas l'habitude d'avoir des gens de la ville pour clients. Souvent, on me paye en œufs ou en beurre. De toute façon, ne me payez pas maintenant. Faisons un essai de quelques semaines, puis vous m'enverrez ce que vous estimerez me devoir.

- Je vous devrai ma vie ! assura Charlie en gratifiant le médecin d'une tape dans le dos avant de lui serrer la main. Je reprendrai contact avec vous dans quelques semaines.

De nouveau le docteur hocha gravement la tête, tandis que Charlie descendait le perron d'un pas dansant, regagnait sa voiture et démarrait à toute vitesse pour rentrer chez lui.

Il était parfaitement heureux.

Durant plusieurs semaines, rien ne se produisit, et Charlie se reprocha d'avoir été perdre son temps avec « ce fumiste » ! Mauvais esprits ! Sorcellerie ! Non, mais vous vous rendez compte ? Fallait vraiment être idiot pour prendre de telles choses au sérieux. Mais comme, au fond, cela lui avait fait passer un après-midi agréable et ne lui avait rien coûté, Charlie raya la chose de ses pensées.

Environ une semaine plus tard, alors qu'ils passaient à table, Alice tira sur sa robe et fit remarquer à son mari que celle-ci formait maintenant des plis à la taille.

- Mon chéri, dit-elle, je ne voudrais pas t'inquiéter, mais j'ai le sentiment de perdre du poids.

Se tournant vivement, il la serra contre lui :

- Je t'adore !

- Si ça continue comme ça, il ne te restera plus grand-chose de ta femme !

- Je ne t'en aimerai que davantage !

- Je n'y comprends rien... Je n'ai pas cherché à maigrir...

- Bien sûr que non, et je ne veux pas que tu essaies. Laisse faire, c'est tout.

- Mais ça me tracasse, Charlie... Je dois être malade pour maigrir comme ça...

- Absolument pas. Je t'en donne ma parole !

- Maman disait toujours que, lorsqu'on est gros, c'est preuve qu'on se porte bien.

- Ta mère avait des notions d'un autre temps. Crois- moi : c'est très bien comme ça. (Il lui pinça la joue.) Je t'aime !
- Quand même, ça me tracasse, Charlie...
- Eh bien, voilà une pizza qui va chasser toutes tes inquiétudes !

* * *

Au bureau, Charlie était un autre homme. Il ne se montrait plus ni hargneux, ni déprimé. De nouveau, il apparaissait comme le genre de collaborateur qu'on aime avoir avec soi, qui fait tout aller de l'avant.

Il devint encore plus jovial quand des rumeurs filtrèrent de la direction, selon lesquelles Phil Burns devenait absolument odieux, gratifiant les gens de semonces pour la moindre vétille, ou les engueulant même sans raison aucune. De toute évidence, quelque chose devait le tourmenter.

Charlie savourait chaque bribe d'information relative à cette transformation de Phil, conscient de ce que cela finirait par lui valoir.

Cependant, à mesure que les semaines passaient, Charlie était quelque peu douché quand il rentrait chez lui. Il était heureux qu'Alice mincisse, mais beaucoup moins qu'elle devienne nerveuse et irritable. Quoi qu'elle mangeât, elle continuait à perdre du poids et cela l'ancrait dans l'idée qu'elle devait avoir quelque chose de grave. Le médecin de famille eut beau lui assurer le contraire, elle ne fut pas tranquillisée pour autant. Son visage souriant n'était plus qu'un souvenir. À présent, elle maugréait, faisait la tête, et passait de moins en moins de temps dans la cuisine, s'en prenant aux enfants comme à Charlie.

Elle finit par se dire malade de passer sa vie entre quatre murs ; elle engagea une bonne et une nurse, si bien qu'elle put participer aux réunions de ces dames, où elle apprit que Midge avait cessé de venir, après avoir tellement grossi qu'elle n'entrait plus dans ses vêtements. Or, à présent que l'avenir de son mari était compromis, elle ne pouvait se permettre de renouveler complètement sa garde-robe.

En apprenant la nouvelle, Charlie eut un sourire satisfait. Phil connaissait à son tour la défaveur des grands patrons ! Et comme il n'avait été nommé qu'à l'essai, il allait sûrement rentrer dans le rang en laissant la place libre.

Et c'est bien ce qui se produisit. Phil, le visage hagard, regagna son ancien service et, en le croisant dans le hall pour gagner le bureau directorial qu'il occuperait désormais, Charlie ne le gratifia même pas d'un salut amical. Ce fut un moment de total triomphe.

À la maison, toutefois, les choses n'allaient pas aussi bien. Charlie ne voyait plus guère sa femme et, lorsque cela se produisait, il prenait la tangente aussi vite que possible, tant elle était devenue acariâtre. Il la voyait quand même suffisamment pour se rendre compte qu'elle avait perdu trop de poids. Tout à la réalisation de ses ambitions, il avait complètement oublié le guérisseur au cours de ces derniers mois, mais il décida d'aller lui faire visite afin de savoir ce qui clochait.

Juste comme il s'apprêtait à téléphoner au médecin, Phil Burns passa pour lui dire adieu.

- Adieu ? répéta Charlie en allumant un cigare à deux dollars. Mais pour quelle raison ?

- Je quitte la maison, Charlie. Ici, ce n'est

vraiment plus une vie pour moi.

Il était tout vibrant et avait perdu son air hagard.

- Midge m'a montré la voie. Quand elle s'est mise à prendre du poids en dépit de tous les régimes, elle s'est résignée à manger normalement ; du coup, elle a retrouvé son sens de l'humour et nous sommes de nouveau pareils à deux tourtereaux. Alors, comme nous avons toujours eu envie de voyager, j'ai estimé que c'était le moment d'en profiter. Après quoi, nous irons nous installer quelque part dans l'Ouest.

- Tu as un poste en vue ?

- Oh ! Ça n'est pas ce qui me tracasse : je trouverai bien quelque chose à faire. Adieu, Charlie. J'espère que ta femme se plaît aux réunions du club.

Phil parti, le cigare de Charlie perdit de son arôme. Les rôles étaient inversés, et Charlie enviait le bonheur de Phil. Au fond, à quoi bon avoir un poste important, si vous n'avez pas une famille heureuse pour en profiter avec vous ? Il souhaita qu'Alice redevienne grosse et enjouée. Sur quoi, il appela le médecin.

- Alors, s'enquit gaiement celui-ci, comment ça va ?

- À vrai dire, pas tellement bien. Je m'inquiète au sujet de ma femme, qui a perdu beaucoup trop de poids. Il est temps de mettre un terme à votre sortilège ou je ne sais quoi. Dites-moi combien je vous dois et je vous envoie un chèque aujourd'hui même.

- Je crains que ça ne me soit pas possible.

- De me dire combien je vous dois ? Eh bien, dans ce cas, je vous envoie un chèque en blanc. Vous n'aurez qu'à le remplir vous-même, dans les limites du raisonnable.

- Non, je voulais parler du sortilège.

- Comment ça ? Vous plaisantez ?

- Non, pas du tout. Un sortilège n'est pas quelque chose qu'on fait marcher ou qu'on arrête, comme on tourne un robinet. Une fois que c'est parti, ça continue.
- Indéfiniment ? balbutia Charlie.
- Eh bien... Jusqu'à ce qu'une des parties meure.
- *Meure !* Mais, grand Dieu, vous ne m'avez jamais dit ça !
- J'ai voulu vous mettre en garde, mais vous étiez tellement surexcité à l'idée que votre femme perde du poids que vous n'avez pas pris le temps de m'écouter.
- Vous auriez dû m'y forcer ! Me dire que c'était une question de vie ou de mort !
- Dans ma profession, rétorqua le médecin d'une voix lasse, c'est *toujours* une question de vie ou de mort. Voilà probablement pourquoi je n'ai pas insisté. Il meurt sans cesse des gens, alors...
- Mais c'est ma femme !
- Il s'agit toujours de la femme, du mari ou du je-ne-sais-quoi de quelqu'un.
- Écoutez, Docteur ; vous devez sûrement pouvoir faire quelque chose ! Si vous ne pouvez pas arrêter le sortilège, inversez-le ! Que ma femme reprenne les kilos qui sont allés à Midge Burns. Vous pouvez faire ça, n'est-ce pas ?
- Non, hélas. C'est irréversible. Mme Burns va continuer d'engraisser jusqu'à ce que votre femme s'étirole et meure.
- Mais vous êtes un monstre !
- N'est-ce pas vous qui m'avez demandé d'agir ? Au fait, avez-vous eu le poste que vous ambitionniez ?
- Oui.
- Alors, de quoi vous plaignez-vous ? C'était bien ce que vous vouliez, non ?
- Mais pas si ma femme devait le payer de sa vie !
- Vous m'avez textuellement dit que vous souhaitiez cette promotion *plus que tout au monde*. Je vous ai cru.

- Il n'y a vraiment rien que vous puissiez faire ? supplia Charlie.

- Si, peut-être... Êtes-vous sûr de souhaiter que votre femme redevienne grosse ?

- Oh ! Oui. Je ne désire rien tant !

- Alors, je vais peut-être pouvoir m'arranger pour que votre femme prenne les kilos de quelqu'un d'autre. Mais pas ceux de Mme Burns. Comme je vous l'ai dit, c'est irréversible. Toutefois, je vous avertis que si je réussis, ce sera la dernière fois que j'aurai la faculté d'influer sur ce sortilège, et la personne qui va perdre du poids ne pourra plus cesser d'en perdre.

- Allez-y ! cria Charlie dans l'appareil. Allez-y !

- Bon, d'accord. Je vais voir ce que je peux faire. Au revoir.

Charlie essuya la sueur glacée qui mouillait son front. S'il n'avait pas donné ce coup de téléphone, Alice serait morte. Mais, à présent, tout allait s'arranger. Dans deux ou trois semaines, la situation redeviendrait comme avant... Et même mieux qu'avant car, maintenant, il était en haut de l'échelle !

Et il en fut ainsi. Reprenant du poids, Alice redevenait heureuse et les enfants réagissaient à l'unisson. Aussi Charlie était-il au septième ciel, jusqu'au matin où, en s'habillant, il s'aperçut que ses vêtements commençaient à flotter autour de lui...

CONTENU : UN CADAVRE

(Contents : One Body)

par C.B. GILFORD

Quand Mme Kerley eut une scène avec Anita Lowe, ce lundi après-midi-là, elle ignorait, bien entendu, que ce serait la dernière. Il n'y aurait plus de querelles, car elle ne reverrait jamais Anita Lowe.

Mais cette ultime scène fut digne des combattantes. Les autres locataires s'étaient demandés, pendant un certain temps, pourquoi Mme Kerley avait permis à Anita d'habiter l'appartement 2-A. Ils finirent par en comprendre la raison. Mme Kerley avait un tempérament belliqueux et rien ne lui faisait plus plaisir que d'avoir à se plaindre de quelque chose, ou de pouvoir crier après quelqu'un. M. Kerley lui avait servi de souffre-douleur jusqu'au moment où, lassé de ce rôle, il était mort. Après lui, ce fut un défilé de locataires, et Anita Lowe était l'actuelle titulaire. Mais pourquoi supportait-elle Mme Kerley ? Parce que Mme Kerley autorisait des allées et venues que d'autres logeuses auraient interdites. Elle les autorisait, bien entendu, pour pouvoir récriminer à ce sujet. Un arrangement bizarre, mais satisfaisant, somme toute.

Au cours de ce dernier après-midi - le dernier, autant qu'on sache, de la vie d'Anita Lowe - les locataires du 1-B et du 2-B entendirent au moins une partie de la dispute. Ils en entendirent peut-être même le début, c'est-à-dire le coup frappé par Anita à la porte de Mme Kerley.

Celle-ci était assise à la fenêtre du devant, son poste d'observation favori. L'étudiante qui habitait de l'autre côté de la rue

flirtant avec un adolescent vêtu de jeans étroits et d'un blouson de cuir, Mme Kerley faisait claquer sa langue en signe de désapprobation. Le coup frappé à la porte interrompit ses méditations et elle alla ouvrir de mauvaise grâce.

Bien qu'il fût quatre heures de l'après-midi, Anita était vêtue d'une robe de chambre arachnéenne sous laquelle se trouvait une chemise de nuit plus arachnéenne encore. Et elle était pieds nus.

Mme Kerley se força à sourire.

- Entrez, ma chère petite, dit-elle. Vous allez attraper la mort dans le vestibule.

Elle aimait parfois à inviter des gens chez elle, pour avoir éventuellement le plaisir de les ficher dehors.

Mais Anita, bien que connaissant le caractère de sa logeuse, accepta l'invitation. Elle entra et s'assit pesamment sur le sofa. Très jolie d'habitude, presque belle, elle n'était pas à son avantage ce jour-là. Elle avait passé un peigne dans ses cheveux blonds coupés court, et mis du rouge à lèvres, mais ce maquillage hâtif ne dissimulait pas le fait qu'elle avait les yeux légèrement injectés de sang et le visage bouffi. Elle donnait l'impression d'avoir grand besoin de sommeil et peut-être d'une demi-douzaine d'aspirines.

- Eh bien, que se passe-t-il, ma jolie petite amie ?

- Madame Kerley, il faut que je boive une tasse de café et j'ai oublié d'en acheter, hier, au magasin.

Pourquoi Anita ne s'était-elle pas plutôt adressée au 1-B ou au 2-B ? Mme Kerley connaissait la réponse. Anita l'avait fait des douzaines de fois et, comme elle oubliait de rendre ce qu'elle empruntait, on lui avait coupé le crédit. Anita allait peut-être devoir subir les reproches de Mme Kerley, mais, en raison des curieux

rapports qui unissaient les deux femmes, elle avait des chances d'avoir droit au café en même temps qu'aux récriminations.

- Du café instantané, si vous en avez, ajouta-t-elle.

Mme Kerley était d'humeur diaboliquement généreuse.

- Je vais vous offrir mieux que ça, dit-elle. Je vais vous en faire une tasse tout de suite.

Anita voulut protester, mais l'autre ne l'écouta pas ; elle disparut dans la cuisine, laissant Anita fouiller vainement ses poches à la recherche d'une cigarette. C'était là un luxe que Mme Kerley ne fournissait pas. Mais elle avait du Nescafé. L'eau ne tarda pas à bouillir. Mme Kerley apporta deux tasses et deux soucoupes prélevées sur son beau service en porcelaine, dosa le café, y versa le liquide brûlant et retourna triomphalement dans le living-room.

Anita avait trop besoin de boire quelque chose pour réfléchir à l'étrangeté de ce tête-à-tête avec sa logeuse. Elle dégusta le café avec une hâte désespérée, sans prendre garde au fait qu'il était brûlant.

- Vous aviez besoin d'un réconfortant, hein ? fit Mme Kerley.

La femme blonde ne se donna même pas le mal d'incliner la tête.

- Vous avez dû vous coucher à une heure indue ?

Anita sursauta. Elle savait ce que Mme Kerley pensait des veillées tardives.

- Oh ! Je ne viens pas de me lever, si c'est cela que vous voulez dire, répondit-elle vivement. J'étais debout de bonne heure. Mais comme j'avais une migraine affreuse, je me suis étendue pour faire un somme. Et je me suis réveillée avec une migraine pire encore.

Mme Kerley eut un sourire doucereusement compréhensif.

- Ça ne m'étonne pas, dit-elle.

Anita Lowe souffrait d'une psychose qui exigeait qu'elle dissimulât sa culpabilité en protestant énergiquement de son innocence.

- Si vous croyez, fit-elle d'un ton hautain, que j'ai bu de l'alcool hier soir, vous vous trompez du tout au tout.

Mais Mme Kerley, qui s'amusait énormément, fit légèrement obliquer la conversation.

- Arthur... M. Lowe... fait un très long voyage cette fois-ci, n'est-ce pas ? Y a combien de temps qu'il est parti ?

- Deux semaines, répondit Anita.

- Et vous vous ennuyez de lui, hein ?

Anita avait déjà fait l'objet de pareilles remarques, mais elle ne s'y était jamais habituée.

- Bien sûr que je m'ennuie, rétorqua-t-elle avec véhémence. Je suis folle d'Arthur...

Mme Kerley rejeta la tête en arrière et se mit à rire.

- Si seulement il avait un métier qui ne l'oblige pas à voyager...

Mme Kerley rit de plus belle.

- Fermez-la, vieille sorcière !

Entendre une invitée exprimer son opinion avec une telle franchise était déjà assez surprenant. Mais ce qui suivit fut encore plus surprenant et plus douloureux pour Mme Kerley. La tasse d'Anita était encore à moitié pleine de café brûlant. Une seconde plus tard, le café jaillissait de la tasse, décrivait une parabole dans les airs pour aller éclabousser le visage et le devant de la robe de Mme Kerley. Il n'était pas tout à fait brûlant, mais tout de même très chaud.

Pendant quelques instants, Mme Kerley demeura paralysée par le choc. Assez longtemps pour qu'Anita jetât à terre la tasse et la soucoupe de porcelaine fine, s'élançât vers la porte et disparût sur le

palier. Quand Mme Kerley parvint à se lever et à gagner la porte, tout ce qu'elle vit d'Anita fut un pan de robe de chambre qui tournait l'angle de l'escalier.

Il était trop tard pour se mettre à sa poursuite et Mme Kerley ne put que rugir :

- Fichez le camp de mon appartement, traînée ! Vous pouvez faire vos valises immédiatement, espèce de souillon !

Elle cria d'autres épithètes, encore plus colorées et plus explicites.

Bien entendu, Anita claqua et verrouilla la porte du 2-A. Mais Mme Pearson émergea du 2-B et Mme Schwartz entrebâilla la porte du 1-B et toutes deux eurent droit à la vision de Mme Kerley, arrosée de café de la tête à la taille, ainsi qu'au compte rendu de la bagarre.

- Vous voyez ce qu'elle m'a fait ? gémit Mme Kerley.

Mme Pearson et Mme Schwartz le voyaient et elles exprimèrent leur sympathie.

- Et par-dessus le marché, elle m'a cassé une tasse et une soucoupe de mon beau service.

- Celui avec les boutons de roses ? questionna Mme Pearson, horrifiée.

- Oui. Mais elle me le paiera !

Mme Schwartz réintégra le 1-B aussi vite que possible. Mme Pearson se dirigea lentement vers l'escalier et y disparut. Laissée seule dans le vestibule du bas, Mme Kerley continua à lancer des imprécations pendant dix bonnes minutes, mettant l'ennemie au défi de redescendre. Puis, graduellement, elle succomba à l'épuisement et l'immeuble retrouva son calme.

Mme Kerley rumina des pensées de vengeance pendant le reste de l'après-midi. Cette rumination eut son importance parce qu'elle tint la logeuse éveillée. Elle vit certaines petites choses avec ses yeux

de chat qui fonctionnaient assez bien, même dans l'obscurité. Mais elle en entendit bien davantage avec ses oreilles qui percevaient les craquements significatifs des planchers.

Ainsi, il était huit heures et demie et la nuit était tombée, lorsque la voiture apparut de l'autre côté de la rue, et attendit tous feux éteints. C'aurait pu être le garçon aux jeans bleus qui flirtait avec l'étudiante, mais ce n'était pas lui. La voiture était d'un type différent.

Quelques secondes après que Mme Kerley eut repéré la voiture, elle entendit en provenance de l'appartement 2- A, situé au-dessus d'elle, le bruit significatif de claquement sec, saccadé sur le plancher des talons aiguilles d'Anita Lowe. Puis la porte d'entrée du 2-A s'ouvrit furtivement et se referma.

Il fallait que Mme Kerley prenne une décision : intercepter ou non Anita au pied de l'escalier, crier assez fort pour mettre tout le voisinage au courant de son infidélité, et exiger l'évacuation immédiate des lieux. Mais si, par hasard, la nouvelle locataire s'avérait être une créature timide, innocente, à laquelle on ne pourrait rien reprocher ? Néanmoins, il y avait eu l'histoire de cette tasse de café...

Tandis que Mme Kerley hésitait ainsi, Anita Lowe descendit l'escalier, ouvrit la porte d'entrée, et traversa la rue pour atteindre la voiture en stationnement. La lumière du plafonnier brilla un instant, éclairant le torse vêtu de rouge d'Anita, qui se faufilait à l'intérieur du véhicule. Bien entendu, il y avait un homme au volant.

- Cette grue ! glapit amèrement Mme Kerley.

La nuit s'écoula. 1-B et 2-B étaient silencieux. Les Pearson et les Schwartz ne sortaient jamais. Au-dessus, le 2-A était

vide. La femme abandonnée se consolait ailleurs. Mme Kerley ne parvint pas à s'endormir, ni même à s'assoupir.

Tout à coup, un bruit inattendu la fit se redresser sur son rocking-chair. Quelqu'un était entré dans le vestibule du bas et montait l'escalier. Anita et son ami. Non, il n'y avait qu'une seule personne. Anita ? Non, ce n'était point son pas.

La personne atteignit le couloir du dessus. Une clef grinça dans la serrure de l'appartement 2-A. La porte s'ouvrit et se referma. Des pas lourds et qui n'étaient pas ceux de chaussures à talons hauts. Ceux d'un homme. Mais la logeuse n'entendit pas le cliquetis du commutateur. L'individu, quel qu'il fût, se déplaçait dans l'obscurité.

Un cambrioleur, songea Mme Kerley en serrant convulsivement les bras du fauteuil. Mais elle se rassura aussitôt. Puisqu'il avait la clef, ce ne pouvait être un voleur. D'ailleurs, il allait et venait sans hésitation dans les ténèbres. Il ne pouvait s'agir que d'Arthur Lowe.

Mais pourquoi n'allumait-il pas ?

Mme Kerley l'ignorait, mais cette bizarrerie lui fit tendre l'oreille et écouter intensément. Arthur Lowe entra dans toutes les pièces du 2-A. Il cherchait sa femme, ne la trouvait pas, bien entendu. Finalement, il s'assit sur le divan dont Mme Kerley entendit grincer les ressorts.

Arthur Lowe s'installait pour attendre le retour de sa femme. Et il demeurait assis dans l'obscurité.

Mme Kerley en fut tout excitée. Se fiant entièrement aux bruits qu'elle entendait, elle pouvait deviner la situation. Lowe était revenu sans prévenir, puisque Anita n'attendait pas son retour. Toutefois, il s'était faufilé subrepticement chez lui. Il n'avait pas espéré y trouver sa femme, mais l'avait cherchée, pour être certain de

ne pas s'être trompé. À présent, il l'attendait, et ne voulait pas qu'elle le sût. C'est pourquoi il n'avait pas allumé la lumière.

Jubilante, Mme Kerley pouvait l'imaginer assis sur le sofa. Arthur Lowe, un homme doux et bien élevé, pas très grand, voûté et peut-être un peu trop maigre. Ses yeux bleus, derrière ses lunettes, scrutaient les ténèbres. Quelle était l'expression de ces yeux, de ce visage pâle ?

Pauvre Arthur. Il travaillait dur et gagnait bien sa vie. Mais pour la gagner, il était forcé de voyager. Ainsi, il pouvait faire vivre Anita, mais il était rarement chez lui pour profiter de sa compagnie. En fait, il l'entretenait au profit d'autres hommes. Et maintenant... eh bien, ou il s'était brusquement aperçu de son infortune, ou, l'ayant soupçonnée depuis longtemps, il avait décidé de passer à l'action.

Mais qu'avait-il l'intention de faire ? Mme Kerley tremblait d'impatience. Elle ne serait pas là pour voir la scène, mais elle l'entendrait et l'imaginerait, ce qui ne serait déjà pas mal.

La nuit fut longue. Mme Kerley regardait sans arrêt tourner les aiguilles lumineuses de son réveil. En haut, Arthur Lowe ne donnait pas signe de vie... Le divan n'avait pas grincé une seule fois depuis qu'il s'était assis dessus. Oui, c'était un homme patient. Mais qui, apparemment, était à bout de patience.

Il était trois heures et demie - Mme Kerley le vit au réveil - quand la voiture ramena Anita. Malgré cette heure tardive, la passagère ne descendit pas immédiatement. Mme Kerley fut presque affolée de voir les minutes s'écouler. Il était près de quatre heures quand la portière de la voiture finit par s'ouvrir ; la lampe du plafonnier s'alluma et Anita descendit, vêtue de sa robe rouge. Non,

l'homme n'essaya pas d'entrer dans la maison avec elle. Anita savait très bien ce que Mme Kerley aurait fait en pareil cas : elle aurait appelé la police.

La porte cochère s'ouvrit, un peu bruyamment ; Anita croyait sans doute sa logeuse endormie. Elle grimpa l'escalier, chancelant sur ses talons aiguilles. Elle eut du mal à insérer la clef dans la serrure. Finalement la porte s'ouvrit. Toujours pas de dé clic de commutateur. Anita trouvait sans doute l'obscurité plus reposante pour ses yeux.

Alors, l'événement se produisit. Une voix d'homme, basse et douce. Juste un mot ou deux. Le petit cri de surprise, étouffé, assourdi, d'Anita, pas assez fort pour réveiller les locataires des autres appartements. Quelques secondes de silence, puis un méli-mélo de voix, le mari et la femme parlant en même temps. Mais chacun d'eux, pour une raison quelconque, continuait à s'exprimer assez bas pour ne pas déranger les voisins.

Que se disaient-ils ? Quelles étaient les accusations d'Arthur et comment Anita se défendait-elle ? À coup sûr, il ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait. Mme Kerley tendit l'oreille, mais en vain. Elle déplorait de ne pas avoir caché des microphones dans tous les appartements afin de pouvoir entendre les conversations de tous ses locataires.

Combien de temps cela dura-t-il ? Peut-être cinq minutes. Puis le divan grinça. Arthur Lowe s'était levé. Le volume des voix crut, changea de ton, devint plus aigu. C'était surtout Anita qui parlait à présent. Semblait-elle inquiète ? Avait-elle enfin compris qu'Arthur ne plaisantait pas ?

Le silence. Il tomba si rapidement que Mme Kerley crut d'abord être devenue sourde. La discussion, au-dessus de sa

tête, s'était arrêtée aussi brusquement qu'une émission de TV coupée par l'éclatement d'une lampe. L'instant d'avant, l'action battait son plein, l'instant d'après, plus rien.

Rongée de curiosité, Mme Kerley faillit courir à l'étage supérieur pour découvrir la cause de ce brusque silence. Tout de même, ils n'étaient pas en train de s'embrasser ! Arthur avait plus de cran que ça !

Non, de nouveaux bruits se faisaient entendre, dont Mme Kerley ne comprit pas le sens. Le gémissement du sofa. Mais ce n'était pas Arthur qui s'y était assis, car ses pas avaient commencé d'errer dans l'appartement. Sans but, aurait-on dit. Mme Kerley en avait du moins l'impression. Finalement, un commutateur cliqueta. Puis se ferma aussitôt. Les ténèbres. Arthur Lowe se promenait dans l'obscurité la plus complète. Alors que sa femme restait assise sur le divan.

Non... le divan grinçait de nouveau. Quelque chose traversait la pièce. Ce n'était pas un bruit de pas. Est-ce qu'on tirait un meuble ? Du living-room à la chambre à coucher. Un autre grincement, impossible à identifier. Un bruit sourd. De nouveaux grincements. Des cliquetis.

Retour au divan. Les pas d'Arthur. Il s'assied. Le silence. Il se lève de nouveau. On arpente la pièce. Mais ce ne peut être qu'Arthur. Anita n'avait ni bougé ni parlé depuis un bon bout de temps. Il était presque cinq heures, l'aube allait se lever.

Finalement, le piétinement cessa au moment où Mme Kerley se disait qu'il ne s'arrêterait jamais. Arthur était à la porte. Il l'ouvrait et la fermait. Le déclic du verrou automatique. Les pas d'Arthur descendant l'escalier. Il sortit de l'immeuble. Mme Kerley l'observa. Il avait dû parquer sa voiture à quelque distance

de là, peut-être pour dissimuler sa présence, car il descendit à pied le trottoir et disparut.

Voilà qui était bizarre, non ? Arthur était venu et reparti, mais qu'avait-il fait ? Mme Kerley avait espéré entendre des bruits de coups et les cris de douleur d'Anita. Mais il n'y avait rien eu.

Mme Kerley ne s'endormit pas. Elle attendait qu'Anita remuât, mais elle ne l'entendit pas. Mme Kerley se sentit perplexe. Anita ne pouvait être dans son lit. Mais était-elle sur le divan ? L'aube vint sans apporter de réponse à cette question.

Ce fut pour la logeuse une pénible journée. Vers midi, quand elle put le faire sans être observée, elle gravit l'escalier et frappa à la porte du 2-A. Sans résultat. Après quoi, plutôt que de remonter l'escalier, elle téléphona. Elle entendit la sonnerie dans l'appartement 2-A. Une sonnerie qui resta sans réponse.

Anita Lowe n'était pas partie de chez elle. De cela, Mme Kerley était certaine. Arthur s'en était allé seul. Mais de longues heures s'étaient écoulées et Anita ne donnait toujours pas signe de vie.

À la tombée de la nuit, Mme Kerley succomba à la fatigue. Mais elle dormit d'un sommeil léger, l'oreille tendue pour capter les bruits qui auraient pu se faire entendre au 2-A. En se réveillant le lendemain matin, elle fut aussi sûre que l'appartement du dessus était resté silencieux comme une tombe, que si elle n'avait pas fermé l'œil.

Ce fut ce matin-là qu'elle reçut la communication interurbaine. Arthur Lowe était à l'autre bout du fil. Sa voix était douce, calme, placide :

- Madame Kerley ? Ici Arthur Lowe.

- Oui, monsieur Lowe ?

Mme Kerley s'efforça de cacher son

excitation.

- Madame Kerley, ma femme vient de me rejoindre ici et a décidé de rester un certain temps avec moi. Nous gardons l'appartement, bien entendu. Je vous enverrai le loyer par la poste. Mais il y a certaines choses que ma femme désirerait avoir et elles sont toutes dans sa malle, en haut. Vous savez, celle où sont peintes des fleurs. Alors, voulez-vous nous rendre un service ? Téléphonez à la gare, pour qu'on vienne prendre la malle et qu'on nous l'expédie.

Il donna l'adresse que Mme Kerley écrivit comme en transe. Machinalement, devant l'insistance d'Arthur Lowe, elle promit d'exécuter ses directives. Il raccrocha.

Mme Kerley gravit l'escalier quatre à quatre. Sa clef de rechange ouvrit rapidement la porte du 2-A. Une fois à l'intérieur, elle inspecta vivement les lieux du regard. Rien n'était en désordre.

Elle passa du living-room dans la chambre à coucher. Au pied du lit à deux places se trouvait une malle. Pas très grande ; environ un mètre de long, cinquante centimètres de large et trente de profondeur. Elle était peinte en vert et décorée de roses rouges. Mme Kerley n'eut pas besoin de la toucher pour savoir qu'elle était fermée à clef.

Elle comprit alors où se trouvait Anita Lowe.

* * *

Le meurtre avait eu lieu le lundi soir. Ou, plus précisément, un peu avant l'aube, le mardi matin. Le mercredi matin, Arthur Lowe avait téléphoné sur l'inter. Ce fut le lundi suivant qu'une lettre exprès arriva pour demander l'envoi d'urgence de la malle et, au cas où elle serait déjà partie,

pour prier Mme Kerley de s'informer à ce sujet. Mme Kerley ne s'occupa pas plus de cette requête que du coup de téléphone.

Elle avait pris une décision. La mort d'Anita ne l'attristait pas, bien au contraire. Justice avait été faite, tout simplement. Elle n'avait donc pas l'intention de dénoncer Arthur à la police.

Mais il lui fallait songer à elle-même. Anita l'avait gravement offensée. L'histoire du café n'était que la dernière insulte après beaucoup d'autres. Ces choses-là exigeaient également une punition. Une rétribution. Et puisque Arthur n'avait plus à entretenir Anita, il pouvait payer les dettes de sa femme. Mme Kerley n'en avait pas encore fixé le montant. Mais elle savait qu'elle le percevrait. Parce que la malle était entre ses mains.

Elle commençait à apprécier la sensation de puissance que lui donnait cette malle. Si un psychiatre avait interrogé Mme Kerley, il aurait pu conclure que ce désir de puissance était la vraie raison pour laquelle Mme Kerley aimait son métier de logeuse. Il lui permettait de tenir les gens à sa merci, d'établir des règlements et de les faire respecter. Donc, tout en songeant au profit qu'elle pourrait en tirer, Mme Kerley prenait plaisir au chantage en soi.

D'ailleurs, elle n'avait guère plus de sympathie pour Arthur que pour sa femme. N'était-ce pas lui qui s'était plaint que l'immeuble n'avait pas de portier ? La justice, c'était tout ce que Mme Kerley demandait. La justice.

Elle jeta négligemment la lettre exprès dans la corbeille à papiers et s'assit pour écrire à Arthur un malicieux petit poulet :
« Cher monsieur Lowe : En réponse à votre lettre concernant votre femme, je crois pouvoir vous rassurer. Ne vous inquiétez pas à son sujet. Elle est en de bonnes mains. Vous pouvez me faire entièrement confiance. Je la

surveillera. Elle n'est pas en état de vous écrire pour le moment, c'est pourquoi je le fais à sa place. Mais j'ai pensé qu'il vous intéresserait de savoir qu'elle ne sort plus de la maison. Elle a l'air de se plaire beaucoup chez elle. Alors, ne vous inquiétez pas. Sincèrement vôtre. Emma Kerley. »

Voilà qui va le faire rappliquer en vitesse, songea-t-elle. Et le faire transpirer également. Il se rendra compte qu'Emma Kerley n'est pas née de la dernière pluie quand il s'agit de petites intrigues comme celle-là. C'était une femme intelligente, qu'il était inutile de chercher à rouler.

Arthur Lowe revint au bout de vingt-quatre heures et ne le fit pas de jour. Mais elle avait prévu le coup. Il profita de l'obscurité. Minuit avait déjà sonné.

Mme Kerley l'entendit ouvrir la porte de l'immeuble et reconnut son pas dans l'escalier. Elle l'entendit essayer sa clef et vérifier la résistance de sa porte. Finalement il redescendit et frappa chez sa logeuse.

- Entrez, monsieur Lowe, cria-t-elle.

Il obéit et referma aussitôt la porte. Puis il demeura immobile, à regarder fixement Mme Kerley, ses grosses lunettes lui élargissant les yeux au point de le faire ressembler à une grenouille maigre et pâle. Il avait de l'estomac, mais Mme Kerley s'en doutait bien à la manière tranquille et efficace dont il s'était débarrassé de sa femme avant de partir en laissant le cadavre dans la malle et en espérant que sa logeuse et un chauffeur de camion le débarrasseraient également de ladite malle.

- On a changé la serrure de mon appartement, dit-il.

Mme Kerley hocha la tête.

- Pourquoi ?

- Pour que son contenu soit à l'abri.

- Je suppose que vous êtes la seule à avoir

la clef ?

Mme Kerley hocha de nouveau la tête.

- J'aurais dû le prévoir.

Il se mouilla les lèvres et la pellicule de sueur sur son visage accentua sa ressemblance avec un batracien.

- Eh bien, si nous mettions tous deux cartes sur table, madame Kerley ?

Elle ne le connaissait pas bien, n'ayant jamais eu beaucoup de contacts avec lui. Elle se demanda de nouveau comment il avait bien pu tuer Anita. Il avait dû l'étrangler, puisque tout s'était passé sans bruit et sans effusion de sang. Elle jeta un coup d'œil sur les mains d'Arthur. Elles étaient petites et pâles. Bien sûr, il avait été furieux contre Anita...

- Votre lettre était très astucieuse, madame Kerley. Mais elle omettait un point important. Vous avez pris quelque chose qui m'appartenait. Combien voulez-vous pour me le rendre ?

Elle se balançait lentement dans le rocking-chair.

- Je ne suis pas gourmande, dit-elle. Je veux simplement être payée des humiliations et des insultes que votre femme m'a fait endurer. J'ai été très longtemps patiente avec elle, monsieur Lowe. Je protégeais votre réputation. Et je veux continuer à la protéger. Mais je tiens à être dédommagée, voilà tout.

- Combien ?

- Ne marchandons pas. Disons un chiffre rond, commode pour tout le monde. Dix mille dollars par exemple.

Elle eut l'impression qu'il avait presque souri. Elle n'aurait pu en jurer.

- Je ne possède pas, même de loin, cette somme-là, dit-il.

- Vous pourriez vous la procurer.

- Je ne vois pas comment.

- Je vous accorderai un certain délai. Entre-temps, je m'occuperai de votre

femme, comme je vous l'ai écrit dans ma lettre.

- Oui, votre lettre...

- Ne vous imaginez pas que vous pourriez enfoncer la porte au milieu de la nuit, monsieur Lowe. J'ai le sommeil très léger. J'appellerais la police.

- Oui, la police...

- Mais ne me faites pas trop attendre, monsieur Lowe.

Elle était un peu vexée qu'il ne tremblât pas devant elle.

- Votre femme... vos affaires... occupent toujours mon appartement. À partir de demain, le loyer sera de mille dollars par jour. En plus des dix mille, naturellement. Ses yeux énormes étaient dénués d'expression.

- Je pourrais toujours vous laisser saisir mes bagages.

- En ce cas, je serais perdante, admit-elle. Mais vous aussi. Ce serait la justice qui y gagnerait.

Ils n'avaient plus grand-chose à se dire après ça. Le regard de batracien d'Arthur mettait Mme Kerley mal à l'aise, mais elle se força à le soutenir.

- Je vous attendrai ici dès que vous aurez l'argent, lui déclara-t-elle.

Il ne se donna pas le mal de dire au revoir et prit silencieusement la porte. Mme Kerley éteignit la lumière afin de pouvoir le surveiller, une fois sorti de l'immeuble. Sa voiture n'était pas en vue. Il s'éloigna à pied, ainsi qu'il l'avait fait la nuit où il avait tué Anita.

Alors, pour la première fois, Mme Kerley eut la tremblote. Pour la première fois, ses nerfs craquèrent. Elle faillit ouvrir la fenêtre et crier à Arthur de venir chercher la malle verte. Elle songea à prévenir la police de ses « soupçons ».

Mais cet instant de faiblesse passa. Oui, elle avait affaire à un assassin endurci. Et

Lowe ne pourrait pas se débarrasser d'elle aussi facilement que de son épouse. Évidemment, il devait avoir envie de la supprimer.

Mais, il s'en était déjà aperçu, le crime est une chose compliquée. Il avait voulu dissimuler le premier en expédiant le corps au loin, dans une malle. Mais que ferait-il d'un second cadavre ?

Il ne pourrait certainement pas le fourrer dans la même malle ?

Cette pensée saisit Mme Kerley, tel un python sa proie, l'enveloppa de ses anneaux visqueux, ouvrit la gueule et tenta de l'avaler. Mme Kerley se débattit, prise de panique, puis, graduellement, se libéra à coups d'arguments logiques.

Pour Arthur Lowe, toute la difficulté ne résidait-elle pas dans la manière de se débarrasser des cadavres ? Et il n'avait qu'une seule malle. On ne transporte pas un macchabée dans un carton à chapeaux ou dans une valise. Mme Kerley se dit - et cela la rassura un peu - qu'elle n'était pas un petit bout de femme. Elle pesait bien cinquante livres de plus qu'Anita. Jamais cette malle ne pourrait contenir leurs deux corps... Mais le mieux, c'était d'aller jeter un autre coup d'œil sur cette malle.

Sitôt dit, sitôt fait. Elle alla chercher la clef de la serrure neuve dans le vase d'argent qui lui servait de cachette. Elle se munit d'une lampe électrique, ne voulant pas allumer dans l'appartement, ce qui risquerait d'attirer l'attention de Lowe, au cas où il rôderait dans les parages.

Elle monta silencieusement l'escalier, ayant depuis longtemps appris à se déplacer sans bruit. La clef grinça un peu dans la serrure, mais elle tourna facilement. Pour la porte, ce fut pire. Ses gonds émirent un son qui parut rauque et bruyant aux oreilles de la logeuse et elle comprit pour la première fois pourquoi il

lui avait été si facile de surveiller les allées et venues d'Anita.

La seule chose à faire pour éviter les grincements superflus, c'était de laisser la porte entrebâillée. Mme Kerley ne resterait qu'un instant dans l'appartement. Elle voulait simplement examiner cette malle avec plus d'attention, la mesurer du regard, se faire une idée plus précise de son volume.

Elle entra dans le living-room, en l'éclairant du jet lumineux de la torche électrique. La chambre à coucher. Oui, la malle y était toujours.

Vraiment laide, cette malle. Le vert était abominable et les roses d'un rouge criard. Mais peut-être n'était-ce qu'une impression, car Mme Kerley savait que cette malle était un cercueil et la couleur ne sied pas à un cercueil.

Peu importait. Elle laissait son imagination vagabonder. Occupons-nous plutôt de la malle. Environ un mètre de long, n'est-ce pas ? Un mètre dix ? Pourquoi Mme Kerley avait-elle oublié d'apporter son centimètre ? Toutefois, la longueur, c'était secondaire. On peut plier un cadavre en deux. Deux cadavres ? Quelle profondeur avait la malle ? Au moins soixante centimètres. Mais si on entremêlait les bras et les jambes... les genoux de Mme Kerley contre le visage d'Anita et les genoux d'Anita...

C'était faisable !

La terreur envahit Mme Kerley. Elle aurait voulu crier, elle essaya, mais n'émit qu'un croassement. De quoi avait-elle peur ? De la malle ? Non, il y avait autre chose. Le grincement ! Oui, le grincement ! Quelqu'un poussait la porte du vestibule. Elle était prise au piège ! Il était là ! Prise au piège !

Elle entendit des pas étouffés sur le tapis du salon. Quelle imbécile elle avait été !

Laisser la porte ouverte, lui simplifier les choses ! Il n'aurait même pas besoin de tirer son cadavre jusqu'à la malle : elle était devant. Et cette fois, il n'y aurait pas de témoin au-dessous, pour entendre les bruits du meurtre.

Il allait la tuer ! Enterrerait-il la malle ? Elle et Anita Lowe dans la même tombe ! Pourquoi n'arrivait-elle pas à crier ? Mme Pearson... Mme Schwartz... quelqu'un...

Brusquement, la pièce s'éclaira. Mme Kerley entendit d'abord le déclic, puis vit la lumière s'allumer au plafond. Elle pivota sur elle-même pour faire face à son assassin.

Mais Arthur Lowe n'était pas seul. Deux hommes étaient derrière lui, qui avaient l'air d'être des policiers. Et c'était Arthur Lowe qui criait.

- Inspecteurs, regardez dans cette malle ! C'est peut-être là qu'elle a mis ma femme...

* * *

Toutes les preuves circonstancielles pointèrent dans la mauvaise direction. Les médecins fixèrent la date de la mort avec assez de précision ; Arthur Lowe n'était pas en ville à ce moment-là et personne ne put prouver le contraire. S'il avait donné un coup de téléphone par l'inter, comme l'affirmait Mme Kerley, ce devait être d'une cabine automatique, car il n'y avait pas trace de cet appel. Quant à la lettre, elle l'avait jetée.

D'autre part, Mme Pearson et Mme Schwartz semblèrent éprouver une certaine satisfaction à décrire la dispute survenue entre Anita et sa logeuse, le jour même où Anita était morte. Et elles n'avaient pas revu cette dernière. Oh ! Elles savaient bien ce qui avait dû se

passer. Mme Kerley était un peu timbrée et elle avait un caractère violent.

Le pire, bien entendu, ce fut la lettre qu'Arthur Lowe produisit avec nonchalance. « *Votre femme ne sort plus de la maison* » etc. Qui aurait pu savoir ce genre de choses si ce n'est la personne qui avait assassiné Anita Lowe ?

MARÉE HAUTE

(High Tide)

par RICHARD HARDWICK

Graduellement le reflux s'apaisait et, bientôt, par une série de phases à peine perceptibles, la mer prit une apparence d'immobilité. Presque aussitôt après, les vagues amorceraient le mouvement inverse suivant le cycle éternel des marées ; les eaux remonteraient dans le détroit, puis dans le fleuve et, finalement, dans la crique entaillant l'accote juste devant la maison presque achevée de Ray Garvin.

De l'autre côté de l'anse et au-delà du dock en bois nu, un vent frais du nord-est faisait ondoyer les hautes herbes des marais formant comme une riantة prairie qui s'étendait vers le fleuve, quatre cents mètres plus loin.

Au bout du dock, Lloyd Reed, les bras appuyés sur le parapet, regardait d'en haut l'homme qui était dans le canot.

- Comment cela se présente-t-il, Ray ?

Ray Garvin, armé d'une perche, amena le lourd canot jusqu'au rivage, en enjamba le bord et prit pied sur la rive fangeuse de la crique, puis il lança la perche à Reed.

- Ça n'ira pas sans peine si l'on veut que ce machin- là supporte le monorail, dit-il.

Il sortit de sa poche un couteau qu'il déplia et dont il enfonça la longue lame dans un pilier afin d'éprouver la solidité du bois.

- Quel âge donnerais-tu à ce dock, Lloyd ? Dix, vingt ans ?

- J'ignore s'il s'agit du même, mais il y avait un dock ici lorsque j'étais enfant. Je me souviens d'y être venu avec mon père, voici vingt-cinq ans au moins.

Garvin replia le couteau et le remit en poche.

Ç'aurait été une bonne chose si ce dock avait brûlé avec la vieille maison.

Passant sous les madriers de charpente, il empoigna l'un des tirants croisés entre les piliers :

- Je crois que je devrais le faire démolir et repartir à zéro.

Il secoua le tirant à deux mains, y mettant tout son poids.

- Hé ! cria Reed. Ne le secoue pas ainsi : ça pourrait s'écrouler !

Garvin songea aux trois poutrelles d'acier empilées sur le dock au-dessus de lui ; il nota mentalement de les faire enlever par les ouvriers dès le lundi suivant pour les transporter sur l'accore. Mieux valait prévenir que guérir.

Il imprima une secousse finale au tirant qui céda.

- À ta place, Ray, je m'y prendrais plus doucement là-dessous, dit Reed. Ces poutrelles sont mal en équilibre et...

Abruptement un fracas lui coupa la parole, un peu comme la détonation d'un fusil de fort calibre. Il avait éclaté juste au-dessus de la tête de Garvin au milieu d'une pluie d'échardes et de bois pourri retombant en poussière.

Garvin eut un réflexe instinctif avant même d'entendre le cri d'avertissement poussé par Reed. Sa pensée immédiate fut de s'éloigner de là-dessous. Il se jeta de côté, mais ses chaussures de toile glissèrent dans la vase et il s'étala de tout son long sur la face. Au-dessus de lui résonnait le lourd cliquetis métallique des poutrelles s'entrechoquant.

Les poutrelles dégringolent ! Sors de là ! Son sang se glaça à cette seule pensée tandis qu'il luttait à quatre pattes pour fuir sur le sol gluant, tel l'homme qui court en rêve, bande tous ses muscles pour n'arriver

nulle part. Il parvint au pilier, se traîna au-delà... *J'y suis presque... Encore quelques décimètres...*

Soudain un poids énorme s'abattit sur sa cheville droite, et le choc se répercuta dans toute sa jambe en un élanement douloureux. Ça lui coinçait la cheville comme dans un étau et il s'entendit hurler. Ensuite ce fut le silence durant un moment, puis quelque chose retomba plus loin dans la crique avec un *floc* ! à retardement, comme le point venant clore un paragraphe.

Garvin gisait maintenant sur le ventre, le visage contre la boue, les mains crispées et les yeux clos, essayant de surmonter la souffrance qui lui broyait la cheville. *J'ai la jambe cassée. Cette damnée poutrelle m'a brisé la jambe dans sa chute à travers l'appontement...*

- Ray ! Ray !

Il leva la tête et dirigea son regard vers l'accore. Reed venait vers lui, clopin-cloplant, pataugeant dans la vase et gardant à grand-peine son équilibre.

- Ray ! Es-tu sauf ?

- J'imagine que je ne connaissais pas ma force, répondit Ray avec une tentative de sourire. Un vrai Samson.

Reed s'arrêta près de lui et se pencha pour examiner la jambe accidentée.

- Peux-tu... Peux-tu la dégager ?

- Je ne sais.

Prenant appui sur les coudes, Garvin souleva la partie supérieure de son corps et tourna la tête de façon à voir le bas de sa jambe. L'une des poutrelles d'acier au profil « I » pesait en travers de sa cheville qu'elle enfonçait dans la vase.

- Je vais essayer...

Il exerça un effort de traction pour se dégager, mais, de nouveau, une douleur fulgurante lui traversa la jambe. Gémissant, il relâcha le membre.

- J'ai la cheville brisée, j'en suis sûr.

- J'estime que tu as encore de la veine, dit Reed. Les deux autres poutrelles t'ont manqué de justesse.

- Pour sûr que c'est une vraie chance. Maintenant, enlève-moi cette ferraille.

Reed le regarda, l'air confus :

- *L'enlever* ? Mais cette poutrelle a au moins vingt-cinq centimètres de section, Ray. Elle doit peser dans les deux cents kilos. Tu es vraiment verni de ne pas avoir eu la jambe coupée net par un poids pareil tombant de cette hauteur !

- Veux-tu bien cesser de me dire combien j'ai de la chance, et *faire* quelque chose ?

Reed haussa les épaules et se gratta la tête. Puis, s'agenouillant près du pied de Garvin, il examina l'endroit où la poutrelle s'appuyait en travers de la jambe. L'autre extrémité de la lourde pièce d'acier reposait contre la charpente du dock. Encore une fois il se gratta le crâne :

- Mon Dieu, Ray, tu sais dans quel état est mon dos. Je n'ai aucune chance de pouvoir soulever ça pour te dégager. Il m'est déjà pénible de soulever une caisse de bière.

Certes, Garvin en savait long à ce propos. Tout le monde, d'ailleurs, était au courant. Chaque fois que Lloyd rappelait la chose, il semblait revendiquer son droit à la considération pour avoir dû se parachuter d'un B-17 en flammes au-dessus de la Manche, avion à bord duquel il était artilleur. La pension d'invalidité qu'il percevait depuis lors constituait, au demeurant, sa seule source de revenu fixe.

- Je ne voulais pas te faire de reproche, Lloyd. (Garvin ferma les yeux un moment, essayant de réfléchir.) Tu pourrais peut-être creuser sous ma jambe afin que je puisse la glisser hors de là.

- Bien sûr. Ça doit aller !

Reed se mit à creuser des deux mains sous

la cheville coincée. Il lui arriva de heurter la jambe captive, et Garvin eut un sursaut de douleur.

- Excuse-moi, Ray...

Il continua de creuser dans l'épaisseur de boue. Garvin jeta un coup d'œil vers sa droite et vit que le canot était maintenant renfloué là même où il l'avait échoué, à peine quelques minutes auparavant.

- La marée monte, dit-il. Il faut que je me tire de là.

- La marée ?

S'arrêtant de creuser, Reed se releva. Du regard il parcourut la crique, et son visage prit une expression bizarre.

- C'est vrai, et une marée printanière encore. Avec ce vent du nord-est, elle dépassera la cote de trente mètres...

- Pour l'amour du ciel, Lloyd, veux-tu bien te taire et te remettre à l'œuvre !

De nouveau courbé à la tâche, Reed se remit à creuser en silence autour de la cheville à dégager. Au bout d'un moment il s'immobilisa :

- Ray...

Il se racla nerveusement la gorge :

- Ray, je rencontre un obstacle là, sous ta jambe : une vieille pièce de charpente, un débris de pilier ou quelque chose d'analogue. Cette poutrelle t'écrase la cheville dessus.

À la douleur lancinante qui tenaillait Garvin, vint s'ajouter pour la première fois un soupçon de crainte. Reprenant appui sur les coudes, il souleva le haut du corps, puis, remplaçant les coudes par les mains au bout des bras tendus, il put enfin se redresser jusqu'à la position à genoux. Cet effort l'avait mis à la torture ; mais, à présent, au moins dépassait-il d'autant le niveau des eaux à peine distantes de quelques centimètres à sa droite.

- Que... Que faire ? disait Lloyd.

Si nous ne pouvons agir par en dessous, c'est

par au-dessus qu'il faut manœuvrer, pensa Garvin.

- Nous devons soulever cette poutrelle d'une façon ou d'une autre, dit-il alors. Son regard erra sur l'accore pendant que son esprit galopait, s'efforçant à capter l'étincelle d'une idée. Il distinguait la voiture de Lloyd au-delà de l'accore. Là, il y avait de la force en puissance. Restait à trouver le moyen de la transmettre jusqu'à l'endroit même où elle était nécessaire...

Il leva les yeux sur ce qui restait du dock. Le pont s'était effondré sous le poids des poutrelles, mais le madrier latéral d'appontement semblait intact sur les piliers, de même que la grosse traverse reliant ceux-ci.

- Lloyd, passe donc un filin autour de cette traverse. Attache-le par un bout à la voiture tandis que nous pourrions en glisser l'autre bout sous cette poutrelle. Il suffirait de la soulever d'une dizaine de centimètres..

- Où y a-t-il du filin ?

- Du filin ?

Ayant inspecté des yeux les alentours, Garvin étendit le bras droit et s'empara de l'amarre du canot.

- Voici un câblot. Et il n'est pas trop vieux. Reed l'interrompit derechef :

- Ça n'a guère plus de huit à dix mètres de long. Ray. Il nous en faudrait au moins le triple pour atteindre la voiture.

Garvin regarda fixement le câblot qu'il tenait à la main. C'était vrai qu'il n'était pas assez long. Il le rejeta.

- Et dans la voiture, tu n'en as pas ?

Reed haussa les épaules et secoua négativement la tête.

Garvin possédait, dans le coffre de sa propre voiture, une bobine neuve de cordage d'un bon centimètre d'épaisseur ; du chanvre de Manille. Mais ils étaient venus dans la voiture de Reed. Pas de

cordage non plus sur le dock, ni aux alentours de la nouvelle maison. Le hors-bord, qui atteignait les cinq mètres de la proue à la poupe, était pourvu d'une bonne longueur de câble d'amarrage, mais il se trouvait provisoirement sur sa remorque dans un garage, en ville.

Il sentit comme un contact effleurant ses genoux. La marée montait. Une marée d'au moins trente mètres, avait dit Reed. Plus de trente mètres en six heures et demie. Quelle distance y a-t-il entre les genoux de l'homme et son nez ? Un mètre vingt ? Cela représentait pour la marée quelque deux heures et demie ; et si dans l'intervalle il ne parvenait point à sortir de là...

- Lloyd...

- Tu as une idée ?

Garvin tourna la tête pour regarder Reed droit dans les yeux :

- Il faut que tu ailles chercher du secours. Deux hommes valides pourraient lever le bout de cette poutrelle juste assez pour que je puisse retirer mon pied.

Reed se mit debout, acquiesçant d'un signe de tête :

- Je pense que tu as raison. Voyons, il n'y a que six ou sept kilomètres d'ici à la ville. J'y trouverai peut-être Tom Forman. Il a un dos de gorille. Et Julius...

- Lloyd, dit lentement Garvin en se passant la main sur le front. Lloyd, cette cheville me fait endurer l'enfer. La marée monte. Veux-tu *te mettre en route* ? Vas-y !

- Ouais. Bien sûr.

Il s'éloigna sur la rive glissante de la crique. À mi-chemin vers l'accore, il se retourna :

- J'allais te dire de m'attendre ici, mais je n'aurais pas été drôle, hein ?

D'un mouvement brusque il tâta la poche de sa chemise :

- Hé ! As-tu des cigarettes ? Tu veux que je

te laisse les miennes ?

Garvin passa la main dans l'entrebâillement de sa veste. Ses cigarettes devaient se trouver dans sa poche de chemise ; mais lorsqu'il était tombé en avant, la fange les avait détruites.

- J'aimerais que tu me donnes une de tes cigarettes avant de partir.

Reed revint sur ses pas et remit à Garvin le paquet ainsi que les allumettes :

- Je vais revenir, Ray. Sois tranquille... enfin, tâche de ne pas t'en faire, hein ?

- Ça ira.

Reed se remit en marche vers l'accore, mais Garvin lui lança :

- Lloyd, c'est *toi* qui en prends à ton aise...

Tu es seul à me savoir collé ici...

Il s'interrompit, regrettant soudain ses paroles.

- Suffit, dit Reed qui l'observa un moment ; après quoi il refit volte-face et escalada l'accore en s'aidant de ses quatre membres. Une minute plus tard il avait disparu.

La portière claqua, il y eut un grondement de moteur et la voiture s'éloigna dans un ronflement qui décrût aussitôt.

Durant un certain temps Garvin se crut enveloppé d'un silence absolu. Ensuite, peu à peu, comme si la situation même lui aiguisait les sens, il perçut la plainte du vent, la singulière turbulence avec laquelle il se ruait entre les chênes verts le long de la petite falaise, le sibillant murmure de ses rafales parmi les hautes herbes, de l'autre côté de la crique. Et il se sentit l'âme envahie par une pénible impression d'isolement, le cœur étreint par un sentiment de solitude extrême et d'impuissance.

Ses pensées se reportèrent sur Lloyd Reed. Si on lui avait donné à choisir parmi d'autres un homme dont sa vie pût

dépendre, il aurait relégué Lloyd en fin de liste. Mais, au fond, d'où lui venait un tel sentiment ? Ils se connaissaient depuis toujours et avaient grandi ensemble. Cependant, son reproche final lui avait apporté à l'instant même une étrange sensation de malaise où entraînait de la défiance. Amitié et confiance devraient aller de pair.

Là était peut-être toute la question. Ses relations avec Lloyd Reed, les avait-il entretenues sur le terrain de l'amitié ou bien Lloyd et lui étaient-ils restés tout simplement de vieilles connaissances ?

Il baissa les yeux vers l'eau qui arrivait maintenant au-dessus des genoux. Elle couvrait entièrement le pied blessé. Il éleva le bras pour consulter sa montre (la première fois depuis qu'il était ainsi livré à lui-même). Les aiguilles marquaient onze heures quinze. Mary devait se trouver en ce moment à l'église avec sa sœur, Eleanor. Lloyd était parti depuis dix minutes ou un quart d'heure déjà, ce qui signifiait une autre attente d'au moins vingt minutes avant qu'il ne revînt.

Une poule d'eau caqueta quelque part au-delà de la crique, et une autre lui répondit en aval du fleuve. Ce serait une marée propice à la chasse. Les marais seraient complètement inondés.

Mais le cri familier des oiseaux ne fit qu'accroître en lui le sentiment d'intolérable solitude. Même les douleurs pulsatives qui s'élançaient depuis sa cheville au rythme de son cœur battant ne pouvaient l'empêcher de penser... Penser à quoi ?

Ce n'était plus qu'une question de temps. Dans quelques minutes, Lloyd reviendrait avec de l'aide et on transporterait le blessé à l'hôpital pour lui soigner la cheville. On devrait la lui plâtrer pour un certain temps et il marcherait avec des béquilles...

De nouveau il leva le bras pour consulter sa montre-bracelet. La grande aiguille avait encore accompli un quart de tour : onze heures trente. Garvin ramena son bras le long du corps et, au même instant, il se rendit compte que l'eau lui léchait les doigts. Penchant la tête, il tendit l'oreille afin de distinguer éventuellement un bruit étranger à celui de la mer et du vent.

Rien.

Il leva le visage vers le ciel. Se profilant sur la voûte grise des nuages que chassait le vent du nord-est, une mouette solitaire vira contre la rafale et plana en quête d'un perchoir où se poser en attendant que revînt le calme ou que la faim la poussât à reprendre son vol. Garvin, transférant son poids d'un genou sur l'autre, tenta de lever sa jambe valide, mais il dut y renoncer sous la douleur ravivée par ce mouvement. Lloyd ne pouvait plus tarder maintenant. Son absence durait depuis une demi-heure au moins.

Il ramena les pans de sa veste maculée de boue, qu'il boutonna jusqu'au col pour se protéger du froid qui gagnait son corps depuis ses jambes immergées. Lloyd prenait son temps et Garvin le reconnaissait bien là : jamais à l'heure, d'une totale indépendance. Lloyd ne s'était point marié et il gardait rarement le même emploi plus de six mois durant. Il vivait dans l'insouciance, bâclait la besogne, paraissant n'avoir jamais aucun problème ni aucune ambition au-delà du moment même.

Sacrebleu ! Peut-il même concevoir ce que j'endure ?

Le visage de Lloyd devint pensif. Lloyd était-il vraiment conforme à son apparence ? Ou bien celle-ci ne montrait-elle qu'une façade édifiée au fil des ans ? Il se souvint d'un incident survenu quelques semaines plus tôt. Lloyd se trouvait au bureau

lorsque Mary était entrée. On venait de conclure l'achat de cette propriété et l'on s'était engagé dans l'étude des plans de la nouvelle maison.

Garvin se rappela l'attitude de Lloyd tranquillement assis au coin du bureau, écoutant Mary parler avec enthousiasme du matériau, des teintes, du paysage et des projets de Ray au sujet du monorail pour le bateau.

Lloyd, qui n'avait eu d'yeux que pour Mary jusqu'au départ de celle-ci, s'était alors tourné vers Garvin en lui déclarant d'un air étrange :

- Tu as de la chance, Ray. Je me demande si tu mesures l'étendue de ton bonheur. Une bonne épouse, une entreprise prospère, une maison neuve, un compte en banque.

Puis, son regard obliquant vers le bureau, il y avait martelé lentement ces paroles avec le bout d'un crayon pris sur le meuble :

- La vie comble tous tes désirs.

Après quoi, relevant les yeux, il avait conclu avec une pointe d'amertume :

- Je t'envie, mon gars.

Mais, aussitôt dissipé ce nuage, Lloyd avait repris ses façons habituelles.

- Allons, ferme boutique ! Cet après-midi nous promet une pêche miraculeuse ! Les truites sauteront littéralement dans le bateau !

Ses propos d'envieux, les avait-il tenus sous l'impulsion du moment ? Peut-être était-ce à cause de Mary ? Lloyd lui avait fait une cour assidue pendant leurs deux dernières années d'études à l'école supérieure. Lloyd avait peut-être entrevu le mirage auquel tout homme accorde une pensée fugitive de temps à autre : ce qui aurait pu être.

Jusqu'à présent Garvin n'en avait rien déduit. Encore une fois il consulta sa

montre : il y avait maintenant trois quarts d'heure que Lloyd était parti. Dans la crique, l'eau avait monté avec une rapidité surprenante et lui arrivait presque au ventre. Lloyd avait-il été retardé par un imprévu ? Un pneu crevé ou une panne d'essence ?

Pour Garvin il n'y avait évidemment rien d'autre à faire qu'attendre. Il s'efforça d'occuper son esprit par l'idée d'un nouveau dock.

Mais à midi, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, il en vint à cette conclusion qui s'était lentement imposée à lui depuis les profondeurs du subconscient : *Lloyd ne reviendra pas. Il va me laisser mourir ici...*

Vue à la lumière crue de la froide logique, pareille attitude pouvait s'expliquer par le fait qu'une occasion vraiment imprévisible - la préméditation étant donc exclue - s'était présentée à Lloyd. Avec un peu de chance, il pouvait succéder à Garvin corps et biens. Il reprendrait le tout en bloc tel un coureur de relais emporte dans sa propre course, en même temps que le bâton, tout l'avantage conquis de haute lutte par son prédécesseur.

Lloyd ne déplaisait pas à Mary. En fait, *personne* ne le trouvait *déplaisant*. Mais Mary et Lloyd s'étaient fréquentés constamment à l'école et il était concevable que leur ancienne idylle pût progressivement renaître. Mary n'était point femme à vivre seule. Après un délai convenable, elle céderait aux aimables insinuations de Lloyd...

Garvin frappa subitement du poing l'élément liquide qui le cernait. Puis un sentiment d'impuissance le déprima. Ses chances de survie diminuaient. De toute façon, il devait laisser à Mary un avertissement ; lui dire que sa mort n'était pas tout à fait accidentelle.

Et si, pourtant, il se trompait ? Si

effectivement il était arrivé quelque chose à Lloyd ?

Les aiguilles de sa montre indiquaient douze heures dix. L'eau avait atteint sa poitrine. Dans moins d'une heure et demie, peu importerait encore si Lloyd revenait ou non avec du secours.

Il prit dans le paquet de Lloyd une nouvelle cigarette. Tremblant de froid, il allait le remettre en poche lorsque le paquet lui échappa des mains et alla s'abîmer dans les flots.

- Zut !...

Il suivit des yeux le paquet emporté à la dérive par la marée dans le petit tourbillon dont son corps semblait constituer le pivot. Il alluma la cigarette et jeta les allumettes après le restant de paquet perdu.

Eh bien, c'est que cela devait arriver. Il tira sur la cigarette en une longue et profonde inspiration, et observa le vent déchirer en lambeaux la fumée qu'il exhalait. *La dernière cigarette du condamné.*

Que faisait Lloyd en ce moment, à cet instant précis ? Surveillait-il la marche des aiguilles sur sa montre en imaginant la montée des eaux pendant son attente ? Était-il *vraiment* capable d'agir ainsi ?

Tant de choses restaient à faire. Garvin avait trente-six ans. Il avait travaillé dur, prospéré sans gaspillage ni avarice, et touchait presque à la plupart de ses buts. S'établir en cet endroit avait figuré parmi ses objectifs les plus importants.

Et se dire qu'avec toutes ces tâches en perspective dans un avenir plein de promesses, il était rivé là comme un animal pris au piège et dont les minutes étaient comptées...

Il se figea, laissant tomber d'entre ses lèvres les derniers centimètres de l'ultime cigarette. *Comme un animal ?* Il baissa rapidement les yeux vers les tourbillons

qui l'encerclaient au niveau des côtes, et, un bras explorant sous l'eau en une suprême tentative, il sentit le froid contact de la lourde poutrelle qui lui paralysait la jambe. Il se redressa, toujours à genoux, et sortit son couteau de poche. Il en regarda intensément la lame repliée contre le manche. Certains animaux, quand ils sont pris au piège, se rongeraient une patte à coups de dents. En pareilles circonstances, un homme pouvait-il... un homme aurait-il le courage de *se trancher un pied* ?...

Chassant cette pensée répulsive, il rempocha le couteau. Cependant le temps passait. Il consulta sa montre : douze heures quarante. Plus d'une heure et demie depuis le départ de Lloyd. Et il ne revenait pas.

Si je pouvais le voir « après », rien qu'un moment, je serais édifié. Je saurais, rien qu'à son regard. Mary aussi, peut-être.

L'eau escaladait son torse. Dans moins d'une heure, elle lui viendrait au menton. De tout son être il se tendrait alors vers l'air libre pour respirer encore, tiraillant en vain la jambe prisonnière.

De nouveau sa main alla chercher le couteau. Dans cette cruelle alternative, c'était le seul moyen d'en réchapper. Ne pas le faire serait se condamner à une mort certaine.

Il tourna la tête vers le rivage et parcourut du regard les contours de l'accore, vers la maison. Elle était là, cette maison, derrière les chênes jumelés, presque en bordure de l'anse ; elle donnait vue sur les vastes marais et, plus loin, sur la mer bleue. Il y aurait encore de ces nuits calmes sans un souffle de vent, au cours desquelles on entendrait sauter les poissons dans l'eau de la crique ainsi que le fracas lointain et assourdi du ressac contre le parapet à l'entrée du détroit.

Un homme amputé d'une jambe pourrait

encore voir et entendre tout cela. Un homme mort n'entendrait ni ne verrait jamais plus rien.

Il tressaillit soudain, tendant l'oreille. Était-ce une illusion ? C'était comme le ronflement d'un moteur... Peut-être que Lloyd *revenait*, après tout...

Encore ce bruit ! C'était un bateau, un hors-bord d'après l'intensité du bruit. Celui-ci provenait du fleuve, apporté par le vent. Seul un fou pouvait se mettre en tête d'aller pêcher par un vent du nord-est, et pourtant *quelqu'un naviguait bien là !*

Son impulsion première fut de lancer un appel, mais l'inutilité lui en apparut immédiatement. Le bateau fendait l'onde par vent debout, à quatre ou cinq cents mètres de là. Il poursuivait sa route, et bientôt le vent n'apporta plus à Garvin qu'un ronronnement affaibli par la distance ; puis ce furent de nouveau le silence et le vide, un vide dont le caractère absolu le déprima plus encore que si rien ne s'était produit.

Au bout d'un moment, lorsque Garvin eut acquis la certitude que le bateau avait disparu, il éleva le couteau hors des flots. *En serai-je capable ? La douleur sera peut-être si atroce qu'elle me tuera.*

Se servant alors des deux mains, il ouvrit le couteau et passa légèrement le pouce le long de la lame au tranchant bien aiguisé. Une lame émoussée n'aurait guère valu mieux que l'absence totale de couteau. *Si je pouvais opérer sous la poutrelle, à l'endroit où l'os est brisé...*

Il y aurait du sang, beaucoup de sang. Il songea au requin qu'il avait capturé au cours de l'été précédent, à moins d'un mille de là, alors qu'il faisait de la pêche au harpon. Un requin long de quatre mètres. Était-il vrai que le sang attirait les requins ? Peut-être qu'ils ne fréquentaient pas les parages à cette époque de l'année...

Il se pouvait également que ces requins-là ne fussent pas mangeurs d'hommes.

Une fois de plus, il plongea le bras dans l'eau pour atteindre sa jambe captive. La douleur s'était muée en une sourde pulsation et sa cheville était enflée. Le seul contact de ses doigts lui fit l'effet d'un coup de poignard. *Allons, décide-toi ! Ne t'enlise pas dans ce borbier ! Nul ne te vient en aide... Et ce n'est pas la marée qui attendra !*

Ses yeux firent un tour d'horizon, puis il regarda tour à tour le dock qui le surplombait et le couteau dont sa main serrait le manche... Alors, chose étrange, un sourire éclaira son visage. La marée ! *La marée !* Comment n'y avoir pas songé... Son sourire s'élargit, et Garvin se mit à rire.

* * *

Les flots sombres avaient gagné toute la longueur du dock en une progression pleine de remous et tourbillons autour des piliers, et le lit de la crique était entièrement sous l'eau. Un bruit caractéristique s'amplifia peu à peu jusqu'à dominer celui du vent. Surgie d'entre les arbres, apparut une voiture roulant à une allure aussi rapide que le lui permettait la route sinueuse. Tom Forman était au volant. Il avait à côté de lui Lloyd Reed dont la tête était entourée d'un bandage blanc. Sur le siège arrière avaient pris place Doc Sanders et Julius Mason.

La voiture se rangea le plus près possible de l'appontement. Les quatre portières s'ouvrirent à la fois et les hommes abandonnèrent l'auto pour s'élancer vers la crique. Reed fut le premier à atteindre le dock, où il s'immobilisa, fouillant des yeux les alentours. Il n'y avait là plus rien

sinon le dock en ruine dans le flux de marée haute.

- Nous arrivons trop tard ! Je le savais !

- Où était-il ? demanda Forman.

- Là-dessous, répondit Reed en désignant l'endroit, maintenant sous eau. Là où le pont s'est disloqué. C'est là que les poutrelles sont tombées au travers. Ce fut terrible. Ray se trouvait juste en dessous...

- Hé ! fit une voix.

Les quatre hommes se tournèrent dans la direction probable de l'appel. Ray Garvin était assis un peu en contrebas, au bord de la crique, adossé à l'accore. Il tenait à la main son couteau et il avait la partie inférieure des jambes recouvertes par son veston taché de boue.

- Qu'est-ce qui t'a retenu aussi longtemps, Lloyd ? s'enquit-il.

- Tu... tu es *vivant* ?...

La voix de Reed était à peine plus audible qu'un souffle rauque. Il considéra Garvin avec stupeur, puis ses yeux se fixèrent sur la veste.

- Comment... comment as-tu fait ?

- Je t'ai posé une question, Lloyd. Qu'est-ce qui t'a retenu aussi longtemps ? répéta Garvin.

Doc Sanders s'avança jusqu'au bord de l'accore :

- Il m'a dit que vous étiez coincé sous une poutrelle, Ray. Quelqu'un est-il venu à votre secours pour vous dégager ?

- Personne ne m'y a aidé. Je désire savoir ce qui est arrivé à Lloyd.

- Je... je devais y mettre une telle hâte, Ray... L'auto a quitté la route et percuté un sapin.

Il se redressa vivement et toucha son bandage.

- Assommé par le choc, je suis resté dans les pommes pendant je ne sais combien de temps...

- Moi, je le sais : environ trois heures. On

acquiert une notion singulièrement précise du temps lorsqu'on se trouve dans la situation qui était la mienne. Vous seriez surpris de voir avec quelle rapidité la marée monte quand ce phénomène naturel s'avère indésirable. Un tas de pensées vous viennent alors à l'esprit, et vous vous demandez surtout comment vous vous sentirez quand l'eau vous chatouillera les narines.

Dévalant de l'accore, le médecin se rendit auprès de Garvin et il s'agenouilla :

- Voyons un peu cette jambe, dit-il en ébauchant le geste de soulever le veston du rescapé.

- Un instant, je vous prie, docteur, dit Garvin.

- Mais s'il y a fracture...

- Dans un instant, redit Garvin sans lâcher Lloyd du regard. Oui, dans une situation aussi critique, l'esprit est assailli par toutes sortes d'idées. Entre autres choses, j'ai pensé à ceci.

Il éleva le couteau ouvert dont la lame jeta un éclat dur.

- Je me suis remémoré certaines histoires d'animaux se rongant une patte pour se libérer d'un piège par cette amputation volontaire.

Reed en restait bouche bée. Il leva la main, l'index pointé vers la jambe encore recouverte :

- Tu veux dire que...

Cillant, il avala sa salive.

- ... *que tu t'es coupé le pied...*

Les trois autres en avaient les yeux exorbités. Garvin replia lentement son couteau.

- J'y ai réfléchi assez longtemps. J'espérais du secours. J'ai prié. Et pendant tout ce temps l'eau ne cessait de monter. Elle atteignit ma ceinture, puis les côtes, les épaules... Je dus garder les bras levés pour les maintenir au sec...

Le médecin fit un nouveau geste vers le veston :

- Vous feriez mieux de me laisser examiner ça, Ray...

Garvin repoussa la main du docteur et poursuivit :

- Je me figurais que l'os était bel et bien fracturé, ce qui devait simplifier le problème. Je m'interrogeais également sur mon endurance à la douleur, me demandant si j'allais pouvoir opérer jusqu'au bout sans défaillir...

- *Oh ! Mon Dieu...* fit Reed, haletant.

Garvin sourit en mettant le couteau refermé dans la poche de son pantalon.

- Et alors je songeai à autre chose, une chose tellement simple que cela me fit rire.

- Diable ! *Quoi donc ?* demanda Mason.

- Le canot. Il était amarré juste à côté de moi.

- Il n'y est plus maintenant.

- Il a dérivé hors de la crique il y a un moment.

- Mais comment avez-vous pu ?...

- L'amarre reliait le canot à l'appontement ; mais, avec mon couteau, j'ai sectionné le câblot le plus haut possible au-dessus de la ligne de flottaison.

Doc Sanders plissa les paupières et fit, de la tête, un signe de compréhension :

- Vous avez attaché l'amarre à la poutrelle, et lorsque le canot s'est élevé sous l'effet de la marée montante...

- Il... il a soulevé la poutrelle assez haut pour dégager votre jambe ? compléta Forman.

Le médecin se pencha et enleva le vêtement boueux pour découvrir les jambes de Garvin. Celui-ci était encore en possession de ses deux pieds, mais le droit faisait un angle anormal.

- Allez chercher ma trousse dans la voiture, Tom, dit Doc Sanders. Et que l'un

de vous prenne l'auto pour aller téléphoner afin que l'on amène une ambulance.

Il regarda Garvin :

- Je pense qu'il vaudra mieux vous transporter sur un brancard, Ray.

- Sans doute, docteur.

La petite valise noire contenant la trousse médicale fut apportée à Doc Sanders, tandis que Garvin continuait à tenir Lloyd sous son regard insistant. La culpabilité de Reed se lisait dans ses yeux. Il ne pouvait la dissimuler.

Le docteur tenait à la main une seringue. Il frotta une petite surface de peau sur le bras de Garvin et y enfonça l'aiguille :

- Pour atténuer la douleur, dit-il.

Garvin approuva distraitemment de la tête.

- Lloyd ?

- Ray... Je...

Il était d'une pâleur extrême et son regard vacillait.

À quoi bon l'accuser? La blessure de Reed à la tête était suffisamment authentique. Elle devait obligatoirement l'être, car, sans elle, il n'y aurait eu aucun doute dans l'esprit des autres.

Mais Ray Garvin et Lloyd Reed étaient deux à savoir la vérité.

- Lloyd...

Qu'il vive avec ce lourd secret.

- Les cigarettes se sont noyées, Lloyd. En as-tu d'autres ?

Qu'il vive avec ce poids sur la conscience. S'il le peut...

LA MARQUESA

(The Marquesa)

par RAY RUSSELL

Danny Dane gara sa voiture sous les arbres, dans un fourré obscur où elle était pratiquement invisible si on ne l'y cherchait pas, et il couvrit à pied les huit cents mètres qui le séparaient de sa destination. Le chemin montait, mais en pente douce, et Danny était en bonne forme physique en dépit de la quarantaine sensiblement dépassée. Le public payait une fortune pour voir sa fameuse carcasse, et il traitait celle-ci avec respect, comme il l'eût fait de n'importe quel investissement. La nuit était tombée, mais de larges lunettes noires masquaient les yeux de Danny. L'air était frais, après la chaleur sèche qui avait régné toute la journée et, en marchant, Danny respirait avec volupté de grandes goulées parfumées. Citronnier, tilleul, poivrier du Brésil, laurier au goût douceâtre d'œuf de Pâques en chocolat, tout cela, et plus encore, fleurissait sur les Collines de Hollywood.

La maison à laquelle l'amena sa course brève était de taille comme de valeur moyennes, et ce qu'il put en apercevoir sous le faible éclairage lui parut être d'un goût sinon exceptionnel du moins excellent. En s'approchant, il se dit que la porte datait certainement de plusieurs siècles et devait être d'origine espagnole, une ancienne porte de monastère. Il n'y avait apparemment pas de sonnette, et Danny cogna à plusieurs reprises sur le battant à l'aide du heurtoir de cuivre. Effrayés par le bruit, des oiseaux nichés dans les arbres s'envolèrent en criant leur

indignation.

S'écoulèrent ensuite pour Danny des instants d'une attente heureuse. Il allait être l'invité - unique - de la femme la plus excitante qu'il n'eût jamais rencontrée, et Dieu sait qu'il en avait connu !

Typiquement ibérique, composée d'innombrables bruns lustrés, chef-d'œuvre sculpté par la Nature dans quelque substance flamboyante rare et parfumée, elle avait été la première personne qu'il avait entrevue la semaine précédente à la soirée donnée par Fran Plotkin. Il n'avait pas réussi à détacher d'elle son regard et, il le nota avec satisfaction, elle n'était pas davantage parvenue à se détourner de lui, l'homme dont le monde entier appréciait la séduction physique.

Lorsque sa jeune et nouvelle épouse - la sixième - avait été hors de portée de voix, Danny avait demandé à Fran :

- Qui est-ce ?

- Du calme, mon garçon. Vous venez de vous remarier, souvenez-vous-en.

- Voyons, ma chère, vous me connaissez !

- Moi, oui, mais votre gamine d'épouse ?

- Ah ! Il faudra bien qu'elle apprenne ce que je suis ! Allons, Fran, avouez tout !

- C'est Eléna Mendoza, marquise de Altamadura.

- Mendoza... Pourquoi ce nom m'est-il familier ? Une marquise... ça me plaît. Le croiriez-vous, je n'ai jamais... Est-ce une authentique marquise ?

- Par son mariage, oui.

- Ce mot affreux signifie-t-il qu'il y a dans les parages un marquis ?

- Pas précisément, car le Dr Mendoza gît à six pieds sous terre.

- Formidable ! Fran, il faut absolument me présenter à cette veuve fascinante.

- Vous êtes décidément un immonde salaud, Danny.

- C'est vous qui parlez ainsi ? Votre mari porte tant de cornes sur la tête qu'il commence à ressembler à un oursin !

- Danny, il ne s'agit pas d'une de vos écervelées de starlettes prête à tomber à la renverse parce que le célèbre Dane l'a remarquée. C'est une grande dame espagnole extrêmement respectable. J'ignore pourquoi elle est restée ici à Pillville après la mort de son mari. Elle aurait été en droit de retourner à Grenade, se blottir sous une mantille et au sein de sa famille. Regardez les choses en face, mon ami, ce n'est pas une femme pour vous.

- Alors, dites-moi pourquoi, depuis mon arrivée, elle me gratifie d'œillades aussi langoureuses que latines ? Faites les présentations, mon chou, ou bien je vais devenir mauvais. Et vous savez combien je peux l'être quand je le veux.

La porte du monastère s'ouvrit sur Eléna Mendoza en personne, plus éblouissante encore que dans le souvenir de Danny.

- Entrez, monsieur Dane, invita-t-elle en souriant, le regard noir et insondable.

- Marquise, murmura-t-il en lui baisant la main avant de pénétrer dans la demeure.

- Je n'ai pas entendu arriver votre voiture, remarqua-t-elle en refermant la porte derrière eux.

- Je l'ai garée à huit cents mètres plus bas, expliqua-t-il. Je me suis imposé la discrétion que vous m'aviez recommandée au téléphone. J'ai veillé aux commérages et à votre réputation.

- Autant qu'à la vôtre, rappela-t-elle.

- Oh ! Elle est à jamais perdue, je le crains ! ironisa-t-il.

- Peut-être suis-je démodée, dit-elle en le guidant vers le salon. Mais j'ai donné campos aux domestiques afin d'éviter les possibilités de ragots. Voulez-vous du café ? Ou quelque chose de plus fort, peut-être

?

- Du café, ce sera parfait. Plus tard, j'aimerais peut-être... une boisson plus grisante, enchaîna-t-il en plongeant son regard dans celui d'Eléna.

- À quoi Mme Dane croit-elle que vous occupez votre soirée ? s'enquit la marquise en remplissant les tasses.

- Ma Tête de Linotte ? Elle s'imagine que je fais un poker avec des copains.

- Au téléphone, vous m'avez laissée interdite, reprit-elle doucement. Je ne m'attendais pas à vous revoir après cette réception. Malgré l'envie que j'en avais.

Il la laissa poursuivre.

- Dans votre pays, c'est beaucoup plus facile. Vos femmes peuvent si elles le souhaitent revoir un homme, il leur suffit d'en prendre l'initiative si l'homme ne le fait pas. Chez nous, il n'en va pas ainsi. Je suis contente que vous ayez téléphoné. Et que vous soyez ici.

- Pas autant que moi, marquise.

- Appelez-moi Eléna.

- Si je suis pour vous Danny.

- Entendu, Danny.

- Parfait ! Constatez les progrès que nous avons réalisés en cinq minutes seulement. Baissant les yeux, elle fixa le tapis en disant :

- Que devez-vous penser de moi... J'ai récemment perdu mon mari, vous vous êtes remarié il y a peu - nous ne devrions pas être ici en tête à tête. J'aurais dû vous écarter froidement quand vous m'avez téléphoné. Au lieu de cela, je vous ai invité à venir ici, et je me suis arrangée pour m'assurer que personne ne soit au courant de ce rendez-vous, pour tromper votre femme, en somme. C'est vraiment honteux de ma part, mais ma solitude et mon chagrin sont si intenses... Je vous en prie, ne me considérez pas comme une mauvaise femme...

- Absolument pas, chère Eléna. Vous êtes une dame belle et ardente. La plus belle dame du monde.

Le charme Dane irradiait de lui en ondes électroniques. Elle eut un sourire timide.

- Je dois vous faire un aveu. D'abord, je n'avais pas l'intention d'assister à cette réception. Après tout, je suis toujours en deuil. Mais quand Mme Plotkin m'a appris que vous seriez présent...

- Je suis sincèrement flatté !

- Je vous ai si souvent vu à l'écran ! J'ai toujours eu... comment dit-on ? un béguin pour vous. Mon mari me taquinait à ce propos. C'était un grand médecin, vous savez, et j'étais infirmière dans un hôpital de Madrid, c'est ainsi que nous avons lié connaissance. Pour notre premier rendez-vous, il m'a invitée au cinéma. On y donnait ce film dans lequel vous enleviez du navire pirate qui l'emportait une blonde héroïne. Ah ! De quelle bravoure vous faisiez preuve ! Tous ces hommes qui se dressaient contre vous, et que vous transperciez de votre épée ! Pour traverser le pont du navire agrippé à un cordage vous vous balanciez hardiment, grâce à quoi vous alliez heurter le capitaine des pirates et le flanquer à la mer !

Il éclata de rire :

- Eléna, apprenez que c'était Bill Wallman le héros de ce film et non pas moi.

- Bill... Wallman ?

- Oui, répondit Danny toujours souriant. En temps ordinaire, je ne l'aurais pas avoué, mais vous êtes quelqu'un de spécial, et non une quelconque fan originaire d'un bled perdu. Bill Wallman est ma doublure... en quelque sorte mon sosie pour les plans lointains d'un film. Dans les gros plans, évidemment, la ressemblance est moins frappante. Mais dans les scènes de duel, dans celle aussi où j'aurais dû me balancer au-dessus du pont

du bateau, ou bien encore quand il faut s'élancer d'une voiture en marche dans une autre, là, c'est toujours Bill qui tient le rôle. C'est le meilleur des cascadeurs, et il me manque beaucoup.

- Il est mort, ce Wallman ?

- Non, mais voici deux mois, au volant de ma voiture, il a renversé un gosse mexicain, et je crains qu'il ne soit en prison, le malheureux ! Pourrais-je avoir encore un peu de café ?

En fait, ce n'était pas seulement pour des raisons professionnelles que Danny regrettait Wallman. Celui-ci l'avait dans le passé tiré d'un tas de pétrins, endossant les peines de prisons et les amendes après les querelles d'ivrogne et les accidents d'automobiles provoqués par Danny. Bill valait son pesant d'or. Car il y avait dans le contrat de Danny, en page 8, cette clause : « Le soussigné accepte de se conformer aux conventions et à la morale. Il s'engage également à ne commettre aucune infraction risquant de le déshonorer ou de le rendre impopulaire, ridicule, scandaleux aux yeux du public... » Bill Wallman avait été pour Danny une véritable bouée de sauvetage et il serait terriblement difficile à remplacer.

- Peut-être préféreriez-vous du vin ? suggéra Eléna.

- Ah volontiers, merci !

Ouvrant un petit meuble-bar, elle remarqua :

- Oh il n'y a là-dedans rien de fameux !

- Rien du tout ?

- Pour vous, non. Vous êtes euh... comment avez-vous dit ? quelqu'un de spécial, dit-elle en l'éblouissant de son sourire. Ah ! Je sais, il me reste une bouteille ! Voulez-vous m'accompagner ? C'est bête, mais je suis froussarde.

- Peur ! Pourquoi ?

- Je voulais dire dans la cave. J'ai horreur

d'y descendre seule.

- Tiens, une cave, c'est une innovation en Californie du Sud ! fit-il en se levant. Montrez-moi le chemin.

- Enrique, mon mari, a mis longtemps à dénicher cette maison, expliqua-t-elle tout en le suivant dans l'escalier étroit et raide conduisant à la cave. Il était venu en Amérique pour enseigner à l'Université de Californie, Il était très attaché à son travail, passionné par l'idée de transmettre son savoir à des jeunes, mais il restait un grand d'Espagne, amateur de vins et connaisseur. C'était un homme qui avait l'habitude de vivre d'une certaine manière et il a cherché jusqu'à ce qu'il découvre une maison avec une vraie cave pour y entreposer son vin. Nous y sommes... L'interrupteur est près de vous.

Il l'actionna et des bouteilles poussiéreuses s'alignèrent devant ses yeux, chacune d'elles reposant dans sa niche. Il s'avança pour lire les étiquettes. Une petite araignée dorée, couleur de sauternes, s'échappa, affolée.

- Hé, vous avez là une excellente cave ! s'exclama Danny.

Elle passa devant lui pour aller choisir une bouteille visiblement très ancienne.

- Eh bien, voici ce que je voulais ! s'écria-t-elle, ravie. Le plus vieux xérès du monde, un cru de 1750.

- 1750 ! Ça, il faut que je le goûte ! fit Danny qui s'empara de la bouteille et se tourna, prêt à remonter l'escalier.

- Attendez... Il ne doit pas y avoir de tire-bouchon en haut. Du moins je n'en ai pas vu. Je n'ai pratiquement pas touché au vin depuis la mort de mon mari.

C'était l'occasion qu'il guettait, et doucement, tendrement, il murmura :

- Il y a certainement beaucoup d'autres choses auxquelles vous n'avez pas touché depuis la disparition de votre mari. Et c'est

dommage, Ana... je veux dire Eléna, négliger la passion et la féminité... C'est gâcher la vie.

Une phrase du *Capitaine du roi* pour laquelle il avait un faible. Et il l'avait déjà maintes fois utilisée. Seulement pourquoi avoir dit Ana, précisément à cet instant ? Il ne connaissait aucune Ana...

- Voilà le tire-bouchon ! s'exclama-t-elle avec une sorte d'allégresse. Voulez-vous déboucher cette bouteille ?

- Ici ? Tout de suite ?

- Elle est très ancienne, il ne faudrait pas risquer de la secouer, c'est ce que recommandait toujours mon mari.

Non sans effort, Danny retira délicatement le bouchon qui fermait cette bouteille depuis plus de deux cents ans. Le temps avait desséché le liège qui menaçait de s'effriter, mais Danny dégagea habilement le bouchon.

- Prenez ce verre, proposa-t-elle en essuyant avec un torchon un seul gobelet de cristal.

- Et vous ?

- Nous boirons dans le même verre, dit-elle d'une voix qui recelait d'autres promesses. « Nous viderons la moitié de la bouteille, calcula Danny. Pas plus. Après quoi, les effets de l'alcool, ajoutés à la solitude d'Eléna, à son bouillant sang espagnol et au béguin qu'elle a pour moi - elle me tombera entre les bras ! »

Il versa le liquide ambré. Lèvres luisantes, Eléna but lentement et rendit le verre à Danny qui le vida d'un trait.

- Hum ! Comme Tristan et Iseult, s'engageant l'un envers l'autre en buvant le vin éternel, nous jurant fidélité l'un à l'autre... Hou, il est traître et il sonne, ce vin ! Croyez-vous qu'il pourrait être avarié ? Tourné ? C'est loin, 1750. Ça me monte droit à la tête. Vous sentez-vous bien ? Elle acquiesça d'un signe.

- Vous n'avez pas d'étourdissement ? Ou la nausée ?

Elle secoua la tête.

- Je me demande... enfin... pourrais-je m'asseoir quelques minutes ?

Il tituba vers un tabouret sur lequel il s'affala pesamment. Et, d'un seul coup, il s'abattit sur le sol de la cave. Il cligna des yeux vers Eléna, à des kilomètres de distance. Et il la vit se tourner pour recracher le vin qu'elle avait gardé en bouche. Alors, il sombra dans l'oubli.

Mort. Mort et enterré. Ce fut la conclusion sinistre à laquelle Danny parvint dès qu'il eut, laborieusement, recouvré ses esprits. Il était dans une obscurité dense et impénétrable. Il ouvrit la bouche sans arriver comme il le voulait à crier, parler, murmurer. Il ne pouvait pas écarter ses mâchoires qui étaient comme soudées, telles celles d'un cadavre. Il ne pouvait pas davantage bouger, ou lever la tête ni plier bras ou jambes. Mort et enterré, oui, ce devait être cela. Eléna l'avait empoisonné, assassiné, avant d'enterrer son cadavre dans la cave. Mais pourquoi ? Mendoza. C'était quelque chose à propos de Mendoza, non pas Eléna ou Enrique Mendoza, mais quelque chose Mendoza... Ana, peut-être ?

Oui, c'était cela. Ana Mendoza. Quelque chose qui avait un rapport avec Ana Mendoza.

- Êtes-vous réveillé, monsieur Dane ?

La voix de la marquise lui parvint, sur sa droite, et Danny s'aperçut qu'il pouvait tourner légèrement la tête dans cette direction, mais sans arriver à voir la femme.

- Oui, je le constate, reprit-elle. Je désire à présent que vous m'écoutiez attentivement parce qu'il est important que vous compreniez ce qui vous est arrivé. Peut-être avez-vous deviné que le vin avait été

trafiqué. Ce fut facile à réaliser - une seringue hypodermique munie d'une longue aiguille pour percer le bouchon, et une drogue puissante a été mélangée au vin. Le défunt marquis étant médecin et moi-même ayant été infirmière, j'ai facilement accès au matériel médical comme aux médicaments. Vous êtes couché dans un lit semblable à ceux qui équipent les hôpitaux. Attaché, bâillonné et les yeux bandés. Le lit avait été transporté dans cette maison durant les derniers mois de la maladie de mon mari, et, après la mort d'Enrique, je l'ai fait descendre dans la cave. Vous souhaitez probablement savoir pourquoi je vous ai fait cela. Eh bien, sachez que c'est par vengeance. Nous autres Espagnols croyons avec ferveur en la vengeance. Nous nous en nourrissons. Elle devient la raison de vivre de celui qui n'en a plus d'autre. Et quand il s'agit d'élaborer une vengeance raffinée, nous nous transformons en spécialistes.

« Cette femme est folle », se dit Danny.

- D'abord, comprenez une chose, monsieur Dane : vous êtes une personne portée disparue et vous le resterez. Personne ne sait que vous êtes ici. Vous y avez d'ailleurs vous-même veillé, n'est-ce pas ? Vous m'avez avoué que votre petite épouse crédule était persuadée que vous faisiez une partie de cartes avec des copains. Vous avez garé votre voiture au pied de la colline, à huit cents mètres de la maison, et couvert à pied le reste du chemin. Or votre voiture est maintenant plus loin, si loin que, en admettant qu'on la retrouve, personne n'aura l'idée d'établir un rapport entre elle et ma propriété.

« Quand vous m'avez complimentée à propos de la cave, j'ai savouré l'ironie ! C'est effectivement une cave remarquable.

Son ancien propriétaire l'avait conçue pour qu'elle puisse éventuellement servir d'abri contre les raids aériens. Elle comprend donc une chambre secrète ignorée même des domestiques, solidement construite, aérée, chauffée, saine et confortable. Un être humain pourrait vivre longtemps derrière les casiers de bouteilles. Hé oui, vous êtes à jamais enfermé dans la cave, monsieur Dane !

Avec un grognement de protestation étouffé, Danny se débattit pour se dégager de ses liens - mais il était serré à hauteur du cou, de la poitrine et du ventre, aux poignets, aux genoux et aux chevilles.

- Ces courroies sont en cuir épais de près de deux centimètres, monsieur Dane, et renforcé par de l'acier. Des cadenas les bloquent, et je suis seule à en posséder les clés.

Couvert de sueur, les veines gonflées, Danny se tortilla avec frénésie - sans parvenir à se déplacer d'un centimètre. Il s'immobilisa, le cœur palpitant, cherchant sa respiration. Sur sa gauche, Eléna éleva la voix :

- Tout à l'heure, vous avez fait allusion à « ce gosse mexicain » renversé par votre ami Wallman. L'erreur était double. C'était une petite fille espagnole de six ans prénommée Ana, ma fille. Et ce n'était pas M. Wallman qui était au volant. C'était vous, n'est-ce pas, monsieur Dane ?

« Oh ! Oui, c'était vous, fit la voix qui s'approchait ou s'éloignait cependant qu'Eléna arpentait la chambre, faisant claquer ses talons sur le sol de ciment. Vous pouviez tromper la police et la presse, mais certainement pas moi. Un détective m'a fourni sur vous un dossier épais comme un annuaire téléphonique. N'espérez pas que ce détective renseigne la police sur ma curiosité à votre égard

quand il apprendra votre disparition par les journaux. Il a fait cette besogne par gratitude pour mon mari qui lui a autrefois sauvé la vie, et la même reconnaissance lui imposera de garder le silence. Entre autres faits sordides, je sais quels accords vous aviez passés avec Wallman - c'était lui le bouc émissaire de vos erreurs, de vos indiscretions, de vos crimes. Il vous a bien des fois sauvé la mise, mais, dans ce cas, cela ne se produira pas. À présent, c'est vous qui allez payer. Les témoins du crime ont tous déclaré que c'était Danny Dane, le célèbre acteur, qui avait renversé mon enfant. Ils vous ont reconnu, jusqu'au moment où Wallman a fait des aveux, et ils ont alors été persuadés qu'ils s'étaient trompés. Grâce à quoi, comme souvent auparavant, vous êtes resté libre de vos mouvements, libre de continuer à piétiner des êtres humains, laissant derrière vous une traînée de chagrin, de douleur et de souffrances, tout cela dans la plus totale impunité... jusqu'à présent, du moins.

« Je n'ai évidemment aucune preuve légale, rien qui convaincrerait un juge et un jury si je vous traînais devant les tribunaux. Cette preuve, elle est en moi, dans mon cœur de mère - je serai donc seule à représenter à la fois le jury et le juge.

Rassemblant ses forces, Danny tenta de chavirer le lit, de faire du bruit, de fracasser les cadenas. Mais le lit n'en fut pas ébranlé.

- Si c'est possible, enchaîna Eléna, j'aimerais que vous compreniez ce que vous m'avez arraché en m'enlevant Ana. Bien sûr, après tant de divorces, il se peut que vous soyez incapable de comprendre... Mais, quand mon mari est mort, Ana est devenue pour moi tout ce qui comptait au monde. Mon unique enfant après la

naissance de laquelle je me suis trouvée dans l'incapacité d'être à nouveau mère. Mon univers, c'était Ana, et quand vous l'avez renversée...

Danny se concentra tout entier sur ses cordes vocales, avec la volonté de parler, d'articuler des mots, de communiquer avec cette femme - mais il ne parvint à émettre qu'un gémissement pathétique.

- Quand vous avez renversé cette petite fille sans défense, vous avez à jamais détruit son cerveau. Elle aurait dû en mourir, mais par une sorte d'horrible miracle, une intervention du Démon, elle a survécu. Aujourd'hui elle est en vie, dans un lit d'hôpital, paralysée, incapable de remuer un doigt, de parler et de voir. Une enfant ! Un amour d'enfant née pour s'ébattre, courir et jouer, condamnée à l'immobilité et la nuit. Ce n'est plus qu'une morte vivante !

Elle se tut quelques instants. Danny l'entendait respirer, mais elle ne pleurait pas.

- Vous partagerez son sort, monsieur Dane. Je suis une bonne infirmière et je prendrai soin de vous - vous serez aussi bien soigné que l'est ma fille. Pendant le temps qu'il vous reste à vivre, monsieur Dane, songez-y.

Il essaya à nouveau, mais en vain, de parler.

- Les médecins m'ont avoué qu'ils ignoraient combien de temps Ana survivrait. Un mois, un an, deux ans, cinq ? Vous vivrez aussi longtemps qu'elle, monsieur Dane. Et vous mourrez quand elle mourra. Pas avant. À votre place, je prierais pour qu'elle disparaisse bientôt.

Il entendit un craquement, le frottement sur le sol d'une chaise que l'on approchait du lit. Il perçut le bruissement d'une robe quand Eléna s'assit.

- Je tiens à être équitable, dit-elle. Vous

aurez droit au même confort que ma fille. Je lui rends visite chaque jour, vous aurez ici ma visite quotidienne. Je lui lis des histoires, je vous lirai les mêmes histoires. Vous avez de la chance, il s'agit de textes écrits en anglais et non en espagnol. Je crois que, au début, vous résisterez à cette consolation. Mais j'aspire au jour où, dans un mois ou un an peut-être, je descendrai ici, après ma visite à l'hôpital, pour vous annoncer que je ne vous lirai rien ce soir. Je vous imagine déjà cherchant à parler en dépit du bâillon, à émettre un son suppliant, pour quêter des mots, des phrases, une voix humaine, celle de n'importe qui. Quelque chose qui ressemble à la vie, qui vous occupe pour vous empêcher de devenir complètement fou. J'espère donc que mes histoires vous seront agréables à entendre - ce sont celles que préfère Ana. Faites un effort pour les apprécier, monsieur Dane, parce que vous n'aurez pas autre chose pour vous distraire.

Il entendit tourner les pages d'un livre et, dans sa tête, il hurla : « Mon Dieu, que quelqu'un lui dise, toi, mon Dieu, dis-lui, fais-lui comprendre que, pour une fois, ce n'était pas moi, le coupable. Ce jour-là, c'était vraiment lui, Bill Wallman ! »

- Chapitre I, lut Eléna. Voici que Edward l'Ours descend maintenant, boum, boum, boum sur sa tête, derrière Christopher le Rouge-Gorge...

LE FLIC CORIACE

(Hardheaded Cop)

par D.S. HALACY JR.

Le sergent de police Dave Hackett descendit de la vieille berline et marcha lentement vers la porte de la cuisine. À cinq heures et demie, il faisait encore très chaud et le dos de sa veste était trempé de sueur. Il sentit la bonne odeur du steak avant même d'entrer, mais il n'eut pas le moindre sourire.

Margie était devant le fourneau, sa robe de grossesse protégée par un tablier aux couleurs passées. Elle retournait d'épaisses tranches de bœuf qui grésillaient dans l'huile. D'un air espiègle, elle se pencha pour recevoir le baiser de son mari.

Il se rendit compte qu'elle plissait les sourcils, étonnée qu'il retire ses lèvres aussi vite, mais n'interrompit pas son mouvement. Il quitta sa ceinture et sa veste dans le hall et alla les pendre dans le placard, dont il laissa la porte légèrement entrouverte pour qu'elles sèchent plus vite. Le revolver alla sur l'étagère supérieure où Tina, leur fille de trois ans, ne pouvait l'attraper. Il desserra sa cravate et retourna dans la cuisine.

- Votre bière, Seigneur et Maître, dit Margie, en lui tendant, d'un geste large, une boîte ouverte. Prends place et rafraîchis-toi pendant que tu me racontes tout. Au sujet de la promotion, je veux dire.

Elle avait des cheveux bruns et fins, alors que ceux de Dave étaient roux et épais. La chaleur humide avait collé sur sa joue quelques mèches égarées. Elle paraissait aussi jeune et épanouie qu'au premier jour

de leur mariage. Plus potelée, c'est sûr, mais sa peau était lisse et ses yeux brillants. Margie semblait toujours au mieux de sa forme quand elle fabriquait un bébé.

La condensation qui mouillait l'emballage de la bière, dans sa main, promettait une délicieuse fraîcheur, mais Dave gardait les yeux baissés, tristement, n'osant regarder sa femme, tandis qu'il essayait de faire tenir sur le tabouret sa solide carcasse d'un mètre quatre-vingts. Pourquoi ne devinait-elle pas à son visage comment ça s'était passé ?

- Vous êtes toujours l'épouse d'un sergent, madame Hackett. C'est Jerry Nelson le nouveau lieutenant.

Il avala la moitié de sa bière, en une longue gorgée coléreuse, et reposa la boîte.

- Dave !

De surprise, Margie garda la bouche ouverte, et elle écarta ses mèches distraitement.

- Tu as deux ans d'ancienneté de plus que Nelson. Oh ! Tu me fais une blague !

Elle posa le plat de steaks et s'approcha de lui, pour le prendre dans ses bras.

- Pourquoi est-ce que je plaisanterais ?

Il se leva, la bière à la main.

- Nelson a eu la place, c'est tout. Frye était navré, mais, tu sais, je ne suis pas le gars le plus populaire de la ville, surtout depuis que j'ai arrêté le gosse du Conseiller Henderson, le mois dernier.

Il crut qu'elle allait se mettre à pleurer, mais elle parvint à se retenir. Elle préféra emporter les steaks dans leur minuscule salle à manger. La table était déjà mise, avec un bouquet d'œillets de leur jardin, et les napperons en lin que sa grand-mère avait envoyés d'Irlande. Normalement, ce devait être un beau repas de fête.

- Dave, je suis si malheureuse, dit-elle en

revenant.

- Et moi, tu crois que je suis content ?

Il jeta la boîte dans la poubelle, sous l'évier, rageusement.

- Je vais appeler Frye pour annuler la partie de cartes de ce soir.

- Nous ne pouvons pas faire ça, Dave, dit-elle, gentiment. Je suis sûre qu'il n'a pu empêcher ce qui est arrivé.

- Moi, je crois qu'il l'aurait pu.

- Papa ! hurla une petite voix perçante dans l'entrée. Viens me faire tourner !

Tina était debout dans l'encadrement de la porte, largement ouverte pour la plus grande joie des mouches. Elle avait des jeans pleins de boue et un tee-shirt déchiré sous les bras. C'était une Margie en réduction. De Dave, elle ne tenait que son nom de famille.

- Papa est trop fatigué pour s'amuser avec une grande fille comme toi ! dit Margie avec entrain. Et puis, c'est l'heure de se laver.

Au bord des larmes, la gamine suivit sa mère avec obéissance.

Le dîner fut un échec de première classe. Tina, en voulant égayer le repas, renversa son lait. Dave ne put s'empêcher de la secouer un peu et elle éclata en sanglots, puis s'enfuit dans sa chambre. Il se détesta, pour ce qu'il venait de faire. Et s'en prit à Margie.

La soirée de cartes avec les Frye ne fut pas non plus très réussie. Wilson Frye était un gros homme aux joues rouges, qui entraînait dans la quarantaine. Il connaissait tout le monde à Morritson et faisait de son mieux, avec l'adresse d'un funambule, pour que l'ensemble de ses administrés soient satisfaits de son boulot en tant que Chef de la Police. Georgia Frye, elle, était grande et sympathique, elle s'était prise d'une réelle affection pour les Hackett et vouait un culte à Tina. Les Frye n'avaient pas

d'enfant.

Quand ils eurent fini de jouer au rami, les deux femmes s'en furent à la cuisine préparer des rafraîchissements. Dave refusa un cigare, Wilson en alluma un et se laissa aller dans le divan.

- Margie a mal pris la nouvelle ? demanda-t-il.

Dave lança les cartes dans le tiroir et le referma en le claquant.

- Penses-tu ! Elle adore être pauvre !

- Je suis diablement désolé, Dave. Mais Henderson t'attendait au tournant.

- Vous m'avez vraiment frotté le nez dedans, pas vrai ? lança Dave, toujours debout. Nelson est dans la police depuis moins longtemps que moi. Et je sais que ses notes sont moins bonnes que les miennes.

- D'accord, tu es mon meilleur homme. Peut-être trop bon, même. Tu prends les gens à rebrousse-poil, Dave. Et c'est le Conseil Municipal qui contrôle les promotions.

- On m'a engagé pour faire un travail. S'ils veulent que je le fasse, c'est normal qu'il y ait quelques grincements de dents.

- Évidemment, Dave. Mais...

Frye s'interrompt lorsque Margie arriva avec des gâteaux et de la crème glacée. Georgia suivait avec le café.

- C'est pour ça que nous sommes venus, Margie ! Ça a l'air drôlement bon !

Dave parvint à se montrer civil jusqu'à ce que les autres s'en aillent, beaucoup plus tôt que d'habitude. Avec Margie, il resta sur le seuil à regarder la grosse berline des Frye qui s'éloignait dans la rue. C'était une belle voiture, de sept ans plus jeune que la leur. Et elle était entièrement payée.

- Georgia était navrée, dit Margie en essayant d'engager la conversation pendant qu'ils faisaient la vaisselle.

- Moi aussi, répondit Dave laconiquement.

Le crime n'est pas la seule chose qui ne paie pas.

Il cassa un verre et jura.

- C'est un flic qui te le dit.

- Ce n'est pas comme l'armée, Dave. Tu as la possibilité de donner ta démission quand tu veux.

- Tu parles ! répondit-il amèrement. Ensuite, il y eut entre eux un long silence tendu. Il alla jeter un coup d'œil dans la chambre de Tina. Quand il revint, après avoir fermé la porte d'entrée, Margie était déjà couchée. Son ventre faisait un monticule sous les couvertures. D'habitude, il plaisantait à ce spectacle, mais pas ce soir. En pyjama, il éteignit la lumière et entra dans le lit.

- Papa a toujours besoin de quelqu'un dans son bureau, dit Margie dans l'obscurité, après qu'il l'eut embrassée. Il y a fait allusion aujourd'hui, quand on s'est parlé au téléphone.

- À point pour participer à la curée, n'est-ce pas ? murmura Dave. Il m'avait prévenu, il fallait s'y attendre... et tout, et tout !

- Cinq cents dollars par mois, poursuivit-elle, sans faire attention à sa colère. Et comme la ville se développe, papa prévoit d'ouvrir une succursale dans un an environ. Tu es son seul fils, Dave.

- Quelle déception ça doit être pour lui ! fit-il sur un ton sarcastique.

Mais la rage le rendait fou à hurler. Cinq cents dollars par mois, pour s'occuper de prêts à la Tanner Investment Co., c'était nettement mieux que son salaire de policier, quatre cent vingt-cinq dollars. Un costume civil, et aussi un bureau avec l'air conditionné et son nom sur la porte. Finis les soucis et la sueur. Finies les déceptions comme celle dont il avait souffert aujourd'hui.

- Oh, Dave, Dave ! Je sais à quel point

c'est important pour toi d'être un bon officier de police. Mais...

Elle ne termina pas sa phrase. En contemplant le plafond, dans le noir, il se demanda comment elle aurait pu savoir ce que cela représentait pour lui. Et qui d'autre l'aurait pu, en dehors d'un flic dans l'âme, comme lui ?

Le lendemain matin, il faisait plus frais, et une partie de son amertume s'était évanouie quand Dave se leva. Le petit déjeuner fut tranquille. Ils ne parlèrent pas de la soirée de la veille. Et Tina, avec l'insouciance de l'enfance, lui avait pardonné. Il l'embrassa pour lui dire au revoir et la laissa se bagarrer avec ses céréales tout autour de la table.

Margie l'accompagna jusqu'à sa voiture. Elle ne dit rien du travail proposé par son père, ni des cinq cents dollars par mois. Ses seuls mots furent : « Je t'aime », et elle l'embrassa très fort.

- Je t'aime aussi, murmura Dave, avec un sentiment de culpabilité.

Puis il monta dans la voiture et s'échina sur le démarreur. Margie se mordit les lèvres jusqu'à ce qu'elle entende le bruit du moteur. Elle agita toujours la main lorsqu'il tourna au coin de la rue. Oui, elle devait beaucoup l'aimer, sans doute aucun.

Ça faisait longtemps qu'elle tenait le coup. Il y avait d'abord eu la guerre de Corée, juste après leur mariage. Dave avait dans l'idée qu'il devait y aller, et il y partit, bien qu'il y eût peu de chance pour qu'il fût appelé. Il demeura toujours persuadé que ç'avait été la chose à faire.

Puis, à son retour, il avait échangé l'uniforme kaki pour la serge bleue du corps de police de Morriston. Trois cent vingt-cinq dollars pour commencer, à peu près ce que gagnait un manœuvre. C'était bizarre, mais il voulait être policier depuis

qu'il était gosse, et il n'avait jamais changé d'avis.

Ces cinq dernières années n'avaient pas été une partie de plaisir. Dave manquait de diplomatie. Il le savait. C'était même peut-être un miracle qu'il ait réussi à devenir sergent deux ans plus tôt. Les gens n'aimaient pas être pris à rebrousse-poil, et il fallait savoir faire preuve de diplomatie, comme Nelson, par exemple. Parfois, c'est plus facile de tourner le dos, de fermer les yeux et de laisser faire les choses. Nelson n'était pas un mauvais policier. Seulement, Dave Hackett n'avait pas le même caractère.

À présent, il considérait plus raisonnablement ce sale coup de la promotion sur laquelle il comptait, mais c'était dur pour Margie. La fierté s'usait quand tous vos amis avaient de jolies choses et vous cette seule fierté. Le visage de Dave s'était de nouveau durci lorsqu'il se gara dans le parking derrière le commissariat, une demi-heure avant que ses hommes ne reprennent leur service.

Jerry Nelson, assis à son nouveau bureau, leva les yeux vers lui. Il semblait un peu emprunté dans sa gabardine. C'était un homme mince, séduisant, qui se tirait fort bien de la paperasserie, et aussi un bon attaché de presse, « Montrez-nous des flics qui préfèrent rendre service aux gens plutôt que de les arrêter » répétait Frye sans cesse, et Nelson avait le chic pour ça. Les photos dans les journaux, la routine des crèmes glacées pour les enfants perdus, etc. Et surtout l'accord tacite avec les autorités d'y aller mou quand la stricte application de la loi risquait de provoquer des histoires.

- 'jour, Dave. Écoute, mon vieux...

Nelson était embarrassé.

- Détends-toi, dit Dave. Laisse tomber, la crise est passée. Te fais pas de bile, mon

gars. Et félicitations.

Ces derniers mots faillirent lui rester en travers de la gorge, mais, une fois qu'il les eut prononcés, il se sentit mieux.

Il étudia les rapports des deux dernières permanences. Rien d'important à signaler à ses hommes de patrouille. Il les fit démarrer après leur avoir parlé brièvement. Quatre hommes, quatre véhicules. C'était insuffisant, mais on n'y pouvait rien. Il aurait fallu un effectif d'un homme virgule sept pour mille habitants, mais le budget de Morritson ne permettait qu'un policier pour mille. Deux personnes par voiture, même la nuit, était un luxe dont on ne pouvait que rêver. C'était dangereux, à plus d'un titre. Un flic seul risquait d'être attaqué ou de se voir accuser de viol lorsqu'il devait embarquer un suspect de sexe féminin. C'était la parole du policier contre celle de la bonne femme. Pas de témoin.

La ville était loin en deçà du seuil de sécurité, et pourtant, de plus en plus de gens pensaient qu'il y avait trop de flics. Même certains membres du Conseil Municipal le croyaient, et c'était le Conseil qui s'occupait du recrutement, là où l'on aurait eu besoin d'un système impartial basé sur le seul mérite.

Ce n'est pas l'armée, se rappela Dave, et il monta dans l'auto. Travailler de jour c'était plutôt bien, à part les problèmes de circulation. Il commença à quadriller la ville au hasard. Tout était tranquille et ça le rendait heureux. À dix heures et quart, il ramassa un autostoppeur, un gamin d'une quinzaine d'années, qu'il emmena au commissariat, histoire de lui faire une petite frayeur.

- Prends le bus, la prochaine fois, fils ! lui dit-il lorsqu'il le relâcha, après lui avoir lu la loi. Tu peux te permettre de payer quinze *cents*, non ?

- Quel grand homme vous faites ! lui lança le garçon d'une voix hargneuse. Mais Dave était sûr qu'il ne tendrait plus le pouce avant quelque temps. Trois semaines auparavant, quatre adolescents avaient piqué la voiture qui les avait chargés, détroussé et battu le conducteur. Un mois plus tôt, un type soûl avait pris deux filles de seize ans fatiguées de marcher pendant un kilomètre et demi entre l'école et la maison. Elles l'avaient regretté. Mais la ville oubliait très vite ce genre de choses.

Le Chef entra dans le bureau au moment où Dave s'en allait. Il avait un air prospère avec son costume gris et son feutre. Frye se faisait ses six cents dollars par mois, et il était invité de temps en temps à un repas gratuit au Rotary ou au Lions Clubs ce qui avait pour effet d'augmenter sa bedaine naissante. Pourtant, il n'était pas très heureux à Morritson. Il était tendu et aurait voulu un meilleur poste ailleurs. Frye n'était pas né ici, et c'est ce qui faisait toute la différence. Il pouvait apprécier les gens, mais pas les aimer.

- Comment ça va, Dave ? demanda-t-il, en posant son cigare dans un cendrier sur le standard.

- Bien, fit Dave. Pas un seul meurtre, ce matin.

- Pas de trop mauvais poil ?

Dave haussa les épaules.

- Comme dit Margie, on n'est pas dans l'armée.

- Pourtant, tu réagis comme si c'était le cas, constata Frye, tristement. Tu mènes ta propre guerre personnelle, Dave.

- À plus tard, dit simplement Dave, et il partit en patrouille.

Il faisait très chaud, maintenant, pendant qu'il descendait Main Street, et Dave pouvait sentir la sueur tremper le dos de sa chemise. Il conduisait mécaniquement, et surveillait tout. Il chassa un type garé

en double file en face du supermarché, et, à Seventh Street, repéra un feu de signalisation détraqué qui bloquait les voitures. Il appela les réparateurs, s'arrêta et régla la circulation jusqu'à ce que l'équipe de maintenance arrive.

À midi et demie, il aurait dû rentrer chez lui pour manger. C'est dommage qu'il ne l'ait pas fait, car il aurait évité de se fourrer dans un bon paquet d'embrouilles. Dave crut que le conducteur était soûl, à la façon dont le coupé roulait dans Main Street. La voiture faisait au moins du quatre-vingts lorsque son chauffeur vit le gyrophare et entendit la sirène. Il s'arrêta en faisant crisser ses pneus et il était déjà hors de son véhicule, à hurler, avant même que Dave ne stoppe à sa hauteur.

- C'est mon gosse ! Il a la main presque coupée ! J'dois l'emmener à la Pitié à toute vitesse !

Il avait les yeux brillants et écarquillés. Dave le contourna et courut jusqu'au coupé. Un garçon d'environ douze ans tenait un chiffon serré autour de sa main gauche ; son sang coulait sur ses vêtements et sur le siège. Il était blême, effrayé, et il se mit à pleurer quand il vit le policier. C'était une méchante blessure, mais le gamin ne serait sûrement pas saigné à mort en quelques minutes.

- Je vais vous escorter, dit Dave à son père, et il se précipita vers sa voiture. Il laissa le gyrophare branché et utilisa sa sirène par intermittence. Sur Main Street, la vitesse était limitée à quarante, et la circulation de ce milieu de journée, importante. Jusqu'à l'hôpital, cela faisait sept pâtés de maisons, qu'ils pouvaient aisément franchir en deux minutes.

Le père dut décider que cinquante à l'heure n'était pas suffisant. Dans un hurlement de caoutchouc, le coupé dépassa Dave, comme si ce dernier s'était

mis à rouler en marche arrière. Il grilla un feu rouge à Wembley Street, à pleine vitesse, manqua de peu un camion chargé de caisses de boissons gazeuses. Dave appuya sur son accélérateur et actionna sa sirène. Il aurait dû les prendre tous les deux dans sa propre voiture.

L'autre passa ensuite à un feu vert, puis brûla un rouge à quatre-vingt-dix kilomètres heure. Il y en avait encore un avant l'hôpital, et la chance ne pouvait pas toujours durer comme ça. Dave parvint à rattraper le chauffard, et ce n'était pas la météo qui lui donnait si chaud quand il coinça le coupé contre le trottoir, un pâté de maisons avant l'hôpital. À l'intersection, un camion d'essence avec sa remorque traversèrent Main Street, ç'aurait été une cible facile pour cette voiture sauvage. Dave jura entre ses dents lorsqu'il descendit. Il était secoué et pas du tout préparé à ce qui arriva aussitôt.

- Va te faire voir ! hurla, de rage, le père affolé.

Il sortit comme une bombe de son véhicule efficacement bloqué par celui du policier, et lança son poing sans prévenir. Un coup violent et nerveux, qui manqua sa cible ; mais Dave, déséquilibré, trébucha et tomba sur le côté, contre le pare-chocs du coupé. Le type fit le tour de sa voiture par l'arrière, ouvrit vivement la portière et tira son fils. Il le prit dans ses bras et partit en courant vers l'hôpital.

Dave était entouré d'une foule houleuse lorsqu'il eut fini de prendre et de vérifier l'immatriculation du coupé. Des personnes n'avaient retenu de l'incident que ce qu'elles avaient bien voulu en voir, et l'avaient démesurément gonflé. Quelqu'un cria de colère quand Dave se remit au volant pour rejoindre l'hôpital. Il se contenta de secouer la tête avec lassitude.

Le jeune garçon allait bien. Il lui resterait

de vilaines cicatrices et il vivrait sans le bout de son petit doigt, mais, au moins, il n'était pas écrabouillé. Le père, encore livide, assurait qu'il n'avait vu ni le camion ni la remorque, et que Dave aurait pu trouver une meilleure excuse.

- Vous allez entendre parler de cette histoire, je vous le dis ! promit-il. Et pas qu'une fois !

- Allez-vous signer ce procès-verbal ? demanda le policier en lui tendant son carnet. Ou alors je vous emmène tout de suite chez le juge, M. Marshall.

Ça marcha.

Quand Dave arriva, après le déjeuner, pour faire son rapport, une berline verte, avec un macaron de presse, était garée en face du commissariat. En le voyant, le standardiste fronça les sourcils.

- Vous feriez mieux de passer voir le Chef, expliqua-t-il. Il n'est pas content, sergent.

Frye leva les yeux à l'entrée de Dave. En face de lui, de l'autre côté du bureau, deux hommes étaient assis. Dave avait déjà eu des histoires avec le maigre, un journaliste du nom de Blaze. L'autre était un photographe.

- Ces gars me disent qu'il y a eu de la pagaille à l'hôpital, Dave, dit Frye d'une voix égale. De quoi s'agit-il, au juste ?

Aussi brièvement et aussi précisément que possible, Dave lui raconta ce qui était arrivé. Il parla aussi du coup de poing. Le reporter renifla :

- Un mioche est en train de perdre tout son sang, et vous filez une contredanse à son vieux ! s'indigna-t-il. J'aurais fait bien pis que de vous donner un marron, si ç'avait été moi, Hackett !

- Essayez pour voir, mon vieux ! cria Dave avec violence, son visage déformé par la colère.

Ce fut ce moment-là que choisit le photographe pour faire un cliché.

- Calmez-vous, tous les deux ! dit Frye avec patience. Tu lui as donc dressé un procès-verbal, Dave ?

- Le voilà, fit Dave.

Il y avait deux chefs d'accusation, un 693 et un 701. Le sergent avait indiqué aussi que le conducteur avait refusé de coopérer avec le policier.

- Je n'ai pas mentionné l'agression, précisa Dave froidement, car il n'était plus lui-même.

- Vraiment généreux de votre part ! grogna Blaze avec un petit sourire. Vous avez des gosses, Hackett ? Qu'est-ce que vous feriez, vous, dans de telles circonstances ? Un gamin avec la main à moitié sectionnée et...

- Une minute de plus n'aurait fait aucune différence, rétorqua Dave.

Il avait envie d'écraser son poing sur le visage en lame de couteau du journaliste.

- J'ai vérifié auprès du docteur. Le gosse allait bien.

- Vous pouviez en juger rien qu'en le regardant dans la voiture, je suppose ? railla Blaze. Pourquoi ne l'avez-vous pas escorté jusqu'à l'hôpital ? C'est un traitement que vous réservez aux vedettes de cinéma en visite ? Vous...

- Ça va, Blaze, lâcha Frye en se levant. Ça suffit, je crois, spécialement pour la presse.

- Oh, oui, c'est bien assez ! s'exclama le journaliste triomphalement. Merci Hackett, merci beaucoup.

- Écrivez correctement mon nom ! cria Dave, quand ils s'en allèrent. Hackett avec deux t !

- Ils vont être après toi, maintenant, Dave, dit Frye.

- D'accord. Mais qu'est-ce que j'aurais dû faire ? Laisser ce gars se fracasser contre le convoi ? C'est exactement ce qui se serait produit, si je ne l'avais pas arrêté. Tu n'es

tout de même pas en train de suggérer que je foute la contredanse en l'air, hein ?

- Bien sûr que non ! Tu me connais. Mais on dirait bien qu'on ne pourra jamais gagner dans cette ville. C'est tout, Dave.

Blaze orthographia parfaitement le nom de famille de Dave. Il n'oublia même pas les initiales. Son papier passa en première page, ainsi que la photo prise dans le bureau de Frye, qui, habilement mise à côté de celle du fils Marshall dans son lit d'hôpital, faisait de Dave un fou enragé. L'article volontairement ambigu laissait croire aux lecteurs que le jeune garçon était aux portes de la mort quand le policier avait intercepté son père.

Margie le lut, mais ne fit aucun commentaire. Le beau-père de Dave n'eut pas autant de tact :

- Bon, lui dit-il au téléphone, laisse tomber, et viens travailler avec moi.

Le pire de toute cette affaire, ce fut le hold-up, à l'autre bout de la ville, à peu près au moment où Dave procédait à son arrestation. Un coup réussi, où un bandit agissant seul déroba environ cinq cents dollars dans un supermarché. Le *Sentinel* en fit un gros titre à la « une », *Où était donc la police ?* Dans l'article, il était dit qu'on savait au moins où était alors un membre de la police : occupé à coller une contravention à un homme qui tentait de sauver la vie de son fils gravement blessé ! Le lendemain, le courrier des lecteurs se mit de la partie. Un correspondant, mentionnant Margie et son état, concluait : « Espérons que ce policier obsédé par le Règlement ne se trouvera pas, un jour, dans une situation semblable. » Devant un tel concert d'indignation, Dave se dit qu'il était vraiment idiot de ne pas accepter l'offre de son beau-père.

Leurs voisins n'avaient jamais été particulièrement amicaux, mais ils leur

marquèrent encore plus de froideur. Apparemment, c'était pénible de vivre avec un flic dans le quartier. Margie pleurait quand Dave n'était pas à la maison. Et son mari bénissait le Ciel que Tina fût trop jeune pour comprendre ce qui se passait quand les gosses du coin la conspuaient.

Dave se faisait du souci. Le moment des couches approchait. La naissance de Tina n'avait posé aucun problème, et le docteur disait que Margie avait une santé du tonnerre, mais on ne sait jamais. Que ferait-il quand les dés seraient jetés, vraiment jetés ?

Un comité de citoyens paya l'amende de Marshall et en fit un martyr de la stupidité policière. Henderson, le Conseiller Municipal sur les pieds duquel Dave avait marché, sourit d'un air satisfait lorsqu'il se croisèrent. Le journal continua de s'acharner sur Dave et la police en général. Même Frye, qui avait pourtant le don de passer entre les gouttes, eut droit à sa part. Cela sembla le tracasser durant un jour ou deux, puis, soudain, il parut rajeunir de plusieurs années. Il appela Dave dans son bureau et lui expliqua les raisons de sa bonne humeur subite.

- Tu sais que je me faisais des cheveux, lui dit-il en se carrant dans son fauteuil. Mon contrat est presque arrivé à son terme, et j'avancerais vraiment sur des œufs à Morriston. Eh bien, voici ce que j'ai reçu aujourd'hui. Lis ça, Dave.

On lui proposait un poste de chef de la police à Rockford, plus haut dans le nord de l'État. Avec un salaire mensuel de soixante-quinze dollars de plus. Et l'ambiance de la ville était connue pour être meilleure qu'à Morriston : on y subissait moins de pressions. Quand Dave eut fini de parcourir la lettre et qu'il leva les yeux vers son chef, Frye le surprit en

déclarant :

- Je t'ai dit que tu étais mon meilleur homme, Dave. Et maintenant, je vais le prouver. J'ai besoin d'un assistant et je peux choisir celui que je veux. Viens avec moi. Là-bas, un lieutenant gagne cinq cents dollars. Et Margie aurait une pension s'il t'arrivait quoi que ce soit.

- Tu plaisantes, dit Dave, d'une voix ténue. Ou alors, j'entends des voix.

- Non, tu as bien compris. Écoute, peut-être aurais-je pu lutter contre Henderson et obtenir ta promotion, mais je faisais surtout des prières pour que cette affaire-ci tourne bien. Peut-être suis-je un salaud... ou tout simplement égoïste. Tu ne dois rien à cette ville. On n'est pas à l'armée, comme tu l'as dit toi-même.

Sur le bureau, il y avait un exemplaire plié du *Sentinel*, avec un gros titre, *Le Conseil Municipal s'attaque à Frye*. Qu'est-ce que Dave avait à voir avec des gens comme ça ? Il se souvint de Rockford, un endroit agréable, à trois cents kilomètres d'un travail tentateur chez son beau-père. Et la paye était bonne. Pourtant, il secoua la tête doucement.

- Merci, Wil, dit-il gravement. C'est non. Je suppose que je ne suis qu'un imbécile de flic à l'esprit obtus, mais je vais rester ici.

- Tu as peur qu'on te traite de lâcheur ? demanda Frye en reprenant sa lettre et la pliant soigneusement. C'est ça ?

- Ou, plus exactement : j'aurais le sentiment d'en être un. Ici, c'est ma ville. Je m'y sens chez moi.

Frye dit avec un air bizarrement résigné :

- C'est chouette d'avoir connu un idéaliste. Je te souhaite beaucoup de chance, Dave. Il se peut que tu en aies besoin quand le nouveau chef prendra la barre.

La remarque frappa Dave. Malgré tous ses défauts, ce gros homme l'avait soutenu. Il

avait été un assez bon patron, et un ami. Comment Dave pourrait-il résister à la fois au Conseil Municipal et à l'inconnu qui allait remplacer Frye ?

- Merci pour ton offre, dit-il enfin. Et bonne chance. Georgia doit être ravie de la nouvelle.

- Je me demande comment elle pourra se passer de Tina, répondit Frye. Tu devrais réfléchir encore.

Dave rentra à la maison pour le déjeuner, appréhendant de parler à Margie de la proposition qu'il avait refusée. Aussi le fit-il rapidement, avant qu'elle pût dire quoi que ce fût, et il conclut :

- Tu as épousé un dingue. Remarque, j'ai encore le temps de...

- Je veux que tu fasses ce que tu juges devoir faire, l'interrompit-elle.

Puis, se mordant la lèvre et fermant les yeux :

- À présent, tu ferais bien de m'emmener à l'hôpital, car le Dr Skinner s'est un peu trompé sur la date !

Ils déposèrent Tina chez la mère de Margie. De retour dans sa voiture de police, voyant le visage douloureux de sa femme, Dave fut tenté d'écraser l'accélérateur et de brancher la sirène. Toutefois, ce ne furent pas les insinuations du courrier des lecteurs qui le firent rouler prudemment en direction de l'hôpital.

La radio crachota avant qu'ils n'arrivent à destination. Dans l'appareil, la voix du policier qui lisait un communiqué à toutes les patrouilles, était tendue. Hold-up avec échange de coups de feu, un des bandits avait pris une caissière en otage. Un supermarché ! Une sonnerie retentit dans la tête de Dave : le précédent hold-up avait eu lieu aussi dans une grande surface.

Margie avait les yeux fermés et Dave jura entre ses dents. Il fallait que ça se produise

juste maintenant ! Il prit le micro pour expliquer qu'il avait lui-même une urgence. Cinq minutes plus tard, les infirmières lui demandèrent de sortir de la salle d'accouchement afin qu'elles préparent Margie.

Quand elles l'autorisèrent à y pénétrer de nouveau, le docteur n'était toujours pas là et Dave était tendu. Margie s'en rendit compte et sourit en lui prenant la main.

- Et si tu retournais au travail, sergent Hackett ? dit-elle si doucement qu'il se demanda si les drogues faisaient déjà leur effet. Va attraper ton voleur !

- Qu'il aille au diable ! murmura Dave en lui serrant la main. Je reste attendre.

Tina était née pendant qu'il luttait contre un incendie dans une usine de peinture. Cette fois, il resterait avec sa femme, là où était sa place.

- Même les infirmières valent mieux que toi pour mettre les bébés au monde, mon chéri, chuchota-t-elle. Vas-y, Dave. Je veux que tu m'obéisses.

Ses lèvres formèrent un faible sourire, et Dave lui céda. Comme il dévalait les marches de l'hôpital, il croisa le Dr Skinner qui arrivait en courant et agita le bras joyeusement.

- Désolé d'être en retard ! Mais je vous promets de vous faire un garçon, cette fois-ci !

- Prenez bien soin de ma femme, docteur. Je vais tenter de battre le bébé de vitesse.

Dave ouvrit vivement la portière de sa Voiture et appela pour savoir comment s'orientait l'affaire. Au lieu du standardiste, il reconnut la voix de Jerry Nelson. Le nouveau lieutenant ne semblait guère à son aise.

- Ici, Nelson, Dave. Le salaud nous a roulés. Il a réussi à passer les barrages dressés en ville, j'ai bien peur qu'on ne l'ait perdu. On a alerté une patrouille de la

route pour qu'ils l'interceptent vers le sud.

- Il a donc pris la route de la rivière ? demanda Dave, en mettant son moteur en marche. Je suis à la Pitié. Je vais tenter de l'intercepter moi aussi.

- Sois prudent, Dave. Ce type est dangereux. Il a probablement tué un homme et il a embarqué une fille avec lui. Peut-être que tu ferais mieux de...

- Non, il faut tâcher de régler ça nous-mêmes, lança Dave avant de couper la communication. Il tourna sur un chemin de terre et il poussa son véhicule au maximum, en pensant qu'il eût bien aimé avoir un autre flic avec lui.

Maintenant, il roulait dans la campagne, vers la rivière. La route rejoignait la Nationale 95 à la hauteur du pont, et Dave espérait un miracle qui lui permettrait d'intercepter le malfaiteur. S'il n'y parvenait pas, il risquait de s'écouler un long moment avant qu'une patrouille de la route règle l'affaire, et beaucoup de choses pouvaient se produire entre-temps. Il contrôla difficilement la voiture dans un virage plein d'ornières, et le pont fut en vue. À cause de la poussière, il serait repéré de loin, mais c'était un risque à courir.

Il freina violemment et se glissa sous le couvert des arbres en deçà du pont. Si le fugitif était aussi désespéré que l'avait dit Nelson, Dave aurait bien besoin de l'effet de surprise. Il finissait tout juste de passer un message radio quand il aperçut le véhicule du gangster. Lorsque la berline noire s'engagea sur le pont, il roula à découvert et en boucla l'autre extrémité.

Le conducteur n'avait pas le choix. Freinant à bloc, il s'arrêta à moins de trois mètres de Dave, les mains accrochées au volant, luttant contre le dérapage. Ayant bondi hors de la voiture avec son revolver dégainé, Dave était en attente quand il vit

la main droite de l'autre disparaître vers la boîte à gants.

Le type avait un regard dur, vitreux, alors que celui de la fille exprimait la panique. Par crainte de la toucher, Dave perdit quelques secondes. Ce fut le bandit qui tira le premier, rapide comme l'éclair. Dave eut l'impression que le vacarme du coup de feu lui déchirait l'épaule, puis il appuya à son tour sur la détente. Un cri de l'otage fut comme un écho aux détonations et l'homme, la bouche grande ouverte, regarda la tache rouge qui s'élargissait sur sa poitrine. En clignant des paupières, Dave parvint à faire reculer le brouillard grisâtre qui l'envahissait, et il eut encore la force de passer les menottes au hors-la-loi, mais il dut se retenir à la portière pour ne pas tomber. Il s'y cramponnait toujours quand Frye et Nelson arrivèrent, dans un crissement de pneus.

- Espèce de cinglé ! lui cria le chef qui avait l'air sérieux. Je suis passé par chez toi après le déjeuner, et ai appris que tu avais conduit Margie à l'hôpital. Voilà maintenant que je te retrouve ici, saignant comme un porc qu'on vient d'égorger !

- Qu'est-ce que tu dirais d'attendre qu'ils me réparent avant de me passer un savon ? suggéra Dave, tandis qu'ils l'aidaient à monter dans l'auto de Frye.

- Si tu veux, mais j'ai quelque chose à te dire avant que la photo du héros ne s'étale en première page du *Sentinel*, répliqua Frye dont un sourire déconcertant éclairait le visage sanguin, afin que tu saches que ça n'est pas pour cette affaire qu'on t'a nommé... Le Conseil Municipal est tombé d'accord avec moi en ce qui concerne mon remplaçant, Dave, et j'ai bien peur que ce ne soit toi.

- On peut dire que tu choisis ton moment pour plaisanter ! souffla Dave, qui luttait

encore contre le brouillard. Je vois d'ici Henderson votant pour moi !

- Henderson n'est qu'un homme, Dave. Les autres n'écoutent pas tout ce qu'il dit. J'ai l'impression qu'ils se sont, disons, réveillés. La mauvaise conscience, ou quelque chose comme ça. C'était ce que je venais t'annoncer à domicile.

Quand Dave retrouva la vue, ils l'aidaient à descendre de voiture. C'est drôle comme une seule balle dans l'épaule peut vous secouer, pensa-t-il, mais il ne les laissa pas le mettre sur un brancard. Pas tout de suite, du moins. Avec Frye d'un côté et un interne de l'autre, ils avancèrent dans le hall. Une porte s'ouvrit, et un homme, dont le visage sembla familier à Dave, sortit d'une salle commune. Il rougit quand il aperçut le policier. C'était Marshall, dont le gosse avait été blessé à la main.

- Écoutez Hackett, dit-il d'un air gêné, je suis terriblement désolé. J'ai repensé à cette histoire... Je me suis conduit comme un clown. Vous voulez me flanquer votre poing dans la gueule ? Je veux dire... quand vous irez mieux ? Mon fils est tiré d'affaire, mais si j'avais percuté ce camion...

- Laissez tomber, souffla Dave, qui se demanda pourquoi il se sentait si bien tout d'un coup. Passez me voir et je vous donnerai un cigare, au lieu d'un coup de poing...

Il insista pour qu'on lui montre le bébé. Frye força la main à quelqu'un et une infirmière leur amena une petite chose rougeâtre, avec une unique mèche rousse en guise de cheveux. Le Dr Skinner avait gagné : c'était un garçon.

Le lit de Margie était protégé par un paravent, et on laissa Dave seul avec elle une minute. Elle était à moitié endormie, il lui parla néanmoins et elle répondit en

marmonnant des choses qui ne voulaient rien dire, mais cela contribua à le remettre d'aplomb. C'était bien d'avoir une femme qui était fière d'être l'épouse d'un flic coriace. Il espérait que ses nouvelles responsabilités de chef de la police n'y changeraient rien.

PERSONNE AVEC QUI JOUER

(Nobody To Play With)

par IRWIN PORGES

Dans la chambre de Mme Ellis, Arthur commença par examiner les tiroirs et les étagères. Il le fit avec une délicatesse et une habileté relevant d'une longue expérience, soulevant les vêtements d'une main experte, explorant au-dessous, les replaçant enfin dans leur position initiale. Diverses boîtes furent ouvertes, inventoriées, puis refermées avec soin. Arthur avait connu des femmes dissimulant leurs objets de valeur dans les endroits les plus inattendus. Il ne lui restait plus que le coffret à bijoux à fouiller, mais celui-ci était fermé à clef. Il l'observa avec attention, éprouva la résistance de la serrure, tenta de la forcer, et s'arrêta un instant pour réfléchir. Une lime à ongles lui permettrait sans doute de l'ouvrir sans laisser aucune trace. Lime en main, penché au-dessus du coffret, une sensation d'inconfort l'envahit soudain. Se redressant lentement, il fit volte-face lorsqu'il entendit un léger craquement derrière lui. Mme Ellis se tenait dans l'embrasure de la porte.

- Je vois !

Le ton de sa voix exprimait à la fois colère et mépris.

- J'avais confiance en vous. J'aurais pourtant dû me douter. Les gens de votre espèce ne valent jamais grand-chose.

Elle se dirigea vers le téléphone.

- Qu'allez-vous faire ? demanda Arthur.

Il s'était imaginé qu'elle ne reviendrait pas avant une heure avancée de la nuit. Sa question était automatique, car il

connaissait déjà la réponse - mais il pensait également connaître les femmes du milieu social de Mme Ellis. Lorsqu'elle souleva le combiné, il lança :

- Si vous appelez la police, il va y avoir un scandale. C'est ce que vous voulez ?

Ayant déjà eu l'occasion de se trouver dans des situations identiques, il avait toujours utilisé la même tactique, et le danger avait été évité.

Le regard dur malgré l'intonation railleuse de sa voix, Mme Ellis rétorqua :

- Je suppose que vous jouez là votre carte maîtresse, n'est-ce pas ? Eh bien figurez-vous que, cette fois-ci, ça ne marchera pas - mes relations sont pour ainsi dire inexistantes et j'ai passé depuis longtemps l'âge de m'inquiéter d'un scandale quelconque.

Elle se mit à composer un numéro. Arthur s'approcha d'elle.

- Vous feriez mieux de vous arrêter.

- Pourquoi ? répondit-elle sans même lever les yeux vers lui. Vous croyez que vous me faites peur ?

À tâtons, il chercha la lourde statuette posée derrière lui sur un meuble bas. S'en étant saisi, dans un seul mouvement, il l'abattit brusquement. Levant le bras, Mme Ellis tenta de l'arrêter, mais c'était déjà trop tard. Elle poussa un cri et s'écroula sur le sol.

Il s'agenouilla pour l'examiner et voir si elle respirait toujours. Il n'en était rien. Les doigts encore serrés sur la statuette, il se remit debout. La replaçant sur le meuble, il sortit son mouchoir et prit soin d'effacer toute trace d'empreintes. Il jeta un coup d'œil sur le corps de la femme allongé par terre.

- Espèce d'imbécile, tout ceci est ta faute ! lâcha-t-il, vibrant de colère.

Il haussa les épaules et réfléchit à ce qu'il convenait de faire étant donné les

circonstances. Bien entendu, il aurait préféré que rien de tel ne se soit passé, mais il n'éprouvait aucune peur. Ils étaient seuls dans la maison. Mme Ellis n'était rien pour lui, pas plus d'ailleurs que toutes les autres femmes d'âge moyen, et même mûr, dont il se plaisait à cultiver la compagnie. Il l'avait repérée au théâtre quelques semaines plus tôt ; ou il serait peut-être plus juste de dire que Mme Ellis l'avait alors remarqué.

Qu'elles soient veuves, divorcées ou vieilles filles esseulées, ces femmes représentaient pour Arthur le moyen de gagner sa vie. Bien que n'étant pas le type ordinaire du gigolo échangeant le charme de sa compagnie contre de l'argent, son entretien et des cadeaux en général fort coûteux, il offrait néanmoins, pour un certain nombre d'entre elles, un attrait irrésistible. En fait, Arthur ne présentait aucune ressemblance avec le stéréotype de l'amant professionnel, habituellement latin. Il n'était pas brun de peau, ne donnait pas dans la courtoisie excessive et n'était pas nanti d'une chevelure noire et brillante agrémentée de longues pattes. À vingt-cinq ans, ne mesurant qu'un mètre soixante, Arthur, petit et bien en chair, avait le teint frais et rose avec de bonnes joues rondes. Ne paraissant pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans, il émanait de sa personne une certaine aura d'innocence et de naïveté que les femmes trouvaient charmante. Il était parfaitement conscient de cette attraction ou, plus précisément, du leurre de deux techniques qu'il savait utiliser avec beaucoup d'efficacité. Pour celles qui ne répondaient pas aux avances évidentes, il prenait son air de jeune garçon désarmé ayant besoin de conseils et de protection. Ce qui ne manquait pas de réveiller l'instinct maternel de ses interlocutrices.

Arthur passa le quart d'heure qui suivit à fouiller la maison de fond en comble. Remplissant un carton d'objets de valeur, il le transporta dans le garage où il les déposa dans le coffre de sa voiture. Un second chargement, suivi d'un autre voyage au garage, furent nécessaires avant qu'il soit convaincu de n'avoir rien oublié d'intéressant. Il mit le moteur en marche et s'éloigna de la maison, certain que personne ne l'avait jamais vu en compagnie de Mme Ellis. Il n'y avait donc aucun moyen de retrouver sa trace.

Tout en conduisant, Arthur se remémorait ses dernières semaines avec Mme Ellis. Leur relation n'avait pas été très satisfaisante, Mme Ellis s'étant montrée peu généreuse. En y réfléchissant, elle avait même été assez regardante. Un flot de ressentiment envahit Arthur. Considérant le degré d'intimité auquel ils étaient parvenus, elle aurait pu au moins avoir envie de lui offrir quelques bijoux. D'autres l'avaient fait avant elle. Une fois seulement dans sa carrière, un accès de violence avait provoqué des suites sérieuses. Quelques années plus tôt, il avait eu une liaison avec une certaine Mme Howard - quel était donc son prénom ? Frances ? Il avait été prompt à déceler chez elle un instinct maternel puissant et son histoire favorite - celle utilisée tant de fois qu'il en connaissait les moindres détails par cœur - l'avait profondément affectée.

- Seul, lui avait-il révélé, parvenant à donner un ton enfantin à sa voix. Un enfant unique est un enfant solitaire. Vous ne pouvez imaginer...

Il avait gardé les yeux perdus dans le vague, comme s'il voyait surgir les fantômes du passé.

- Je me revois encore...

Il connaissait l'effet produit par un débit

hésitant.

- ... assis sur les vieilles marches de bois devant la maison... regardant tout d'un air triste... sans espoir... jamais un ami... aucun camarade... personne, personne avec qui m'amuser... Maman faisait son possible, mais elle était seule... et lorsqu'elle mourut...

Sa voix faiblissant, il avait eu un mouvement soudain, comme si, d'un seul coup, il reprenait pied dans la réalité.

L'impact de ses paroles sur Mme Howard avait été plus grand qu'il n'aurait jamais pu l'espérer. Les larmes aux yeux, elle lui avait étreint la main - et leur association avait été établie. Elle vivait seule ; elle l'accueillit donc chez elle, le choya, le dorlota, et lui fit des cadeaux de grande valeur. La situation semblait idéale et destinée à durer plus longtemps que les autres mais, comme à chaque fois, les disputes commencèrent. La crise décisive fut provoquée, un soir, par une querelle plus violente que d'habitude. Une montre en or et un vase ancien avaient disparu. Elle l'accusait de les avoir pris.

Il commença par faire le fanfaron, puis se mit à hurler et, fou de rage, finit par la frapper. Elle tomba lourdement, allant heurter de la tête l'angle du manteau de la cheminée. Il s'enfuit et apprit par les journaux qu'ayant eu une fracture du crâne, elle était dans un état critique. Heureusement, elle survécut et la presse oublia l'incident.

Pendant des semaines, croyant qu'elle avait averti la police et qu'on le recherchait, Arthur s'était constamment déplacé. Comme rien ne se produisait, il comprit qu'elle n'avait pas parlé. Dans les mois qui suivirent, il réalisa que, étant donné leur âge, ses victimes seraient toujours tentées d'avoir ce même genre de réaction. Il pouvait donc poursuivre ses

activités en toute quiétude. Lorsque leur relation commençait à battre de l'aile, elles avaient trop honte - trop peur aussi du scandale et de la publicité - pour tenter toute révélation publique. Depuis Mme Howard, Arthur avait menacé et frappé un certain nombre de femmes, tout particulièrement dès que sa compagnie commençait à leur déplaire - ou qu'il s'était lassé d'elles.

Dans le cas présent, n'ayant aucun projet particulier en tête, ni de destination précise, la seule précaution d'Arthur fut de mettre la plus grande distance possible entre lui et la demeure de Mme Ellis. Le corps serait découvert, une enquête aurait lieu et, bien qu'il n'eût absolument rien à craindre, il n'avait aucune raison de prendre des risques. Il conduisit donc à une allure modérée et, se dirigeant vers l'ouest, arriva à Los Angeles quelques jours plus tard. Étant déjà venu dans cette ville, il connaissait plusieurs petits hôtels hébergeant, pour la plupart, des résidents permanents et où de nombreuses femmes pourvues d'un revenu substantiel préféraient habiter. L'employé du Wentworth Hôtel observa Arthur avec curiosité pendant que celui-ci remplissait sa fiche. Il était clair qu'il se demandait pourquoi un garçon de cet âge choisissait de descendre dans un endroit si calme.

- Il ne se passe pas grand-chose ici, dit l'employé, prenant la carte et lisant le nom. Arthur Lynn, n'est-ce pas ?

- Oui.

Ayant fait demi-tour, Arthur examinait le hall d'entrée, remarquant un salon sur la droite et une salle de lecture sur la gauche.

- C'est exactement ce qu'il me faut. J'ai besoin de me relaxer quelque temps, envie de calme.

- Si vous ne bougez pas d'ici, vous n'en

manquerez pas, je vous le promets - la plupart de ces dames sont au lit dès dix heures du soir, déclara le réceptionniste d'un air lugubre.

Après le repas, Arthur lia connaissance avec Mme Dahl. Rondelette et plaisante, elle devait approcher la cinquantaine. Après avoir risqué quelques remarques flatteuses concernant son air jeune, il perçut l'expression méditative qui fit briller le regard de celle-ci lorsqu'elle posa de nouveau les yeux sur lui. C'est une expression qu'il avait souvent décelée au cours de ses diverses rencontres avec d'autres femmes. Ça signifiait tout simplement qu'il avait réussi à éveiller son intérêt mais, peu de temps après, le fils de cette dernière arriva pour l'emmener visiter la ville et les environs. Bourru et soupçonneux, il examina Arthur sans dissimuler son hostilité. De par son expérience passée, Arthur avait depuis longtemps établi une règle inviolable : ne jamais nouer de relation avec une femme ayant à proximité soit de la famille, soit des amis très chers. Tous les projets qu'il aurait pu concevoir au sujet de Mme Dahl devaient donc être abandonnés.

Il partagea ses soirées entre le salon et la salle de lecture, bavardant avec plusieurs pensionnaires, liant connaissance mais ne faisant aucun effort particulier pour attirer l'attention de l'une plutôt que de l'autre. Rien ne lui semblait très prometteur jusqu'à ce qu'on le présente à Mme Engleman. Il avait surpris son sourire plein de chaleur et les regards qu'elle lançait dans sa direction depuis l'endroit du salon où elle avait pris l'habitude de s'asseoir. Le visage peu attrayant, elle était âgée, plutôt maigre et passablement anguleuse.

Néanmoins, elle était fort bien vêtue et il ne fut pas long à remarquer l'éclat d'une bague de grande valeur à son doigt et le

bracelet incrusté de pierres ornant son poignet.

Dès la fin de la soirée, assis côte à côte sur un canapé, Arthur lui réservait toute son attention. En passant, elle fit quelques remarques sur l'origine de sa famille.

- Engleman ! Nous faisons pour ainsi dire partie des pionniers de Los Angeles !

Bien que ne le connaissant pas précisément, ce nom avait pour Arthur une sorte de résonance familière. L'avait-il lu dans le journal, dans un magazine ? Ça valait la peine de s'informer. Les allusions de son interlocutrice laissaient deviner toutes sortes de séduisantes possibilités - peut-être disposait-elle de revenus appréciables, tant en numéraires qu'en propriétés - et elle semblait être seule.

Le lendemain soir au salon, après avoir fait des recherches dans une bibliothèque, Arthur retrouvait Mme Engleman. Elle sembla heureuse de le voir et donna l'impression d'avoir envie de parler, comme si elle l'avait pour ainsi dire attendu. Il commença par louvoyer afin de recueillir certains renseignements intéressants, mais ses efforts furent superflus. Elle parla sans réserve de sa famille et des événements ayant marqué son passé. Au début du siècle, son grand-père était arrivé à Los Angeles et avait acheté du terrain qui se trouvait maintenant situé vers le centre-ville. Son mari, un important agent immobilier, était mort cinq ans auparavant.

- Et vos enfants ? demanda Arthur.

Mme Engleman secoua la tête :

- Nous n'en avons pas. Nous avons un fils...

Le visage tourmenté, elle s'arrêta brusquement de parler. Puis elle lui sourit :

- J'essaye de ne pas vivre dans le passé.

- Il me semble avoir lu dans les journaux

quelque chose au sujet de votre propriété.

- Ah ! Oui !

La voix ferme, elle s'exprima d'un ton déterminé :

- La ville voudrait l'acheter pour en faire un jardin public, mais je n'ai aucune intention de vendre. J'ai même été menacée de procès. Il est possible que cela semble stupide, mais c'est pour des raisons sentimentales que je veux la garder. Je n'ai pas besoin d'argent ; mon mari m'en a laissé bien plus que je ne pourrai jamais en dépenser.

- Mais vous vivez ici, dans un hôtel. Je ne comprends pas...

- Vous comprendriez si vous voyiez la propriété. C'est immense. Que ferais-je toute seule là-bas ? Je me perdrais à errer dans toutes ces pièces ! J'ai fermé la maison et n'y vais qu'une ou deux fois par semaine pour vérifier que tout est en ordre.

L'air bienveillant, elle se tourna vers lui :

- Je devrais avoir honte. Je n'ai fait que parler de moi pendant tout ce temps, et je ne sais rien de vous ni de votre famille. Vous devez tout me dire.

Pendant qu'elle devisait, Arthur avait réfléchi. À la suite de déceptions passées, il avait appris à faire preuve de beaucoup de circonspection, mais il devait reconnaître qu'il ne s'était encore jamais trouvé dans une situation aussi pleine d'espérance quant à ses objectifs. Il lui devint difficile de contrôler la vive émotion qui l'envahissait. Même la question du moyen le plus approprié pour se rapprocher de Mme Engleman semblait être résolue. Il ne faisait aucun doute qu'Arthur l'attirait mais l'intérêt qu'elle lui portait n'était pas romantique - elle n'était pas ce genre de personne. L'indication primordiale était venue lorsqu'elle avait fait allusion à son fils, et son attitude

tragique à ce moment-là. Mme Engleman avait à assouvir un sentiment maternel intense - elle avait besoin de quelqu'un à dorloter.

Arthur joua ses cartes avec adresse. Il raconta ses premières années chez ses parents ; le père alcoolique qui arrivait à la maison pour les battre, sa mère et lui, celle-ci dépérissant - tout ceci n'étant bien entendu qu'improvisation du moment. De toute sa carrière, il n'avait jamais donné meilleure représentation. Penchée vers lui, Mme Engleman l'écoutait, les yeux brillants de larmes. Le regard perdu dans le vague, se remémorant toute l'horreur de son enfance, Arthur arriva enfin à la partie la plus émouvante de son histoire :

- Seul... un enfant unique est un enfant solitaire... assis sur les vieilles marches de bois devant la maison... sans espoir... sans ami... personne... personne avec qui m'amuser.

Lorsqu'il eut fini - faisant en sorte de laisser s'écouler la minute de silence appropriée - et que, d'un mouvement soudain, il réintégra le monde présent, il put voir qu'elle était profondément émue.

- Comme c'est terrible, murmura-t-elle, comme c'est terrible.

Il perçut le tremblement de sa voix. Puis elle resta silencieuse, le regardant intensément, comme succombant à une émotion trop forte pour arriver à prononcer d'autres paroles.

Dès le lendemain, lorsqu'elle mentionna l'idée d'aller visiter la propriété, il sembla tout à fait naturel qu'Arthur lui fasse subtilement comprendre qu'il souhaitait l'accompagner. Ils partirent en voiture vers un secteur situé au nord du centre-ville. Le quartier avait constitué autrefois de spacieuses habitations à deux étages agrémentées de vastes pelouses à l'avant et d'énormes jardins à l'arrière.

Transformées en meublés, quelques-unes existaient encore mais la plupart avaient disparu pour être remplacées par de petits immeubles ressemblant à des cubes.

Elle lui demanda d'abord de suivre la route qui faisait le tour du domaine, lui en indiquant les limites en faisant de grands gestes. Entourée d'une grille de fer garnie de hautes haies, la propriété devait couvrir plusieurs hectares. Ils garèrent la voiture et, sortant un trousseau de clefs, Mme Engleman ouvrit le lourd cadenas du portail.

- La maison va vous sembler vide et quelque peu fantomatique ; tout ce qui reste a été recouvert de housses, dit-elle en montant l'escalier menant à la demeure.

À l'intérieur, elle ouvrit plusieurs fenêtres pour laisser entrer la lumière. Les grandes pièces semblaient nues en effet.

- La plupart des choses ont été emmenées ailleurs, expliqua-t-elle.

Tout en parcourant la maison, elle fit des commentaires sur un certain nombre d'objets. D'un léger mouvement de tête elle désigna un vase chinois :

- Un Ming de grande valeur. Je suppose que je devrais le mettre dans le bâtiment à l'arrière de la maison - la plupart des objets de prix sont d'ailleurs rangés là-bas - mais, je ne sais pourquoi, je n'ai même plus envie de faire l'effort de m'en occuper. Les choses matérielles me laissent tellement indifférente maintenant. Depuis la mort de mon mari et la fermeture de la maison, je ne m'intéresse plus à rien, je n'ai plus aucune occupation qui...

- Oui, bien sûr, coupa Arthur, je comprends.

- Et je n'ai absolument pas la moindre idée de ce qui reste dans la maison ou de ce que j'ai emmagasiné à l'arrière. Un de ces jours, il faudra que je fasse un inventaire.

Elle lui désigna une statuette de jade et un

tableau de Monet.

Au moment de partir, il la regarda prendre les clefs sur la table où elle les avait jetées en arrivant.

- Il y a toutes sortes de clefs dans cette maison - allez savoir à quoi elles correspondent !

Elle ouvrit un tiroir de la table.

- Il doit d'ailleurs y en avoir un autre jeu par ici.

Quelques jours plus tard, il revint avec elle, espérant qu'elle ouvrirait la réserve à l'arrière, lui permettant de voir ce qui y était entassé. Il donna à entendre qu'il serait intéressé, mais n'obtint pas de réponse. Néanmoins, une meilleure occasion se présenta lorsqu'elle le laissa seul un instant, s'éloignant pour aller vérifier quelque chose dans une autre pièce. Il se souvenait très bien de la table qu'elle lui avait montrée et, dans le tiroir du haut, il trouva le lourd trousseau de clefs qu'il fourra dans sa poche.

Arthur arriva à la propriété très tôt l'après-midi suivant. Il avait vu Mme Engleman à l'hôtel et lui avait expliqué qu'il avait des affaires à régler. Mme Engleman ne reviendrait pas à la maison avant plusieurs jours, et il était certain de pouvoir procéder à ses recherches sans se soucier d'être dérangé. En fait, Arthur avait décidé de rester très prudent. Ses rapports avec Mme Engleman progressaient au mieux, et il n'avait pas l'intention de faire quoi que ce soit qui puisse les mettre en péril. Il était sans doute vrai qu'elle ne savait pas exactement ce qui lui restait encore dans la maison et il ne faisait aucun doute qu'elle ne se rendrait jamais compte s'il avait chipé n'importe quel petit objet mais, aussi tentant que ce fût, chaparder à ce stade de leur relation aurait été faire preuve de bien peu de bon sens. Cependant, il voulait être fixé en ce qui

concernait le contenu de la réserve.

Une fois entré dans la maison, il la traversa rapidement, se dirigeant vers la cuisine où une porte ouvrait sur un long escalier. Au pied de celui-ci, un chemin menait à une modeste construction en stuc. S'en approchant, il remarqua que les fenêtres étaient obstruées par de lourdes grilles de fer. Plusieurs d'entre elles semblaient être coincées de façon à rester entrouvertes en permanence. Il essaya de jeter un coup d'œil à l'intérieur mais ne put rien discerner d'autre que la forme vague de quelques meubles. Tout près de la porte d'entrée, un petit œil-de-bœuf était entrebâillé. Il se mit à essayer les clefs du trousseau. À la quatrième tentative, l'une d'entre elles pénétra dans la serrure. Laissant pendre les clefs, il tourna lentement la poignée ; par la porte ouverte à demi, un rai de lumière vint éclairer la pénombre de la pièce.

Arthur avait tout juste commencé à examiner ce qui l'entourait lorsque, derrière lui, il entendit un faible bruit. La porte s'était refermée. Se retournant pour actionner la poignée, il tira, essayant de la rouvrir. Il était enfermé. C'est à ce moment qu'il entendit un rire de femme.

Mme Engleman lui dit, par l'œil-de-bœuf voisin de la porte :

- Je savais que vous mordriez à l'hameçon. Vous ne pouviez pas attendre une minute de plus, hein ?

Il se dirigea vers la fenêtre :

- Que voulez-vous dire ? Pourquoi m'avez-vous enfermé ?

- J'étais certaine que vous vous souviendriez de l'endroit où se trouvaient les clefs. Et, aujourd'hui, quand vous m'avez raconté cette histoire d'affaires à régler, j'ai su immédiatement que je vous trouverais ici.

- D'accord, dit-il d'un air buté. J'étais

curieux et j'avais envie de voir ce qu'il y avait là, mais je n'avais pas l'intention de prendre quoi que ce soit. Vous avez bien vu que je n'ai rien touché dans la maison ? Alors, vous allez ouvrir cette porte, oui ou non ?

Elle semblait ne pas l'avoir entendu.

- Il y avait cette femme - je sais qu'il y en a eu beaucoup dans votre vie, alors peut-être ne vous rappellerez-vous même plus son nom -, Frances Howard. Vous l'avez frappée. Elle a été cruellement blessée. En fait, elle ne s'est jamais complètement rétablie - c'est une invalide à présent.

Elle se rapprocha et colla son visage aux barreaux.

- Frances est ma sœur. Il y a longtemps que je vous cherche. J'avais fait le vœu que, si je vous attrapais, le châtiment serait soudain et rapide, mais maintenant j'ai une autre idée en tête, quelque chose de tellement plus approprié.

Elle s'était éloignée de la fenêtre et il n'eut aucune idée de ce qu'elle était en train de faire jusqu'à ce qu'il entende le déclic d'un interrupteur actionné de l'extérieur. Aussitôt, la pièce fut brillamment éclairée. Il regarda autour de lui. L'endroit était meublé seulement de quelques chaises et d'une table. Les murs étaient gaiement décorés d'animaux et d'enfants, le sol recouvert d'une sorte de matière caoutchoutée.

Revenant vers lui, Mme Engleman rit de nouveau !

- Curieux, vous ne trouvez pas ? C'est une salle de jeux pour enfants. Le placard sur le côté est rempli de jouets. Savez-vous que je n'étais pas certaine qu'il s'agissait bien de vous jusqu'à ce que vous me racontiez cette histoire si touchante... Frances m'en avait parlé.

Furieux, Arthur se mit à hurler.

- Laissez-moi sortir d'ici ! Vous risquez

d'avoir de sérieux ennuis, je vous le garantis !

- Ce n'est pas la peine de vous énerver. Il y a quelque chose d'important que vous devez savoir. Je dois avouer que je vous ai menti. Je vous ai fait croire que mon fils était mort - mais il ne l'est pas. Il est là, tout près, dans cette maison.

Arthur sursauta et se mit à regarder nerveusement autour de lui.

- Oh ! Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Il est derrière, dans sa chambre. Il faut que je vous parle de lui avant d'appuyer sur le bouton qui actionnera la porte lui permettant d'entrer. Toute sa vie, je me suis occupée de lui. Il est à peu près de votre âge, je pense - vingt-cinq ans ? On m'avait conseillé de le mettre dans une institution spécialisée, mais je n'ai jamais pu m'y résoudre. C'est un handicapé et ses réactions sont, comment dire ?, imprévisibles de temps à autre. Mais je n'ai aucune raison de croire qu'il vous faille redouter des violences de sa part. D'une manière générale, il fait preuve d'une nature docile - à moins qu'il ne soit bouleversé ou se sente frustré.

Arthur avait passé les mains par l'ouverture de l'œil-de-bœuf, essayant d'agripper les barreaux.

- Laissez-moi sortir, implora-t-il, laissez-moi sortir !

- Vous ne m'écoutez pas, continua-t-elle, et pourtant, ce que je vais vous dire maintenant est très important : soyez gentil avec lui, ne faites rien qui puisse, le contrarier.

De l'autre côté de la pièce, une porte glissa, dégageant une ouverture dans le mur. Un homme gauche et dégingandé entra en traînant les pieds. Il se tint là, silencieux, les yeux grands ouverts, l'air terrorisé. Il fit un pas en direction d'Arthur puis recula en toute hâte. Son front se

plissa pendant qu'il examinait Arthur. Soudain, son visage s'illumina. Il se dirigea vers le placard, l'ouvrit et en sortit un ballon de caoutchouc. Il eut un petit rire étouffé et se mit à sauter sur place.

- Jouer, dit-il. Jouer.

Maladroitement, il fit rebondir le ballon en direction d'Arthur qui le laissa passer à côté de lui.

L'homme courut et alla le ramasser. Il fit face à Arthur et émit une sorte de grognement.

- Jouer, ordonna-t-il avec brusquerie, lançant à nouveau le ballon.

Arthur l'attrapa et le lui retourna.

À la fenêtre, la voix de Mme Engleman résonna joyeusement.

- Il risque de vouloir trop en faire au début mais, d'ici peu de temps, il finira par se fatiguer. Je suis sûre que dans quelques semaines vous vous accorderez parfaitement tous les deux. Mon fils a été terriblement isolé, vous savez. Souvenez-vous que lui aussi est fils unique. Il n'a jamais eu personne avec qui s'amuser.

Peu de temps après, la mairie reçut de Mme Engleman une lettre très ferme indiquant qu'elle ne vendrait jamais sa propriété. Elle les informait en outre que si l'on avait l'intention de la poursuivre en justice, elle contre-attaquerait, jusqu'en cassation si besoin était. En conséquence, le conseil municipal vota à l'unanimité l'abandon du projet. La propriété de Mme Engleman demeura un lieu de récréation tout à fait privé.

UN MARIN EN EAU TROUBLE

(A Nice Wholesome Girl)

par ROBERT COLBY

Tard dans l'après-midi, sous une nappe de brouillard qui recouvrait San Francisco, le matelot Wallace Dun- bar descendit gauchement du bus de Treasure Island. Correctement vêtu de son uniforme, il venait d'être libéré de la marine et portait dans un sac jeté sur son épaule, pesant une cinquantaine de livres, tout ce qui lui restait de son service.

Avec un grognement de soulagement, il déposa son sac sur le trottoir ; pendant quelques minutes, il se tint debout, regardant autour de lui d'un air indécis, tout en respirant à pleins poumons l'air frais et humide de sa liberté nouvellement conquise. C'était grisant d'en avoir fini avec les liens qui l'avaient étroitement attaché à la marine. Mais à sa joie se mêlait une sensation de confusion et d'abandon. Pendant deux ans, on vous avait dit exactement ce qu'il fallait faire et comment le règlement exigeait que ce fût fait, et vous étiez entouré de bons copains sur le même bateau que vous.

Tout d'un coup, on vous lâchait dans une ville inconnue, à des milliers de kilomètres de chez vous. Arrivé là, vous vous trouviez en contact avec un genre de vie qui vous déconcertait. Pour vous y adapter et vous défaire des habitudes d'une existence à l'écart, il vous fallait une transition de quelques jours, employés à vous repérer dans cette ville exotique, dont le nom seul avait quelque chose de magique.

Votre portefeuille était gonflé par vos soldes accumulées et par vos gains aux

parties de poker du mois dernier : en tout onze cents dollars que vous échangeriez dès lundi contre des chèques de voyage. En y ajoutant le droit de disposer à votre guise de votre temps, vous aviez tout pour être heureux, sauf que, en ce début de la soirée de vendredi, vous étiez seul et ne saviez où trouver une fille d'une espèce inconnue aux Philippines.

Le matelot Wally Dunbar, âgé de vingt-trois ans, était opérateur radio et, après six mois d'instruction, avait été détaché à la station navale de Subie, aux îles Philippines, pour ses dix-huit mois de service outre-mer. Malgré quelques périodes d'agitation causées par de fausses alertes, c'est dans l'ennui et la solitude que s'était écoulé ce temps de service, aussi routinier et quotidien que son visage réfléchi par le miroir quand il se rasait chaque matin.

On pouvait obtenir facilement des permissions pour la ville voisine, située presque à portée de voix de la base. Cette petite agglomération, parsemée de cabanes, de bouis-bouis, et qui se targuait sans vergogne de compter environ quatre cents bars, ne formait en fait qu'une longue chaîne de bouges, reliés par des allées ravinées et boueuses. Attachées aux bars, tels des mannequins minables exposés dans de vieilles vitrines, se trouvaient environ deux mille B-girls [4] au teint couleur de café qui affichaient un sourire commercial en disant, par exemple : « Eh ! Joe, je t'aime, sans blague, tu me payes un verre ? »

Dans les premiers temps, ces filles, prêtes à vous tenir compagnie à tout instant - tant que duraient vos pesos -, avaient amusé et même quelque peu séduit Wally Dunbar. Mais il ne manquait pas de jugement. Quand il s'aperçut que même celles d'entre elles qui parlaient un peu

anglais n'étaient que des poupées niaises, à peu près aussi sensibles et spontanées qu'un disque de langue étrangère, elles cessèrent bientôt de l'intéresser.

Après avoir eu ses poches vidées par un pickpocket, sa montre-bracelet littéralement arrachée par un gamin des rues courant à toute vitesse, et même son imperméable d'uniforme volé, il renonça avec dégoût. Il refusa les permissions et s'abstint d'aller en ville. Restant au quartier, il sommeillait sur sa couchette, écrivait des lettres, lisait ou faisait d'interminables parties de poker, qu'il gagnait assez souvent. Le temps avait passé lentement jusqu'au jour de sa démobilisation dans cette ville de la Golden Gate [5] qui s'ouvrait pour lui sur la liberté.

Ayant bénéficié, au centre démobilisateur de Treasure Island, d'une permission de la nuit, Wally était entré dans quelques bars de la côte, mais à présent il n'avait aucune envie de distractions tarifées ou de B-girls ; il ne voulait plus rien de ce qui lui rappellerait la vie aux Philippines, avec sa gaieté de commande et ses sentiments au prix d'un dollar le sourire.

Au contraire, il aspirait ardemment à rencontrer une fille de son pays, simple et sans problèmes, qui ne souhaiterait rien d'autre que passer avec Wally Dunbar une soirée à l'américaine, dépourvue de complications. Avec ses onze cents dollars en poche, le coût de la soirée n'aurait aucune importance. C'est-à-dire que, dans des limites raisonnables, ce qu'il dépenserait lui importait peu, à condition que la somme ne fût pas l'objet d'un marchandage, qu'elle ne fût pas le prix de leur amitié.

S'étant fixé un but, mais n'ayant qu'une très vague idée des moyens d'y parvenir, Wally Dunbar, jeune homme de taille et de

carrure moyennes, et dont le physique ne présentait absolument rien de particulier, héla un taxi, souleva son sac, le posa près de lui sur la banquette et demanda au chauffeur de le conduire à un hôtel de bonne classe, situé dans « un quartier agréable et tranquille ».

L'hôtel, qui se dressait au flanc d'une colline, comme presque tous les immeubles de la ville, occupait un bâtiment élevé, d'aspect majestueux. Son imposante façade de grès était empreinte d'une dignité de vieille date. L'expression du portier à l'air solennel ne fut ni moqueuse, ni méprisante quand Wally mit pied à terre sous la marquise, tel un mathurin de comédie traînant un sac plein à craquer. Au contraire, le portier porta aimablement le sac à l'entrée du hall, où un groom se chargea de ce fardeau jusqu'à la réception.

Après avoir signé une fiche pour une chambre à vingt dollars par jour, Wally fut propulsé au quatorzième étage. Le groom, qui n'était guère plus grand que le sac et moitié moins large, le porta non sans mal dans la chambre et partit, nanti d'un généreux pourboire.

Debout près de la fenêtre, Wally soupira d'aise en contemplant le panorama grandiose de la ville et, plus loin, la nuit qui tombait sur la baie qu'enjambait le pont aux lignes harmonieuses de la Golden Gate.

Il était enfin de retour aux U.S.A., un pays où la plupart des gens vous traitent comme un être humain, où la plupart des filles ne vous considèrent pas seulement comme une poire bonne à cueillir, quitte à vous laisser tomber jusqu'à ce que vos poches se soient regarnies.

À cette pensée, il éprouvait un sentiment de sécurité, un élan d'affection pour tout ce qui était américain. Il alluma une

cigarette en essayant d'imaginer les plaisirs qui l'attendaient au cours de la soirée, mais il ne voyait pas clairement comment il passerait l'après-dîner.

Rick Endicott, un bon copain qu'il avait connu à Subie, était en visite chez un cousin, à Oakland. Ils avaient rendez-vous le lendemain à cinq heures, au café *Top of the Mark*. Entretemps, que faire ?

Oppressé par une sensation de solitude, Wally s'écarta de la fenêtre pour chercher le téléphone. Il appela sa mère chez elle par l'interurbain puis, un peu ragaillardi, se plongea avec délices dans un bain prolongé, se rasa et descendit dans la salle à manger.

Peu après le dîner, un petit incident singulier eut lieu dans le hall, et c'est à ce moment qu'il rencontra la fille. Il avait l'intention de commencer la soirée en allant voir un film et il se trouvait, dans ce but, devant le stand afin d'acheter un journal. On lui toucha légèrement l'épaule, et quand il tourna la tête la fille était là. C'était une petite brune d'une vingtaine d'années. Son visage menu, aux yeux noirs frangés de longs cils et à la peau sans défauts, était plus expressif que joli. Elle était vêtue assez strictement d'un tailleur gris.

Dès qu'elle l'eut regardé, elle ouvrit la bouche d'étonnement, tressaillit et recula d'un air gêné.

- Oh ! Excusez-moi, s'exclama-t-elle, j'ai cru que vous étiez... quelqu'un d'autre. De dos, vous ressemblez tout à fait à un marin de ma connaissance, un ami de mon frère. Comme elle se retournait pour s'en aller, il se creusa la tête afin de trouver quelques mots spirituels qui l'aideraient à poursuivre le dialogue.

- Je suis désolé, fit-il, de dos nous sommes tous pareils en uniforme.

- En effet, dit-elle, c'est bien vrai.

Elle avait repris contenance et faisait penser à un oiseau prêt à prendre son vol.

- Même de face, reprit-il vivement, on ne peut nous distinguer l'un de l'autre à moins d'avoir un signalement détaillé.

Elle se mit à sourire. Ce sourire donnait à son visage une candeur pleine de charme. Mais elle ne dit rien pour l'encourager.

Il se hâta de poursuivre, comme si la fille allait se volatiliser dans le silence :

- J'espère que vous ne trouverez pas ça banal, mais c'est merveilleux de rencontrer une petite Américaine sympathique et naturelle.

- Comme c'est gentil ! Merci.

- J'arrive des Philippines, et le genre de filles qu'un marin rencontre là-bas... Enfin, vous voyez ce que je veux dire...

- Mon frère est stationné à Hawaïi, dit-elle. Lui aussi est dans la marine. Il est officier marinier de troisième classe.

Quoique ce rang fût juste au-dessus du sien, il feignit d'être très impressionné. Mais il ne tenait pas à parler de la marine ; au fond, il était déjà un civil.

- Il va me téléphoner de Hawaïi dans deux heures, continua la fille. Il m'appelle tous les vendredis à neuf heures du soir, soit sept heures là-bas. Cela doit lui coûter très cher. Mais il n'a guère d'autres façons de dépenser son argent. Nous sommes très liés l'un à l'autre et l'avons toujours été.

- Je suppose que vous êtes mariée, dit-il soudain.

- Non. Est-ce que j'ai l'air d'une femme mariée ?

- C'était une question piège, répondit-il franchement, en riant.

- Eh bien, je ne suis pas mariée. Je ne suis qu'une simple travailleuse à l'air quelconque.

- Une travailleuse, c'est bien possible, mais pas le reste. Êtes-vous une secrétaire ?

Des gens se pressaient devant le stand de

journaux et tous deux s'en étaient écartés.

- Non, je travaille ici, au salon de coiffure de l'hôtel. J'étais sur le point de rentrer chez moi.

Il acquiesça d'un signe de tête. La petite boule du hasard venait de rouler dans la case gagnante et il sentit que l'instant était propice.

- Alors, si on allait prendre un verre, un seul, avant de se mettre en route ?

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

- Je n'ai pas beaucoup de temps, mais...

- Vous avez des projets pour la soirée ?

- Rien de particulier, non. Mais je dois être rentrée à neuf heures pour le coup de téléphone de Hawaïi. Mon frère... vous vous rappelez ?

- Bien sûr, je m'en souviens.

- Le trajet en bus prend un certain temps.

- Oui, mais en taxi quelques minutes seulement. Je m'arrangerai pour que vous soyez chez vous bien avant l'heure.

Elle lui dédia un sourire ravissant et, tandis qu'il la conduisait vers le bar de l'hôtel, ils échangèrent leurs noms. Elle s'appelait Gloria Baxter.

- Maintenant que vous êtes libéré, combien de temps comptez-vous rester en ville ? lui demanda-t-elle en dégustant sa troisième consommation. Vous n'êtes pas d'ici, je suppose ?

- Non, je suis de Saint Louis. Je vais rester ici un jour ou deux au plus. J'ai mon billet d'avion. Vous savez qu'il existe un tarif spécial pour les militaires.

- Je sais.

Elle le fixa un instant de ses grands yeux, puis baissa timidement les paupières.

- Je suppose que vous avez une amie à Saint Louis ?

- Non. J'avais tiré à peine six mois de service aux Philippines quand elle s'est mariée. Mon père est mort, et maintenant je n'ai que ma mère.

- Quel dommage ! Je voulais dire, à propos de votre amie.

- Enfin, ainsi va la vie, Gloria. Sauf pour maman, je n'ai aucune raison de me dépêcher de rentrer. Mais on se sent seul dans une ville inconnue, et tôt ou tard ma liasse de dollars va diminuer et il me faudra trouver un job.

- On ne se sent pas forcément seul et étranger dans une ville, Wally, dit-elle d'un ton insinuant. Pas lorsqu'on connaît quelqu'un, une amie pour vous piloter.

- Est-ce une promesse ?

- C'est une promesse, Wally, répondit-elle avec un petit rire. Et maintenant, je dois vraiment partir, si vous voulez bien.

En traversant la ville en taxi, il se mit à parler sans contrainte de lui-même. Son imagination débordait sous l'influence de l'alcool et il la voyait déjà comme étant sa petite amie. Il ne reviendrait pas chez lui, sauf pour une visite ; il resterait ici et se ferait une nouvelle vie. Entre eux naîtrait peut-être un sentiment profond et durable. En tout cas, il ne se sentirait plus si seul.

C'était un immeuble de trois étages, à la façade de stuc blanc, dans une petite rue en pente. Elle avait proposé de lui servir un drink en attendant l'appel de son frère. Après quoi, il était entendu qu'elle l'accompagnerait pour célébrer avec lui sa démobilisation, en faisant une tournée des boîtes de nuit à sensation.

Son appartement, au deuxième étage, était meublé avec goût, mais sobrement, dans le style américain du siècle dernier, avec des éléments légers, féminins, rehaussés de taches de couleurs vives. Une ambiance intime et gaie se dégageait de l'ensemble. Il se laissa tomber sur le divan avec la sensation d'être déjà chez lui.

- Le téléphone est dans la chambre à coucher, précisa-t-elle, je vais donc laisser la porte un peu entrebâillée pour pouvoir

l'entendre. Ensuite, je préparerai des drinks pour nous deux.

Elle quitta la pièce et revint quelques minutes après en apportant deux grands verres.

- Je n'ai que du bourbon et du ginger-ale, dit-elle pour s'excuser. Est-ce que ça te convient ?

- Pourquoi pas ? Si je prenais un autre cocktail, j'en arriverais à oublier mon nom.

- Pourvu que tu n'oublies pas le mien, Wally.

Il lui prit un verre des mains et se mit à boire à longs traits.

- Comment pourrait-on oublier un nom comme Gloria Baxter ? On dirait celui d'une star de ciné.

Il remua les glaçons dans son verre et reprit :

- Mais tu ne me plairais pas si tu étais une star. Je suis un type très simple et j'aime les filles simples, pas sophistiquées. Tu vois ce que je veux dire ? Des natures vraies.

Elle s'installa à l'autre bout du canapé et, levant ses sourcils bien dessinés, elle lui demanda :

- Une petite Américaine sympa et sans problèmes ?

- Tout juste, répondit-il, vieux jeu ou non, c'est exactement ce que je voulais dire. On passe à peu près un an de l'autre côté de l'océan et quand on en revient on n'est plus à la page. Je n'en ai pas honte et c'est à ça que je porte un toast.

Il prit son verre et ils burent ensemble.

Il parla encore un peu, mais il fut par la suite incapable de se rappeler ce qu'il avait dit. La seule chose dont il se souvint fut l'expression un peu moqueuse du sourire de Gloria quand elle leva son verre pour célébrer les sentiments qu'il éprouvait à son égard.

C'était le matin, mais on ne distinguait qu'une lumière blafarde filtrant à travers les vitres d'une fenêtre sans rideaux. Il était étendu sur le plancher dépourvu de moquette d'une petite chambre absolument nue. La pièce avait les dimensions habituelles d'une chambre à coucher et comportait quelques placards, mais rien d'autre ne laissait voir à quoi elle pouvait servir. Il ne s'y trouvait pas un seul meuble, pas le moindre objet susceptible de révéler la destination du lieu.

Wally n'était pas seul. Deux matelots et un sergent du corps des Marines étaient vautrés sur le sol, plongés dans un sommeil profond, dans diverses postures anormales chez des dormeurs. Le trio de leurs ronflements ne les réveillait pas, ce qui constituait un hommage sonore et discordant à la formule secrète des breuvages soporifiques préparés par Gloria Baxter.

En s'éveillant, Wally se sentit complètement déboussolé. Toutefois, mis à part le goût affreux qu'il avait dans la bouche, il ne ressentait pas d'effets pénibles. Sa tête lui semblait n'avoir aucun poids, comme un ballon, mais sans douleurs ni battements. D'ailleurs, son esprit était suffisamment lucide. Il pouvait se rappeler jusqu'à un certain moment chaque mot et chaque geste de toute la comédie de la nuit.

Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il conclut immédiatement qu'il serait inutile de rechercher son portefeuille. Mais celui-ci était là, dans sa poche-revolver. Bien mieux, il contenait de l'argent : quatre billets de un dollar. Elle - ou eux ? -, cédant à leur bon cœur, lui avaient

laissé juste assez pour un trajet en bus et un petit déjeuner copieux.

S'il s'était réveillé en possession de ses onze cents dollars, il eût été prêt à parier le tout que ses infortunés compagnons, victimes prostrées d'une longue et stupéfiante nuit de rapines, ne retrouveraient pas leur portefeuille en meilleur état que le sien.

Regardant par la fenêtre de ce deuxième étage, Wally fut convaincu qu'il se trouvait dans le même immeuble et la même rue où le taxi l'avait conduit en compagnie de... Gloria Baxter. Après tout, c'était mieux choisi que Liz Taylor.

Cependant, quand d'un pas mal assuré il entra dans la pièce qui devait être la salle de séjour, il la trouva également nue, déserte. Les meubles confortables aux couleurs vives avaient disparu. Dans la cuisine, seul subsistait un vieux réfrigérateur.

Il ouvrit la porte palière et descendit l'escalier jusqu'à la rue. Il revint sur ses pas en réfléchissant, essayant de se repérer. Oui, c'était bien le même immeuble, le même appartement. Il s'agissait d'un plan astucieux, habilement exécuté. Bien qu'incapable de deviner les petits à-côtés de l'opération, il avait l'impression de comprendre comment elle s'était déroulée.

Il secoua violemment et gifla les trois dormeurs, mais ne réussit pas à les réveiller.

- Continuez à rêver, imbéciles, marmonna-t-il, une surprise vous attend.

Il sortit de l'appartement et redescendit l'escalier. S'arrêtant devant une porte où figurait l'inscription « Gérant », il frappa fortement.

Un homme à la voix enrouée et aux cheveux en broussaille, les yeux gonflés de sommeil, parut en robe de chambre fanée

et pantoufles.

- Fichez-moi le camp ! gronda-t-il. Vous en avez du culot, à cette heure-ci du matin !

Quand Wally eut expliqué que la police le suivrait de près, le gérant consentit à lui dire ce qu'il savait au sujet de l'appartement 2B. Il avait été loué à un particulier de Los Angeles, qui s'était acquitté d'une année de loyer. Il comptait l'utiliser comme pied-à-terre, lors de ses fréquents voyages d'affaires à San Francisco. Mais on ne l'avait pas revu depuis et une lettre envoyée à son domicile avait été retournée. L'homme était sans doute parti sans laisser d'adresse.

Le mobilier ? Non, tous les appartements étaient loués non meublés et rien n'avait été livré pour être installé au 2B.

Wally retint une envie de sourire et s'en alla. C'était une bonne histoire et le gérant serait certainement à même de prouver ses dires avec des documents authentiques. Il n'empêche que Wally se rendait à présent mieux compte de la façon dont la bande s'y prenait et qu'il était résolu à récupérer ses onze cents dollars, d'une façon ou de l'autre.

Son plan excluait toute intervention de la police, mais il lui parut intéressant, voire même profitable, d'être fixé sur les réactions de celle-ci. Il héla une voiture de police qui passait.

- Vous vous êtes laissé pigeonner par un truc classique bien connu, lui dit l'agent. Des poules à la redresse, au visage angélique, enrôlent les militaires dans toute la ville.

- Pourquoi n'y mettez-vous pas fin ?

- Nous essayons, mon vieux, nous essayons. Nous attrapons quelques amateurs, mais les vraies professionnelles sont trop malignes. Elles s'en prennent uniquement aux gars en transit qui

regagnent leur ville d'origine, ceux qui ne pourraient ou ne voudraient pas rester ici assez longtemps pour témoigner en justice, même si nous réussissions à appréhender les coupables et à les faire comparaître. Je ne veux pas vous faire marcher, mais vous avez à peu près une chance sur mille de revoir votre fric, ou ce qu'il en reste.

L'agent rédigea son rapport et promit de faire une enquête. Il secoua tristement la tête quand Wally déclara qu'il n'était qu'un simple matelot démobilisé qui passait une ou deux nuits en ville, en attendant l'avion qui le ramènerait chez lui.

Peu après cinq heures de l'après-midi suivant, Wally, installé près d'une fenêtre du café *Top of the Mark*, regardait le paysage.

- ... Alors, quand j'ai vu ce gérant et entendu son histoire à dormir debout, dit-il à son copain Rick Endicott, j'ai compris toute l'affaire. Le gérant est dans la combine et reçoit une belle part du gâteau. Dès que la fille a expédié le pigeon au pays des rêves, elle lui fait les poches, puis descend et frappe à la porte du gérant. Cet individu remonte avec elle et ils transportent le pauvre ballot dans une chambre vide. Elle n'est pas meublée, c'est inutile, parce que le type ne pourra la voir que lorsqu'il finira par se réveiller. Et ce ne sera pas avant le lendemain matin, car ces malfrats versent à toutes les gourdes comme moi une mixture à assommer un éléphant. Alors, la voie est libre pour la victime suivante. Combien de temps faut-il à une fille assez bien roulée pour attirer dans sa piaule un matelot à moitié saoul ?

- Environ dix minutes, répondit Rick.

C'était un grand diable de marin, toujours prêt à plaisanter, qui venait de Fort Worth. Il poursuivit en riant :

- Mais, une fois qu'ils ont piégé tous ces

imbéciles, qu'est-ce qu'ils font des meubles ?

- Eh bien, que pourraient-ils en faire, sinon les traîner jusqu'à l'appartement contigu, vide et réservé à cet usage. Ramasser dans la salle de séjour quelques meubles qui ne pèsent guère, rouler le tapis, enlever les rideaux légers, c'est l'affaire de quinze minutes au plus.

- D'accord, mais pourquoi s'en préoccuper et ne pas laisser le tout tel quel ?

- Parce que les gars sont encore plus désorientés et portés à croire qu'ils se trouvent dans un autre immeuble, un autre appartement. Mais imagine que tu es dans cette situation : tu n'es qu'un jobard qui vient d'être plumé et tu te réveilles comme une grande gourde dans une piaule d'où tout a été enlevé, sauf les meubles. Qu'est-ce que tu fais ?

- Je cherche quelque chose de lourd et je réduis les meubles en miettes. Puis, j'en fais un beau tas dans un coin de la pièce et je brûle le tout sans exception.

Wally eut un petit rire et demanda :

- Pas d'autre question ?

- Si. Comment ne se font-ils pas coffrer ? Supposons qu'un type revienne la nuit suivante et attende l'occasion de reprendre son fric ou de se payer sur la bête ?

- Il récupère du vent et c'est tout, mon vieux, c'est tout. Je te parie à vingt contre un que les truands n'utilisent ce truc-là que deux ou trois fois par mois, au plus. Plus souvent, ce serait trop risqué et ils n'oseraient pas, encore qu'une bande bien organisée pour ce genre d'arnaque puisse disposer de plusieurs logements dans des immeubles différents. N'empêche qu'une séance comme celle d'hier peut leur apporter de trois à quatre mille dollars.

Il resta un moment silencieux et reprit :

- Cette fausse Gloria, avec son faux appel de son soi-disant frère marin à Hawaii, elle

me faisait tourner autour de son petit doigt, elle me chavirait le cœur. Mais je vais la rattraper une de ces nuits quelque part en ville, et je la secouerais jusqu'à ce qu'elle crache onze cents dollars, avec les intérêts.

« Ah ! Mon vieux, poursuivit-il, je suis fou d'impatience en attendant cette scène. Entretemps, je reste ici pour voler les voleurs. Je vais me balader en ville comme un appât vivant, un bon gars de la marine, naïf et juteux, avec du fric plein les poches, tout prêt à se faire rouler. Et quand ils auront mordu à l'hameçon, je mettrai la main sur toute une bande de Gloria, avec des porte-monnaie gonflés de soldes de matelots. Ce fric se retrouvera en fin de compte dans mon portefeuille et on m'entendra rigoler pendant tout mon voyage jusqu'à Saint Louis.

- Ça m'a l'air d'une bonne combine, estima Endicott. Quel genre d'appât vas-tu employer ? Je veux dire, tu devras leur montrer au moins une grosse liasse de billets d'un dollar enveloppés dans quelques-uns de cent dollars.

- C'est là où tu intervies, mon vieux Ricky. Tu fournis les billets et tu les récupères tous avec un bon bénéfice. Tout ce qui dépassera mes onze cents dollars sera partagé entre nous par moitié. Ça te va ?

- Ça me va droit au portefeuille. C'est toi qui te chargeras du sale boulot ?

- Avec plaisir, Rick, avec plaisir.

Après un moment de réflexion, Rick déclara :

- C'est une affaire conclue.

Et il sortit son argent.

* * *

Ce même samedi, vers dix heures du soir,

dans une botte de strip-tease où la foule se pressait, Wally amorça et accrocha bientôt une grosse prise. Elle s'assit à son côté, l'air réservé et affectant l'indifférence, tandis qu'il faisait semblant d'être un peu éméché et commandait une consommation d'une voix claironnante, détachant de sa liasse un billet de cent dollars en affirmant au barman mécontent qu'il n'avait pas de monnaie, mais que si c'était vraiment gênant il était prêt - nom de nom ! - à payer une tournée générale.

Au bout d'un moment, elle sembla ne pouvoir trouver une allumette pour sa cigarette, et quand il sortit son briquet, elle retrouva son naturel, s'épanouit en sourires. Elle lui dit s'appeler Sheila Marshall. Il lui appliqua le traitement prévu et lui confia qu'il allait prendre l'avion dès le lendemain matin pour retourner chez lui et qu'il avait son billet dans sa poche.

Il vit très clairement comment elle manœuvrait pour l'attirer chez elle. Elle commanda un grand verre de rhum mélangé de coca sirupeux, puis fit soudain un geste nerveux qui renversa sur ses genoux toute la mixture.

- Cela ne prendra qu'une minute, dit-elle en revenant des toilettes. Dépêchons-nous d'aller chez moi, c'est presque au coin de la rue. Je me changerai rapidement et ensuite nous pourrons ressortir. D'accord ? Il éprouva un peu de peine en jetant les yeux sur le mobilier ; en fait, il plaignit sincèrement le gars qui devrait le déménager. Ce bric-à-brac hors d'âge remontait à l'époque des gros meubles en bois massif, quand les chaises pesantes et les canapés géants étaient à la mode.

Il s'assit confortablement en attendant que la scène commence. Le rideau se leva au moment où elle sortit de la cuisine en apportant deux grands verres et lui offrit

celui qui semblait contenir le liquide le plus foncé.

Pour se donner du temps, il alluma une cigarette et posa son verre sur la table voisine.

- Écoute, dit-il, pendant que je dégusterai ce drink, pourquoi ne pas te nipper avec une robe propre ?

- Mais bien sûr.

Elle croisa ses longues jambes et remonta sa robe sur ses genoux.

- Tu es pressé ?

- Tu parles, mon chou. On n'aura pas trop de temps pour bambocher. J'ai attendu dix-huit mois et navigué dix mille miles pour une nuit comme celle-ci. J'ai plus de mille dollars et je vais en dépenser une bonne centaine pour tirer une sacrée bordée en ville. Dépêche-toi, chérie. Allez, vite !

- Bien, c'est entendu, dit-elle sur un ton obéissant.

Elle se mit debout, posa son verre et se rendit dans une autre pièce. Celle-ci était-elle vide, sauf pour une robe dans un placard ?

Il se leva vivement et échangea les verres. Au moment de se rasseoir, il remarqua le sac de la fille, qu'elle avait laissé sur une petite table. Une idée lui vint : *pourquoi pas ?* et il l'ouvrit.

Il y trouva un portefeuille bourré de billets. *Pourquoi pas ?* se dit-il de nouveau. Prenant les billets, il se mit à les compter rapidement.

Conscient d'une présence, il leva les yeux. Elle se tenait debout dans l'embrasure de la porte et le regardait froidement.

- J'avais oublié mon sac, dit-elle. Je vois que tu t'apprêtais à me l'apporter. Comme tu es prévenant, chéri.

Décontenancé pendant un moment, il cherchait une réponse cinglante.

- Je ne comprends pas, reprit-elle, avec

une expression réellement perplexe. Ce n'est pas que tu sois fauché et qu'il ne te reste rien d'autre à faire que de me piquer mon fric. Si tu étais sans le sou, je serais la première à te refiler quelques dollars. Et puis, quel genre de type es-tu ? Vraiment, je devrais appeler les flics. Oui, c'est ce que je devrais faire.

- À ta guise, tu es chez toi, répliqua-t-il, en retrouvant toute sa rancune et son aplomb. Appelle la police et, en l'attendant, nous prendrons un petit drink. Tu vas boire dans mon verre et moi dans le tien. Quand les flics arriveront, tu dormiras comme une souche. Ils te porteront jusqu'en bas comme une poupée de chiffons et te conduiront au poste. Là, on te mettra au page dans une jolie cellule bien confortable.

- Je regrette, dit-elle, si c'est une blague, je ne la trouve pas marrante. Crois-tu que le drink que je t'ai préparé a été trafiqué ?

- Pas du tout, chère amie, à la condition d'apprécier dans son whisky des gouttes qui vous mettent knock-out.

- Je saisis. Et lequel est ton verre ? dit-elle calmement.

- Celui-ci, répondit-il en le lui tendant.

Elle le prit et, non sans quelques efforts, ingurgita à longs traits tout le liquide. Puis elle s'assit tranquillement et l'observa.

- Ça prend combien de temps pour agir, demanda-t-elle d'une voix mordante. Dix minutes ? Vingt ?

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

- Si je m'endors, je veux que tu gardes tout le fric en cadeau. Sinon, j'appellerai la police. Je joue franc jeu, non ?

Pendant quelque temps, il resta assis, l'air morose, puis se leva et remit les billets dans le sac.

- Je regrette, Sheila, dit-il, je suis vraiment désolé. C'était une erreur. Laisse-moi te raconter ce qu'on m'a fait la nuit dernière,

et je crois que tu verras les choses sous un autre jour.

Elle écouta patiemment pendant qu'il débitait toute l'histoire, sans oublier son plan pour piéger les entôleuses.

Après être demeurée grave et pensive pendant un long moment, elle sourit, d'un petit sourire triste.

- Eh bien, je comprends parfaitement, dit-elle. Et je vois comment tu as pu me prendre pour une de ces B-girls. Veux-tu savoir pourquoi je me trouvais dans ce bar, en quête d'un client, pour la première fois de ma vie ?

- Oui, je suis assez curieux de l'apprendre.

- Vois-tu, j'avais rendez-vous avec un type pour lequel j'ai un vrai béguin. C'est un homme du genre brutal, mais séduisant. On devait se rencontrer au bar à neuf heures. Au bout d'une heure, comme il n'était pas encore arrivé, j'étais sûre qu'il ne viendrait pas. Alors, je me suis peu à peu énervée, au point d'être prête à tout. Et quand tu es arrivé, il m'a semblé que tu étais venu exprès pour me consoler.

Il sourit en disant :

- Si on sortait ensemble pour oublier nos peines ? Qu'est-ce que tu en dis ?

- À une condition, répondit-elle en pointant un doigt vers lui. C'est que tu gardes ton fric. C'est moi qui paye. Je gagne un bon salaire et je viens de toucher ma prime annuelle, alors c'est dans mes moyens.

- Tu es très chic, Sheila, il n'y a pas à dire. Tu es la seule fille vraiment bien que j'aie rencontrée depuis un an et demi, et je ne plaisante pas.

- Maintenant, je dois me changer, dit-elle. On eût dit que sa voix tremblait, comme si elle était au bord des larmes. Elle se hâta de quitter la pièce.

Sheila Marshall, plus connue dans certains milieux restreints sous le nom de Maggie

McCleskey, enfila une robe propre et se refit une beauté devant son miroir. Après quoi, elle prit dans un tiroir une feuille de papier sur laquelle elle griffonna quelques mots et l'attacha à un poids qu'elle conservait pour les cas urgents. De la fenêtre de derrière, elle fit un signal à l'aide d'une lampe de poche, puis lança avec précaution le papier lesté.

Le message atterrit près d'une conduite intérieure sur le parking noyé d'ombre du vieil immeuble.

Sur le billet se lisaient ces mots : *Laisse passer celui-là. Je crois que c'est un poulet et ça pourrait bien être un piège.*

C'était à peu près le seul avertissement susceptible de retenir le grand Buck Novak, caché dans sa voiture depuis que la fille lui avait téléphoné. Il se tenait prêt à assener un bon coup de gourdin au marin ramené dans la nuit, après qu'elle lui aurait fait descendre l'escalier de service, en lui disant comme convenu :

- Mon amie m'a confié sa clef de voiture et m'a dit que je pouvais la garder pendant le week-end, car elle doit s'absenter. Alors, chéri, pourquoi ferais-tu les frais d'un taxi ?

Buck étendrait pour le compte le marin aux poches bien garnies, puis le transporterait jusqu'à une zone déserte, près de la baie, et le ferait basculer hors de la voiture.

S'il retrouvait jamais son chemin et revenait, ce serait Buck, et non Maggie, qui l'accueillerait dans son appartement à lui, et qui, suivant le cas, ferait l'innocent ou se montrerait prêt à cogner.

Buck était un dur, dénué de toute sensibilité. Quant à Maggie, elle sentait parfois au fond d'elle-même une petite corde sensible, que le marin malchanceux avait fait vibrer cette nuit-là. En fait, il avait eu pour elle des paroles venant du

cœur qui, bien qu'imméritées, l'avaient presque fait pleurer. Pour elle, et aussi pour le marin, elle ne voulait pas gâcher cette illusion.

Quand, une fois sortis de l'immeuble, ils se trouvèrent hors de vue, elle lui prit le bras et marcha gaiement du même pas. Wally, la regardant en souriant, se disait qu'il existait tout de même, dans la ville de San Francisco, au moins une petite Américaine bien sous tous les rapports.

À BON ENTENDEUR...

(A Message From Marsha)

par JAMES HOLDING

Il était exactement onze heures du soir et Gilmore jurait dans sa barbe quand il reparut pour monter dans sa voiture garée le long du trottoir. Il avait toujours dans la main la grosse enveloppe brune. Avec humeur, il claqua la portière et démarra.

Moi qui étais accroupi à l'arrière du véhicule, je m'agenouillai, me redressai et, près de l'oreille de Gilmore, je fis cliqueter la détente de mon pistolet. Plaquant ensuite le canon de l'arme contre la nuque de Gilmore, j'ordonnai dans un murmure :

- Descends la Cinquième jusqu'à City Line, et à gauche, mon pote. Si tu es docile, je ne te tuerai pas.

Il tressaillit d'ahurissement, lâcha une exclamation horrifiée et, d'un signe de tête, promit vite d'être bien sage. Il roula calmement, sans oser seulement lever les yeux vers le rétroviseur. De toute façon, cela ne lui aurait rien appris. Je portais un masque de Dracula provenant du rayon de jouets. Et, d'ailleurs, il ne risquait pas de me reconnaître - qui remarque un magasinier dans un grand magasin ?

Quand je fus certain qu'il ne réagirait pas, je tendis le bras vers le siège avant et saisis l'enveloppe brune. Je me sentais bien, tout se déroulait exactement comme je l'avais prévu. J'avais non seulement l'argent, mais aussi Marsha - la meilleure part du marché, de mon point de vue.

Mais ce n'était pas terminé, et il ne fallait pas trop vite me déconcentrer, même si j'avais l'impression d'être quelqu'un de formidable.

- Voici City Line, murmurai-je à Gilmore.
À gauche et en douceur.

Il s'exécuta. Ses mains tremblaient sur le volant. Je les distinguais à la lumière du tableau de bord. Bon sang, il avait réellement peur ! Cela aussi me fit plaisir, parce que, au magasin, tout le monde considérait ce vieux Gilmore comme un méchant singe.

Nous continuâmes dans City Line sur trois ou quatre kilomètres, Gilmore obéissant strictement au moindre de mes ordres, ainsi que le font à l'école les gosses dans les premiers jours de classe. Je n'écartai pas un instant de sa nuque le canon du pistolet. Je voulais qu'il restât affolé jusqu'à ce que nous quittions le centre-ville. Après, ce serait sans importance puisqu'il n'y aurait personne pour l'aider dans les parages, même s'il appelait au secours.

Quand nous arrivâmes à Country Club Road, je lui dis de virer à droite - ce qu'il fit. Nous roulâmes un bon moment, pénétrant plus avant dans la campagne. Nous ne doublâmes pas plus d'une demi-douzaine de voitures avant d'aboutir à un chemin de terre peu fréquenté, qui menait à l'ancienne carrière abandonnée de MacLaren. Il n'y avait pas un véhicule en vue, ni devant ni derrière nous. J'ordonnai à Gilmore de prendre à gauche sur le chemin, de stopper et d'éteindre ses phares. Il obéit sans souffler mot. Au bout d'une minute ou deux, estimant que ses yeux s'étaient maintenant accoutumés à la faible lueur des étoiles, je chuchotai :

- Allons-y, en avant, et lentement.

Le chemin de terre, qui ne débouchait que sur l'ancienne carrière et n'était donc plus utilisé, était creusé d'ornières et de vasières desséchées. Sans phares, Gilmore ne pouvait de toute manière rouler vite. Et pour l'heure, je ne voulais pas non plus

qu'il rompît par accident le pont arrière ou un élément essentiel puisque, quand je me serais occupé de lui, j'aurais besoin de sa voiture.

Six kilomètres plus loin, toujours sur le chemin de terre, nous atteignîmes la petite aire où autrefois les camions chargeaient.

- Entre là, dis-je.

Une pancarte à demi effacée signalait l'entrée de la CARRIERE DE MACLAREN. En la lisant, Gilmore réalisa où je l'avais amené, et il se pétrifia. Il crut sans doute que j'avais l'intention de l'abattre avant de balancer son corps dans le fond de la carrière, car il bégaya d'une voix étranglée :

- Je vous en prie... qu'est-ce que...

Les mots lui restèrent dans la gorge.

- Stoppe et descends de voiture, commandai-je dans un murmure que je voulus grinçant.

Avez-vous déjà essayé de chuchoter méchamment ? Ce n'est pas facile !

Gilmore obéit et s'arrêta.

- Maintenant, dehors !

Gardant mon arme pointée sur lui, j'enchaînai :

- Éloigne-toi jusqu'à la pancarte.

J'étais certain que l'éclairage ne lui permettait pas de remarquer que mon pistolet était un inoffensif jouet en plastique. Et quand il se détourna, je bondis de l'arrière de la voiture pour me mettre au volant. Je poussai le levier de conduite automatique sur Avance et suivis Gilmore en roulant lentement. Parvenu à la pancarte, il s'immobilisa, attendant mes instructions.

Je freinai près de lui et murmurai, la voix rauque :

- Écoute, je ne compte pas te faire de mal. Il y a douze kilomètres jusqu'à la ville. Tu pourras te mettre en route quand tu voudras, compris ?

Le soulagement le ragaillardit comme l'aurait fait un Martini glacé par une chaude journée.

- D'accord... bredouilla-t-il.

Je repartis, descendant le chemin de terre en sens inverse. Avant d'atteindre Country Club Road, je me débarrassai de mon masque de Dracula que je jetai dans un fossé.

Sur la route du retour en ville, je ne m'arrêtai même pas pour vérifier la somme contenue dans l'enveloppe de Gilmore. J'avais trop hâte de rejoindre Marsha et de filer avec elle sur Saint Louis où nous avions décidé de nous marier. Je me promenais sur le toit du monde !

Qui n'en aurait fait autant, à ma place ? Marsha était un régal, sous tous les angles, et je savais qu'elle m'aimait puisqu'elle acceptait de m'épouser malgré la promesse faite à sa défunte mère. C'était rigoureusement contre ses principes de ne pas tenir parole - surtout sachant de quelle façon j'allais gagner l'argent de notre lune de miel - mais cela prouvait aussi qu'elle m'aimait.

Je ne la connaissais que depuis cinq semaines. J'avais eu pour elle le coup de foudre lorsqu'elle s'était approchée pour noter ma commande au Grill de Joe où j'étais venu dîner. C'était une brune, avec des mèches décolorées blanches dans sa longue chevelure. Et, pour une serveuse d'un bistro comme celui de Joe, elle était très timide et réservée. Elle ne leva même pas les yeux sur moi en prenant ma commande, mais moi, je vous prie de croire que je l'ai contemplée à loisir. Quand elle s'est éloignée vers les cuisines, bon sang, quelle allure elle avait, quelle démarche, si vous saisissez ce que je veux dire !

Dès ce premier soir, je lui demandai un rendez-vous après son service, mais elle

m'envoya promener. Après quoi, je vins dîner là tous les soirs de la semaine, m'obstinant à réclamer une table dans son secteur - et elle finit par m'accorder un rendez-vous. C'est alors, au cours de ce premier tête-à-tête, que je découvris qu'elle commençait à m'aimer, parce qu'elle me harcela de questions sur mon travail, sur tout, et parut intéressée. Quand elle m'interrogea sur ma famille, je lui répondis que je n'en avais pas, que j'étais orphelin depuis l'âge de seize ans. Elle me confia qu'il en allait de même pour elle, ou presque. En réalité, elle pensait que son père vivait encore quelque part. Sans un mot, il avait abandonné Marsha et sa mère l'année précédente, sur quoi la mère était morte, probablement d'une crise cardiaque. Oui, Marsha était pratiquement orpheline.

Nous eûmes aussitôt l'impression d'être de vieux amis, de ces gens qui sont embarqués sur le même bateau. Après quoi, nous nous fixâmes rendez-vous chaque jour après le service de Marsha, sauf le mercredi où le Grand Magasin de Jackson faisait nocturne jusqu'à vingt-deux heures ; ces soirs-là, je devais m'échiner jusqu'à vingt-trois heures pour nettoyer, ranger, renouveler le stock et tout ce qui manquait après une longue soirée. Vous l'ai-je précisé, j'étais magasinier chez Jackson. C'est sûr, je n'y gagnais pas lourd, environ soixante dollars par semaine après les retenues, mais ça me suffisait pour vivre si je surveillais mes dépenses. J'avais même réussi à m'offrir un vieux tacot de troisième main.

Je le savais, avec ce maigre salaire, je n'aurais même pas dû envisager de demander de m'épouser à Marsha, qui gagnait davantage. Mais j'en pinçais pour elle d'une manière très particulière, comme jamais auparavant. Toujours est-il

que, un mardi soir, après son travail, je lui proposai de devenir ma femme. Nous étions en train de vider quelques bières chez Frenchy's, dans City Line. Je ne parvenais pas à détacher d'elle mon regard, ni mes mains d'ailleurs - vous saisissez ce que je veux dire, je voulais au moins la toucher pour m'assurer qu'elle était vraiment là, elle, Marsha.

Lorsque je formulai ma demande en mariage, elle posa son verre, vrilla sur moi le regard de ses grands yeux bleus, plaça sa main sur la mienne et dit d'une voix rauque :

- Larry, c'est la meilleure chose qui me soit arrivée ! Vous voulez m'épouser, vous !

- Mais... je ne suis rien, protestai-je, embarrassé. Vous êtes la fille la plus sensationnelle du monde.

- Et vous m'aimez ?

- Comme un fou, Marsha, sinon pourquoi vous demanderais-je de devenir ma femme ?

- Ah ce n'est pas pour mon argent, ça, je sais ! fit-elle en souriant... Mon cher Larry, reprit-elle sérieuse, je suis très flattée, seulement je ne peux pas vous répondre oui.

J'eus la sensation que mon cœur s'arrêtait. Mais je ne renonçai pas aussi aisément.

- Pourquoi, Marsha ? Vous m'aimez bien un peu, n'est-ce pas ?

- Oh ! Oui que je vous aime, idiot ! Mais je ne peux pas me marier, parce que j'en ai fait le serment.

- À qui ?

- À ma chère maman disparue, murmura-t-elle, le regard soudain assombri.

Et voilà, le tout déballé sur la table près du verre de bière. Incrédule, je bégayai :

- Vous voulez dire que votre défunte mère vous a fait promettre de ne pas vous marier ? Une belle fille comme vous ?

- Je lui ai juré que je ne me marierais pas

avant d'avoir vingt et un ans, et je n'en ai que dix-neuf.

Cela m'étonna. Elle me paraissait avoir au moins vingt-deux ans.

- Ah bon... fis-je. Il nous faudra donc patienter deux ans, c'est ça ?

- Exactement, souffla-t-elle, les yeux pleins de larmes.

Elle les essuya d'un revers de main et, la mine grave, but une gorgée de bière.

- C'est long, deux ans, Marsha ! Pourquoi votre mère a-t-elle exigé de vous une promesse aussi stupide ?

- Elle avait dix-huit ans quand elle a épousé mon père et, selon elle, c'est de là que venait l'échec de leur couple. Elle regrettait de ne pas avoir attendu ses vingt et un ans. Plus âgée et probablement plus raisonnable, elle n'aurait vraisemblablement pas commis l'erreur terrible de ce mariage.

- En d'autres termes, elle souhaitait que vous soyez plus âgée et plus mûre avant de vous marier ?

- Elle me l'a fait jurer, oui : pas de mariage avant le jour de mes vingt et un ans, pas avant que je n'aie mûri.

Je lorgnai sa blouse par-dessus la table.

- Pour moi, ma mignonne, vous êtes à point dès aujourd'hui. Je ne supporterais pas que vous soyez plus mûre !

Elle ébaucha un vague sourire. Elle ne me trouvait pas drôle - je ne l'étais d'ailleurs pas.

Je repris avec plus de sérieux :

- Il est évidemment difficile de rompre une promesse solennelle comme la vôtre, mais ça s'est déjà fait, n'oubliez pas. Les vivants devraient savoir mieux que les morts ce qui est bon pour eux, je le répète souvent. Vous n'êtes pas de mon avis ?

Elle secoua la tête :

- J'ai promis et je tiendrai parole. Je me refuse à rompre un serment, c'est contre

mes principes, vous comprenez ? Je suis désespérée parce que je vous aime, Larry, et naturellement, je vous épouserai. Mais seulement quand j'aurai vingt et un ans.

- D'accord, mon petit, fis-je en refusant de céder déjà. Mais qui exige le mariage ? De nos jours, rares sont ceux qui se plient à cette formalité. Nous pouvons nous installer dans ma piaule pendant deux ans, conserver nos emplois respectifs, et dès que vous aurez vingt et un ans...

- Taisez-vous ! coupa-t-elle. Ce que vous suggérez est répugnant ! Ne pouvons-nous continuer pendant deux ans à nous rencontrer comme nous le faisons ?

- Ah non ! m'écriai-je sans réfléchir. J'ai déjà essayé avec Gloria et ça n'a pas marché.

- Gloria ? s'étonna Marsha en tressaillant.

- Oui, c'est une fille que j'ai fréquentée pendant trois ou quatre ans, une taxi-girl du Cozy Club.

- Et vous vouliez l'épouser ?

- Jamais de la vie ! Je voulais tenter une vie commune avec elle pendant quelque temps, qu'on soit bons amis, vous saisissez ? Et ça n'a pas marché.

- Et... vous la voyez toujours, cette Gloria ?

- Pas depuis que je vous connais, mon ange. Elle s'obstine à me téléphoner, cherchant à savoir pourquoi je ne vais plus traîner au club...

- Vous ne m'aviez jamais parlé d'elle, lança-t-elle, accusatrice. Lui aviez-vous déclaré que vous l'aimiez ?

- Qui, Gloria ? m'exclamai-je en riant. Certainement pas ! Elle est complètement idiote. Tout ce qu'elle a, c'est un joli corps et une nature affectueuse...

- Assez ! trancha Marsha, plongeant dans mes yeux son regard grave. Si je ne vous épouse pas, ou si je n'emménage pas au plus tôt chez vous, vous retournerez

auprès de cette... euh, taxi-girl... C'est ce que vous cherchez à me démontrer, Larry ?

- Bon Dieu, non ! Absolument pas ! C'est vous que j'aime, Marsha, et je souhaite faire ce que vous désirerez pour tenir la promesse faite à votre mère disparue, mais...

- Oh non, vous n'en avez pas l'intention ! rétorqua-t-elle avec brusquerie. Dès que j'aurai les talons tournés, vous vous précipiterez auprès de cette pouffiasse ! Constatant que le ressort dénommé Gloria fonctionnait si bien sur Marsha, je poussai l'argumentation.

- D'accord, je pourrais renouer avec Gloria si vous ne m'épousez pas. Non parce que j'en ai envie, comprenez-le, mais probablement par un sentiment de frustration. C'est assez difficile quand on aime quelqu'un de rester tous les soirs tranquillement assis dans un restaurant pour lui commander un steak au lieu de contempler chez soi cette personne occupée à vous mitonner des petits plats...

- Je vous épouserai, Larry, répliqua-t-elle, l'œil flamboyant. Et cela, malgré le serment fait à ma mère. Je ne laisserai pas cette taxi-girl mettre la main sur vous si je peux m'y opposer ! Même si je dois pour cela manquer à ma parole.

- Voilà ce qu'il fallait dire ! Vous êtes enfin devenue raisonnable, mon trésor, fis-je en lui pressant la main. Quand, alors ?

- Quand vous voudrez, mon chéri ! Où irons-nous passer notre lune de miel ?

- Oh ! m'exclamai-je. Je n'ai pas pensé à un voyage de nocces... Je n'ai pas un sou de côté, et vous ?

- Rien. Je ne peux compter que sur mon salaire et les pourboires, au Grill de Joe.

- Dans ce cas, remettons la lune de miel à plus tard et gardons chacun notre emploi jusqu'à ce que notre situation pécuniaire

s'améliore. Qu'en dites-vous ?

L'air buté, elle secoua la tête :

- C'est non ! Je ne vais pas me dégager d'une promesse faite à ma mère s'il n'y a pas au moins un voyage de noces en retour ! Maman n'avait pas eu de lune de miel et, pour elle, c'était une des raisons de l'échec de son mariage. Elle et mon père ont continué à travailler simplement, comme si rien n'était arrivé.

- Vous êtes arrivée, et c'est ça l'important ! protestai-je.

Elle rougit. Elle était plutôt timide, je crois l'avoir déjà signalé.

- Ce n'est pas ce que je voulais dire, Larry. Pour moi, un voyage de noces permet dès le départ à chacun de mieux connaître l'autre. Vous saisissez ?

- Bien sûr. Mais où trouver assez d'argent pour payer les frais d'une lune de miel ? J'ai déjà touché une avance d'un mois de salaire.

- C'est votre problème, non ? rétorqua-t-elle, souriante, mais l'air entêté.

Au bout de quelques secondes, je repris :

- Ne vous tracassez pas, Marsha, j'aurai l'argent d'une manière ou d'une autre. Au besoin, je le volerai.

- Larry !

- Je refuse de vous voir maintenant vous éloigner de moi, mon ange.

Bref, je ne fermai pratiquement pas l'œil de la nuit, cherchant un moyen de réunir l'argent de notre lune de miel. Finalement, il me vint une idée séduisante dont je fis part à Marsha le lendemain soir.

- En réalité, ce ne serait pas du vol, affirmai-je. Dans l'affaire, tout le monde est assuré, et personne n'y perdrait, sauf la compagnie d'assurances.

- C'est cependant du vol, s'entêta Marsha, la mine assombrie.

- Mais c'est facile et sans danger, Marsha. Nous pourrions avoir ensuite une

merveilleuse lune de miel, avec trois ou quatre mille dollars à dépenser.

- Avec cette somme, nous pourrions même prendre notre retraite, murmura-t-elle, impressionnée.

- Nous pourrions aller nous marier à Saint Louis, et...

- Ne m'en dites pas davantage ! murmura-t-elle, faiblissant.

- Écoutez, Jackson reste ouvert le mercredi soir, vous vous en souvenez ? On ferme à vingt-deux heures et M. Gilmore...

- Qui est-ce ?

- Notre comptable. Il rassemble les sommes reçues dans la soirée et vers vingt-trois heures, en rentrant chez lui, il va les déposer dans le coffre de nuit de la Columbia Bank.

- Comment le savez-vous ?

- À tour de rôle, il a raccompagné en ville quatre d'entre nous, pauvres petits salariés. C'était évidemment toujours un mercredi soir et, chaque fois, il s'est arrêté à la banque. Je l'ai vu ouvrir la porte du coffre avec sa clé et glisser dans le coffre la recette de la soirée.

- Vous vous imaginez probablement pouvoir vider le coffre de la banque ? persifla-t-elle, un rien méprisante.

- Oui, avec deux cure-dents.

- Euh... je ne comprends pas, fit-elle, curieuse.

- Mercredi soir, je passerai à la banque avant Gilmore. J'introduirai deux cure-dents dans le trou de la serrure du coffre de nuit en les cassant pour qu'ils l'obstruent. Plus tard, Gilmore ne parviendra naturellement pas à mettre sa clé dans la serrure. Il sera donc contraint de rapporter l'argent au magasin ou ailleurs jusqu'au lendemain matin. Seulement, pendant le temps où il tentera d'ouvrir le coffre, je me fauilerai par l'autre côté à l'arrière de sa voiture.

Quand il reviendra, avec l'argent, je serai là pour l'attendre. Je le menacerai avec un pistolet-jouet - comme ça, pas de danger - et je raflerai l'argent. Je lui ordonnerai de rouler jusqu'à un endroit désert où je le libérerai, et je retournerai en ville dans sa voiture. Je passerai vous prendre dans ma bagnole et nous serons en route vers Saint Louis avant même que Gilmore ait parcouru la moitié du chemin pour trouver un téléphone et avertir les flics. Il ne me soupçonnera pas d'avoir été son agresseur puisque je porterai un masque. Voilà un plan bien réglé, non ?

Elle m'écoutait, bouche bée, et elle objecta :

- Mais, Larry, il reconnaîtra votre voix ?

- J'y ai pensé. Je chuchoterai. On n'identifie pas un chuchotement.

Elle respira profondément.

- C'est un plan criminel et révoltant ! dit-elle. Je ne vous permettrai pas de réaliser une chose aussi affreuse simplement pour obtenir de quoi nous payer une lune de miel.

J'en fus un peu douché car, pour moi, ce plan était déjà arrêté. Je repris toutefois :

- D'accord, mon ange, cependant bien des filles n'hésiteraient pas, sachant que c'est ça ou renoncer à épouser l'être aimé. Gloria, elle n'hésiterait pas une seconde, je suis prêt à le parier. Mais Gloria est...

- ... une idiote avec un corps superbe et une nature affectueuse, je suis au courant, grinça Marsha, une lueur de colère dans le regard. Bien, c'est convenu, Larry, céda-t-elle après réflexion. Je vous aime et je désire devenir votre femme.

C'était réglé. L'action aurait lieu le mercredi suivant.

- Pour nos emplois, que fait-on ? questionna Marsha.

- Arrangez-vous pour être en vacances à partir de mercredi. Si ce n'est pas possible,

nous démissionnerons.

Il fut décidé que Marsha me conduirait dans ma voiture à la Columbia Bank où elle me déposerait mercredi soir à vingt-trois heures, qu'elle se rendrait ensuite à Kelly Square où elle se garerait pour attendre. Je devais l'y rejoindre dès que j'aurais récupéré l'argent et abandonné Gilmore quelque part dans la campagne.

Et voilà que, ayant laissé Gilmore à la carrière MacLaren, je m'apprêtais à retrouver Marsha, nanti de l'argent de notre lune de miel. C'était pour cela que je me croyais maintenant sur le toit du monde ! Je tâtai près de moi l'épaisse enveloppe brune. Elle devait bien contenir trois ou quatre mille dollars au moins.

Il était minuit quinze quand j'abordai Kelly Square au volant de la voiture de Gilmore. Il n'y avait que trois ou quatre véhicules stationnés le long du trottoir - et parmi eux ma vieille bagnole, tournée vers Saint Louis, prête à partir.

Je m'arrêtai dans la rue en face, coupai le moteur de la voiture de Gilmore, j'éteignis les phares en laissant les clés sur le tableau de bord. L'enveloppe sous le bras, je traversai la rue à pied pour m'élancer d'un pas léger vers l'endroit où était garée ma voiture. J'avais hâte de compter la somme et de décrire à Marsha le coup qui marquait ma première étape sur la voie du crime.

Seulement, je ne pus rien lui dire - elle n'était pas là. Abaisant la poignée, je constatai que la portière était verrouillée.

Où était Marsha ? Mon cœur se mit à battre la chamade, mon estomac me remonta dans la gorge. Je pris peur.

Ah mais bien sûr ! me rassurai-je. Elle avait dû aller prendre un beignet et un café au coin de la rue, faire n'importe quoi pour tuer le temps et patienter jusqu'à mon retour. Et elle avait fermé à clé parce

que nos affaires, nos vêtements étaient dans la voiture.

Eh bien non, ils n'y étaient pas. C'est-à-dire que mes bagages étaient là, mais pas la valise de Marsha.

Cette fois, la panique me gagna. Que, au dernier moment, Marsha ait changé d'avis à propos de notre mariage et filé, soit... Mais pourquoi m'abandonner avec l'argent que je venais de rafler, un véhicule également volé, ma voiture bouclée et aucun message pour m'expliquer ce qui se passait ? J'eus le brusque pressentiment que j'avais intérêt à déguerpir au plus vite de Kelly Square.

Je me rappelai que je cachais une clé de réserve dans une botte aimantée dissimulée derrière le pare-chocs avant. L'ayant récupérée, je retournai à la portière côté passager et j'introduisis la clé dans la serrure. Ou, du moins, je tentai de le faire. Quelque chose bloquait la serrure. À l'autre portière, il en allait de même.

J'étais là, à fourrager fébrilement avec ma clé, quand des pas claquèrent à proximité. Tournant la tête, je vis deux policiers en uniforme qui, descendus d'une voiture banalisée, s'avançaient vers moi. Sans hâte, ils marchaient d'un pas résolu. L'un d'entre eux déboutonna l'étui de son pistolet.

Alors, je compris. En fait, Marsha m'avait laissé un message. Je me penchai pour examiner la serrure : deux bouts de cure-dents glissés dedans la bloquaient.

Dément, non ? J'étais fait. Ces flics, visiblement avertis, m'attendaient à Kelly Square, et cela m'expliquait justement ce que Marsha avait voulu m'indiquer avec des bouts de cure-dents.

Ces bâtonnets me disaient aussi clairement que si elle me l'avait écrit :

« Cher Larry, c'est le seul moyen auquel j'ai pensé pour vous éloigner de cette, euh... taxi-

girl, Gloria, jusqu'à ce que j'aie vingt et un ans. Dans deux ans, si vous le souhaitez encore, demandez-moi de vous épouser. »

Eh bien, savez-vous une chose ? Il se pourrait que je le fasse quand je sortirai du trou.

Une fille qui se donne tant de mal pour respecter le serment fait à sa défunte mère est forcément quelqu'un de bien.

PAS DE PITIÉ POUR LE MOUCHARD

(No Tears For An Informer)

Par H.A. DEROSSO

Wilson n'était pas là lorsqu'ils avaient jeté le corps de Rodriguez dans la rue, mais Carlito avait tout vu, et c'est lui qui le leur raconta, une lueur de haine dans ses yeux noirs, les dents luisantes comme des crocs. Almazora, le chef du groupe, ne cessait d'inciter Carlito à contenir sa rage, car ils étaient dans un lieu public, comme lors de la plupart de leurs réunions. Ils trouvaient très astucieux et prudent de se montrer ainsi en plein jour, sous couvert de se livrer à quelque sport innocent, telle cette partie de tennis, plutôt que d'avoir à rôder au milieu de la nuit, pour se réunir dans une cave, une chambre retirée ou un immeuble abandonné, bien que, parfois, ils y fussent contraints.

Carlito tint compte des remarques d'Almazora, et c'est tremblant de rage qu'il continua son récit à voix basse. Il leur parla des marques et des blessures sur le corps de Rodriguez, témoignant des tortures qu'il avait subies, ses doigts qu'on avait frappés, puis écrasés, enfin le coup de grâce, la mort au moyen d'un clou enfoncé dans le crâne. Wilson était au courant de ces choses-là - ainsi que tous les autres - mais l'horreur se lisait sur leurs visages, car Rodriguez avait été un des leurs et maintenant il était mort, par des méthodes destinées à les intimider, à les terrifier.

Ils en oublièrent la partie. Ils n'avaient plus le cœur à jouer. Ils se groupèrent tout au bout du court de tennis, tandis que,

derrière eux, les parties continuaient, ponctuées de cris insouciantes, d'exclamations, parfois d'éclats de rire. Wilson sentit son cœur battre la chamade et ne put s'empêcher de jeter un regard furtif vers Engracia Flores. Il remarqua combien son joli visage avait pâli. Pour quelle raison s'était-elle jointe à eux ? Ça - son amour pour elle - c'était une chose sur laquelle Wilson n'avait pas compté en entrant dans le groupe de Mateo Almazora.

Almazora mordillait sa lèvre inférieure, signe chez lui de profonde réflexion. Derrière les verres cerclés d'écaille, ses yeux brillaient d'un éclat sinistre. Il était mince, pas très costaud, mais c'était l'un des étudiants les plus brillants de l'Université et Wilson le supposait être l'une des têtes du mouvement révolutionnaire qui attendait encore pour se manifester au grand jour.

- C'est mauvais, ça, murmura Almazora, très mauvais.

- Tu veux dire que Rodriguez a peut-être parlé ? demanda Vega. Que la *Seguridad Nacional* nous a repérés ?

- Rodriguez n'aura pas parlé, dit Carlito. Il n'aura pas parlé, même après ce qu'ils lui ont fait. J'en suis sûr.

- La résistance du corps humain a des limites, dit Vega.

- Rodriguez n'a pas parlé, répéta Carlito. Je le parierais sur ma vie. Il n'a pas parlé.

- De toute façon, les dés sont jetés, Carlito, observa sèchement Almazora. Espérons, pour notre bien à tous, que tu auras gagné. Vega jetait des regards éperdus autour de lui comme si, déjà, il voyait la *Seguridad Nacional*, la police secrète, l'encercler de tous côtés.

- Qu'est-ce qui nous prouve qu'il n'a pas parlé ? On ferait peut-être mieux d'aller tous se planquer.

- Et, par là, trahir carrément nos activités et notre complicité avec Rodriguez ?

La voix étouffée, mais ferme, qui avait prononcé ces mots était celle d'Engracia Flores. Wilson lui jeta un coup d'œil. Les couleurs lui étaient presque revenues. Elle tenait le coup bien mieux qu'il ne l'avait espéré.

Almazora lui lança un regard approbateur, rempli d'admiration.

- Engracia a raison, Vega, dit-il. Surtout pas de panique, du sang-froid.

Derrière les verres épais, son regard scrutait Wilson.

- Et toi, Wilson, qu'est-ce que tu en dis ? On ne t'a pas encore entendu.

Wilson haussa les épaules.

- Je ne pense pas que nous ayons à craindre la *Seguridad Nacional* - pas pour le moment, du moins.

Vega émit un grognement d'impatience.

- Tout comme Rodriguez n'avait aucune raison de les craindre ?

Wilson regarda Vega d'un œil froid. Ils n'avaient jamais pu se sentir.

- C'en est fini de Rodriguez. On ne peut plus rien faire pour lui maintenant. Moi aussi, je crois qu'il n'a pas parlé.

Tout en mordillant sa lèvre inférieure, Almazora observait Wilson attentivement.

- Qu'est-ce qui te fait dire cela, Wilson ?

- Mais ça tombe sous le sens. Si Rodriguez avait parlé, la police n'aurait pas jeté son corps dans la rue. Ils auraient commencé par nous arrêter. Ils se seraient bien doutés que, en voyant ça, nous serions immédiatement sur nos gardes et qu'on se planquerait.

Almazora fit claquer ses doigts.

- Voilà la seule chose raisonnable qui ait été dite ici de tout l'après-midi. C'est évident : si Rodriguez nous avait donnés, à l'heure qu'il est on serait en prison, en train d'y passer. Non, ils n'auraient pas eu

la bêtise de nous faire savoir que Rodriguez a été torturé et tué.

Son regard se posa sur un groupe de joueurs, tout proche, qui avaient interrompu leur partie et les observaient.

- On ferait mieux de se séparer. On nous regarde. On se reverra. Vous serez prévenus en temps voulu...

Almazora et Wilson raccompagnèrent Engracia Flores à son foyer d'étudiantes. Vega et Carlito étaient partis chacun de leur côté. Wilson aurait voulu la serrer dans ses bras, mais l'horreur de ce qui était arrivé, de ce qui pesait sur eux, l'enveloppait comme un suaire opaque, éteignant en cet instant le désir qu'il avait d'elle. Leurs lèvres ne firent que s'effleur. Engracia disparut à l'intérieur du foyer. Wilson se retrouva avec une pénible impression de solitude et de tristesse. Puis il se souvint de l'endroit où il était, des activités périlleuses dans lesquelles il s'était lancé.

Mateo Almazora lui toucha l'épaule.

- Viens, Wilson. Allons prendre un café. J'aimerais te parler.

Ils trouvèrent un bistrot presque désert dans l'Avenida Suarez. Almazora but une gorgée de café et s'installa. Il mordillait toujours sa lèvre. Wilson goûta son café, le trouva trop chaud, et se demanda pourquoi car il avait toujours aimé le café brûlant.

Almazora regardait fixement Wilson. Les yeux d'Almazora luisaient derrière leurs verres.

- Wilson. Il y a un mouchard parmi nous.

Wilson sursauta, se ressaisit presque aussitôt, mais Almazora avait vu et un sourire effleura ses lèvres.

- Je t'en prie, Wilson, ne me dis pas que tu n'y as pas pensé. Comment expliquer autrement l'arrestation et la mort de Rodriguez ?

- Mais... mais ça ne tient pas debout.
Les yeux inquisiteurs s'étrécirent imperceptiblement.

- Comment ça ?

- S'il y a un mouchard, pourquoi n'a-t-il donné que Rodriguez ? Pourquoi n'a-t-il pas donné les autres membres du groupe ? Almazora hocha la tête, tout en mordillant la lèvre.

- Bien dit, Wilson. Mais peut-être a-t-il été obligé de donner Rodriguez ? Peut-être Rodriguez l'avait-il démasqué ? Peut-être l'a-t-il fait arrêter pour se protéger lui-même ?

- Alors pourquoi a-t-on torturé Rodriguez ? Almazora haussa les épaules et serra les lèvres.

- La *Seguridad Nacional* est une bande de sadiques. Crois-tu qu'on puisse attendre autre chose de la police secrète que commande ce boucher du palais présidentiel ?

Almazora ne prononçait jamais le nom du président. C'était « ce boucher », ou « ce tyran », ou pis.

- Qu'est-ce que ce mouchard pourrait encore espérer découvrir ? Il sait déjà qui on est.

- Il y a la date à laquelle notre mouvement doit entrer en action. Il y a les noms de nos vrais chefs. Moi-même, je ne les connais pas encore. Mon rôle se borne à transmettre les ordres de mes supérieurs.

Wilson observait attentivement Almazora.

- As-tu fait part aux autres de tes soupçons ?

Un léger sourire passa sur les lèvres d'Almazora.

- Tu es le premier, Wilson.

- Pourquoi moi ?

Le sourire reparut.

- Tu as une place tout à fait particulière dans notre groupe, Wilson. Tu n'es pas né ici. Tu es un Américain du Nord un

boursier venu étudier dans notre Université. Les motifs qui t'ont poussé à te joindre à nous sont, si je puis dire, des plus nobles et des plus purs. Il est inconcevable que tu aies épousé notre cause dans le simple but de nous vendre. Tu as l'âme d'un patriote.

- Merci, Mateo, dit Wilson avec un sourire. Je suis donc au-dessus de tout soupçon ?

- Nous sommes tous suspects, Wilson.

- Soupçonnes-tu quelqu'un en particulier ?

- Et toi ?

Wilson le regarda attentivement.

- Qu'essaies-tu de me faire dire, Mateo ?

Le sourire reparut.

- Prononce un nom. Souviens-toi, j'ai dit que nous étions tous suspects. Alors nommes-en un. N'importe lequel.

- Je n'aime pas ça, dit Wilson. Tu sais que je suis mal disposé envers Vega. Je dis son nom parce que je ne l'aime pas, non parce que je pense que c'est le mouchard - bien que ce soit possible.

- Vega, fit Almazora en hochant la tête. Il mordilla sa lèvre. Oui. C'est possible. Vega m'inquiète depuis quelque temps, avant même que j'aie soupçonné l'existence d'un mouchard. Très nerveux, faible, peu sûr. As-tu remarqué comme il mourait d'envie d'aller se planquer ? On aurait dit une souris prise de panique. Nommes-en un autre.

Wilson hésita.

- Carlito ? Je ne le crois pas assez intelligent pour cela.

- Peut-être joue-t-il les imbéciles alors qu'il est très astucieux. Oui, ce serait très fort, ça. Un pauvre idiot d'Indien, débarquant de ses montagnes, qui ne se maintient dans la bonne moyenne que grâce à mon enseignement et à ses fraudes aux examens. Qui le soupçonnerait ? Nommes-en un autre, Wilson.

- Qui reste-t-il ?

Le pâle sourire sembla provoquer Wilson.

- Tu n'es qu'au début de ta liste, Wilson.

- Il y a moi, mais tu viens de me dire que je suis au-dessus de tout soupçon.

- Erreur, Wilson. J'ai dit que nous étions tous suspects.

Wilson sourit à Almazora.

- Suis-je supposé prouver mon innocence ?

Il n'y a que trois mois que je suis arrivé ici des États-Unis. J'ai dans ma chambre mes papiers, mon passeport. Ma bourse d'études est déposée à l'Université. Je prépare une licence de langues. Est-ce que la *Seguridad Nacional* m'aurait planté, moi, un étranger, au milieu de vous, pour lui fournir des renseignements ?

- Oh, fit Almazora, et derrière les verres Wilson surprit une lueur de malice, tu oublies que tu pourrais être l'un de ces gangsters d'Amérique du Nord fuyant votre FBI. Je suis certain que la police secrète apprécierait infiniment le concours d'un tel homme.

- Moi, un gangster ? répéta Wilson, et ils se mirent à rire.

Almazora étendit le bras et tapota la main de son compagnon.

- Rappelle-toi bien mes paroles, Wilson. J'ai dit que nous étions *tous* suspects, même moi.

Wilson se renversa dans son fauteuil et regarda Almazora, l'œil fixe.

- Toi ?

Almazora hocha la tête.

- Pourquoi pas ? Ce serait vraiment astucieux, tu ne trouves pas ? Le chef de notre petit groupe, la seule personne *a priori* insoupçonnable ? Et ne serais-je pas le premier, parmi nous, à connaître le jour et l'heure où le mouvement entrera en action pour renverser le tyran du palais présidentiel ? Et ne suis-je pas également bien placé pour dévoiler l'identité de ces fameuses têtes du mouvement ?

- Mateo, je n'aime pas t'entendre parler comme ça. Je sais ce que le mouvement représente pour toi. Jamais tu ne le trahirais. Si vraiment il y a un mouchard, c'est soit Vega, soit Carlito.

- Mon vieux Wilson, tu n'as décidément pas de mémoire. J'ai dit que nous étions fous suspects. Or une personne n'a pas été nommée.

Le visage de Wilson se pétrifia d'horreur.

- Tu ne veux pas dire Engracia ?

Almazora hocha la tête.

- N'est-elle pas des nôtres ?

- C'est une blague !

Un pli cruel barra les lèvres minces d'Almazora.

- Rodriguez, ce n'est pas une blague.

Wilson s'emporta.

- Engracia non plus.

- Tu l'aimes, n'est-ce pas ? dit Almazora d'une voix douce.

Wilson baissa les yeux sur son café qui avait refroidi. Il n'en voulait plus. Il revoyait le visage d'Engracia. Il se souvenait du contact de ses lèvres, de la tiédeur de son corps entre ses bras ; brusquement, une tendresse et une tristesse immenses l'envahirent. Pourquoi avait-il fallu qu'elle se mêle de politique ? se demanda-t-il avec colère. Pourquoi ne se consacrait-elle pas uniquement à ses études, pour laisser la méchanceté, la barbarie, la cruauté de la politique, des mouvements et des révolutions, aux hommes qui étaient faits pour ça ? Puis il réalisa brusquement que si elle n'avait pas appartenu au groupe d'Almazora, ils ne se seraient jamais connus, il ne serait jamais tombé amoureux d'elle.

- Oui, je crois, dit-il à Almazora. Beaucoup

- je l'aime beaucoup. Et c'est pourquoi je ne te permettrai pas de mettre sa loyauté en doute. Soupçonne les autres, soupçonne-moi, mais pas elle. On est amis

Mateo, c'est d'accord, mais là tu vas trop loin.

Il y eut de la pitié dans le regard d'Almazora.

- Je suis désolé pour toi, Wilson. Vous autres, Américains du Nord, êtes si romanesques ! Nous sommes différents, nous, ou plutôt, je suis différent. Je ne regarde pas les femmes. Le mouvement est tout pour moi, mère, nourrice, épouse. Voilà pourquoi, à mes yeux, Engracia Flores est aussi suspecte que les autres. Homme ou femme, ça m'est égal. Elle est des nôtres, elle est donc suspecte.

- Je refuse de t'écouter plus longtemps, dit Wilson en se levant.

Almazora regarda autour de lui. Le café s'était rempli.

- C'est aussi bien. On parlait trop fort.

Derrière les verres, son regard scrutait le visage de Wilson.

- On se reverra. Sur le terrain. Bientôt.

Wilson le quitta sans un mot.

La logeuse de Wilson lui annonça qu'il avait eu des visites, l'après-midi - un couple d'Amérique du Nord.

- De votre ville natale, précisa-t-elle, frémissante d'émotion et de curiosité. Je leur ai fait écrire leur nom, pour ne pas oublier.

Elle lui tendit une feuille de papier. M. et Mme Rodney Keywell. Hôtel San Martin. Il froissa le papier.

- Vous ne le gardez pas ? demanda-t-elle.

- C'est inutile. Je m'en souviendrai.

- Alors vous vous souvenez d'eux ? Ils ont dit qu'ils n'étaient que des amis éloignés de votre famille mais, comme ils passaient dans le pays, ils ont voulu vous faire une petite visite. C'est vrai, vous vous souvenez d'eux ?

- Je m'en souviens... très bien, précisa-t-il.

- Tant mieux, dit-elle avec un sourire. Ils ont l'air très riches, ces Américains du

Nord. Elle a de l'argent, votre famille, *señor* Wilson ?

- Les familles d'Amérique du Nord ne sont pas toutes riches.

- Vous parlez tellement bien notre langue. Ça m'a toujours étonnée.

- J'ai une bourse de langues. Si je n'avais pas été doué pour les langues, je ne l'aurais pas obtenue.

- Ça, c'est vrai, convint-elle. Alors, vous irez les voir, vos amis d'Amérique du Nord ?

- J'ai du travail, beaucoup de travail à faire. Tard dans la soirée, peut-être.

- Il faut vous arranger pour les voir, *señor* Wilson. Ils viennent de si loin - et de votre ville natale, en plus. Ce serait mal de ne pas y aller.

- Je les verrai, répliqua-t-il d'une voix agacée, irritée. Voulez-vous me laisser maintenant ? Je vous l'ai déjà dit : j'ai beaucoup de travail.

Cette nuit-là, Wilson aperçut Vega dans la Calle Joaquin. Il s'arrangea pour n'être pas vu de lui et se mit à le suivre. Il lui fut facile d'empêcher Vega de le repérer dans la foule, car celui-ci ne semblait pas spécialement préoccupé. Il but un Coca-Cola dans un débit de boissons, sur le trottoir, feuilleta des livres et des revues chez un marchand de journaux, s'arrêta un moment devant un cinéma qui passait un film d'Amérique du Nord, puis finit par atterrir dans un bar.

Il s'assit devant un verre de bière et le contempla, les yeux fixes, comme s'il était plongé dans de sombres pensées. Wilson se demanda si elles avaient trait à Rodriguez et au mouchard du groupe. Wilson s'assit à une table, derrière un pilier, d'où il pouvait observer Vega, inaperçu.

Wilson s'amusait à faire tourner un verre de vin entre ses doigts, lorsque Herrera entra. Wilson connaissait Herrera. Il

appartenait à la *Seguridad Nacional* et Wilson se rappela le jour où, peu après qu'il eut rallié le groupe, Almazora lui avait montré Hererra du doigt. Il lui avait dit que Hererra était le plus sadique de tous les membres de la police secrète et que le mouvement lui réservait un traitement spécial, une fois la victoire remportée.

Hererra s'assit à côté de Vega. Lorsqu'il reconnut l'homme, Vega sursauta et Wilson vit ses épaules tressaillir. Hererra regardait droit devant lui. On lui servit un whisky. Vega but sa bière d'un trait. Hererra se tourna vers lui et dit quelque chose, tapotant ses poches. Il avait un cigare à la bouche. Vega lui donna des allumettes et Hererra en frota plusieurs avant d'obtenir satisfaction. Il dit encore quelques mots à Vega qui haussa les épaules et fixa la porte. Hererra rit et lui donna une tape amicale sur l'épaule. Il ne protesta pas lorsque Vega partit.

Wilson se leva pour le suivre.

Vega marchait d'un pas rapide. Il ne ralentit son allure que lorsqu'il se trouva à plusieurs rues de la Calle Joaquin. Il se dirigea alors, sans se presser, vers son domicile. Il entra et Wilson attendit, dissimulé dans l'ombre, que la lumière s'allume dans sa chambre.

- Jolie filature, Wilson.

L'étudiant se retourna d'un bond, incapable de réprimer un hoquet de terreur. Il allait se ruer sur l'homme qui avait surgi derrière lui, à pas de loup, lorsqu'il le reconnut. C'était Almazora.

- Mateo, murmura Wilson. Que fais-tu ici ?

- Je serais en droit de te poser la même question.

- Je suivais Vega.

- Et moi je te suivais.

Wilson le regarda d'Un air hébété. Almazora sourit :

- Je suis passé chez toi ce soir, mais tu n'étais pas là. Ta logeuse m'a parlé de tes amis d'Amérique du Nord, ceux de l'Hôtel San Martin, et elle supposait que tu étais parti les voir. Puis je t'ai aperçu dans la Calle Joaquin, et je me demandais ce que tu fabriquais lorsque j'ai vu que tu suivais Vega. Alors je t'ai suivi pour voir ce qui allait se passer.

- Tu as donc tout vu ? Tu as vu Vega avec Herrera ?

- Oui.

- Alors, c'est évident.

- Qu'est-ce qui est évident ?

- Que Vega est très probablement le mouchard.

Almazora leva les yeux vers la fenêtre de Vega. Elle était encore éclairée. Il se mordit la lèvre.

- Es-tu en train d'accuser Vega d'être le mouchard sur la simple foi de ce que tu as vu ce soir ?

- Herrera lui a parlé. Herrera paraissait le connaître et cependant il ne l'a pas arrêté.

- J'ai cru comprendre que Herrera n'a fait que lui demander des allumettes.

- Ils ont pu se transmettre un message, en code peut-être, au moyen de ces allumettes. Herrera a mis du temps à allumer son cigare. Il n'en aurait pas fallu plus pour transmettre un message.

La lumière s'éteignit derrière la fenêtre de Vega. Almazora haussa les épaules et fourra ses mains dans ses poches.

- Tu as marqué des points, Wilson. Mais ne te laisse pas aveugler. Vega est peut-être innocent, ne l'oublie pas. Il y a encore les autres.

- Carlito ? dit Wilson doucement, puis encore plus doucement : « Engracia ? »

Almazora esquissa un geste embarrassé.

- C'est pour cela que j'étais allé chez toi, ce soir. Pour te faire mes excuses. Non qu'Engracia soit totalement innocentée à

mes yeux. L'enjeu est trop grave pour que je le fasse sans autre preuve. Mais je tiens à ton amitié, Wilson, et cet après-midi, tu m'as irrité. Nous ne pouvons nous permettre de nous brouiller. Le seul moyen d'éviter que Herrera et ses « *cabrones* » ne nous mettent la main dessus est de nous tenir les coudes. J'ai entendu dire que Herrera est expert en l'art de la torture, et je n'ai aucune envie qu'il exerce ses talents sur moi.

Il regarda autour de lui, la rue sombre et vide, les fenêtres obscures, les perrons déserts.

- Il est tard. On parle d'un couvre-feu pour ce soir. Nous ferions mieux de partir, avant qu'on ne nous arrête sur un simple soupçon. Bonsoir, Wilson.

- Bonsoir, Mateo.

Wilson le regarda tourner le coin de la rue, puis disparaître. Il jeta un dernier coup d'œil vers la fenêtre de Vega, et se demanda si son travail rendrait ce soir-là. C'est pour toi, Engracia, pensa-t-il, pour toi que j'ai fait cela.

Le lendemain, Wilson passa la journée à ses cours et à la bibliothèque. Lorsqu'il rentra chez lui, sa logeuse l'attendait. Elle semblait dans tous ses états.

- *Senor* Wilson, dit-elle comme une mère s'apprêtant à gronder son petit garçon, ils sont revenus ! Vos amis d'Amérique du Nord. Ils étaient tellement déçus de ne pas vous avoir vu, hier soir !

- J'ai été très occupé. J'en avais l'intention, mais je n'ai vraiment pas eu le temps. J'ai tant de travail, tellement de recherches à faire.

- Ils s'en vont demain. Par avion. Leurs places sont réservées. Ce serait dommage !

- Je les verrai ce soir. Sans faute. Si vous voulez m'excuser maintenant ? J'ai tellement de travail...

Il se rendit à la bibliothèque et y resta

jusqu'à la fermeture. Il fut le dernier à en partir. Derrière lui, le bâtiment se dressait, sombre et silencieux. Au-dessus de sa tête, les étoiles scintillaient et semblaient toutes proches, car la capitale était bâtie très haut dans les montagnes. De sombres pensées tourbillonnaient dans son esprit, troublantes.

Il marchait lentement, la tête baissée, perdu dans ses réflexions, lorsque les phares d'une voiture l'aveuglèrent brusquement. Il fit un bond en arrière et allait se mettre à courir, lorsqu'il entendit la voix d'Engracia Flores.

- Howard ? Monte.

Qu'elle fût en voiture le fit hésiter. Il regarda à l'intérieur. Engracia était seule.

- D'où vient la voiture ?

- Aucune importance. Nous avons un certain nombre de véhicules à notre disposition en cas de nécessité. Tu montes ou non ?

Il se glissa sur le siège à côté d'elle, et elle démarra.

Évitant les grandes artères, elle prit des rues tranquilles et désertes. Elle conduisait avec adresse. Il y avait beaucoup de choses qu'il voulait lui demander, mais il ne savait par où commencer.

- On a désespérément essayé de te joindre ce soir, Howard.

- J'étais à la bibliothèque.

- On a fini par s'en douter, en ne te trouvant nulle part ailleurs. Mais pourquoi n'as-tu pas laissé de message ?

- J'ignorais qu'on aurait besoin de moi. Almazora avait dit que les réunions seraient suspendues pendant un certain temps.

- Ta logeuse a raconté à Mateo que tu n'es que très rarement dans ta chambre. Juste pour te changer et la nuit, pour dormir.

- J'ai été très occupé - nos réunions. Elles m'ont gêné dans mes études. J'ai pris du

retard. J'ai un exposé à faire pour les Linguistiques comparées et j'ai à peine commencé mes recherches.

Il la regarda.

- Je ne me cachais pas.

Elle sourit doucement.

- Nous le savons. Par ailleurs, je ne vois pas où tu pourrais te cacher. On est plus nombreux que tu ne le crois, Howard.

Il se demanda si Almazora lui avait fait part de ses soupçons quant à l'existence d'un mouchard - et si oui, des efforts de Wilson pour la défendre. Sans doute pas, car, cette nuit, Engracia semblait froide et distante, comme si elle et Wilson appartenaient à des mondes distincts. Ce n'était là qu'une impression, mais elle le rendit un peu triste et il se sentit seul.

Il regarda autour de lui. Ils sortaient de la ville, maintenant, et s'engageaient sur la longue route sinuant à flanc de montagne, qui menait à la région chaude et étouffante des plaines côtières.

- Où allons-nous ? demanda-t-il.

- Pas très loin.

- À combien d'ici ?

- Tu le sauras quand on y sera.

- Une réunion ?

- Oui.

- Nous ne nous sommes jamais réunis hors de la ville.

- Ce n'est pas moi qui choisis nos lieux de rendez- vous, Howard. C'est Mateo.

Elle tourna la tête et eut un sourire dans lequel il crut voir de la tristesse :

- Tu n'as pas confiance en moi ?

- Je suis désolé, Engracia.

- On y est presque, annonça-t-elle en ralentissant.

Ils arrivaient à un tournant extrêmement brusque et dangereux. Plus d'un conducteur étourdi, imprudent ou lancé à fond de train n'avait pas réussi à prendre ce virage et avait été se jeter par-dessus le

petit mur qui bordait la route, pour aller s'écraser dans l'abîme. Aucun n'avait survécu à cette chute.

Engracia arrêta la voiture.

- C'est ici que je dois te laisser, Howard.

- Me laisser ?

- Ce sont là mes instructions.

Il jeta un coup d'œil par la portière, et vit les montagnes sombres, désertes, le trou noir de l'abîme au-delà du petit mur de corniche. Seul le ronronnement du moteur, tournant au ralenti, rompait le silence de mort qui pesait sur leurs têtes.

- Que doit-il se passer, Engracia ?

- Je ne le sais pas exactement. (Sa voix semblait inquiète.) Mateo ne m'a pas dit grand-chose. Simplement que je ne dois pas rester ici, ni retourner dans la capitale. J'ai ordre de me rendre à San Blas, sur la côte. Je ne devrais pas te le dire, Howard, mais je crois que c'est cette nuit que le mouvement doit entrer en action.

- Cette nuit ? répéta-t-il. Alors pourquoi m'a-t-on déposé ici ?

- Pour recevoir des armes. Pour participer à l'attaque de la capitale dans les rangs d'une armée d'invasion. Es-tu armé, Howard ?

- Tu sais bien que je ne possède même pas un revolver.

- Ils te signaleront leur présence. Une lumière s'allumera et s'éteindra.

Puis, brusquement, elle se glissa contre lui et fut dans ses bras. Il sentit ses lèvres sur les siennes, la caresse de ses mains sur tout son corps, et il la tint, serrée dans ses bras, si douce contre lui qu'il n'aurait jamais voulu la laisser partir.

- Je veillerai sur toi, Engracia, dit-il. Tu peux me croire. Il ne t'arrivera rien. Je ne laisserai personne te faire du mal, personne. Cela, je le jure !

Elle pleurait en quittant ses bras.

- Va-t'en, murmura-t-elle. Il faut que tu

descendes et attends. Ils seront là bientôt, et je dois me mettre en route pour San Blas. Adieu, mon amour.

Il resta là, immobile, les yeux fixés sur la lueur rouge des feux arrière suivant la courbe du virage. Quelque part, dans le lointain, un ocelot poussa son cri étrange, sauvage. Puis il n'y eut que le silence, les montagnes désertes, et lui seul.

L'attente ne fut pas longue, mais elle lui sembla durer une éternité. Il fit les cent pas sur la route, et, une fois, alla se pencher au-dessus du petit mur de corniche, plongea son regard dans l'abîme. Mais, chancelant brusquement, il recula d'un bond. Les pensées se bousculaient dans sa tête, mais il n'arrivait plus à les comprendre.

Il pensa, au début, que c'était la lueur tremblante de quelque insecte de nuit. Puis il se rendit compte que c'était une lumière qui s'allumait et s'éteignait régulièrement sur une hauteur le surplombant. Il la contempla, immobile, puis, brusquement, il fut pris dans la lumière aveuglante, éblouissante, du projecteur.

- Je vois que tu es exact au rendez-vous, Wilson.

La voix ne venait pas du côté de la lumière, mais bien plus à gauche, le coinçant. Affolé, il se tourna vivement dans cette direction.

- Quel effet cela fait-il, Wilson, de se retrouver à l'endroit où on est mort ?

- Almazora ! hurla-t-il. C'est toi ?

- Tu ne m'as pas répondu, Wilson. Tu ne te rappelles pas cet endroit ? Tu le devrais, pourtant. Après tout, c'est ici que tu es mort.

Wilson fit un pas en avant, dans la direction de la voix, mais le projecteur le suivait et quelqu'un appela d'en haut. Carlito, de toute évidence.

- Je te tiens en joue. Ne fais pas un pas de plus.

Pétrifié, il hurla :

- Que signifie ce jeu, Almazora ? C'est une blague ?

- Ni un jeu, ni une blague, Wilson. Tu ne te souviens pas ? Il y a trois mois, un étudiant boursier des États-Unis, nommé Howard Wilson, parcourait cette route en taxi, venant de San Blas. Par malheur le taxi quitta la route et alla s'écraser au bas de la montagne. Cependant, un Howard Wilson s'inscrivit à l'Université et se faufila dans notre groupe. Suis-je suffisamment clair ?

Le cœur de Wilson battait à se rompre. Son cerveau hurlait : « Enfuis-toi, enfuis-toi », mais ses jambes ne lui obéissaient plus. Le projecteur le tenait cloué, comme un insecte sur une planche.

- Pas de dénégations ? Pas d'explications ? La voix se fit moqueuse.

- Tu m'as presque eu. Tu étais si beau parleur, si intelligent, et les journaux n'ont pas mentionné la mort de Wilson. Il fallait être un agent d'une intelligence supérieure pour se faire passer, de façon aussi convaincante, pour un étudiant, et par surcroît d'Amérique du Nord. Ils t'ont bien formé, à la *Seguridad Nacional*, pas assez bien pourtant. Tu as essayé de m'aiguiller sur une fausse piste en allant voir Herrera, pour lui demander de simuler des relations avec Vega et attirer ainsi mes soupçons sur ce dernier. Tu y avais presque réussi, mais tes amis d'Amérique du Nord t'ont trahi.

Maintenant, il commençait à connaître la sensation perdue, le goût du désespoir, et de l'impuissance. Et il comprit ce qu'avaient dû ressentir tous ces pauvres diables dans les cachots du gouvernement.

- Je me demandais pourquoi tu les évitais, pourquoi tu refusais de voir des gens de ta ville natale. Ce n'était pas normal. Alors je

suis allé au San Martin, voir le *señor* et la *señora* Rodney Keywell. Le Howard Wilson qu'ils connaissaient était petit, gros et blond. Tu as les cheveux plus clairs que la plupart d'entre nous, la peau plus blanche, mais tu n'es pas blond. Tu es grand, également. Qui es-tu, « *cabron* » ? Quelle pourriture es-tu pour trahir et persécuter ton propre peuple ? Pour beaucoup d'or ? Pour un ventre bien plein ? Eh bien, tu vas savoir ce que c'est de mourir avec beaucoup d'or et un ventre plein. Carlito ? La lumière s'éteignit pour ne plus se rallumer. Le temps sembla s'arrêter, pesant, silencieux, menaçant. Wilson savait qu'ils avaient bloqué la route, des deux côtés, et se trouvaient plus haut que lui. Il discerna le bruit de mouvements furtifs et sut qu'ils s'approchaient pour s'emparer de lui, mais très lentement, pour qu'il souffre.

Il n'avait pas d'armes, et pour cette raison ils ne le craignaient pas. Il n'avait pas d'armes. Engracia s'en était assurée lorsqu'elle l'avait pris dans ses bras. Elle avait pleuré en relâchant son étreinte, et il se demandait maintenant si elle l'aimait vraiment. Cela, il ne le saurait jamais. Quelque souffrance qu'ils lui fassent endurer, elle ne serait rien à côté de la souffrance de cette trahison. Mais il n'avait pas le droit de pleurer, car il avait trahi, lui aussi. Rodriguez, lorsqu'il avait dévoilé sa véritable identité, et d'autres avant Rodriguez, dans d'autres régions du pays. Alors, il n'avait aucune raison de pleurer, seulement le droit d'attendre.

Dieu du Ciel, pensa-t-il en un cri silencieux, quand vont-ils en finir... ?

SORTIE NOCTURNE

(Woman Missing)

par HELEN NIELSEN

Le corps d'Einar Peterson était las de la vie. Dès que sa tête argentée touchait l'oreiller, il s'endormait ; mais lorsque sa femme Amélia lui posait les mains sur les épaules et le secouait de toutes ses forces, il s'éveillait, s'efforçant de se rappeler où il se trouvait, pourquoi il avait cessé d'être le garçon dont il avait rêvé et qui conduisait son petit voilier, par un beau dimanche, sur le lac Vattern. Il n'avait pas ses lunettes et le visage d'Amélia, qui se dressait devant lui, ressemblait à un ballon pâle.

- Einar - *Einar* ! Il se passe quelque chose de bizarre !

- Quoi ? Où ça ? murmura Einar.

- Dans la maison meublée, au fond de la cour. Je crois que Mme Tracy est de nouveau malade.

Einar Peterson se redressa sur son lit et ses doigts d'arthritique ratissèrent la table de nuit jusqu'à ce qu'il eût trouvé ses lunettes. Lorsqu'elles furent en place, le ballon pâle s'agrémenta de cheveux gris et d'yeux inquiets.

- Mme Tracy ? répéta-t-il. Qu'y a-t-il donc, maman ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Je ne sais pas... Je me suis réveillée parce que j'ai vu des phares dans l'allée et entendu le moteur.

- C'était peut-être M. Tracy.

- Dans l'allée ? Tu sais bien qu'il revient toujours chez lui par la ruelle. D'ailleurs, il n'est que dix heures et demie. J'ai regardé la pendule quand la lumière m'a réveillée. Lève-toi et va voir, Einar. Cette pauvre

Mme Tracy...

Amélia aimait se faire de la bile pour les gens et l'air nocturne était glacé, une fois les couvertures rejetées. Einar ne tenait pas à se lever. Mais il pouvait voir que la lumière réfléchie sur le visage de sa femme ne tombait pas du lustre, mais d'un rayon éblouissant qui entrait par la fenêtre de la chambre, et le bruit qu'il entendait n'émanait pas du vieux réfrigérateur de la cuisine - c'était le ronronnement d'un moteur d'auto. À regret, Einar s'arracha à la douce chaleur du lit et s'approcha de la fenêtre où Amélia l'avait précédé.

- Quelqu'un est revenu dans la maison meublée, chuchota-t-elle. Un homme.

- Tu l'as vu ?

- Chut, pas si fort ! Non, je ne l'ai pas vu. Mais j'ai entendu les pas. Je crois que ce doit être un médecin.

- Un médecin ! Pourquoi aurait-il laissé tourner son moteur ?

- Je crois que c'est une ambulance. Il y a un drôle de phare sur le dessus.

La fenêtre à guillotine était entrebâillée. Einar souleva silencieusement le châssis et passa la tête au- dehors. Amélia avait raison. Le toit de la voiture était muni d'un signal électrique.

- C'est un taxi, dit-il.

- Un taxi ? Ici ?

- Chut ! - Einar rentra la tête. - Quelqu'un vient !

Il observa la zone lumineuse, devant les phares. Mais des pas lourds, des pas d'hommes sans doute, contournèrent cette zone et disparurent dans l'ombre. Ils s'arrêtèrent près du taxi. Une portière s'ouvrit. Puis le silence tomba, derrière le moteur marchant au ralenti, et, derrière les phares, les ténèbres ne furent trouées que par la petite lueur ronde d'une cigarette.

- Regarde, chuchota Amélia. Elle arrive.

Linda Tracy était tellement jeune qu'on avait du mal à croire qu'elle fût l'épouse de M. Tracy et qu'elle aurait été la mère de son enfant, si Dieu l'avait voulu. Elle aurait ressemblé à l'une des petites-filles adolescentes d'Einar, si... Einar éprouvait toujours un sentiment bizarre lorsqu'il songeait à Mme Tracy. Il y avait quelque chose en elle...

Elle se rapprocha rapidement des phares, la tête baissée. Elle ne la tourna qu'un instant et regarda presque droit devant elle vers la fenêtre sombre d'où l'observaient les deux guetteurs invisibles. Elle portait un manteau clair et des chaussures aux talons bruyants et son visage exprimait la terreur - ce qu'ils ne manquèrent pas de dire à la police. Elle passa devant la fenêtre et monta dans le taxi. Le bout rougeoyant de la cigarette décrivit un arc de cercle dans l'espace et se perdit dans l'obscurité. La portière claqua. Le taxi s'éloigna presque aussitôt.

- Eh bien, dit Amélia. Qu'est-ce que ça signifie ?

Einar Peterson enleva ses lunettes et trotta jusqu'à son lit.

- Einar, je suis inquiète. Mme Tracy ne sort jamais la nuit. Elle éteint toujours sa lumière juste après dix heures, Einar...

Einar ne répondit que par un ronflement. Elle abaissa le châssis à deux centimètres du rebord de la fenêtre et retourna se coucher. Mais elle ne dormit pas. Amélia n'avait jamais parlé de ses impressions à quiconque, pas même à Einar ; mais il y avait quelque chose...

* * *

Chester Tracy était un petit homme frêle, aux cheveux filasse et au regard inquisiteur. C'est du moins l'impression

qu'il donna au sergent Mike Shelly. Tracy avait dû commencer à observer lorsqu'il était gosse et qu'il pressait le nez contre les vitrines remplies de jouets de Noël qu'il ne recevait jamais. Les enfants qui avaient fait cela conservaient toujours ce même regard en vieillissant. Son visage exprimait aussi la peur ; une peur anesthésiée par le choc. Shelly dut lui arracher les mots de la bouche.

- Quand êtes-vous rentré chez vous, monsieur Tracy ? demanda-t-il. À quelle heure exactement ?

Tracy devait avoir une quarantaine d'années. Il portait un pantalon en coton et un blouson de cuir marron, à fermeture-éclair. Un insigne de l'ID [6] du Service des Recherches Aéronautiques était épinglé sur sa poche de poitrine. La photo fixée au badge eût laissé perplexe le Service des Passeports.

- À l'heure habituelle, dit-il. Je travaille de dix-sept heures quarante-cinq à deux heures quarante-cinq du matin.

- À quelle heure ? insista Shelly.

- Il me faut dix-huit minutes pour rentrer chez moi en voiture. J'ai chronométré une centaine de fois - histoire de m'empêcher de m'endormir.

- Donc, vous êtes rentré chez vous quelques minutes après trois heures.

- Trois minutes, exactement. J'ai jeté un regard à la pendule de la cuisine en rentrant.

- La lumière était-elle allumée ? demanda Shelly.

- Elle l'est toujours à mon arrivée. Linda la laisse allumée pour moi avant d'aller se coucher.

- Donc, tout vous a paru normal ?

- Oui, jusqu'au moment où je me suis rendu à la salle de bains, dit Tracy. J'ai vu que la porte de la chambre à coucher était ouverte. Elle est généralement fermée à

cause de la lumière de la cuisine. J'ai jeté un coup d'œil pour voir si Linda n'était pas malade, et c'est alors que je me suis aperçu...

Les yeux de Tracy avaient perdu leur expression hébétée. L'émotion commençait à avoir raison du choc.

- Pourquoi me posez-vous toutes ces questions idiotes ? Ma femme a disparu... vous ne comprenez pas ? Je vous ai fait venir parce que Linda a disparu !

Une épouse qui se volatilise, ça peut signifier plusieurs choses. Mike Shelly était policier depuis assez longtemps pour le savoir. Il avait parlé à ces vieilles gens d'en face, mais il lui fallait questionner Tracy sans témoins. Dehors, son collègue, le sergent Keonig, examinait les lieux. Shelly se trouvait dans le living-room juste assez vaste pour loger un petit divan et deux fauteuils recouverts de housses. Il détourna les yeux de Charles Tracy, et contempla avec perplexité les photographies qu'il avait vues, dans un double cadre posé sur une table. L'une d'elles représentait un gros plan de Linda : blonde, souriante, ravissante ; l'autre montrait Linda en pied, vêtue d'un costume de bain réduit au minimum : blonde, souriante, ravissante. Elle avait dix-neuf ans. Le quadragénaire aux yeux scrutateurs l'avait dit au policier.

- Je sais que votre femme a disparu, répondit calmement Shelly. Je la recherche. Je la recherche depuis mon arrivée ici. Une photo ne nous suffit pas, monsieur Tracy. Je veux savoir quel genre de femme est votre épouse.

Les réactions des gens peuvent être stupéfiantes, surtout à l'aube d'une nuit épuisante. Le visage de Chester Tracy s'empourpra.

- Quel genre de femme ? répéta-t-il. Est-ce une façon de parler à un homme dans ma

situation ?

- Monsieur Tracy...

- C'est ma femme ! Voilà le genre qu'elle a ! C'est ma femme !

Si quelqu'un avait acheté le plus beau jouet de la boutique pour ce gamin qui collait son visage à la vitrine et le lui avait ensuite repris, le gosse aurait réagi comme le faisait à présent Chester Tracy.

- Je pensais surtout à ses habitudes, expliqua Shelly. Où elle va... qui elle voit...

- Mais elle ne voit personne ! Elle ne va nulle part ! Pas sans moi. Ma femme a perdu un bébé, il y a quatre mois. Depuis, elle n'est pas en bonne santé. Elle ne sort que lorsque je l'emmène en voiture.

- Où allez-vous ?

- Au marché. Parfois au cinéma.

- Jamais chez des amis ?

- Avec mon horaire de travail ! Je suis entré dans l'équipe de nuit pour gagner un peu plus d'argent, pendant la grossesse de Linda. Depuis, nous n'avons plus d'amis. Vous pourrez demander aux Peterson. Linda va chercher le courrier tous les matins dans la boîte aux lettres qui est devant leur maison. Voilà toutes les sorties qu'elle fait sans moi. Chaque soir, je lui téléphone à dix heures pendant la pause...

- À dix heures, répéta Shelly. Avez-vous parlé à votre femme, ce soir ?

- Oui.

- Semblait-elle inquiète ou angoissée ?

- Pas plus que d'habitude. Linda est très nerveuse depuis la mort du bébé. C'est pourquoi je lui téléphone tous les soirs. Juste avant qu'elle ne prenne son sommeil.

Tracy se tut, car la porte d'entrée s'était ouverte. Keonig apparut et lui jeta un bref regard. Puis il se tourna vers Shelly.

- Je ne trouve pas une seule empreinte de pas, dit-il. La maison est bâtie sur une

dalle de ciment qui s'étend, à droite, sur une largeur d'environ trois mètres, jusqu'à la ruelle. Une vieille bagnole est parquée là.

- C'est la mienne, déclara Tracy.

- Devant la maison, ajouta Keonig, le ciment s'étrécit pour former un petit sentier qui mène à l'allée voiturrière des Peterson. C'est par là que nous sommes arrivés. J'espérais que notre homme se serait écarté du sentier et aurait laissé une empreinte dans les plates-bandes, sous les fenêtres des Peterson, mais voilà tout ce que j'ai trouvé.

Il y avait un mégot dans la paume de Keonig - marque standard, à bout filtre.

- Peterson a dit que l'homme qui est venu chercher Mme Tracy avait jeté une cigarette dans les massifs, murmura Shelly. Mets-le de côté.

- C'est tout ce que j'ai trouvé, répéta Keonig.

- Va voir dans la salle de bains, dit Shelly. Ou bien votre femme garde-t-elle ses somnifères dans sa chambre, monsieur Tracy ?

Shelly reposa le double cadre sur la table et se tourna vers le vestibule.

- Occupe-toi de la salle de bains, dit-il à Keonig. Moi, je me charge de la chambre. Venez avec moi, Tracy, j'aurai besoin de vous.

Dans une sorte de cellule carrée éclairée par une seule fenêtre, aux rideaux tirés et au store baissé, le lit était défait, sur lequel une chemise de nuit rose attendait la disparue. Shelly examina le tout, tandis qu'à sa requête Tracy faisait l'inventaire des placards.

- Il me semble qu'il manque une robe bleue, annonça-t-il.

- Une robe bleue ?

- Un deux-pièces... Vous savez, une robe avec une veste par-dessus.

- Quoi d'autre ? Des chaussures ?

Sur l'étagère à chaussures, une bonne douzaine de paires de pantoufles et d'escarpins étaient alignés.

- Je crois qu'elle portait généralement des escarpins noirs avec la robe bleue, dit Chester, et je ne les vois pas.

- Et comme manteau ?

- Les Peterson ont parlé d'un manteau clair. Ce devait être celui qu'elle appelait son cachemire. Il était neuf. Je le lui avais acheté avec l'argent de mes heures supplémentaires.

Shelly prit un des escarpins et l'examina. Pointure 37. Du plastique clair, à talon aiguille. Il le retourna. Les semelles étaient très usées, surtout aux extrémités. Les talons étaient presque intacts.

- Ces souliers sont-ils neufs, également ?

- Je les lui ai achetés à Noël, répondit Chester.

- Manque-t-il autre chose ?

Chester réfléchit à la question pendant que Shelly regardait les autres chaussures. La plupart étaient des escarpins, ou des sandales, mais il y avait une paire de souliers de marche à talons plats. Quand Keonig sortit de la salle de bains, le flacon de somnifère à la main, Shelly tenait l'une des chaussures. Une petite parcelle de boue sèche se détacha sous son ongle et tomba par terre.

- Je les ai finalement retrouvés dans l'armoire à pharmacie, annonça Keonig. Tu vas peut-être m'expliquer ?

- Mme Tracy prenait un somnifère tous les soirs, après le coup de téléphone que lui donnait son mari, à dix heures.

- Pas ce soir, dit Keonig.

- Apparemment. C'est intéressant, n'est-ce pas ? Laisse-moi voir cette bouteille.

Elle était à moitié pleine. Shelly lut l'étiquette et fronça les sourcils. *Docteur Youngston. Deux cachets avant de se coucher*

; date 10-7-59.

- Keonig, quel jour sommes-nous ?

- Nous étions le 12 janvier, à minuit, répondit Keonig.

- Le Dr Youngston, murmura Shelly. Votre femme voyait donc bien quelqu'un en dehors de cette maison, Tracy. Et qui d'autre encore ?

L'homme, encore sous le coup du choc, bredouilla :

- Je vous l'ai dit : personne.

- Et avant votre mariage ?

- Je n'ai pas connu Linda longtemps avant notre mariage. Léo m'avait persuadé d'aller à cette réunion...

- Léo ? Léo qui...

- Léo Manfred. Nous avons travaillé ensemble au Service des Recherches. Écoutez, pourquoi me bombardez-vous de questions ? Pourquoi ne recherchez-vous pas ce taxi ?

- Où pourrais-je joindre Léo Manfred ? insista Shelly.

- Je n'en sais rien ! Chez lui, je suppose. J'ai cessé de le voir quand je suis entré dans l'équipe de nuit. J'ignore même s'il est toujours aux Services des Recherches Aéronautiques.

- Mais il connaissait votre femme ?

- Il y a des mois de ça... sept ou huit...

- Léo Manfred et le Dr Youngston.

Shelly glissa dans sa poche le flacon de somnifères.

- Qui d'autre savait que votre femme serait seule ici à dix heures et demie ? Qui aurait-elle suivi sans crainte ?

- Mais elle avait peur ! protesta Keonig. Les Peterson ont dit...

- Qui d'autre, Tracy ?

Chester Tracy se laissa tomber au bord du lit. Le gamin au visage pressé contre les vitrines avait envie de pleurer ; mais le gamin avait quarante ans ; il sortit donc de sa poche un paquet de cigarettes, marque

courante, sans filtre, en tira une, qu'il serra entre le pouce et l'index jusqu'à ce que le pouce blêmît et que la cigarette se brisât en deux. Il releva la tête.

- J'ai le cerveau en feu ! cria-t-il. C'est vous la police ! Retrouvez-moi ma femme ! Je vous en supplie, retrouvez-moi ma femme !

* * *

Linda Tracy, de race blanche. Age : 19 ans. Taille : 1mètre 58. Poids : 55 kilos. Blonde, yeux noisette. Vêtue probablement d'un deux-pièces bleu, d'escarpins noirs et d'un manteau léger en cachemire beige. A été vue pour la dernière fois, montant dans un taxi au 1412, North...

Le signalement de la femme disparue fut transmis par radio à la police avant que Shelly et Keonig n'aient quitté le domaine des Peterson. Shelly fit le tour des lieux, tandis que Keonig était pendu au téléphone.

L'aube ne se lèverait que dans une heure et un brouillard léger enveloppait étroitement le monde de son manteau humide. À côté de la maison meublée, Shelly aperçut la voiture de Tracy, dont le pare-brise et les vitres étaient couverts de rosée. Un peu plus loin, une ruelle non pavée prolongeait la zone cimentée. Le policier y fit quelques pas et jeta un coup d'œil vers le réverbère, au croisement le plus proche, qui se trouvait au moins à quatre cents mètres de là. Évaluer les distances était difficile en raison du brouillard. Et de l'obscurité.

C'était le chemin qu'avait pris Chester pour rentrer chez lui - la seule voie d'accès à la maison, exception faite de l'allée du devant. La brique tenace avait absorbé en grande partie le revêtement de gravier,

déjà ancien, et la pâle lumière du réverbère d'angle se reflétait dans de petites flaques d'eau. Shelly gratta ses semelles sur les dalles du parking, puis revint vers la voiture et Keonig.

- C'est une chance, cette histoire de taxi, dit Keonig. Un taxi, ça se retrouve.

- Oui, je le sais, murmura Shelly, c'est bien ce qui me tracasse.

On peut retrouver un taxi, mais ça prend du temps. Il faut passer à chaque bureau de toutes les compagnies. Vérifier chaque feuille de déplacement ; sortir du lit un chauffeur qui a travaillé la plus grande partie de la nuit. Entre-temps, le soleil se lève, une cité s'éveille, l'air s'emplit de l'arôme de café, de bacon frit et surtout d'oxyde de carbone. Shelly ne pouvait pas attendre. Dans l'annuaire du téléphone était inscrit un Dr Carl Youngston, habitant Manchester Boulevard : consultations de neuf à cinq.

À neuf heures moins dix, Mike Shelly attendait sur le palier d'un bel immeuble tout neuf, tandis qu'un jeune homme blond et mince, en pardessus gris, ouvrait la lourde porte menant au cabinet du Dr Youngston. Il se baissa pour prendre un prospectus qui avait été déposé dans la boîte aux lettres et tira d'une poche intérieure des lunettes à monture d'écaille. Il les mit sans se hâter pour bien voir Mike Shelly.

La surprise ne fit pas perdre son calme au médecin.

- Vous avez rendez-vous ?

Le rendez-vous de Shelly était un insigne qui lui servait de carte de priorité. Une fois dans son cabinet, le Dr Youngston ôta son pardessus, rajusta une cravate qui s'harmonisait avec le bleu de ses yeux, puis examina le flacon de somnifères que lui tendait Shelly.

- « *Linda Tracy* », lut-il à voix haute. «

Deux, chaque soir, avant le coucher. » Oui, je me souviens de Mme Tracy. Une toute jeune femme. Très... (il hésita)... séduisante.

- Vous vous *souvenez* de Mme Tracy ? Elle ne fait plus partie de vos malades ?

- Je suppose que si. J'ai toujours sa fiche. Mais il y a un certain temps que je ne l'ai pas revue.

- Pas depuis qu'elle a perdu son bébé ?

- Oh ! Si. Certainement. Avant, pendant et après.

- Elle a subi un choc grave, alors ?

- N'importe quelle femme subit un choc grave, dans ces circonstances. Certaines peuvent sembler indifférentes, mais ce n'est qu'un masque.

- Chaque femme ne réagit-elle pas d'une manière différente lorsqu'elle a fait une fausse couche ?

Le Dr Youngston n'avait pas plus de trente-cinq ans. Ses cheveux blonds étaient coupés court. Son visage glabre avait une vivacité toute militaire.

- Qu'est-ce qui vous amène, sergent ? questionna-t-il. Mme Tracy a-t-elle des ennuis ?

- Pourquoi me demandez-vous ça ?

- Pourquoi un policier m'attendrait-il à la porte de mon cabinet, le matin ?

- Ça pourrait être M. Tracy qui ait des ennuis.

- M. Tracy n'a jamais été un de mes malades. Mme Tracy, elle, l'était.

- Vous employez encore l'imparfait, docteur.

- Bien, sergent. Je vais mordre à l'appât. Mme Tracy a-t-elle été assassinée ?

Il était encore tôt, mais le brouillard s'était levé et le soleil brillait par les fenêtres. Le monde était beau et le Dr Youngston ne semblait pas enclin aux pensées morbides.

- C'est une hypothèse intéressante, dit Shelly. Mais, à notre connaissance, Mme

Tracy a seulement été victime d'un enlèvement.

- Un enlèvement ? Que voulez-vous dire ?

- Je ne sais pas au juste. C'est pourquoi je suis venu vous voir. Un médecin soigne autre chose que le corps, n'est-ce pas ? Il doit comprendre aussi la psychologie du malade.

- Je ne suis qu'un gynécologue, protesta Youngston.

- Seulement ? Mais un gynécologue ne doit-il pas en savoir long sur la psychologie féminine - sans parler des rapports familiaux ? Maintenant, réfléchissez, docteur. Connaissant Mme Tracy, vous avez un avantage sur moi. Qu'en déduiriez-vous, si je vous disais qu'un inconnu est venu la chercher, hier soir, à dix heures et demie en taxi, pendant que son mari travaillait dans son équipe de nuit ? Le propriétaire de la maison et sa femme, réveillés par le bruit du moteur, se sont levés et ont regardé par la fenêtre. Ils ont vu un homme - qui a pris soin de rester dans l'ombre - sortir de la maison des Tracy, située derrière la leur.

- Je connais la maison des Tracy, dit Youngston. On m'y a appelé lorsque Mme Tracy a perdu le bébé.

- Bon. Vous voyez la disposition des lieux. Peu après que l'homme a eu regagné la voiture, Mme Tracy est sortie. Elle n'a pas cherché à rester dans l'ombre. D'après les propriétaires, elle semblait effrayée. Elle est montée dans le taxi qui s'est éloigné.

Youngston avait écouté attentivement.

- Et on n'a plus entendu parler d'elle, je suppose ?

- Exactement. Puis-je vous demander une cigarette, docteur ?

- Désolé, répondit Youngston, mais je ne fume pas.

Il resta un moment songeur, puis demanda :

- Qu'a raconté le chauffeur du taxi ?
- Nous le recherchons. Mais ce qui m'intéresse, c'est votre opinion. Que croyez-vous qu'il se soit passé, hier soir ?
- Voilà une question à laquelle il est difficile de répondre hâtivement, de si bonne heure le matin.

Youngston fronça les sourcils, l'air perplexe.

- M. Tracy était à son travail, m'avez-vous dit ?

- Service de nuit : dix-sept heures quarante-cinq à deux heures quarante-cinq. Il téléphone chaque soir à sa femme, pendant la « pause-café » de vingt-deux heures, pour s'assurer que tout va bien.

Le Dr Youngston étudia de nouveau l'étiquette collée au flacon.

- Étant médecin, dit-il lentement, je subis la déformation professionnelle : ne serait-il pas possible que l'inconnu en taxi ait raconté à Mme Tracy que son mari avait eu un accident de travail ?

- Tout à fait possible, reconnut Shelly. Mais pourquoi ?

- C'était une très jolie femme, suggéra le médecin.

- Est-ce là ce que vous lisez sur l'étiquette, docteur ?

Youngston garda le silence. Il se dirigea vers ses fichiers. Quelques minutes plus tard, il relata que Linda Tracy était venue le voir le 7 octobre. Elle se plaignait de troubles nerveux, d'insomnies. Il lui avait délivré une ordonnance lui permettant d'acheter un flacon de soixante cachets, mais lui avait interdit d'en prendre plus de deux à la fois.

- Combien pensez-vous qu'il reste de gélules dans ce flacon, docteur ?

Youngston ajusta ses lunettes.

- Je ne jouerai pas aux devinettes. Je vais vous poser la question moi-même. Combien y en a-t-il ?

- Vingt-huit. Cela signifie donc que trente-deux seulement ont été prises, ce qui correspond à seize nuits...

- Il n'est pas rare qu'un malade ne suive pas les instructions, dit Youngston.

- ... en plus de trois mois, conclut Shelly. Mme Tracy est-elle revenue vous voir depuis que vous avez fait cette ordonnance ?

- Non. Si elle était venue, sa visite aurait été notée sur cette fiche.

- Était-elle venue seule ?

- Non, répondit le médecin d'un air pensif. M. Tracy l'accompagnait. En fait, c'est lui qui l'avait obligée à venir. Il s'inquiétait beaucoup à son sujet.

- Comment a-t-il pris la mort du bébé ?

- Mal. Non, à vrai dire, pas tellement mal. C'était la santé de Mme Tracy qui le préoccupait. Il éprouvait à son égard un sentiment presque paternel...

Youngston s'interrompit jusqu'à ce que le silence devînt gênant.

- ... de possession.

- Le lui rendait-elle ?

Youngston eut un sourire narquois.

- Son sentiment paternel de possession ?

- Vous m'avez compris, docteur. L'aimait-elle ?

- C'est là une question délicate, sergent.

- Mais nécessaire, docteur. Pendant quelques mois, vous avez été proche de cette femme - plus proche que n'importe qui, plus que son mari lui-même, sous bien des rapports. Vous a-t-elle donné l'impression d'être heureuse ?

- Sergent, une femme enceinte éprouve toutes sortes de sentiments. Elle peut être heureuse, malheureuse, inquiète, accablée...

- Docteur, je vous le rappelle, pendant seize nuits, consécutives ou non, Mme Tracy a pris vos somnifères et elle s'est probablement endormie. Pourtant son

mari m'a dit qu'il lui téléphonait tous les soirs, à dix heures, juste avant qu'elle ne prenne ses cachets et n'aille se coucher. Quelqu'un a menti, docteur. Ou Chester Tracy m'a menti, ou Linda Tracy lui a menti. C'est pourquoi je vous ai demandé si la femme qui a disparu hier soir aimait son mari.

Le Dr Youngston n'était pas né de la dernière pluie. Les gens se marient pour plusieurs raisons ; parfois par amour. Il hésita longtemps avant de dire :

- Je ne peux pas vous répondre.

- Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas ?

- Je ne peux pas, sergent. Il vous faut des faits, n'est-ce pas ? Posez-moi une question à laquelle je puisse répondre de façon formelle, et je coopérerai avec vous.

Il se montra inflexible. Le sergent eût aimé entendre un diagnostic, une analyse, une hypothèse, ou tout bonnement quelques commérages. Mais le docteur s'y refusa, et sa bouche avait un pli dur : il ne parlerait pas. Shelly s'avoua battu.

- Une dernière question, dit-il. Quel était l'état de Mme Tracy, en dehors de sa nervosité, quand vous l'avez vue pour la dernière fois ?

- Physiquement, excellent, dit Youngston.

- Merci, docteur. Si vous vous rappeliez autre chose - un fait, bien entendu - qui puisse nous aider, mon nom est Mike Shelly. Vous pouvez me joindre au commissariat central.

* * *

Vingt-huit gélules dans le flacon et de la boue séchée sur des chaussures de marche. Les mots tintaient dans la tête de Shelly. Il cherchait toujours Linda Tracy - mais pas bien sûr dans cette petite pièce du

commissariat où Chester Tracy le suppliait de faire quelque chose.

- Vous n'avez pas encore retrouvé ce chauffeur de taxi ? Bon sang ! Il y a près de deux jours que ma femme a disparu !

- Nous avons trouvé la compagnie de taxis, monsieur Tracy. C'est une des plus importantes, et il a fallu un certain temps pour découvrir la feuille des appels. Le chauffeur était un certain Don Berendo.

- Qu'a-t-il dit ?

- Il n'était pas de service. Nous avons envoyé deux hommes à son domicile.

- Bon, bon ! Mais quand allez-vous retrouver Linda, Bon Dieu !

Non, Shelly ne pouvait pas apprendre grand-chose de Chester Tracy. Il fut plus facile d'interroger un homme aux nerfs moins sensibles. Un homme qui dépassait Tracy d'une demi-tête, sec, mais robuste, aux cheveux bruns et bouclés, dont le sourire découvrait des dents éblouissantes. Il se nommait Léo Manfred, il avait une trentaine d'années et habitait un petit appartement, au-dessus d'un garage abritant de vieux meubles mis au rancart, une caravane, un van et une décapotable, vieille de deux ans, avec un dispositif d'attelage pour remorque. L'intérieur de l'appartement, principalement meublé par deux grands divans et un appareil de stéréophonie, était décoré à profusion de chevaux et d'une petite collection de coupes. Manfred lui-même était vêtu d'un pantalon en croisé, d'un gros chandail à col roulé et de bottes de cow-boy. Il tenait entre ses dents blanches une pipe de bruyère qu'il ôta lorsque Shelly lui montra son insigne. Il était encore tôt dans la matinée et Manfred ne s'était pas attendu à une visite.

- Je reviens de l'écurie, expliqua-t-il. J'entraînais un cheval pour le vendre à un client éventuel. Il est de bonne race.

J'aime bien l'entraîner, tôt, le matin, quand il est fringant.

- Je croyais que vous étiez dans l'équipe de jour, dit Shelly.

- Quoi ? Où ça ?

- Au Service des Recherches Aéronautiques.

C'était une visite officielle, et Léo Manfred était assez mêlé à l'affaire pour que le sergent Shelly eût de bonnes raisons de l'interroger. Le sourire facile de Manfred avait disparu.

- Pas depuis une semaine.

- Que s'est-il passé ?

- J'ai donné ma démission. La vie est trop courte pour la gâcher en faisant un travail qu'on n'aime pas.

Manfred se tourna vers l'électrophone et diminua le volume du son. La musique de jazz continua, tel un battement de cœur discret, à servir de fond sonore à l'entrevue.

- C'était mal payé ?

- Non. Mais j'avais envie de changer. Qu'est-ce que ça signifie ? Quelqu'un est parti avec la caisse ?

- Quelqu'un, répondit Shelly, est parti avec la femme de Chester Tracy.

Mike Shelly aimait le jazz, et celui que diffusait l'appareil stéréo était excellent. Harmonieux, apaisant, bien stylé, tout comme l'était Léo Manfred qui accueillit cette nouvelle avec une crispation du visage si légère que seul un expert aurait pu la déceler. Et il attendit la suite, car ainsi Mike Shelly cesserait d'écouter la musique et serait forcé de relater l'histoire qu'il avait déjà dite au seul autre homme qui connaissait Linda Tracy.

- Pourquoi me racontez-vous tout ça ? demanda-t-il, lorsque Shelly se tut.

- Chester Tracy a mentionné votre nom.

- Il croit que je suis parti avec Linda ?

Le visage de Manfred était impassible,

mais pas sa voix. Elle avait pris un ton sarcastique.

- Aurait-il lieu de le penser ?

- Je n'ai rien à déclarer, répondit Manfred.

- En ce cas, je me vois forcé de vous demander où vous étiez hier soir, à dix heures et demie.

Chester avait nommé les deux hommes qui connaissaient sa femme. L'un était un médecin qui ne fumait pas ; l'autre était un homme qui avait un cheval à vendre et serrait son index autour du tuyau d'une pipe.

- Maintenant, je comprends, dit Manfred. J'ai présenté Linda à Chester. Il a dû vous le dire ?

- Oui.

- Et à présent, vous voulez savoir ce que je sais d'elle. Eh bien, rien. Elle accompagnait une amie et un ami avec qui j'étais sorti. Je ne connaissais même pas son nom de famille avant qu'elle ait harponné Chester.

- Harponné ? répéta Shelly.

- Oui, c'était une de ces filles qui... c'est pour ça que je l'ai passée à Chester. Elle se cherchait un mari et Chester avait un certain regard...

Le regard du gamin qui colle son visage à la vitrine, songea Shelly.

- Le regard du mari en puissance, expliqua Manfred. Moi, je ne l'ai pas. La plupart des femmes s'en rendent compte tout de suite, d'autres seulement peu à peu.

- Linda s'en est-elle rendu compte tout de suite ? demanda Shelly.

Le jazz commençait à l'agacer. Les photos des chevaux, accrochées au mur, étaient plus intéressantes. On y voyait Léo Manfred sur le cheval ou à côté ; sur l'une d'elles, il présentait un des pur-sang à une ravissante blonde. Manfred et elle portaient tous deux des lunettes de soleil, mais la jeune femme était néanmoins

reconnaissable. C'était Linda Tracy.

- Et qui était l'autre dame de votre quatuor ? demanda Shelly.

Manfred garda le silence pendant quelques instants.

Son visage était toujours impassible, mais les rides de son front se couvraient de sueur.

- Je n'étais même pas en ville hier soir, dit-il brusquement. Je suis allé en voiture à San Diego, au sujet d'une situation qui m'intéresse. Je ne suis revenu que vers minuit.

- Vous étiez seul ?

- Seul ? Bien sûr. Écoutez, sergent. J'ai connu cette fille quelques semaines avant de la présenter à Chester. J'allais avec elle au dancing, au cinéma. Je l'ai présentée à Chester pour m'amuser. Il avait peur des femmes. Je ne pensais pas qu'il tomberait amoureux d'elle. À mon avis, Linda était trop femme pour lui. Je crois qu'elle a organisé cette mise en scène, hier soir, pour se libérer de lui.

- Pourquoi ?

- Une histoire d'amour. Linda a toujours eu l'esprit romanesque. Et beaucoup d'imagination.

- Elle n'est pas la seule, dit sèchement le policier. Si Mme Tracy avait voulu s'enfuir avec un autre homme, elle aurait pu déclencher une scène avec Chester, puis disparaître. Nous aurions estimé qu'il s'agissait de la dispute conjugale classique, et attendu soixante-douze heures avant de faire passer un appel à la radio.

Le jazz était bon, mais il se termina abruptement. Léo Manfred avait débranché l'appareil. Pendant un moment, il demeura le dos tourné à Shelly, et ce dos parut se raidir.

Manfred pivota et déclara :

- Je cherchais seulement à vous venir en aide, sergent.

- Merci. Vous me rendriez bien plus service encore si vous pouviez trouver quelqu'un soit à San Diego, soit sur votre itinéraire, capable d'affirmer que vous rentriez en voiture, seul, hier soir, à dix heures trente.

* * *

Don Berendo. Il avait l'air encore ensommeillé. Une masse de cheveux noirs et rebelles s'empilaient sur le haut de sa tête et lui retombaient sur le front. Il n'avait pas eu le temps de se raser et un soupçon de barbe noire recouvrait ses joues. Il portait une veste de cuir brun, et tortillait sa casquette entre ses doigts.

- J'ai pris ce gars à l'aéroport, dit-il. Il est sorti de la salle d'attente de l'intercontinental et m'a hélé au moment où j'allais démarrer, après avoir déposé un monsieur et une dame qui prenaient l'avion pour Paris. Ils devaient avoir dans les soixante-dix ans, tous les deux, mais ils étaient comme deux gosses partant en voyage de noces. Paris !

Le visage de Berendo s'était éclairé d'un sourire ensommeillé.

- J'parie qu'ils se sont amusés comme des petits fous aux Folies-Bergère !

- L'homme qui est sorti de la salle d'attente, interrompit Keonig, comment était-il ?

- Lui ? Voyons voir. Il portait un imper - comme ceux qu'ont les détectives privés dans les films -, un feutre marron, aux bords rabattus, et il avait des lunettes de soleil.

- Des lunettes de soleil et un imperméable ? souligna Shelly.

- On en voit de tous les genres à Intercontinental, sergent.

- Mais était-il grand ? questionna Keonig.

Gros ou mince ?

Berendo fronça les sourcils, regarda fixement Keonig, puis Shelly, et enfin Chester Tracy, qui était sur une chaise, le corps penché en avant, écoutant avec attention. Tout à coup, le visage du chauffeur s'éclaira :

- Il avait à peu près ma taille, dit-il. La moyenne, quoi. J'ai pas bien vu son visage, à cause du chapeau et des lunettes.

- Avait-il des bagages ? s'enquit Shelly.

- Non. Je lui ai posé la question. « Ils sont passés à la douane, qu'il m'a dit. Il faut que je rentre chez moi, j'ai oublié quelque chose. » Et il m'a donné cette adresse - la maison des Peterson où habite M. Tracy. Il cessait pas de me dire de me dépêcher.

- Quelle heure était-il quand vous l'avez chargé ?

- Dix heures dix. Je l'ai marqué sur ma feuille. On est arrivés à destination avant dix heures et demie. Il m'a dit d'attendre dans l'allée et de garder le moteur en marche pendant qu'il entrait dans la maison du fond. Il est revenu au bout de deux minutes environ. J'ai cru qu'on allait repartir. Mais il a simplement ouvert la portière arrière et il est resté là, à fumer une cigarette. Une minute ou deux plus tard, la femme est apparue.

- Vous avez vu ma femme ? intervint Chester. Quel air avait-elle ?

- L'air effrayé. Non, plutôt... bouleversé.

- Comme si elle avait appris une mauvaise nouvelle ? suggéra Shelly.

- Quelque chose comme ça. Elle est montée en voiture et le gars l'a imitée. Je suis sorti en marche arrière et j'ai repris le chemin de l'aérodrome, pensant qu'ils avaient un avion à prendre. Je me demandais, je vous jure, comment un type pouvait avoir oublié d'emmenner une femme comme celle-là !

- Ont-ils parlé ensemble ? interrogea

Keonig. Avez- vous entendu ce qu'ils disaient ?

Berendo hésita :

- J'm'occupais surtout de ma bagnole... Attendez... Y a eu un p'tit quelque chose : la cigarette. Le gars lui a tendu une cigarette. Elle devait être nerveuse, car elle s'y est reprise à trois fois pour l'allumer.

- Elle ? répéta Shelly. Ce n'est pas l'homme qui lui a allumé sa cigarette ?

- Non. Il était même pas près d'elle mais chacun dans leur coin. Ils paraissaient crispés. Je me suis dit qu'ils avaient dû se disputer et que c'était pour ça qu'il était revenu la chercher. Et puis il s'est passé un truc bizarre. Vous connaissez l'endroit où l'Airport Boulevard croise la Century Avenue, le carrefour juste avant l'entrée de l'aéroport ? Eh bien, je roulais à toute vitesse, pensant toujours qu'il ne fallait pas rater l'avion, et j'ai appuyé sur le champignon afin de passer avant le feu rouge, quand le type s'est penché en avant et m'a dit : « Tournez à gauche ! » J'ai freiné, croyant qu'il voulait blaguer. « Écoutez, m'sieur... », mais il a glapi d'un ton sec : « J'veus ai dit de tourner à gauche ! » O.K. ! C'était lui le client. Et j'ai donc tourné à gauche.

- Où êtes-vous allés ? demanda Shelly.

- À trois cents mètres de là... cette usine de Recherches Aéronautiques. « Arrêtez-vous ici », il me dit et je m'arrête. La femme descend, le gars descend aussi et me paie. « Faut-y qu' j'attende ? » je lui demande. « Pas la peine », qu'il me répond. Ça m'a paru bizarre, mais comme je vous l'ai dit, les clients, y en a de tous les genres.

- Sont-ils entrés dans le bâtiment ?

- C'est là que ça se corse, répondit Berendo. J'allais démarrer quand je sens une odeur de brûlé. J'arrête et je regarde à l'arrière. La femme avait laissé tomber sa

cigarette et le tapis commençait à cramer. Je vais vite ouvrir la portière arrière et, bien sûr, je jette un regard vers l'endroit où je les avais laissés, parce que je voulais leur dire ma façon de penser, mais ils avaient disparu.

- Comment ça - disparu ?

- Ben oui - disparu. Ça m'a donné la chair de poule.

- Entendez-vous par là qu'ils étaient entrés dans le bâtiment ?

- N'auraient pas pu. Il est situé bien en retrait de la rue - c'est une de ces baraques ultra-modernes, sans fenêtres, avec juste une grande entrée en verre qui ouvre sur un vestibule, où y a le bureau de la réception et une rangée de portes derrière. Y a deux mois, on a arrangé le devant et construit une longue allée sinueuse en pierre ou peut-être en ardoise. On a mis du gazon, l'espèce qu'on n'a jamais besoin de tondre ; des arbres et des buissons, de sorte que ça ressemble plus du tout à une usine. Le soir, y'a des lampes à ras du sol qui éclairent l'allée et le vestibule est illuminé. J'ai vu personne dans l'allée et personne dans le vestibule.

- Peut-être étaient-ils déjà entrés par une des portes intérieures ? suggéra Keonig.

Don Berendo eut un sourire ensommeillé mais entendu.

- L'allée a bien soixante mètres de long, et je ne m'étais même pas éloigné du trottoir. Qu'est-ce qu'ils ont utilisé comme moyen de transport ? Une fusée ?

* * *

Il n'y avait qu'un seul moyen de vérifier les déclarations de Berendo : se rendre à l'usine. Il était à peu près onze heures lorsque les deux policiers y arrivèrent. Berendo avait raison. L'allée, des dalles

d'ardoises encastrées dans du gravier blanc, formait un immense S dont la courbe du haut rejoignait l'entrée tout en verre. Le hall était entièrement visible de la rue.

À mi-chemin de la porte, un bosquet d'arbustes semi- tropicaux élevait une barrière qui s'étalait en éventail jusqu'à l'angle du bâtiment. Shelly quitta l'allée et marcha sur la pelouse, moelleuse comme un tapis aux fibres très serrées. Elle absorbait les empreintes de pied et se redressait ensuite. Mais le feuillage n'était pas seulement décoratif. Il dissimulait aux yeux des passants la clôture en fil de fer, solide et peu élégante, qui entourait le parking et la cour de chargement sur le côté et à l'arrière du bâtiment.

Tout d'abord, Shelly ne vit aucun passage dans cette clôture, puis il remarqua une petite porte, sans doute réservée au jardinier. Il se dirigea vers elle, et s'arrêta. Derrière le feuillage, il y avait, dans la pelouse, un petit trou rond, de la taille d'une pièce de monnaie, et dont un des côtés était légèrement aplati. Tout près, un tourniquet d'arrosage, fiché dans le sol, fuyait juste assez pour amollir la terre. Les yeux de Shelly scrutèrent la pelouse, mais n'y découvrirent pas d'autre trou. Il s'approcha de la porte, suivi de Keonig. Elle était fermée à clef. Au-dessus d'un bouton de sonnette, une petite pancarte fixée au mur portait ce mot : « Sonnez. »

Shelly appuya sur le bouton. Quelques instants plus tard, un gardien en uniforme apparut et demanda à voir les laissez-passer réglementaires. Shelly lui montra son insigne. La porte s'ouvrit. Shelly entra, se retourna et examina la serrure intérieure.

- Peut-on la bloquer de telle sorte que la porte ne soit pas fermée à clef ? demanda-t-il.

- Oui, de l'intérieur, répondit le gardien.

- C'est tout ce que je voulais savoir.

Ils passèrent devant le quai de chargement et arrivèrent au parking, où se trouvaient six doubles rangées de véhicules. Un homme en manches de chemise, appelé par le gardien, les rejoignit et leur demanda la raison de leur venue. Sur le badge qu'il portait on pouvait lire : « *C. H. Dawson, Surveillant. Département E.* »

- Combien de personnes employez-vous ici ? questionna Shelly.

- Quatre cent cinquante environ, répondit Dawson. Trois cents dans l'équipe de jour et cent cinquante dans l'équipe de nuit.

- Un personnel réduit, fit observer Keonig.

- Oui. Nous fabriquons du matériel de haute précision pour l'Armée de l'Air. L'équipe de jour s'occupe surtout de la production, toutefois le travail expérimental doit être souvent continué sans interruption jour et nuit. La nuit, nous gardons un personnel réduit, mais les techniciens sont presque tous présents.

Shelly regardait toujours le parking.

- Du matériel de haute précision, apprécia-t-il. Autrement dit, tous les employés de toutes les équipes doivent présenter leur carte d'identité et passer l'inspection à la porte ?

- Exactement.

- Et personne ne peut entrer ou sortir, à pied ou en voiture, sans montrer patte blanche au gardien ou au réceptionniste ?

- Il faut présenter des pièces justificatives, répondit Dawson. Qu'est-ce qui vous tracasse, messieurs ? Nous avons ici un officier des Services de Renseignements...

- Non, ça n'a aucun rapport, dit Shelly. Il s'interrompit et réfléchit : On travaille nuit et jour... Monsieur Dawson, avez-vous ici, en ce moment, quelqu'un qui soit resté à l'usine toute la nuit dernière ?

Dawson eut un sourire résigné.

- Plusieurs, y compris moi-même. Nous procédons à certaines expériences...

- Connaissez-vous un nommé Chester Tracy ?

L'autre parut un moment perplexe, puis son visage s'éclaira. Chester. Bien sûr qu'il connaissait Chester Tracy. Il faisait partie de l'équipe de nuit et était chargé de l'armoire à outils.

- L'avez-vous vu hier soir ?

Dawson sembla surpris, mais s'efforça de répondre à la question. Chester avait passé la plus grande partie de la nuit au labo, mais il était sorti dans le couloir prendre un café.

- À quelle heure ?

- L'heure ? Nous perdons le sens du temps, quand nous procédons à des essais. Si, je me rappelle ! Il était onze heures. J'ai regardé l'horloge, au-dessus du percolateur, en me disant que je pourrais être rentré chez moi avant minuit. Eh bien, je suis encore là !

- Où était Chester ?

- Près du distributeur de sucre qui s'était coincé et qu'il a arrangé pour moi. « C'est une nuit bien monotone », m'a-t-il dit, « j'ai besoin de quelque chose pour me tenir éveillé. » Je crois qu'il cherchait une excuse, parce que ce n'était pas l'heure réglementaire de la pause. Certains ouvriers ne perdent jamais leur crainte des « cols blancs », même quand celui-ci est entrebâillé et élimé sur les bords.

Dawson s'interrompit et parut réfléchir au but de cette conversation.

- J'espère qu'il n'est pas arrivé quelque chose à Chester ou à sa femme ?

- Pourquoi nous parlez-vous de sa femme ?

- Parce qu'elle ne va pas bien. Je sais que Chester lui téléphone, chaque soir, à dix heures, pendant la pause-café. Une nuit - il y a de cela une semaine environ - je l'ai trouvé dans la cabine téléphonique. Il était

affolé. La tempête avait abattu les poteaux téléphoniques. Il m'expliqua que sa femme faisait de la dépression nerveuse depuis la mort de leur enfant. Il était tellement inquiet que je lui ai dit de s'absenter en douce et de rentrer chez lui pour voir comment sa femme supportait la tempête.

- De s'absenter en douce ? répéta Shelly.

- Il pouvait le faire sans difficulté. Il travaille surtout au début et à la fin de son horaire. Il pouvait sortir par la porte réservée au chargement, sans se faire remarquer.

- Il est parti ?

- Oui. Trois quarts d'heure plus tard, j'ai vu qu'il était de retour à l'atelier. Je lui ai dit en plaisantant qu'il n'avait même pas dû arrêter le moteur. Il m'a répondu que sa femme dormait et qu'il n'avait pas voulu la déranger. Chester est un ouvrier consciencieux, sergent. Je n'aurais jamais donné cette autorisation à quelqu'un d'autre.

- Il lui fallait quand même passer devant le portier ? fit observer Shelly.

- C'est exact.

- Y aurait-il un moyen de découvrir si quelqu'un est sorti du parking, hier soir, en dehors des heures de changement d'équipe ?

Il y avait un moyen. Mais il prit du temps et n'apprit rien de nouveau aux policiers. Deux officiers aviateurs avaient quitté le parking, ainsi que la femme d'un des techniciens, venue apporter le dîner de son mari, lequel était au régime et devait travailler tard. Personne d'autre n'était sorti du parking. Il ne restait donc plus qu'une question à poser au complaisant M. Dawson.

- Connaissez-vous un ancien employé nommé Léo Manfred ? demanda Shelly.

Cette fois, Dawson sourit :

- Le « Don Juan » de la planche à dessins.

Léo travaille bien mais il est bohème. Il nous a déjà quittés une fois. Il nous reviendra quand tout sera terminé.

- C'est-à-dire ?

- Eh bien, l'histoire qui l'a décidé à partir... une histoire de femme, probablement. Léo n'est pas du genre fidèle.

Dawson marqua un temps et examina les visages impassibles qui l'entouraient.

- Je suppose qu'il est inutile de vous demander la raison de cette enquête ?

Shelly lui fit la seule réponse possible :

- Aussi inutile que si nous vous demandions à quelles expériences vous procédiez ici, hier soir.

De retour sur le trottoir, Mike Shelly observa pendant un moment la circulation au carrefour, en face de l'entrée de l'aéroport. La plupart des voitures qui y entraient étaient des taxis. Il en compta six avant que Keonig ne lui criât de revenir à la voiture-radio. Le commissariat central les appelait. Le Dr Youngston était venu faire une déposition.

* * *

Un fait. Telle était la consigne que Shelly avait laissée au médecin. Ce dernier attendait seul dans une petite pièce. Il commença par dire que sa déposition était confidentielle.

- Voici le sergent Keonig, expliqua Shelly. Il travaille avec moi sur cette affaire.

- Très bien, dit le docteur. Je suppose que j'aurais dû vous mettre au courant quand vous êtes venu me voir ce matin, mais je n'avais pas eu le temps de me rendre compte de la situation. En outre, il y a, entre un médecin et son malade, des liens aussi sacrés, parfois, qu'entre un prêtre et la personne qui se confesse à lui. Je vous

ai dit qu'on m'avait appelé chez les Tracy, quand Mme Tracy a perdu son enfant. C'est Mme Peterson qui s'en était chargée. Tout était terminé à mon arrivée, mais Mme Tracy ne s'était rendu compte de rien. Quand je l'ai mise au courant, elle a dit quelque chose qui a peut-être un rapport avec sa disparition.

- Qu'a-t-elle dit ? demanda Shelly.

- Elle a prononcé un nom...

- Celui de son mari ?

- Son mari se prénomme Chester. Elle appelait Léo.

Youngston en aurait peut-être dit davantage, mais il n'en eut pas la possibilité. Il y eut un bruit à la porte : Youngston, Shelly et Keonig se retournèrent aussitôt. Chester Tracy les regardait avec des yeux tragiques.

- Léo... répéta-t-il.

- Je me croyais seul ! protesta Youngston.

- Il m'a pris Linda. Léo ! Je le tuerai !

Chester disparut aussi vite qu'il était entré. Le premier moment de stupeur passé, Shelly conduisit le groupe jusqu'à la porte. Le couloir était déjà vide ; l'ascenseur descendait.

Léo était la cible, à l'autre bout de la ville, dans un appartement où Shelly était allé une fois, et Chester Tracy une douzaine de fois, peut-être.

L'ascenseur était arrivé tout en bas, et Tracy devait se précipiter vers sa voiture. Le visage sombre, Shelly regarda l'indicateur de l'ascenseur. La flèche remontait lentement.

- Léo, dit-il, c'est l'homme chez qui nous allons maintenant.

* * *

De l'autre côté de l'appartement au-dessus du garage - le côté invisible de la rue - une

porte de verre coulissante ouvrait sur un petit solarium. Peu après midi, le soleil glissait sur le toit et baignait la terrasse d'une chaleur hivernale. Léo Manfred était étendu sur une chaise longue. Il portait toujours son pantalon et ses bottes de cowboy, mais il avait ôté son chandail. Il posa ses lunettes de soleil sur une petite table proche et ferma les yeux. Il se serait endormi, s'il n'avait entendu un bruit agaçant dans l'allée. Finalement, le bruit cessa et Léo s'assoupit. Il demeura dans une demi-somnolence jusqu'à ce qu'une ombre tombât sur sa poitrine nue. Léo ouvrit les yeux. Chester Tracy se tenait devant lui, un imperméable sur son bras droit, un feutre marron à sa main gauche. Il regarda s'ouvrir les paupières de Léo, puis lui envoya son chapeau sur la poitrine avec un geste méprisant.

Léo se souleva à demi de sa chaise.

- Chester...

L'imperméable glissa du bras de Chester, démasquant le revolver qu'il tenait à la main. L'heure n'était pas aux paroles, mais aux actes. Jetant le feutre à la tête de Chester, Léo bondit en avant. Chester eut le temps de tirer au hasard, puis Léo l'empoigna à bras-le-corps et le rejeta dans la pièce, derrière les portes de verre. Chester tomba et Léo courut vers l'escalier de devant. Il était arrivé à la hauteur du garage quand il se trouva soudain face à une masse compacte de muscles en la personne de Mike Shelly, pistolet en main.

- Lâchez ça ! ordonna Shelly.

Léo pivota. Chester se trouvait en haut de l'escalier. Il avait ramassé le revolver et le braquait vers lui.

- J'ai trouvé l'imperméable ! hurla-t-il. Et le feutre marron !

- Lâchez ça ! répéta Shelly.

- Je les ai trouvés... dans le placard de Léo.

- Lâchez ce revolver ou je le fais sauter

d'une balle !

Il n'y avait pas que Mike Shelly en face de Chester.

Keonig était arrivé derrière lui. Lentement, le revolver s'abaissa... puis tomba par terre.

- Descendez ! commanda Shelly.

Chester obéit. Il s'arrêta à un mètre de Léo, tandis que Keonig grimpait l'escalier pour aller chercher le manteau et le chapeau. En les voyant, Chester retrouva sa voix.

- Forcez-le à dire ce qu'il a fait de ma Linda ! cria-t-il. Faites-le avouer !

- Je n'ai rien fait à Linda, protesta Léo. J'étais à San Diego...

- Vous l'avez emmenée en taxi ! Vous avez toujours été fou d'elle !

Shelly prit le chapeau et le manteau des mains de Keonig. Ils étaient très usagés.

- Moi, fou de Linda ? hurla Léo. C'était l'inverse, oui. Linda était folle de moi ! Pourquoi croyez-vous qu'elle vous a épousé, Chester ? Je vais vous le dire. Parce qu'elle m'aimait et que je ne voulais pas d'elle. Elle s'est mariée par dépit...

Chester n'avait plus d'arme, mais il avait des muscles. Avant qu'on ait pu intervenir, il s'était rué sur Léo et l'avait projeté contre la poignée chromée d'un réfrigérateur. Léo poussa un gémissement et chancela en avant. Alors, la porte du réfrigérateur s'ouvrit lentement, et les recherches pour retrouver Linda Tracy prirent fin. On avait vidé le réfrigérateur de tous ses éléments pour y loger le cadavre de la jeune femme.

- Mon Dieu ! balbutia Léo. Oh ! Mon Dieu !

Ce fut le Dr Youngston qui reprit le premier son sang-froid. Il s'approcha du corps et l'examina. Linda avait été assommée «... avec l'habituel instrument contondant », dit-il. « La mort remonte au

moins à douze heures. »

- Un peu plus, dit calmement Shelly. Aux environs de vingt-deux heures cinquante-cinq, hier soir.

Ses paroles résonnèrent étrangement dans le silence de mort qui régnait encore dans le garage.

- Comment le sais-tu ? demanda Keonig.

- Parce que, répondit Shelly, s'il faut dix-huit minutes pour aller de l'usine à la maison des Tracy, il faut le même temps pour faire le chemin en sens inverse. Réfléchis, Keonig. Le chauffeur de taxi nous a dit qu'il avait pris en charge un homme portant un imperméable, un feutre marron et des lunettes noires, à vingt-deux heures dix, en face de la salle d'attente de l'intercontinental, à l'aéroport. Arrivé chez les Tracy peu avant vingt-deux heures trente, il y a pris Linda Tracy et s'est rendu à l'usine, où ses passagers sont descendus.

- Pour disparaître sans laisser de traces, ajouta Keonig.

- Pardon ! Ils se sont dissimulés derrière les massifs et dirigés vers la porte de clôture... Tendant à Keonig le chapeau et le manteau, Shelly s'approcha du cadavre. Ce dernier était vêtu d'un manteau brun, d'un ensemble bleu, et d'escarpins noirs. Shelly prit l'un de ceux-ci pour en examiner le talon. Il était très haut et étroit ; le bout rond, de la dimension d'une petite pièce de monnaie, était aplati sur un côté.

- Docteur Youngston, si une femme portant un escarpin semblable recevait par-derrière un coup sur le côté gauche de la tête, assez violent pour la tuer, le poids du corps ne se porterait-il pas sur le pied droit ?

- Je suppose que si, dit Youngston.

Shelly enfonça son ongle dans la couche de boue séchée qui maculait le talon.

- Le gazon, devant l'usine, ne garde pas les

empreintes, dit-il, mais il y avait un petit trou rond, près d'un tourniquet d'arrosage qui fuyait, et ce trou correspond au diamètre de ce talon. Les chaussures d'une femme sont très révélatrices, surtout celles de Mme Tracy. Elle possédait une paire de chaussures en plastique, achetées il y a moins d'un mois ; mais les semelles sont aussi usées que si elle avait beaucoup dansé avec. Elle avait aussi, dans ce même placard, des souliers de marche maculés de boue. Il n'y a pas de boue sur le chemin qui mène à la boîte aux lettres, mais il pouvait y en avoir dans l'allée non pavée qui conduit à la rue.

Tenant l'escarpin, Shelly passa devant Léo et Chester, toujours hébété, et alla ouvrir la malle de la décapotable de Léo pour regarder à l'intérieur. Il y avait là un cric, un pneu de secours et une couverture de selle, pliée en deux. Shelly la déplia d'une main, puis la rejeta dans le coffre tout en enchaînant :

- Et puis, il y a cette question de somnifères que Linda Tracy n'a pas pris, contrairement à ce qu'elle affirmait à son mari. Qu'est-ce qui l'empêchait, après le coup de téléphone de dix heures, de sortir de la maison par la porte du fond, de descendre l'allée et d'aller rejoindre quelque Prince Charmant ? Mais, comme Cendrillon, elle ne devait pas dépasser une certaine heure - trois heures du matin. Il fallait qu'elle soit couchée avant le retour de son fidèle époux.

- Cendrillon a oublié l'heure, commenta Keonig.

- J'étais à San Diego ! protesta Léo. À vingt-deux heures cinquante-cinq, j'étais sur la route, pour rentrer chez moi.

- Et le soir où le vent a abattu les fils téléphoniques ? Où étiez-vous ? demanda Shelly.

Léo ne répondit rien. Il semblait encore

abasourdi.

- N'attendiez-vous pas dans votre décapotable, au bout de l'allée...

- Je ne l'ai pas tuée !

- ... vêtu de cet imperméable et coiffé de ce feutre marron...

- Je suis sorti quelquefois avec elle, c'est tout. Quelquefois seulement.

- ... sous le réverbère, où n'importe qui, ayant des raisons de vous soupçonner, aurait pu vous voir ?

- Je ne voulais pas sortir avec elle ! cria Léo. J'en avais marre de Linda ! C'est pourquoi j'ai voulu prendre la situation qu'on m'offrait à San Diego.

- Il ment... commença Chester.

- Non, dit fermement Shelly. Je ne crois pas qu'il mente. Mais les rumeurs vont vite dans une petite usine, n'est-ce pas ? Qu'avez-vous pensé en apprenant que Léo Manfred avait démissionné et allait partir pour le Sud, monsieur Tracy ? Avez-vous craint qu'il n'emmène votre femme avec lui ?

La question prit Chester Tracy de court. Il cligna des yeux, comme un homme aveuglé par une soudaine lumière.

- C'est l'imperméable de Léo, bredouilla-t-il, et c'est son chapeau...

- Oui, et votre femme, qui les avait vus assez souvent, aurait reconnu aussitôt Léo si ç'avait été lui, l'homme qui est venu la chercher en taxi. Mais elle n'a pu reconnaître un imperméable et un chapeau neufs - d'autant qu'on lui avait téléphoné à vingt-deux heures pour lui annoncer que son mari avait eu un accident de travail et que la compagnie envoyait quelqu'un la chercher en taxi. L'homme en question a pris soin de parler le moins possible. Il s'est assis à l'autre bout de la banquette. Quand il lui a donné une cigarette - non pas de la marque qu'il fumait, mais d'une marque achetée à la salle d'attente de

l'aéroport, où il a dû laisser le pardessus et le chapeau à la consigne, il n'a pas allumé cette cigarette lui-même. Cette prudence ne pouvait avoir qu'une seule raison d'être.

Shelly, debout, l'escarpin noir à la main, regarda les visages tendus des quatre hommes. Mais l'un d'eux était plus crispé que les autres.

- Si Linda Tracy n'avait pas été bouleversée, ajouta-t-il, elle aurait reconnu cet homme, en dépit de son déguisement. Car elle le connaissait bien. C'était son mari...

- Non ! protesta Tracy. C'était Léo !

- Vous vous êtes arrangé pour que les soupçons tombent sur Léo lorsque le chauffeur ferait sa déposition, car vous saviez qu'il ne manquerait pas d'en faire une. Depuis le début, cette histoire de taxi m'a turlupiné. Il était trop facile d'en retrouver la trace. N'aviez-vous pas surveillé votre femme depuis la nuit où Dawson vous a envoyé chez vous et où vous avez découvert qu'elle ne prenait pas ses somnifères à dix heures ?

- Je travaille ! Je travaille la nuit !

- Mais Dawson vous a montré le moyen d'entrer dans l'usine ou d'en sortir sans qu'on puisse remarquer votre absence. Vous saviez que Linda sortait avec Manfred et que Manfred allait changer de résidence. C'est vous qui avez tué votre femme, monsieur Tracy.

- Non !

- Et vous avez essayé, maladroitement, de faire soupçonner Léo Manfred. La façon dont vous l'avez poussé contre ce réfrigérateur était un peu trop mélodramatique. Si Manfred y avait mis le corps de votre femme, il ne serait pas resté à cinq mètres de l'appareil.

La voiture de Chester Tracy était parquée juste devant le garage ouvert. Shelly s'en

approcha et ouvrit la porte arrière. Au début de la matinée, le brouillard avait empêché de voir à travers les vitres. Mais, cette fois, le sergent aperçut une bâche de toile vieille et sale, souillée de taches qui intéresseraient certainement le laboratoire de la police.

- Heure du décès - environ vingt-deux heures cinquante-cinq, docteur, dit-il. Après quoi, le corps a été porté dans le parking où il est resté jusqu'à l'heure habituelle. Puis, Chester Tracy est rentré dans son atelier prendre une tasse de café avant de terminer son travail. Mais la nuit ne vous a pas paru monotone, n'est-ce pas, Tracy ?

Shelly se retourna et attendit une protestation qui ne vint pas. Chester Tracy, tête basse, pleurait doucement :

- Linda... ma Linda...

Son visage était celui de l'enfant à qui on a donné le plus beau jouet de la vitrine... et qui l'a cassé.

TABLE DES MATIÈRES

- 1. L'ARGENT APPELLE L'ARGENT** (The Rich Get Richer) DOUGLAS FARR
- 2. PRÉMONITION** (Premonition) CHARLES MERGENDAHL
- 3. LA POIRE EN DEUX** (The World's Oldest Motive) LAWRENCE M. JANIFER
- 4. LA MEURTRIÈRE** (The Murderess) MAX VAN DERVEER
- 5. SEPT MILLIONS DE SUSPECTS** (Seven Million Suspects) FRANKLIN M. DAVIS JR.
- 6. LE PASTEUR ET LA BREBIS** (Beware The Righteous Man) DICK ELLIS
- 7. LE DÎNER SERA FROID** (Dinner Will Be Cold) FLETCHER FLORA
- 8. UNE INTUITION QUE J'AI EUE...** (I Had A Hunch, And...) TALMAGE POWELL
- 9. UNE PROMOTION DE POIDS** (A Weighty Promotion) BRUCE HUNSBERGER
- 10. CONTENU : UN CADAVRE** (Contents : One Body) C.B. GILFORD
- 11. MARÉE HAUTE** (High Tide) RICHARD HARDWICK
- 12. LA MARQUESA** (The Marquesa) RAY RUSSEL
- 13. LE FLIC CORIACE** (Hardheaded Cop) D.S. HALACY JR.
- 14. PERSONNE AVEC QUI JOUER** (Nobody To Play With) IRWIN PORGES
- 15. UN MARIN EN EAU TROUBLE** (A Nice Wholesome Girl) ROBERT COLBY
- 16. À BON ENTENDEUR...** (A Message From Marsha) JAMES HOLDING
- 17. PAS DE PITIÉ POUR LE MOUCHARD** (No Tears For An Informer) H.A. DEROSSO

18. SORTIE NOCTURNE (Woman
Missing) HELEN NIELSEN

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Grâce à Richard Hardwick et Robert Colby, la mer aussi bien qu'un marin s'emploient ici à vous tenir en suspens, cependant que *L'argent appelle l'argent* se révèle être une constatation propre à donner le vertige... Mais si Irwin Porges distille une tranquille horreur dans *Personne avec qui jouer*, Talmage Powell avec son intuition et Bruce Hunsberger avec sa promotion assurent la détente souhaitée, parmi encore une douzaine d'autres récits non moins diversifiés.

- [1] Une acre = un demi-hectare environ.
- [2] Le krach de la Bourse de New York, du 18 au 29 octobre, marqua le début de la crise mondiale de 1929.
- [3] L'Ivy League regroupe les universités les plus célèbres de la côte est des États-Unis.
- [4] B-girls : filles de bar, prostituées.
- [5] Golden Gate (Porte d'Or) : ouverture sur le Pacifique de la baie de San Francisco.
- [6] Intelligence Department.